UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284579 0

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s15cahiersdelaquinz04pg

Fr. Lit 4

QUATRIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

Ève

139993
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér.15
no 4-6

3

Ève

139993
1/10/16

FIDELI FIDELIS

ÈVE

Jésus parle.

— O mère ensevelie hors du premier jardin,
Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce,
Et la vasque et la source et la haute terrasse,
Et le premier soleil sur le premier matin.

Et les bondissements de la biche et du daim
Nouant et dénouant leur course fraternelle
Et courant et sautant et s'arrêtant soudain
Pour mieux commémorer leur vigueur éternelle,

Et pour bien mesurer leur force originelle
Et pour poser leurs pas sur ces moelleux tapis,
Et ces deux beaux coureurs sur soi-même tapis
Afin de saluer leur lenteur solennelle.

Et les ravissements de la jeune gazelle
Laçant et délaçant sa course vagabonde,
Galopant et trottant et suspendant sa ronde
Afin de saluer sa race intemporelle.

Et les dépassements du bouc et du chevreuil
Mêlant et démêlant leur course audacieuse
Et dressés tout à coup sur quelque immense seuil
Afin de saluer la terre spacieuse.

Et tous ces filateurs et toutes ces fileuses
Mêlant et démêlant l'écheveau de leur course,
Et dans le sable d'or des vagues nébuleuses
Sept clous articulés découpaient la Grande Ourse.

Et tous ces inventeurs et toutes ces brodeuses
Du lacis de leurs pas découpaient des dentelles.
Et ces beaux arpenteurs parmi ces ravaudeuses
Dessinaient des glacis devant des citadelles.

Une création naissante et sans mémoire
Tournante et retournante aux courbes d'un même orbe.
Et la faîne et le gland et le coing et la sorbe
Plus juteux sous les dents que la prune et la poire.

Vous n'avez plus connu la terre maternelle
Fomentant sur son sein les faciles épis,
Et la race pendue aux innombrables pis
D'une nature chaste ensemble que charnelle.

Vous n'avez plus connu ni la glèbe facile,
Ni le silence et l'ombre et cette lourde grappe,
Ni l'océan des blés et cette lourde nappe,
Et les jours de bonheur se suivant à la file.

Vous n'avez plus connu ni cette plaine grasse,
Ni l'avoine et le seigle et leurs débordements,
Ni la vigne et la treille et leurs festonnements,
Et les jours de bonheur se suivant à la trace.

Vous n'avez plus connu ce limon qui s'encrasse
A force d'être épais et d'être nourrissant;
Vous n'avez plus connu le pampre florissant,
Et la race des blés jaillis pour votre race.

Vous n'avez plus connu l'arbre chargé de pommes
Et pliant sous le faix dans la mûre saison;
Vous n'avez plus connu devant votre maison
Les blés enfants jaillis pour les enfants des hommes.

Ce qui depuis ce jour est devenu la fange
N'était encor qu'un lourd et plastique limon;
Et la Sagesse même et le roi Salomon
N'eût point départagé l'homme d'avecque l'ange.

Ce qui depuis ce jour est devenu la somme
S'obtenait sans total et sans addition;
Et la Sagesse assise au coteau de Sion
N'eût point dépareillé l'ange d'avecque l'homme.

Vous n'avez plus connu ni cette plaine rase,
Ni le secret ravin aux pentes inclinées,
Ni le mouvant tableau des ombres déclinées,
Ni ces vallons plus pleins que le flanc d'un beau vase.

Vous n'avez plus connu les saisons couronnées
Dansant le même pas devant le même temps;
Vous n'avez plus connu vers le même printemps
Le long balancement des saisons prosternées.

Vous n'avez plus connu les fleurs nouvelles-nées
Jaillissant des sommets en énormes cascades ;
Vous n'avez plus connu les profondes arcades,
Et du haut des cyprès les ombres décernées.

Vous n'avez plus connu les naissantes années
Jaillissant comme un chœur du haut du jeune temps ;
Vous n'avez plus connu vers un jeune printemps
Le chaste enlacement des saisons alternées.

Vous n'avez plus connu les saisons discernées
Par un égal bonheur au creux d'un même temps ;
Vous n'avez plus connu vers un égal printemps
L'égal déroulement des saisons gouvernées.

Vous n'avez plus connu les saisons retournées
Vers un égal bonheur et vers le même temps ;
Vous n'avez plus connu vers le même printemps
Le souple enroulement des saisons détournées.

Vous n'avez plus connu de l'un à l'autre pôle
La terre balancée ainsi qu'une nacelle ;
Et le désistement et le retrait d'épaule
D'une saison périe encor que jouvencelle.

Vous n'avez plus connu de l'un à l'autre pôle
La terre balancée ainsi qu'un beau trois-mâts ;
Et le renoncement, l'effacement d'épaule
De la saison qui meurt au retour des frimas.

Vous n'avez plus connu de l'un à l'autre pôle
La terre balancée ainsi qu'un bâtiment ;
Et le détournement et la blancheur d'épaule
D'une saison qui meurt pour éternellement.

Ce qui depuis ce jour est devenu la boue
Était alors le suc de la féconde terre.
Et nul ne connaissait la peine héréditaire.
Et nul ne connaissait la houlette et la houe.

Ce qui depuis ce jour est devenu la mort
N'était qu'un naturel et tranquille départ.
Le bonheur écrasait l'homme de toute part.
Le jour de s'en aller était comme un beau port.

Les bonheurs qui tombaient faisaient un déversoir,
Le silence de l'âme était comme un étang.
Le soleil qui montait faisait un ostensoir
Et se répercutait dans un ciel éclatant.

Les vapeurs qui montaient faisaient un encensoir.
Et les cèdres faisaient de hautes barricades.
Et les jours de bonheur étaient des colonnades.
Et tout se reposait dans le calme du soir.

Et la terre n'était qu'un vaste reposoir.
Et les fruits toujours prêts sur les rameaux de l'arbre,
Et les jours toujours prêts sur les tombeaux de marbre
Ne faisaient qu'un immense et temporel dressoir.

Et la terre n'était qu'un jardin bocager.
Et les fruits alignés aux étages de l'arbre,
Et les jours alignés sur les âges de marbre
Ne faisaient qu'un immense et temporel verger.

Et la terre n'était qu'un vaste potager.
Et l'homme accoutumé parmi ces plates-bandes,
Respecté de la bête administrait ces bandes
Ainsi qu'un amiable et naturel berger.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Se reposait penché sur sa création.
Et l'amour filial et l'amour paternel
Se nourrissaient d'hommage et de libation.

Et Dieu lui-même juste ensemble qu'éternel
Avait pesé le monde au gré de sa balance.
Et il considérait d'un regard paternel
L'homme de son image et de sa ressemblance.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que la fleur d'un jeune âge.
Et père il regardait d'un regard paternel
Le monde rassemblé comme un humble village.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que la nuit et le jour.
Et père il contemplait d'un regard paternel
Le monde au coin d'un bois jeté comme un gros bourg.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et que l'âge;
Père il considérait d'un regard paternel
Le monde circonscrit ainsi qu'un beau village.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un tour et qu'un retour.
Et père il contemplait d'un regard paternel
Le monde rassemblé comme un énorme bourg.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps de l'année.
Immuable il voyait d'un regard paternel
Passer parmi ses sœurs la saison couronnée.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et le lieu.
Calme et laissant descendre un regard paternel,
Il voyait ce que c'est que le reflet de Dieu.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et le lieu.
Calme et laissant tomber un regard paternel,
Il voyait ce que c'est que l'image de Dieu.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et l'espace.
Père il considérait d'un regard paternel
Ce que c'est que d'un monde éphémère et qui passe.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un monde qui dit oui.
Fleuriste il regardait d'un regard paternel
L'épanouissement d'un monde épanoui.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un espace étendu.
Fixe il considérait d'un regard paternel
L'évanouissement d'un monde détendu.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les jeux du jeune âge.
Calme et laissant poser son regard paternel
Il se considérait dans l'homme son image.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les vœux du jeune âge.
Provident il voyait d'un regard paternel
Le monde se dresser pour cet appareillage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'enfants du premier âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde appareiller le long d'un beau rivage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que jeunes nourrissons.
Père il considérait d'un regard paternel
La plus jeune gamine et les derniers bessons.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que jeunes jouvenceaux.
Père il considérait d'un regard paternel
Une mère penchée au bord de deux berceaux.

Dieu lui-même penché sur l'amour éternelle
La revoyait fleurir dans de pauvres hameaux.
Père il considérait une amour maternelle
Doublement partagée entre deux beaux jumeaux.

Dieu lui-même penché sur l'amour solennelle
La regardait fleurir au fin fond des hameaux.
Père il considérait une amour fraternelle
Déjà communiquée entre deux beaux jumeaux.

Dieu lui-même penché sur la fleur éternelle
La regardait fleurir aux pointes des rameaux.
Dieu lui-même penché sur l'amour fraternelle
La regardait germer dans le cœur des Gémeaux.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les ris du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde se grouper comme un beau voisinage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les pleurs du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde commencer son long pèlerinage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les cris du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde appareiller le long de ce rivage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que baisers du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde lever l'ancre au bord de ce voyage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les soins du jeune âge.
Anxieux il voyait d'un regard paternel
Le monde appareiller au seuil de ce naufrage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le progrès de l'âge.
D'un regard toujours jeune et toujours paternel
Il regardait vieillir un monde jeune et sage.

Et Dieu lui-même sage ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est bon.
Du premier diamant jusqu'au dernier charbon,
Il enveloppait tout d'un regard paternel.

Et Dieu lui-même bon ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est bien
Et qu'il était parfait et qu'il n'y manquait rien
Et que tout déroulait un ordre solennel.

Et la création était comme une tour
Qui s'élève au-dessus d'un immense palais.
Et le temps et l'espace assuraient les relais.
Et les jours de bonheur étaient comme un seul jour.

Et les fidélités étaient comme une tour.
Et le temps et l'espace en étaient les valets.
Et le temps et l'espace assuraient les délais.
Et les fidélités étaient un seul amour.

Un Dieu lui-même auteur ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et disait qu'il est bon.
De la fleur de pommier jusqu'au dernier chardon,
Il enveloppait tout d'un regard paternel.

Un Dieu lui-même auguste ensemble qu'éternel
Ne voyait que décence et qu'amour filial.
Et le monde d'esprit et le monde charnel
N'étaient devant ses yeux qu'un temple lilial.

Un Dieu lui-même père ensemble qu'éternel
Voyait partout ses fils et les fils de ses fils.
Et les champs de méteil et les champs de maïs
Étaient devant ses yeux une nappe d'autel.

Un Dieu lui-même neuf ensemble qu'éternel
Regardait l'univers comme un immense don.
Un monde sans offense, un monde sans pardon
Développait les plis d'un ordre solennel.

Un Dieu nouveau lui-même ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que jeune nouveauté.
Père et laissant tomber un regard paternel,
Il voyait ce que c'est que naissante beauté.

Un bon Dieu bienveillant ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est pur.
Un Dieu cultivateur, économe et réel
Voyait jaunir le seigle et trouvait qu'il est mûr.

Un beau Dieu statuaire ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est beau.
Et le premier bercail et le dernier tombeau
N'étaient qu'un même asile égal et fraternel.

Vous n'avez plus connu ce manteau de bonheur
Jeté sur tout un monde et de béatitude,
Et ce fleuve et ce flot et cette plénitude,
Et ce consentement aux règles de l'honneur.

Vous n'avez plus connu ce manteau de tendresse
Jeté sur l'âme même et ce manteau d'honneur.
Vous n'avez plus connu cette chaste caresse
Et ce consentement aux règles du bonheur.

Vous n'avez plus connu ce manteau de bonté
Jeté sur tout un monde et cette bienveillance,
Et cette multitude et l'antique vaillance,
Et cette solitude et cette fermeté.

Vous n'avez plus connu ce manteau de satin
Jeté sur tout un peuple et dans cette allégresse
Tout un monde gonflé de la même tendresse
Depuis le ras du sol jusqu'au dernier gradin.

Vous n'avez plus connu cet auguste festin,
Et la sève et le sang plus purs qu'une rosée.
La jeune âme avait mis sa robe d'épousée,
Et la terre fleurait la lavande et le thym.

Et le jeune homme corps était alors si chaste
Que le regard de l'homme était un lac profond.
Et le bonheur de l'homme était alors si vaste
Que la bonté de l'homme était un puits sans fond.

Vous n'avez plus connu l'innocence du monde
Et les greniers bondés jusque sur le portail.
Vous n'avez plus connu cette race féconde
Et les prés débordant d'un immense bétail.

Vous n'avez plus connu qu'un sévère destin.
Vous n'avez plus connu la terre reposée.
Vous n'avez plus connu qu'un amour clandestin.
Vous n'avez plus connu la terre déposée.

Vous n'avez plus connu les blés inépuisables
Et les gerbes montant à l'assaut des greniers.
Vous n'avez plus connu les vignes inlassables
Et les grappes montant à l'assaut des paniers.

Vous n'avez plus connu les pas ineffaçables,
Et les moissons montant sous le vol des abeilles.
Les vendanges montant à l'assaut des corbeilles.
Les pas des vendangeurs dans les chemins de sables.

Vous n'avez plus connu les puits intarissables,
Et les moissons montant à l'assaut de la meule.
Vous n'avez plus connu qu'une âme errante et seule
Et des pas soupçonneux sur des chemins de sables.

Vous n'avez plus connu les jours impérissables,
Et les raisins montant à l'assaut du pressoir.
Et les treilles montant à l'assaut du dressoir.
Et des pas fastueux sur des chemins de sables.

Vous n'avez plus connu les blés involontaires,
Vous n'avez plus connu que de pauvres labours.
Vous n'avez plus connu que de pauvres amours.
Vous n'avez plus connu que des blés réfractaires.

Vous n'avez plus connu les blés inoubliables,
Vous n'avez plus connu que des jours moissonnés.
Et du haut du coteau des pins découronnés.
Et le commencement des jours inexpiables.

Vous n'avez plus connu que des puits tarissables,
Et sur de maigres champs de plus maigres labours.
Et sur de maigres ans de plus maigres amours.
Et du haut du plateau des cèdres pourrissables.

Et du haut du péché des âmes corruptibles.
Et du haut de la treille un pampre périssable.
Et du haut de l'orgueil l'envie impérissable.
Et du haut de l'amour des haines putrescibles.

Et du haut du bonheur la mort et l'épouvante,
Et du haut de l'honneur le travail et la peine.
Et du haut de l'amour l'amertume et la haine.
Et la honte maîtresse et la honte servante.

Et du haut de la mort la borne infranchissable,
Et la foi toujours pleine et toujours décevante.
Et du haut du destin le sort inconnaissable.
Et du haut de l'amour une pitié fervente.

Vous n'avez plus connu que le temps dans le lieu.
Vous n'avez plus connu la jeunesse du monde,
Et cette paix du cœur plus lourde et plus profonde
Que l'énorme Océan sous le regard de Dieu.

Vous n'avez plus connu que des biens périssables,
Et la succession et le vieillissement.
Et la procession des maux ineffaçables.
Et le regard voilé d'un appauvrissement.

Et le regard meurtri d'un affaiblissement,
Et sous le même front des yeux méconnaissables,
Et dans les mêmes yeux des pleurs intarissables,
Et les marques de mort et d'amortissement.

Et dans les mêmes yeux un tout autre regard,
Un regard de détresse et d'amoindrissement.
Et sous les mêmes cieux un tout autre hasard.
Un hasard de tendresse et d'avilissement.

Vous n'avez plus connu ce long désarmement
Et le cœur inondé d'une haute splendeur.
Et dans cette amplitude et ce contentement
Tout un monde noyé dans sa propre candeur.

Et ce repos d'un cœur qui ne manque de rien,
Et qui se sait servi de toute éternité,
Et qui reçoit son maître et possède son bien
Dans une solennelle et tremblante unité.

Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Un regard inventé pour une autre lumière.

Vous avez tant pleuré votre force première.
Vous avez tant voilé le regard de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Votre voix hésitante au seuil de la prière.

Et je vous aime tant, aïeule roturière.
Vous avez tant lavé le regard de vos yeux.
Vous avez tant courbé sous le courroux des cieux
Votre nuque et vos reins frissonnants de misère.

Vous avez tant levé vers une autre tempête
Une voix défaillante et tremblante d'amour.
Vous avez tant levé vers une pauvre fête
Un regard inventé pour un tout autre jour.

Vous avez tant levé le front de votre tête
Vers le repensement d'un plus noble séjour.
Vous avez tant levé vers le haut de la tour
Vos esprits épuisés d'une éternelle quête.

Et moi je vous salue ô la première femme
Et la plus malheureuse et la plus décevante
Et la plus immobile et la plus émouvante,
Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre Dame.

Et moi je vous salue ô pleine d'épouvante
Et pleine de terreur au seuil des nouveaux jours
Et pleine de retraite au fond des nouveaux bourgs
Et moi je vous salue ô vainement fervente.

Et moi je vous salue ô première servante,
Aïeule des bergers et des bons serviteurs,
Aïeule des bouviers et des premiers pasteurs,
Et moi je vous salue ô première suivante.

Et moi je vous salue ô vainement vivante
Et vainement offerte à de pauvres malheurs,
Et la plus soucieuse et vainement savante
Et la plus douloureuse après les sept douleurs.

Et je vous aime tant, première soucieuse,
Et vainement assise aux jardins de la peur.
Et moi je vous salue ô la plus anxieuse
Et la plus écrasée aux rêves de torpeur.

Et la plus immuable aux robes de stupeur
Et la plus enfoncée en des chemins vaseux
Et la plus embourbée en des sentiers glaiseux
Et la plus capturée en un cercle trompeur.

Vous n'avez plus connu les flots tumultueux
Jaillis de la fontaine à nulle autre pareille.
Vous n'avez plus connu les manteaux somptueux
Jetés sur le muguet et la salsepareille.

Vous n'avez plus connu les bois silencieux
Gonflés de la beauté d'une auguste présence.
Vous n'avez plus connu dans la clarté des cieux
L'image et le reflet d'une auguste innocence.

Vous n'avez plus connu que des pas tortueux,
Vous n'avez plus connu qu'une éternelle absence.
Vous n'avez plus connu qu'une pauvre décence
Et la sévérité des chemins montueux.

Vous n'avez plus connu ces palais fastueux.
Vous n'avez plus connu qu'une pauvre chaumière.
Et vous êtes la seule et vous êtes première
Qui n'ayez plus connu ces blés tumultueux.

Vous n'avez plus connu les flots impétueux
Jaillis de la fontaine à nulle autre seconde.
Vous n'avez plus connu dans la clarté d'un monde
L'image et le reflet d'un soleil fastueux.

Vous n'avez plus connu les blés impétueux
Se mouvant à l'assaut des plaines infinies.
Et le blé sur son socle et les moissons bénies.
Et le recensement des blés respectueux.

Vous n'avez plus connu les blés présomptueux
Gouvernant les saisons comme une éternité,
Anticipant le temps en toute impunité,
Vous n'avez plus connu les blés torrentueux.

Vous n'avez plus connu les blés majestueux
Et le manteau royal au seuil de votre cour.
Vous n'avez plus connu les enfants fructueux
Et le manteau royal au seuil de votre amour.

Vous n'avez plus connu les blés tempêtueux
Soulevant tout un monde en leur énorme vague,
Et l'homme sur son sol, et la senne, et la drague,
Et le dénombrement des blés affectueux.

Vous n'avez plus connu les blés tumultueux
Se bousculant pour naître et monter jusqu'à vous.
Sur la face de l'être et devant vos genoux
Vous n'avez plus connu que des blés vertueux.

Vous n'avez plus connu que des laborieux.
Vous n'avez plus connu les blés par grandes ondes.
Vous n'avez plus connu sur la face des mondes
La race des puissants et des victorieux.

Vous n'avez plus connu ces fontaines profondes.
Vous n'avez plus connu que des défectueux,
Et des gagne-petits et des délictueux,
Vous n'avez plus connu ces largesses fécondes.

Et ces flancs plus ombreux que le flanc d'un beau vase
Contenant une race éternelle et profonde.
Et ces regards noyés d'une profonde extase
Et tout émerveillés de la beauté d'un monde.

Vous n'avez plus connu la prodigalité
D'un monde qui savait se refaire à mesure.
Vous n'avez plus connu cette impudente usure
D'un monde ivre de sève et de vitalité.

Vous n'avez plus connu que de l'eau d'un canal.
Et le ménagement, et l'écluse, et le bief.
Et le gouvernement sous un si pauvre chef.
Et le lanternement sous un maigre fanal.

Vous n'avez plus connu que la parcimonie,
Et les épargnateurs et les conservateurs,
Et la petite épargne et cette ignominie, —
Aïeule des bouviers et des premiers pasteurs.

Vous n'avez plus connu que des blés vertueux,
Et les fausses moissons et les imitateurs.
Et les contrefaçons et les contrefacteurs.
Et les fausses maisons chez les infructueux.

Et les fausses raisons chez les talentueux
Et la soumission sous le législateur.
Et la dissension chez le pauvre amateur.
Et la fausse oraison dans le voluptueux.

Vous n'avez plus connu qu'une lente agonie
Et les collusions dans les mains des docteurs.
Et le faisceau lié dans la main des licteurs.
Et toute mauvaise herbe et toute zizanie.

Et moi je vous salue, ô bonne ménagère.
Mais quand on avait tout on ne ménageait pas.
Et je vous vois marcher, vigilante bergère.
Mais quand on avait tout nul ne comptait ses pas.

Et je vous vois veiller, vieille femme économe.
Mais quand on avait tout on ne ménageait rien.
Vous êtes la servante et le conseil de l'homme.
Mais quand on avait tout nul ne comptait son bien.

Je vous vois aujourd'hui fidèle et scrupuleuse,
Attentive et sévère et sage désormais.
Mais quand on avait tout, ô grande audacieuse,
Quand on avait toujours on ne comptait jamais.

Quand on avait la source et la lourde fontaine
Et le déversement nul ne canalisait.
Quand on avait la grâce et cette lourde plaine
Et le contentement nul n'économisait.

Quand on avait l'honneur en ces premiers moments,
Nul ne courbait le front devant le donateur.
Et le bonheur, promis aux plus graves tourments,
Ne baissait pas les yeux devant le spectateur.

Une foi sans symbole et sans inscription
Remontait toute seule aux pieds du créateur,
Comme une loi sans table et sans description
Se courbait sous les pieds de son législateur.

Quand on avait la foi dans ces premiers moments
On ne demandait pas des formules astreintes.
Quand on avait la loi sous ces premiers serments
On ne demandait pas des règles de contraintes.

Et quand on avait Dieu dans ces premiers moments.
On ne demandait pas des formules restreintes.
Quand on vivait heureux sous ces premiers tourments,
On ne demandait pas des règles et des craintes.

Et quand on avait tout rien ne se querellait
Et le déversement de la création
Se poursuivait sans hâte et sans dispersion.
Et quand on avait tout rien ne se morcelait.

Et quand on avait tout rien ne se harcelait.
On ne regardait pas alors à la dépense.
Et tout foisonnement portait sa récompense.
Et quand on avait tout rien ne s'écartelait.

Vous n'avez plus connu que cette vilenie,
ô pâle aïeule assise entre de pâles fleurs.
Vous n'avez plus connu que la longue avanie,
Aïeule déplorable aux yeux pâlis de pleurs.

Et moi je vous salue ô femme entre les femmes,
ô vainement assise aux portes du jardin,
Plus bas que la poterne et le dernier gradin,
Et que la tubéreuse et que les jusquiames.

Et moi je vous salue ô la plus précieuse
Et la plus prosternée aux genoux du destin.
Et la plus enchaînée aux maîtres du festin.
Et la plus anxieuse et la plus soucieuse.

Et moi je vous connais seule silencieuse
Et seule naufragée aux rives de mémoire.
Et seule préposée aux rayons de l'armoire.
Et seule diligente et seule officieuse.

Et je vous aime tant ô la plus sérieuse
Et la plus prosternée aux genoux du travail.
Et la plus inconnue et la plus glorieuse
Et la plus accouflée aux portes du bercail.

Et la plus accotée aux montants du portail,
Aïeule aux maigres doigts, seule laborieuse,
Et seule obéissante et seule impérieuse,
Et la plus accointée au coin du soupirail.

Et nul ne vous connaît, seule mystérieuse,
Ni l'homme votre fils, ni l'homme votre frère,
Ni l'homme votre époux, ni l'homme votre père,
Ni l'homme votre maître ô seule ambitieuse.

Vous n'avez plus mené qu'une vie attentive,
ô seule curieuse et seule incurieuse.
Vous n'avez enfanté qu'une horde craintive,
Et tantôt défaillante et tantôt furieuse.

Vous n'avez plus connu qu'une race hâtive.
Vous n'avez plus connu qu'un monde qui dit non.
Des terres de Judée aux terres d'Épernon
Vous n'avez plus connu qu'une race furtive.

Vous n'avez plus connu la race affirmative.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
Et des bourgs de Judée au bourg de Maintenon
Vous n'avez plus perçu qu'une voix négative.

Vous n'avez plus connu la race positive.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
Des châteaux de Judée au château de Chinon
Vous n'avez plus perçu qu'une voix négative.

Vous n'avez plus connu qu'une race inventive.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
De la voix de Judith à la voix de Manon
Vous n'avez plus connu qu'une race fautive.

Vous n'avez enfanté qu'une race plaintive,
Tantôt rivée au sol, tantôt victorieuse,
Tantôt martyre et sainte, et sage ou furieuse,
ô mère et c'est ma race et la race captive

Constamment accotée aux murs de sa prison
Et vous seule vivace et seule industrieuse,
Vous vous dépensez toute, ô seule besogneuse,
A laver la vaisselle et ranger la maison.

ô vous qui pourchassez jusqu'au fin fond des coins
La poussière et l'ordure et toute impureté,
Toute disconvenance et toute improbité,
Maîtresse des labeurs, des veilles et des soins,

Vous qui prenez ce bois pour allumer la lampe
Et la mettre au milieu de la table servie,
Et qui prenez ce lin pour essuyer la rampe,
Et qui rangez les fleurs et qui rangez la vie,

ô femme qui rangez les travaux et les jours,
Et les alternements et les vicissitudes,
Et les gouvernements et les sollicitudes,
Et la vieille charrue et les nouveaux labours,

ô femme qui rangez les palais et les tours,
Et les retournements et les iniquités,
Et la jeune détresse et les antiquités,
Et la vieille tendresse et les nouveaux amours,

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,
S'il descendait un jour dedans votre maison.
Vous rangeriez l'outrage, et l'oubli du blasphème,
Si Dieu vous visitait dedans cette prison.

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,
S'il venait à passer devant votre maison.
Vous rangeriez l'offense, et le pouvoir suprême,
S'il venait à passer devant votre raison.

Que n'avez-vous rangé la colère divine.
Que n'avez-vous lavé la grande iniquité.
Il était temps alors. Que n'avez-vous quitté,
Quand il en était temps le creux de la ravine.

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez la foudre,
Si Dieu vous l'envoyait dedans votre maison.
Vous rangeriez la grâce, et le pouvoir d'absoudre,
Si Dieu vous visitait dedans cette prison.

Que n'avez-vous rangé le premier anathème,
Cette fois qu'il tomba sur votre solitude.
Que ne l'avez-vous mis dedans votre système
De bon gouvernement et de mansuétude.

Femmes vous rangeriez jusqu'à l'eau du baptême,
Si Jean redescendait vers un nouveau Jourdain.
Vous rangeriez l'hostie, et l'huile, et le saint-chrême
Si l'homme revenait dans le premier jardin.

Femmes vous rangeriez dedans votre cuisine
Avec le pain du corps le pain spirituel.
Que n'avez-vous rangé jusque dans sa racine,
(Il était temps alors), l'arbre intellectuel.

Que n'avez-vous rangé l'arbre perpétuel
Cette fois qu'il jaillit au creux de la ravine.
Que n'avez-vous rangé l'arbre contractuel
Cette fois qu'il jaillit au flanc de la colline.

Que n'avez-vous rangé la couronne d'épine
Quand elle était encore un timide bourgeon.
Que n'avez-vous rangé cette blanche aubépine
Quand elle était encore un candide surgeon.

Que n'avez-vous rangé cette rouge églantine
Quand elle était encore une naissante rose.
Que n'avez-vous rangé la colère latine
Quand elle était encore une naissante cause.

Que n'avez-vous rangé le sceptre dérisoire
Quand il était encore un fragile roseau.
Que n'avez vous rangé la couronne illusoire
Quand elle était encore un fragile réseau.

Que n'avez-vous rangé pour la première fois
Quand il était encore un fragile arbrisseau
L'arbre au double destin, l'arbitre au double sceau,
L'arbre de la science et l'arbre de la croix.

Que n'avez-vous rangé dans un âge absolu
Quand il était encore un arbre jouvenceau,
L'arbre au double destin, l'arbitre au double sceau,
L'arbre de la potence et l'arbre du salut.

Que n'avez-vous rangé dans un ordre absolu
Avant qu'il fût entré sous la seconde loi,
L'arbre au double destin, l'arbitre de la foi,
L'arbre de la créance et l'arbre du salut.

Que n'avez-vous lavé, diligente laveuse,
Mon front ensanglanté devant qu'il fût sanglant.
Que n'avez-vous alors, ô grande lessiveuse,
Lavé ma pâle face et mon auguste flanc.

Que n'avez-vous alors, ô femme de lessive,
Lavé ma barbe rousse et mes cheveux sanglants.
Que n'avez-vous alors, maternelle et pensive,
Soutenu ma faiblesse et mes pas chancelants.

Que n'avez-vous alors, aïeule au chef branlant,
Quand j'étais plein d'injure et couvert d'avanie,
Que n'avez-vous alors, aïeule au chef tremblant,
Essuyé cette ordure et cette ignominie.

Que n'avez-vous alors, ô femme de journée,
Préparé la maison pour la dernière fête.
Que n'avez-vous alors, ô laveuse acharnée,
Lavé mes cheveux roux et ma barbe défaite.

Que n'avez-vous alors, aïeule et châtelaine,
Balayé le château pour mon dernier repas,
Et balayé les fleurs pour mon dernier trépas,
Et balayé la mort pour ma dernière Cène.

Que n'avez-vous aussi balayé les soldats,
Et l'injustice assise au cœur du tribunal.
Et le treizième apôtre et le baiser vénal,
Et le consentement aux lèvres de Judas.

Que n'avez-vous alors, ô femme de ménage,
Essuyé le péché devant qu'il fût commis.
Que n'avez-vous enfin dans votre voisinage
Accueilli le sauveur avant qu'il fût promis.

Que n'avez-vous alors, ô mon âme, ô ma mère,
Essuyé les deux pleurs jaillis des mêmes yeux.
Que n'avez-vous alors, ô cent fois centenaire,
Recueilli le seul cri poussé vers d'autres cieux.

Vous savez aujourd'hui gouverner votre race,
Vous savez distinguer et le tien et le mien.
Vous savez décompter le geste et la menace.
Mais quand on avait tout, on ne décomptait rien.

Vous savez aujourd'hui gouverner l'amour même,
Et l'amour filial d'avec le maternel.
Et le fils dernier-né d'avec le pénultième,
Mais quand on avait tout, tout était éternel.

Vous savez aujourd'hui gouverner l'honneur même,
Et l'honneur trivial d'avec l'originel.
Et le jour de la mort d'avec le jour suprême,
Mais quand on avait tout, tout était solennel.

Vous savez aujourd'hui gouverner votre bien,
Distinguer l'intérêt d'avec le capital;
Et la communauté, du régime dotal.
Mais quand on avait tout, on ne rajoutait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun rapporte,
Et ce que chacun coûte, et comment, et combien.
ô vainement assise en dehors de la porte :
Mais quand on avait tout on ne retranchait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun rapporte,
Et le meuble et l'immeuble et la chèvre et le chien.
ô vainement assise au seuil de l'autre porte :
Mais quand on avait tout, on ne rapportait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun dérobe,
Le maître et le valet, le fils et le gardien.
ô pauvrement assise en cette pauvre robe :
Mais quand on avait tout, on ne dérobait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun supporte,
Et l'esclave et le maître, et la femme et le chien.
ô vainement assise au coin de l'autre porte :
Mais quand on avait tout, on ne supportait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
Mais quand on avait tout on ne détournait rien.
Et vous savez surtout ce que tout homme ajourne :
Car c'est son sauvetage et son souverain bien.

Vous savez aujourd'hui dans quel four on enfourne
Et le pain pour hier, et le pain pour demain.
Et par là vous savez ce que tout homme ajourne :
Car c'est sa pénitence et c'est son lendemain.

Vous savez aujourd'hui dans quel temple on enfourne
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain.
Et par là vous savez ce que tout homme ajourne :
Et c'est sa pénitence et c'est son examen.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
Le fisc et le larron et le voleur de nuit.
Et par là vous savez ce que tout homme suit :
Et par là vous savez où tout homme retourne :

Et c'est au vieux péché couvé dans le vieux cœur.
Et c'est au vieux palais d'antique turpitude.
Et c'est aux vieux genoux de l'antique habitude.
Et c'est aux vieux lacets du plus ancien traqueur.

Et c'est au vieux chenil de l'antique piqueur.
Et c'est au vieux fournil du plus vieux boulanger.
Et c'est au vieux courtil du plus mauvais berger.
Et c'est au pli fané des lèvres du moqueur.

Et c'est à ce tourment d'un vieil accent du chœur.
Et c'est au vieux château de longue lassitude.
Et c'est aux vieux tréteaux de fausse certitude.
Et c'est au pli grossier des lèvres du vainqueur.

Et c'est aux liaisons d'antique servitude.
Et c'est aux vieux falots de ses casernements.
Et c'est aux vieux cachots de ses internements.
Et c'est aux courbements de sa décrépitude.

Et c'est aux vieux genoux de ses prosternements.
Et c'est aux vieux palais de sa sollicitude.
Et c'est aux vieux relais de sa vicissitude.
Et c'est au carrefour de ses gouvernements.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
Le roi, le gouverneur, le Christ et le larron,
Le bourgeois, le vilain, le clerc et le baron,
Et par là vous savez ce que l'homme contourne :

C'est le cap de la mort et c'est l'oubli de Dieu.
Et de la haute mer et du dernier naufrage.
Et du phare et du port et du dernier barrage.
Et de prendre la foi juste par le milieu.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
L'intendant, le notaire et le même gardien.
Et par là vous savez comment tout homme tourne :
Mais quand on avait tout, on ne détournait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que tout homme plaide.
Car c'est son indigence et son infirmité.
Mais par là vous savez à quoi tout homme cède :
C'est à sa complaisance et sa difformité.

Vous savez aujourd'hui comme on creuse une tombe.
Et ce qu'il faut de terre au corps le plus aimé.
Mais par là vous savez à quoi l'homme retombe.
Et c'est toujours au saint qu'il a le plus chômé.

Vous savez comme on ferme une chaste paupière.
Et ce qu'il faut d'espace aux deux yeux les plus beaux.
Vous avez tant baisé jusque dans leurs tombeaux
Les fils de votre amour et de votre misère.

Vous savez aujourd'hui dans quoi l'homme se prend.
Et c'est dans les réseaux du plus ancien trappeur.
Mais par là vous savez où tout homme se rend.
Et c'est sous les arceaux de la plus vieille peur.

Vous savez aujourd'hui ce que tout homme paye
Pour demeurer fidèle aux règles de l'honneur.
Mais par là vous savez ce que tout homme raye
De la liste des biens qu'il demande au bonheur.

Vous savez aujourd'hui ce que tout homme pèse.
Et c'est un peu de cendre au creux de votre main.
Mais par là vous savez ce que c'est que demain.
Et c'est la même argile et c'est la même glaise.

Vous savez aujourd'hui ce que tout homme achète
Et ce qu'il veut trouver aux marchés du bonheur.
Mais par là vous savez de quel sceau se cachète
L'antique obéissance aux règles de l'honneur.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers le Seigneur son Dieu.
Mais par là vous savez ce que l'homme regarde.
C'est la plus pauvre cendre et le plus maigre feu.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers le Seigneur son père.
Mais par là vous savez ce que l'homme regarde.
C'est la plus tremblotante et caduque lumière.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers notre unique Dame.
Mais par là vous savez ce que l'homme regarde.
C'est la plus décevante et vacillante flamme.

Le peu qu'il fait de bon, ce n'est que par mégarde.
Mais ce qu'il fait de faux et de délictueux,
Et ce qu'il fait de trouble et de défectueux,
C'est par sa vigilance et par sa prude garde.

Le peu qu'il fait de bon, c'est pure négligence,
Et c'est qu'il n'a pas su comment faire autrement.
Mais ce qu'il fait de sot et de dérèglement,
Voilà le propre effet de son intelligence.

Le peu qu'il fait de bon, ce n'est que par hasard
Et par le double jeu de sa double fortune.
Mais ce qu'il fait tout seul c'est sa basse rancune,
Sa tête de carton et son cœur de bazar.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers le seuil du tombeau.
Mais par là vous savez ce que l'homme regarde.
C'est la plus pâle flamme et le maigre flambeau.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun préfère,
Et c'est de se ranger dans un illustre port.
Mais par là vous savez ce que chacun diffère :
Et c'est de se tourner vers le jour de sa mort.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun préfère.
Et c'est de se ranger sous un illustre sort.
Mais par là vous savez ce que chacun diffère :
Et c'est de se pencher sur le jour de sa mort.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers son maître et son Dieu.
Mais par là vous savez ce que l'homme regarde :
C'est la plus pauvre flamme et le plus maigre feu.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers son maître et son père.
Mais aussi vous savez ce qui le désespère.
Ce qui fait ses yeux creux et sa face hagarde.

Vous savez aujourd'hui de quoi l'homme se garde.
Et c'est de se tourner vers notre unique Dame.
Mais aussi vous savez ce qu'il fait de son âme.
Et comme il a troqué l'antique sauvegarde.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
Et par là vous savez ce que chacun poursuit.
Et par là vous savez en quoi tout homme nuit.
Et par là vous savez où tout homme séjourne :

Et c'est dans un séjour d'antique pestilence.
Dans la décrépitude et le délabrement.
Dans la désuétude et le désœuvrement.
Dans le mépris du chaste et solennel silence.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun déporte
Vers le déportement d'un éternel exil.
Et par là vous savez ce que chacun transporte
Dans le transportement d'un éternel péril.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun reporte
Vers le reportement d'un exil éternel.
ô vainement assise au seuil de l'autre porte.
Vainement reléguée en ce monde charnel.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun dépense,
L'honnête homme et le sot, le fat et le vaurien.
Vous savez ce que vaut la haute récompense.
Mais quand on avait tout, on ne compensait rien.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
Et par là vous savez ce que tout homme suit.
Et par là vous savez où tout homme conduit
Ce regret qu'il oppose au remords qu'il retourne.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne,
Et par là vous savez ce que tout homme fuit.
Et par là vous savez que tout homme retourne
Dans le désolement d'une éternelle nuit.

Vous savez aujourd'hui que tout homme retourne
Dans le désolement de sa sollicitude.
Et par là vous savez ce que chacun détourne
Du trésor de regret et de vicissitude.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun détourne
Du seul trésor ouvert à nos cupidités.
Et par là vous savez comment l'homme retourne
Le champ de ses remords et ses avidités.

Vous savez aujourd'hui comment l'homme retourne
Ce regret qu'il recreuse au fin fond de son cœur.
Et par là vous savez dans quel antre séjourne
La lamentation de ce pauvre vainqueur.

Et vous savez aussi ce que tout homme coûte
Et que l'homme a coûté le sang même d'un Dieu.
Et vous savez ainsi par quelle affreuse route
Un condamné monta jusqu'au dernier haut lieu.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun rapporte.
Vous avez établi ce compte redouté.
ô vainement assise au seuil de l'autre porte :
L'homme rapporte peu pour ce qu'il a coûté.

Vous qui savez ranger, diligente lingère,
Et compter les trousseaux aux rayons de l'armoire;
Vous qui savez ranger, docile messagère,
Et compter les arceaux au temple de mémoire;

Vous qui savez ranger, diligente lingère,
Et compter les bonheurs aux temples de l'armoire;
Vous qui savez ranger, docile messagère,
Et compter les honneurs aux rayons de mémoire;

Vous qui savez ranger, diligente lingère,
Et compter le beau linge aux rayons de l'armoire;
Vous qui savez ranger, docile messagère,
Et compter les beaux jours aux rayons de mémoire;

Vous qui savez ranger, aïeule passagère,
Et compter les beaux jours partis au fil de l'eau;
Vous qui savez ranger, aïeule viagère,
Et compter le bois d'orme et le bois de bouleau;

Vous qui savez ranger, vigilante bergère,
Et compter les brebis et les jeunes agneaux ;
Vous qui savez ranger, savante boulangère,
Le pain de chaque jour et les jeunes gâteaux ;

Vous qui savez ranger les graines fourragères,
Et compter le sainfoin et le trèfle incarnat ;
Vous qui savez ranger les herbes potagères,
Et les rubans ponceau sur la robe grenat ;

Vous qui savez ranger, vainement horlogère,
Les heures de la nuit et les heures du jour ;
Vous qui savez inscrire en un même pourtour
Le robuste poirier et la pâle fougère ;

Vous qui savez ranger sur la frêle étagère
Les fleurs du souvenir et les fleurs du regret ;
Vous qui savez ranger dans le creux d'un coffret
La cendre et le débris d'une peine étrangère.

Vous qui savez ranger dans le creux d'un secret
Une amour éternelle encor que viagère ;
Vous qui savez plier sous le pli d'un décret
Une haine immortelle encor que passagère.

Vous qui savez plier un auguste remords
Comme on plie un linceul aux rayons de l'armoire.
Vous qui savez compter les vivants et les morts
Et ranger tout un peuple aux rayons de mémoire.

Vous qui savez connaître une herbe mensongère
Et qui la bannissez du savant pot-au-feu ;
ô femmes qui pouvez dans le plus cruel jeu
Tricher d'un cœur tranquille et d'une main légère.

Vous qui savez ranger les herbes bocagères
Et mettre sous vos lois la bruyère et l'ajonc.
Vous qui savez tresser et la paille et le jonc
Pour le recueillement des plantes maraîchères.

Vous qui savez compter comme un bien périssable
La grappe suspendue au fronton de la treille.
Vous qui perdez de vue et le fleuve et le sable
Et ne connaissez plus qu'une pauvre corbeille.

Vous qui savez compter dans le nombre des fleurs
La rose suspendue au cerceau du rosier.
Vous qui savez compter dans le nombre des pleurs
Une enfant suspendue en un berceau d'osier.

Vous qui méconnaissez les vaisseaux sur la plage,
Mais classez et comptez les sacs jusqu'au dernier.
Vous qui méconnaissez les arceaux et l'ombrage
Et ne voyez plus rien qu'un malheureux panier.

Vous avez pu compter, ô bonne ménagère,
A combien revenait le sang que j'ai versé.
Vous avez pu noter, exacte messagère,
A combien revenait ce flanc qu'ils ont percé.

Vous avez pu compter, vigilante bergère,
Combien de mes agneaux sont sous la dent des loups.
Vous avez pu noter, aïeule passagère,
Combien de mes martyrs sont dans les mains des fous.

Vous avez pu noter, savante boulangère,
Si le pain que j'ai cuit était cuit pour toujours.
Et si j'ai pu pétrir une pâte étrangère
Dans le raccordement des travaux et des jours.

Vous avez pu compter, inlassable horlogère,
Les heures et les jours d'une lente agonie.
Et si j'ai pu tisser pour une nouvelle ère
Le chanvre et l'écheveau de mon ignominie.

Vous avez pu laver, inlassable lingère,
Le linge ensanglanté du plus pur de mon sang.
Mais pourra-t-on blanchir pour un autre mystère
Ce lambeau qui pendait de mon auguste flanc.

Le pain que je rompis était mon propre corps.
Le vin que je fis boire était mon propre sang.
La mort que je subis était vos propres morts.
La foi que je fis croire était mon propre flanc.

Le pain que j'ai rompu pour mon illustre Cène
Était le pain d'amour et de communion.
Et le vin qui coula d'une illustre fontaine
Était le vin d'offrande et de libation.

Vous avez pu compter, inlassable économe,
Combien m'a rapporté le meilleur de mon sang.
Vous savez à présent à combien revient l'homme
Et si c'est du quarante ou du quatre pour cent.

Vous avez pu compter, inlassable intendante,
Si je suis descendu de mon illustre rang.
Vous avez pu noter, aïeule précédente,
Si je me suis assis sur un infâme banc.

Vous avez pu compter, aïeule confidente,
A quel taux j'ai placé la couronne d'épines.
Vous avez pu noter, aïeule très prudente,
Ce que m'ont rapporté mes strictes disciplines.

Vous avez pu compter, maîtresse de maison,
A quel taux j'ai placé le repas de ma table.
Vous avez pu compter en ma jeune saison
A quel taux j'ai loué ma place dans l'étable.

Vous avez pu compter, maîtresse de raison,
A quel taux j'ai loué la pierre pour ma tête.
Vous avez pu compter, maîtresse d'oraison,
A quel taux j'ai placé la prière et la fête,

Et ce dernier repas dans un dernier hôtel.
Vous avez pu compter, aïeule respectable,
A quel taux j'ai placé ma mort inéluctable,
Et combien j'ai payé sur un dernier autel.

ô femmes qui pouvez dans le secret du cœur
Classer la liaison désormais étrangère,
Et classer la victoire et classer le vainqueur,
Et classer une foi désormais mensongère.

Et classer une paix comme on classe une guerre,
Et classer une amour désormais périssable.
Et tirer la même eau du puits intarissable.
Et tirer l'Homme enfin d'une race vulgaire.

ô femmes qui rangez dans le creux d'un secret
Une déliaison désormais infidèle.
Aïeule qui guettez la dernière hirondelle
Pour enfermer l'hiver en un dernier coffret.

ô femmes qui rangez dans le creux d'un regret
Une déliaison désormais inutile
Et qui savez classer sur un pauvre livret
A toute heure du jour l'épargne mercantile :

Vous avez pu ranger la race des prophètes
Et la race des saints et le sang du martyr.
Vous avez pu ranger tous les trésors de Tyr.
Et tout l'or amassé pour ces uniques fêtes.

Et tout le sang versé par la gueule des bêtes.
Et le sang du martyr et le sang du bourreau.
Vous avez pu ranger l'infâme tombereau
Et la barque échappée aux gueules des tempêtes.

Vous rangez la victoire autant que la défaite,
Et tout vous est égal dans un même labeur.
Vous rangez l'énergie autant que la stupeur,
Et tout vous est égal dans une paix mal faite.

Vous ne connaissez rien qu'une fortune hostile
Guettant à votre porte et levant le rideau.
Vous ne connaissez rien qu'une main versatile
Et cet écrasement d'un immense fardeau.

Et votre front cerné d'un stupide bandeau.
Et l'immobilité de la nuit et des ombres.
Et les vagues croulant en énormes décombres.
Et vos enfants partis sur un frêle radeau.

Et tout vous est égal et tout vous est étroit.
Vous redoutez autant les bons que les pervers.
Tout bonheur qui vous vient vous arrive à l'envers.
Mais tout mal qui vous vient vous arrive à l'endroit.

Les eaux ne coulent pas, les bois ne sont pas verts,
Les cieux ne sont pas purs pour votre anxiété.
Vous ne connaissez rien dans l'immense univers
Qui ne soit l'instrument d'une infélicité.

Tout vous demeure égal sous une égale peur.
Vous n'attendez jamais de vos secrets effrois,
Vous n'attendez jamais des peuples et des rois
Que le déroulement d'une immense torpeur.

Vous avez pu ranger et la faiblesse humaine
Et le tétrarque Hérode : après qu'il m'eut haï.
Vous avez pu ranger et la lance romaine
Et Pilate et Judas, mais quand il m'eut trahi.

Vous avez pu ranger Caïphe le grand-prêtre
Et le soldat Malchus : après qu'il eut servi.
Vous rangez toute forme et vous rangez tout être
Et vous rivez les fers, quand l'homme est asservi.

Vous avez pu ranger le mont nommé Calvaire
Ou le mont Golgotha, mais quand je l'eus gravi.
Vous rangez l'or, l'airain, le cristal et le verre,
Et la clef du trésor, après qu'il est ravi.

Vous avez pu ranger la couronne d'épine,
La verge et le roseau, mais quand il eut servi.
Vous avez pu ranger la stricte discipline,
La honte et la fureur : après qu'elle eut sévi.

Vous avez pu ranger et la sainte colline,
Autrement dit Sion, après qu'elle eut péri.
Vous avez pu ranger et la creuse ravine
Où coulait le Cédron, après qu'il fut tari.

Vous avez pu ranger la chaise du préteur
Et le préteur lui-même : après qu'il eut servi.
Et les bancs du public et le blasphémateur
Et la tourbe et la foule : après qu'elle eut suivi.

Vous avez pu ranger l'auguste tribunal.
Vous écoutez parler les interlocuteurs.
Vous écoutez marcher tout le code pénal.
Vous écoutez chanter tous les persécuteurs.

Vous avez su ranger les bois du sacrifice.
Les clous et le marteau, mais quand il eut frappé.
Vous rangez la prière et vous rangez l'office.
Et vous rangez le temps, quand il est échappé.

Vous rangez l'épouvante et le dernier supplice.
Vous écoutez marcher le jugement de Dieu.
Vous allumez la lampe et regardez le feu.
Vous rangez l'ostensoir et le dernier calice.

Éternelle économe, éternelle ouvrière,
Vous rangez le salut, quand il est écoulé.
ô femme médicale et femme infirmière,
Vous épongez le sang, après qu'il a coulé.

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez l'autel.
Vous rangeriez l'hostie, et l'huile, et le saint Chrême.
Vous rangeriez le pape et le pouvoir suprême.
Vous rangeriez l'offense et le péché mortel.

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,
Et vous l'avez rangé la fois qu'il est venu.
Vous l'avez salué, vous l'avez reconnu,
Vous avez recueilli le nouveau diadème,

La couronne coupée au long de la colline.
Vous avez recueilli le sceptre dérisoire.
Vous avez regardé le meurtre provisoire,
Et les trois longs gibets jaillis de la ravine,

Et le jeune roseau né pour un autre sort.
Vous avez pu ranger la muette agonie
Et toute forfaiture et toute ignominie.
Vous rangez le cilice et le jour de la mort.

Vous avez pu ranger le meurtre expiatoire, —
ô femmes qui pleuriez, — mais quand il fut fini.
Vous avez pu ranger et l'interrogatoire
Et l'homme interrogé, mais quand on l'eut honni.

Vous regardez passer le meurtre expiatoire.
Dans le bannissement vous classez le banni.
Vous regardez trôner et l'interrogatoire
Et l'interrogateur, avant qu'il fût puni.

Vous regardez monter l'offrande et l'offertoire.
Vous classez la défense et le contradicteur.
ô vainement assise aux marches du prétoire,
Vous regardez monter la hache du licteur.

Vous classez la bataille et classez la victoire.
Et vous classez l'offense avec l'accusateur.
ô vainement assise aux marches de l'histoire,
Vous regardez monter l'oubli consolateur.

Vous classez le néant et vous classez le monde.
ô vainement assise aux marches de l'autel,
Vous regardez monter cette vague profonde,
Vous regardez grandir le grand péché mortel.

Vous regardez monter la vague de luxure,
ô vainement assise au seuil de pureté.
Vous regardez monter ce flot de dureté
Du cœur et tant de honte et tant de flétrissure.

Vous regardez monter cette immense mer Morte,
Ce flot de pestilence et d'opiniâtreté,
ô vainement assise au seuil de dureté,
ô vainement assise à votre propre porte.

Vous regardez monter ce flot de turpitude.
Vous pensez à vos fils assis dans le jardin.
Vous regardez monter jusqu'au dernier gradin
La vague d'indécence et de décrépitude.

Vous pensez à vos fils nés pour un autre sort,
Secrètement armés contre la multitude.
ô vainement assise aux marches de la mort,
Vous pensez à vos fils nés pour la solitude.

Vous regardez monter l'océan d'avarice,
Tout un monde noyé dans la honte d'argent.
Et le débordement du plus hideux caprice.
Et l'astuce et la ruse et l'immonde entregent.

Vous regardez monter la lourde ingratitude.
Et ce dévêtement de la vénalité.
Vous voyez s'étaler l'immense platitude.
Et cet écrasement sous la banalité.

Vous voyez s'étaler la lourde turpitude,
ô vainement assise au seuil de pauvreté.
Vous voyez s'en aller cette longue habitude,
Les mœurs de la justice et de la liberté.

Vous regardez monter cette double luxure,
La luxure d'hier sous celle de demain.
Vous regardez saigner cette double blessure,
Au creux de ma main gauche et de ma droite main.

Vous regardez monter cette double luxure,
La luxure d'argent sous la luxure d'or.
Vous voyez se gonfler cet immonde trésor.
Vous voyez puruler la double pourriture.

Vous regardez monter cette double aventure,
La luxure du cœur, la luxure du sang.
Vous regardez monter la double forfaiture
Comme une double lance à mon malheureux flanc.

Vous regardez monter cette lourde mainmorte,
L'avarice du cœur sous l'ancienne avarice,
ô vainement assise à votre pauvre porte
Vous regardez saigner la double cicatrice.

Vous regardez monter cette double insolence,
La luxure du cœur sous les stupres anciens.
Vous regardez monter dans l'antique silence
Le long délaissement de Dieu parmi les siens.

Vainement réchauffée aux tisons de ce feu,
Vainement acouflée à cette vieille dalle,
Vous pleurez longuement sur ce nouveau scandale :
L'argent devenu maître à la place de Dieu.

Tout se vend et s'achète et se livre et s'emporte.
Rien ne se donne plus et moi j'ai tout donné.
ô vainement assise à votre chère porte,
C'est donc là le salut que nous avons sonné.

Tout se voit et se vaut et se vend à la porte.
Tout s'étale et triomphe et se vend au marché.
Tout se montre et se dit et se place et rapporte :
Est-ce là le salut que nous avons cherché.

Tout se vante et s'exhibe et se porte à la halle.
Vous pensez à vos fils nés d'un autre destin.
Vous regardez monter vers un dernier matin
Le long déroulement du plus grossier scandale.

Vous avez pu ranger le reniement de Pierre.
Vous rangez le sommeil, et la veille, et les larmes.
Vous rangez la vaillance et le métier des armes.
Vous rangez le regard sous la lourde paupière.

Et vous rangez la voix jusqu'au fond de la gorge.
Et vous rangez les pleurs jusqu'au fin fond des yeux.
Vous rangez le Seigneur jusqu'au fin fond des cieux.
Vous rangez la brûlure au fin fond de la forge.

Et vous rangez la paix jusqu'au fin fond des guerres.
Et vous rangez le fer laissé dans la blessure.
Vous regardez monter cette double luxure,
La luxure du sang et des ruses vulgaires.

Vous avez pu ranger le reniement de Pierre.
Mais pourrez-vous ranger le nouveau reniement.
Vous avez pu ranger les monuments de pierre.
Mais pourrez-vous ranger le nouveau monument.

Vous avez pu ranger le sépulcre de pierre.
Mais pourrez-vous ranger d'un égal rangement,
Et par le seul effet d'un long ménagement,
Le deuil enseveli sous la lourde paupière.

Vous avez pu ranger la charrue et le glaive.
Rangerez-vous jamais nos nouveaux armements.
Pourrez-vous refouler dans les casernements
Le monstrueux effort du monde qui se lève.

Vous regardez monter cette double avarice,
Le manquement de cœur et le manque de sang.
Vous regardez saigner la double cicatrice,
L'atteinte vers le cœur, l'atteinte vers le flanc.

Vous regardez saigner la double flétrissure.
Vous poursuivez l'orgueil jusqu'au fond de la plaie.
Vous regardez monter cette double luxure,
La sanie et l'envie et le saint sur la claie.

Vous regardez monter cette double impuissance,
L'impuissance d'aimer et celle de haïr.
Vous regardez monter cette double licence,
La licence d'aimer et celle de trahir.

Vous voyez s'en aller cette double puissance,
La puissance d'aimer et celle d'obéir.
Vous voyez succomber cette double décence,
La décence d'aimer et celle de faillir.

Vous regardez sombrer cette double clémence,
La clémence d'amour et de fraternité.
Vous regardez monter cette double démence,
La démence de haine et d'inhumanité.

Et moi je vous salue, ô reine de décence.
Vous rangez le fumier dans le fond du jardin.
Vous balayez le seuil et le premier gradin.
Et vous vous avancez, merveille d'innocence.

Et vous vous tenez là, reine de réticence.
Et l'homme n'est qu'un sot devant votre balai.
Des ordures du jour vous faites un remblai,
Un tas devant la porte, et par obéissance

Vous ramassez la fleur après qu'elle est fanée.
Aux justices de Dieu vous faites un délai.
Des injures du jour vous faites le déblai.
Vous ramassez l'avoine après qu'elle est vannée.

Après le dernier pas de la procession,
Quand l'évêque est passé vous ramassez la rose
Et le lis et l'œillet et la robe déclose
Après le dernier pas de l'intercession.

Quand le pape est passé vous ramassez la prose.
Vous ramassez la gerbe, après qu'elle est glanée.
Vous ramassez la messe, après qu'elle est sonnée.
Vous ramassez le buis avec le laurier-rose.

Quand l'effet est passé, vous ramassez la cause.
Vous ramassez l'honneur, après qu'il est flétri.
Vous rangez le bonheur, après qu'il a péri.
Vous mettez le tilleul avec la passe-rose.

Vous ramassez la grâce, après qu'elle est donnée.
Vous ramassez la source après qu'elle est tarie.
Vous rangez la douleur quand elle est défleurie.
Vous rangez la moisson quand elle est moissonnée.

Vous avez ramassé les cailloux et les pierres :
Quand on les eut jetés sur le premier martyr.
Vous ramassez l'horreur et l'effroi de partir :
Quand ils sont descendus sous l'arceau des paupières.

Vous avez pu ranger le mont nommé Calvaire
Et recueilli mon corps : quand on l'eut descendu.
Vous rangez le remords, le regret plus sévère.
Vous recueillez mon corps : quand on l'a dépendu.

Femme je vous le dis, mais rangerez-vous Dieu,
Quand il viendra s'asseoir au dernier tribunal.
Rangerez-vous l'archange et le code pénal.
Et l'espace et le nombre et le temps et le lieu.

Rangerez-vous alors d'un dernier rangement
Le vaisseau tout chargé du péché d'Israël.
Rangerez-vous Achab à côté d'Ismaël.
Rangerez-vous le jour du dernier jugement.

Rangerez-vous alors l'énorme chargement.
Balaierez-vous alors les marches de l'autel.
Rangerez-vous l'offense et le péché mortel.
Aménagerez-vous cet aménagement

De tout le temporel dans son dernier ménage.
Et cette énormité du déménagement
De tout le temporel hors de son apanage.
Et cette énormité de l'emménagement

De tout le temporel dans son nouveau partage.
Rangerez-vous alors le découragement
Du vieux cœur temporel hors de son vieux courage.
Rangerez-vous alors tout le dérangement

De l'homme temporel hors de son vieux village.
Rangerez-vous alors tout le dégagement
De la foi temporelle hors de son premier gage.
Rangerez-vous la liste avec l'émargement.

Rangerez-vous la honte et l'épouvantement
De l'homme enseveli dans un suprême orage.
Rangerez-vous l'horreur et le saisissement
De l'homme suspendu sur un dernier barrage.

Rangerez-vous la barque et le gouvernement.
Et vos fils emportés sur un frêle radeau.
Rangerez-vous la lampe et le dernier rideau.
Rangerez-vous le port et le débarquement.

Femme, vous m'entendez : quand les âmes des morts
S'en reviendront chercher dans les vieilles paroisses,
Après tant de bataille et parmi tant d'angoisses,
Le peu qui restera de leurs malheureux corps ;

Et quand se lèveront dans les champs de carnage
Tant de soldats péris pour des cités mortelles,
Et quand s'éveilleront du haut des citadelles
Tant de veilleurs sortis d'un terrible hivernage ;

Et quand s'éveilleront, d'un terrible réveil,
Tant de guetteurs assis au faîte de la tour,
Et quand les chambellans et les dames d'atour
S'arracheront des bras de l'antique sommeil;

Quand tout ne sera plus que poussière et que cendre,
Quand se réveillera la belle au bois dormant,
Quand le page et la reine et le prince charmant
Diront : C'est le grand jour; ô maître il faut descendre;

Et quand tous trembleront, et de la même transe,
Disant : L'heure est sonnée, il est temps de paraître;
Et quand le roi Louis et quand le roi de France
Ne sera plus qu'un pauvre et qu'un malheureux être;

Quand ne sonnera plus la cloche du baptême,
Et l'entrée à la messe et le saint sacrement,
Et la jeune promesse et le grave serment,
Et l'automne fleuri de grave chrysanthème;

Quand ne sonneront plus les temporelles vêpres
Et l'entrée à la messe et l'auguste salut,
Et quand apparaîtra dans un âge absolu
L'éternelle hideur des temporelles lèpres;

Quand on n'entendra plus au cœur des grandes fêtes
Monter l'*in excelsis* et le *Magnificat,*
Quand on ne verra plus sur l'océan des têtes
Tomber le *Dominus* et le *Benedicat*

Vos omnipotens Deus dans les siècles des
Siècles, quand ne monteront plus les *Hosanna,*
Et le dur *Sabaoth* et les *Alleluia,*
Et le tragique *Agnus;* femme, vous m'entendez :

Quand on ne verra plus vers les jours de Noël
Dans la paille et l'espace et l'étable et le temps
Naître le dernier-né des enfants d'Israël,
Et Joseph le couver de regards importants;

Quand on ne verra plus dans une pauvre auberge
Naître le plus secret et le plus grand des rois,
Quand on ne verra plus saint Joseph et la Vierge
Veiller sur un poupon qui joue avec sa croix;

Quand on ne verra plus dans une pauvre crèche
Sommeiller un bambin devant l'âne et le bœuf,
Et trois pauvres bergers lui mettre un manteau neuf
Pour le sauver du vent qui souffle par la brèche;

Quand on ne verra plus couché dans de la paille
Le fils du plus grand roi qui soit dans l'univers,
Quand on ne verra plus cette auguste marmaille
Tenir son firmament et sa croix de travers;

Quand on ne verra plus dans le secret des temples
Rayonner le secret d'une amour éternelle,
Et lestement troussé dans la main maternelle
Ce seul petit Jésus, femme, que tu contemples,

Parce qu'il fut nourri du lait d'une autre femme,
Et bercé d'une main mêmement maternelle,
Parce qu'il fut baigné dans une onde charnelle,
Et parce qu'il riait aux yeux de Notre Dame;

Et qu'il fut caressé d'une main fraternelle
Par le petit saint Jean doublé de son agneau,
Et qu'il fut salué de façon solennelle
Par les rois d'Orient doublés de leur chameau;

Et moi je vous le dis : quand cette antique cloche
Ne fera plus monter les grands alleluias,
Quand la meute et le vol des chastes hosannas
Ne s'élancera plus gagnant de proche en proche;

Quand ne descendra plus du haut des grandes orgues
La célébration des beaux jours de la vie,
Mais quand s'écroulera du haut des grandes morgues
Et le péché d'orgueil et le péché d'envie;

Quand du haut du clocher la cloche catholique
Ne fera plus tomber les *Ave Maria,*
Quand sur le coffret d'or et la sainte relique
Ne s'avancera plus le triple *Gloria;*

Quand ne sonnera plus la cloche paroissiale
Pour le glas de ce jour qui sera le dernier
Et l'angélus du jour qui sera le premier,
Et la marche funèbre avant la nuptiale;

Mais quand retentiront de bien autres buccins,
Quand tout se courbera sous le fracas des cuivres,
Quand l'antique Satan, ses larves et ses guivres
Reculeront glacés devant le saint des saints;

Quand on n'entendra plus que le sourd craquement
D'un monde qui s'abat comme un échafaudage,
Quand le globe sera comme un baraquement
Plein de désuétude et de dévergondage;

Quand l'immense maison des vivants et des morts
Ne pourra plus montrer que sa décrépitude,
Quand l'antique débat des faibles et des forts
Ne pourra plus montrer que son exactitude;

Quand on n'entendra plus que le détraquement
D'un monde qui chancelle et qui se met par terre,
Et quand apparaîtra l'immense manquement
D'un sol toujours solide et toujours sédentaire;

Et quand se lèveront dans les champs d'épandage
Tant de martyrs jetés dans les égouts de Rome,
Et quand se lèvera dans le cœur de tout homme
Le long ressouvenir de son vagabondage;

Et quand sur le parvis des hautes cathédrales
Les peuples libérés des vastes nécropoles,
Dans Paris et dans Reims et dans les métropoles
Transporteront l'horreur des chambres sépulcrales;

Quand ils s'assembleront sur les places publiques,
Quand ils s'entasseront sous un dernier portail,
Quand ils repasseront par les ormes du mail,
Quand ils resalueront les grandes républiques;

Quand ils traverseront la place du Martroi,
Quand ils s'amasseront sur le pavé des villes,
Quand ils resalueront les batailles civiles,
Et le royaume assis dans le giron du roi;

Quand l'homme relevé du plus ancien tombeau
Écartera la pierre et le vase d'oubli,
Quand le plus vieil aveugle et l'homme enseveli
Rallumera l'éclair du plus ancien flambeau ;

Quand l'homme relevé de la plus vieille tombe
Écartera la ronce et les fleurs du hallier,
Quand il remontera le vétuste escalier
Où le pied du silence à chaque pas retombe;

Quand l'homme reviendra dans son premier village
Chercher son ancien corps parmi ses compagnons
Dans ce modeste enclos où nous accompagnons
Les morts de la paroisse et ceux du voisinage;

Quand il reconnaîtra ceux de son parentage
Modestement couchés à l'ombre de l'église,
Quand il retrouvera sous le jaune cytise
Les dix-huit pieds carrés qui faisaient son partage;

Quand il retrouvera ceux de son héritage,
Et les fils de ses fils et tous ceux de son sang,
Et les cousins germains et tous ceux de son rang,
Comme ils venaient en bande aux jours de mariage;

Quand il retrouvera dans la maison d'école
Et tous ceux de son âge et tous ceux de son banc,
Et la chaire et le maître et l'auguste parole,
Et la carte et le stère et le gramme et le franc;

Quand tout se lèvera pour un appareillage
Qui sera le dernier des appareillements,
Quand tout se lèvera pour un dernier naufrage
Qui sera le premier des établissements;

Quand tout retrouvera sa maison et sa race,
Au moment de les perdre, ou de les conserver,
Quand tout reconnaîtra la raison et la grâce,
Au moment de la perdre, ou de la retrouver;

Quand tout s'éclairera des flammes de mémoire,
Quand tout homme sera comme un grand spectateur,
Quand la création devant le créateur
Sera comme un linceul aux rayons de l'armoire;

Quand les ressuscités s'en iront par les bourgs,
Encor tout ébaubis et cherchant leur chemin,
Et les yeux éblouis et se tenant la main,
Et reconnaissant mal ces tours et ces détours

Des sentiers qui menaient leur candide jeunesse,
Encor tout ébahis que ce jour soit venu,
Encor tout assaillis du regret revenu,
Et reconnaissant mal, avant que l'aube naisse,

Ces sentiers qui menaient leur enfance première,
Encor tout démolis d'être ainsi revenus,
Et reconnaissant mal ces corps pauvres et nus,
Et reconnaissant mal cette vieille chaumière

Et ces sentiers fleuris qui menaient leur tendresse,
Et les anciens lilas dans les vieilles venelles,
Et la rose et l'œillet et tant de fleurs charnelles,
Avant que de monter jusqu'aux fleurs de hautesse;

Quand ils avanceront dans la nuit éternelle,
Tâtant des mains les murs et cherchant leur chemin,
Quand ils se lèveront pour le seul examen
Qui vienne après la mort et se repose en elle;

Quand l'homme s'en ira dans la nuit solennelle,
Encor tout étourdi d'être ainsi revenu,
Encor tout interdit d'être ainsi pauvre et nu,
Encor tout engoncé dans sa gaine charnelle ;

Encor tout ahuri que ce jour soit venu,
Mal réaccoutumé de se servir de soi,
Déjà tout envahi du regret revenu,
De ne plus être un homme et ne plus être un roi ;

Quand il retrouvera sa force originelle,
Mais pour être abolie et ne servir qu'un jour,
Quand il retrouvera dans son premier séjour
La lumière et la paix qui baignaient sa prunelle;

Quand ils s'avanceront dans cette cécité,
Tout désaccoutumés des chemins de la terre,
Tout déshabitués de l'antique cité
Qui posait sur les fronts un masque statutaire;

Quand ils s'avanceront dans cette solitude,
Mal réaccoutumés à marcher pas à pas,
Quand ils s'avanceront vers un dernier trépas,
Ou vers le premier jour d'une béatitude

Près de qui tout bonheur est de commandement,
Et vers le premier jour de cette quiétude
Près de qui toute grâce est de gouvernement,
Et vers le premier jour de cette certitude

Près de qui tout savoir est un entassement,
Et vers le premier jour de cette exactitude
Près de qui toute règle est de consentement,
Et vers le premier jour de cette plénitude

Près de qui toute joie est une insuffisance,
Et vers le premier jour de ce contentement,
Et vers le dernier terme et la seule présence,
Et vers le premier bord du seul débordement;

Quand ils s'avanceront dans cette adversité,
Tout désaccoutumés des chemins de la terre,
Tout déshabitués de l'antique cité
Qui posait sur les fronts un ordre salutaire;

Quand on n'entendra plus que le démembrement
D'un monde qui s'en va comme un écartelé,
Quand on ne verra plus que le délabrement
D'un monde qui s'abat comme un mur craquelé ;

Quand vos enfants perdus, aïeule volontaire,
Chemineront le long de leurs anciens labours,
Et quand ils passeront le long des anciens jours,
Et sur le beau chemin devant le presbytère ;

Quand ils s'avanceront dans la nuit éternelle,
Encor tout étonnés d'être ainsi dans leur corps,
Et dans l'ancien scrupule et dans l'ancien remords,
Et d'être retournés dans la raideur charnelle ;

Et d'être maladroits et perdus dans ces membres,
Et tout embarrassés dans ces remembrements,
Comme un roi qui revient et se perd dans ses chambres,
Et ne reconnaît plus ses beaux appartements ;

Comme un roi qui retourne en son premier palais
Et ne retrouve plus ni son grand chambellan,
Ni son grand majordome et demande le plan
De sa propre demeure et cherche des valets

Qui pourraient ranimer tout ce grand appareil,
Et la salle du trône et la salle du sacre,
Et son glaive d'or pur et son sceptre de nacre,
Et pourraient balayer la chambre du conseil;

Et pourraient lui montrer sa garde militaire,
Et la porte centrale et le parvis de marbre,
Et la vasque d'eau pure et le pourpris et l'arbre,
Et pourraient lui sauver sa race héréditaire;

Quand l'homme s'en ira dans la nuit étoilée,
Encor tout éperdu de ce remembrement,
Quand l'homme s'en ira dans la nuit dévoilée,
Encor tout confondu de ce transfèrement;

Quand l'homme s'en ira dans une nuit tacite,
Encor tout engourdi d'être ainsi remembré,
Quand il regardera vers un suprême site,
Encor abasourdi d'être ainsi transféré;

Quand l'homme s'en ira dans une nuit profonde,
Encor tout alourdi d'être réintégré,
Et d'être réinscrit et réincarcéré,
Encor tout assourdi dans ce fracas d'un monde;

Quand vos enfants perdus, aïeule utilitaire,
Chemineront le long de leurs anciens amours,
Et le long des soucis qui ramenaient toujours
En un centre de peine en un point de la terre

Les longs égarements d'un cœur délibéré,
Quand ils reconnaîtront les antiques serments,
Quand ils retrouveront les antiques tourments,
La poudre et le débris d'un cœur dilacéré ;

Quand ils chemineront tout le long des détours
Qui ramenaient toujours vers la même blessure,
Quand ils chemineront tout le long de ces jours
Qui ramenaient toujours la même meurtrissure ;

Quand ils reconnaîtront les jours de leur détresse,
Plus profonds et plus beaux que les jours de bonheur,
Quand ils retrouveront les jours de leur honneur,
Plus durs et plus aimés que les jours de liesse ;

Quand ils verront l'autel et les premiers degrés,
Quand ils verront le temple et les premières marches,
Quand ils verront le seuil et les marbres sacrés,
Et la brique romaine et la voûte et les arches

Du vieux pont qui menait leur caduque allégresse,
Quand ils chemineront tout le long du fossé,
Quand ils retrouveront dans les jours du passé
Les jours de leur candeur et de leur maladresse,

Quand ils s'avanceront tout le long du rempart,
Quand ils regarderont les hautes cheminées,
Tout gauches, tout perdus, percés de part en part
Par le ressouvenir des anciennes années ;

Quand se réveilleront dans les champs de glanage
Tant de glaneurs péris pour des péchés mortels,
Mais quand se dressera le plus haut patronage
Pour les reversements les plus sacramentels,

Quand dans le même lieu les plus hauts personnages
Ne seront pas plus grands que les derniers venus,
Quand les dais les plus lourds, et les plus saugrenus,
Ne vaudront pas plus cher que de pauvres ménages,

Quand vos enfants perdus, ô reine de misère,
S'avanceront ainsi le long des anciens bois,
Quand ils s'enfonceront pour la dernière fois
Dans la route commune et pourtant solitaire ;

Quand ils s'avanceront le long des anciens prés,
Dans la mansuétude et le recueillement,
Quand ils s'enfonceront tout le long des regrets
Dans la désuétude et le défeuillement;

Quand ils s'avanceront dans leur dernier chemin,
Comme le jeune Hémon et la belle Antigone,
Quand le dernier bleuet et le dernier jasmin
Et la douce pervenche et la chaste anémone

Étendront sous les pas de ces derniers passants
Le dernier étendu des tapis de la terre,
Et quand la sagittaire et quand le fumeterre,
Vainement étendus vainement florissants,

Étendront sous les pas de cette immense armée
Le dernier étendu des linceuls de la terre,
Et quand la cicutaire et quand la serpentaire,
Vainement vigilante et vainement armée,

Et vainement poignante et vainement vivace,
Étendront sous les pas de vos derniers enfants,
Vainement accablés, vainement triomphants,
Le dernier drap du lit pour la dernière race

Et le dernier passage et la dernière trace,
Et les pas sur les fleurs et les pas sur le sable,
Quand vos enfants perdus, aïeule périssable,
S'avanceront ainsi sur la basse terrasse,

Pour la dernière empreinte et la dernière marque,
Et quand ils fouleront la lavande et le thym,
Quand ils s'avanceront dans leur dernier matin
Vers le dernier prétoire et le dernier monarque,

Quand ils iront en bande et les curés en tête,
Quand ils contempleront le dernier tribunal,
Quand ils chemineront tout le long du canal,
Comme ils allaient en bande aux jours de grande fête,

Quand ils s'avanceront dans l'éternelle nuit,
Quand ils auront passé devant le four banal,
Et le moulin à vent et le pré communal,
Comme ils allaient en bande aux messes de minuit,

Quand ils auront passé devant le maréchal,
Et la forge et l'enclume et le bras séculier,
Quand ils se heurteront au coin d'un espalier,
Encor tout endormis et reconnaissant mal

Ces sentiers qui menaient leur naïve rudesse,
Et quand ils trembleront dans ce dernier trépas,
Pourrez-vous allumer pour éclairer leurs pas,
Dans cette incertitude et dans cette faiblesse,

Aïeule du lépreux et du grand sénéchal,
Saurez-vous retrouver dans cet encombrement,
Pourrez-vous allumer dans cet égarement
Pour éclairer leurs pas quelque pauvre fanal,

Et quand ils passeront sous la vieille poterne,
Aurez-vous retrouvé pour ces gamins des rues,
Et pour ces vétérans et ces jeunes recrues,
Pour éclairer leurs pas quelque vieille lanterne;

Aurez-vous retrouvé dans vos forces décrues
Le peu qu'il en fallait pour mener cette troupe
Et pour mener ce deuil et pour mener ce groupe
Dans le recordement des routes disparues.

Nous nous sommes rangés sous une loi si dure,
Aïeule de l'esclave et du législateur,
Nous nous sommes rangés sous une foi si pure,
Aïeule du despote et du conspirateur.

Vous avez pu ranger la brebis et l'agneau
Et le berger lui-même : après qu'il eut péri.
Vous rangez le bercail, vous rangez le chevreau.
Et vous rangez le loup : quand il est assouvi.

Vous rangez l'eau bénite et le lit mortuaire
Et le lit nuptial de l'homme enseveli,
Vous rangez le crédit et la loi somptuaire
Et l'amour filial : quand le fils est parti.

Vous rangez l'escabeau, vous rangez le suaire,
Vous rangez l'appareil des appareillements.
Vous rangez le caveau, vous rangez l'ossuaire,
Vous rangez le recueil et les recueillements.

Vous rangez le silence et le drap funéraire
Et vous fermez ces yeux quand l'homme en est parti.
Vous rangez la présence et l'urne cinéraire
Et vous baisez ce front, quand l'homme en est sorti.

ô femme qui fermez les regards bleus et noirs
Et les regards profonds des yeux les plus aimés,
Épouse qui fermez pour le dernier des soirs
Le reconnaissement des yeux accoutumés.

ô femme qui fermez les regards des mourants
Sur le dernier aspect qu'ils auront eu du monde,
Et qui les refermez sur cette nuit profonde,
ô femme qui cueillez des souffles expirants,

Vous rangez le Seigneur au fond du sanctuaire,
Vous rangez le calice : après qu'il est empli.
Vous rangez le cantique avec l'obituaire.
Et vous rangez le sort : quand il est accompli.

Et vous rangez le mort : après qu'il est bien mort.
Et vous rangez les temps : quand ils sont révolus.
Et vous rangez les jours : quand ils sont absolus.
Vous rangez le vaisseau : quand il est dans le port.

Vous rangez les enfants : quand ils sont résolus.
Vous rangez le sépulcre et la croix de par Dieu.
Vous rangez les trois croix sur le dernier haut lieu.
Et vous rangez le cœur : après qu'il ne bat plus.

Vous rangez le martyr : au fond du tombereau.
Et vous rangez la foule : après qu'elle a suivi.
Vous avez pu ranger le glaive et le fourreau
Et le soldat lui-même : après qu'il eut servi.

Vous rangez la tenaille et rangez le barreau.
Vous rangez le Calvaire : après qu'il est gravi.
Vous rangez le carcan, vous rangez le bourreau.
Vous rangez la victime : après qu'elle a servi.

Vous rangez cette tourbe : après qu'elle a suivi.
Et vous rangez la messe et vous rangez l'absoute.
Vous rangez le départ et vous rangez la route.
Vous rangez le Sauveur : après qu'il a servi.

Femme qui connaissez et les palais des rois,
Et le chaume et la grange et le maître d'école,
Et qui savez par cœur votre règle de trois,
Et la reconnaissez jusqu'en ma parabole ;

Vous avez pu compter, éternelle comptable,
A quel prix j'ai sauvé ce peuple abandonné.
Vous pouvez calculer, voici l'encre et la table,
A quel taux j'ai prêté le sang que j'ai donné.

Vous avez pu compter, inlassable servante,
Combien se sont nourris du pain que j'ai rompu.
Vous avez pu compter, implacable suivante,
Combien j'en ai sauvé de ceux que j'ai voulu.

Vous avez pu compter, inlassable gérante,
Si du pain de mon corps tout homme s'est repu.
Vous avez pu compter, implacable régente,
Ce que j'avais tenté d'avec ce que j'ai pu.

Vous avez pu compter ce que coûte le nombre,
Quand il faut le payer avec le sang d'un seul.
Vous avez pu compter ce que coûte un linceul
Quand tout un univers descend dans la pénombre.

Vous avez pu compter, inlassable économe,
Ce que coûte l'espace, et le temps, et le lieu.
Vous avez pu compter à combien revient l'homme,
Et qu'il fallut payer du sang même d'un Dieu.

Vous qui savez compter, comptable inévitable,
Maîtresse du cassis et du jaune nerprun,
Vous qui les avez vus douze autour de ma table,
Maîtresse de la dette et du tragique emprunt;

Vous qui savez par cœur ce que coûte chacun,
Maîtresse du jardin et des eaux et forêts.
Vous qui savez par cœur vos règles d'intérêts.
Et les frais généraux et le compte commun.

Vous le savez assez, ô mon âme, ô ma mère,
Maîtresse de mesure et d'un sort opportun,
Maîtresse du décompte et du large sommaire :
Que nous n'avons que Dieu qui rende cent pour un.

Et vous mettrez ceci dans vos livres de compte,
Puisque vous écrivez ce que coûte chacun,
Et vous mettrez ceci dans nos livres de honte,
Que nous n'avons qu'à Dieu qu'on prête à cent pour un.

Et vous mettrez ceci sur le large sommaire,
Et sur le bordereau de ce que vaut chacun,
Éternelle économe, économe éphémère,
Que nous n'avons que Dieu qui vaille cent pour un.

Et vous mettrez ceci sur le large sommaire,
Et sur le bordereau de ce que fait chacun,
Éternelle économe, éternelle éphémère,
Que nous n'avons que Dieu qui fasse cent pour un.

Et par là vous savez combien l'homme exagère
Quand il dit qu'il déteste et quand il dit qu'il aime.
Et qu'il n'est point de lieu sur la terre étrangère
Ni pour un grand amour ni pour un grand blasphème.

Et par là vous savez combien l'homme exagère
Quand il dit qu'il atteste et quand il dit qu'il ment;
Et qu'il n'est point de place en sa tête légère
Ni pour un grand respect ni pour un grand serment.

Vous qui savez si bien doubler un capital,
Et le redemander quand on vous l'a rendu,
Faites l'addition et posez ce total :
Que nous n'avons que moi qui prête à fonds perdu.

Et par là vous savez combien l'homme exagère
Quand il dit qu'il achète et quand il dit qu'il vend.
C'est toujours moi qui paye et toujours lui qui prend.
Et c'est Dieu qui possède et c'est l'homme qui gère.

Et par là vous savez combien l'homme exagère
Quand il dit qu'il se bat et quand il dit qu'il vainc.
C'est Dieu seul qui débat et Dieu seul qui convainc
D'imposture et de faux la lèvre mensongère.

Et par là vous savez combien l'homme exagère
Quand il dit qu'il conteste et quand il dit qu'il ment.
Et qu'il n'est point de seuil sous sa porte étrangère
Ni pour un grand bonheur ni pour un grand tourment.

Et par là vous savez combien l'homme se flatte
Quand il dit qu'il descend et quand il dit qu'il monte.
Il a mal mesuré combien sa vie est plate
Entre le point d'honneur et le niveau de honte.

Et vous savez aussi ce que tout homme tente :
C'est de se réchapper des mains du Tout-Puissant.
C'est de tenter sa veine et de suivre sa pente.
Et c'est de gaspiller le meilleur de mon sang.

Et vous savez aussi ce que tout homme tente :
C'est de se réchapper des mains de l'Éternel.
C'est de cuver sa peine et de planter sa tente
Dans le recordement de son rêve charnel.

Et vous savez aussi ce que tout homme tente :
C'est de se réchapper des mains de son Sauveur.
C'est de se libérer de la vieille épouvante
Afin de retomber dans la turpide peur.

Et vous savez aussi ce que tout homme tente :
C'est de se réchapper des mains de son bonheur.
Et c'est de s'évader des jours de son honneur.
Et de le mettre en gage et de le mettre en vente.

Et vous savez aussi ce que tout homme tente :
C'est de se réchapper des chemins du salut.
Et c'est de s'évader d'un bonheur absolu.
Et de se consumer dans une vaine attente.

Et par là vous savez ce que tout homme tente :
C'est de garer son bien des atteintes de Dieu.
C'est de garer son or et le mettre en un lieu
Qu'il n'ait plus qu'à dormir pour en toucher la rente.

Et par là vous savez ce que tout homme tente :
C'est de garer son bien des reprises de Dieu.
C'est de garer son or et le mettre en un lieu
Qu'il n'ait plus qu'à dormir pour en toucher la rente.

Et par là vous savez ce que tout homme tente :
C'est de garer son bien des reproches de Dieu.
C'est de garer son or et le mettre en un lieu
Qu'il n'ait plus qu'à dormir pour en toucher la rente.

Et par là vous savez ce que tout homme tente :
C'est de garer son bien des tempêtes de Dieu.
C'est de garer son or et le mettre en un lieu
Qu'il n'ait plus qu'à dormir pour en toucher la rente.

Et par là vous savez ce que tout homme tente :
C'est de garer son cœur des reprises de Dieu.
C'est de garer son âme et la mettre en un lieu
Qu'il n'ait plus qu'à dormir pour en toucher la rente.

Vous qui juxtaposez sur la double colonne
Ce que chacun rapporte et ce que chacun doit,
Vous savez que Dieu seul est le seul qui se donne,
Et que l'être de l'homme incessamment décroît

Et que l'être de Dieu remonte incessamment
A son niveau de force à la même altitude,
Et qu'il fait de lui-même et son redoublement
Et sa force éternelle et son exactitude.

Et que l'être de Dieu recroît incessamment
A son niveau de vie à la même altitude,
Et qu'il fait de lui-même et son retriplement
Et la vie éternelle et la béatitude.

Et que l'être de Dieu retourne incessamment
Dans sa source éternelle et dans sa plénitude,
Et qu'il fait de lui-même et son accroissement
Et sa force éternelle et sa mansuétude.

Et que l'être de Dieu repuise incessamment
Dans sa source éternelle et dans sa nuit profonde,
Et qu'il fait de lui-même et son accroissement
Et le salut de l'homme et la force du monde.

Et par là vous savez, gouvernante et patronne,
Que l'homme ne vaut pas le quart de ce qu'il croit,
Et qu'il ne comprend pas le quart de ce qu'il voit,
Et qu'il joue et qu'il ment quand il dit qu'il se donne.

Et par là vous savez que tout homme dépense,
Et que le plus avare est le plus dépensier.
Et que le charitable est le seul bon boursier,
Le seul qui sache un peu gouverner sa finance.

Et que le charitable est le seul usurier :
A deux mille fois plus que le denier commun.
Il est le seul prêteur qui prête à cent pour un.
Et c'est un vieil avare et un procédurier.

Car il est cent fois sûr de toucher ce pour cent.
Et je suis étonné qu'on en fasse mystère.
Quand il exposerait quelques arpents de terre :
Il remet sa créance aux mains du Tout-Puissant.

C'est un spéculateur, un maître en fait d'emprunt,
Et de prêt et d'usure et de bon placement,
Car c'est le seul banquier qui prête à cent pour un
Et qui soit toujours sûr de son gouvernement.

C'est un calculateur en fait de certitude.
Il met sur le seul fonds qui ne périra pas.
Et sa règle à calcul et son double compas,
C'est un seul mot tombé sur cette multitude.

C'est un seul mot de moi tombé sur cette foule,
Le jour que je pleurai sur cette multitude.
Voilà son gouvernail dans cette immense houle,
Sa boussole et son nord et toute son étude.

Voilà son appareil et sa sollicitude.
Voilà son banc de rame et son couronnement.
Voilà son attirail et sa pauvre habitude.
Voilà le seul manteau de son revêtement.

Un seul mot remonté d'une similitude,
C'est son centre et son axe et son alignement.
Un seul mot remonté de mon enseignement,
Voilà son équilibre et son exactitude.

C'est là sa latitude avec sa longitude.
C'est là son parallèle et son méridien.
C'est son cadran solaire et c'est son amplitude.
Et c'est le seul recours d'un cœur patricien.

Et c'est le temps qu'il fait et c'est l'âge qu'il a.
Et c'est sa quiétude et son contentement.
Et c'est l'heure qu'il est à ma montre et voilà
Tout ce qu'il a gardé de tout enseignement.

Les autres sont perdus parmi tant de richesses
Qu'ils ont le cœur plus creux qu'un cœur pharisien.
Mais seule vous traînez parmi tant de largesses
Le long ressouvenir du temps qu'on n'avait rien.

Les autres sont perdus parmi tant de kermesses
Qu'ils ont le cœur plus faux qu'un cœur musicien.
Et seule vous traînez parmi tant de liesses
Le long ressouvenir du temps qu'on n'avait rien.

Les autres sont perdus parmi tant de sagesses
Qu'ils ont le cœur plus sot qu'un cœur historien.
Et seule vous traînez parmi tant de souplesses
Le long ressouvenir du temps qu'on n'avait rien.

Les autres sont perdus parmi tant de bassesses
Qu'ils ont le cœur plus las qu'un cœur quotidien.
Et seule vous traînez parmi ces gentillesses
Le noble souvenir du temps qu'on n'avait rien.

Quelques-uns sont rangés parmi tant de noblesse
Qu'ils ont le cœur plus haut qu'un cœur cornélien.
Avec eux vous traînez parmi cette hautesse
Le simple souvenir du temps qu'on n'avait rien.

Les autres sont perdus parmi tant de faiblesses
Qu'ils ont le cœur plus fat qu'un cœur magicien.
Et seule vous traînez parmi ces joliesses
Le secret souvenir du temps qu'on n'avait rien.

Quelques-uns sont rangés parmi tant de tendresse
Qu'ils ont le cœur plus doux qu'un cœur virgilien.
Avec eux vous traînez parmi cette justesse
L'antique souvenir du temps qu'on n'avait rien.

Les autres sont perdus parmi tant de rudesses
Qu'ils ont le cœur plus dur qu'un cœur prétorien.
Et seule vous traînez parmi ces forteresses
Le morne souvenir du temps qu'on n'avait rien.

Celui-là seul qui met son front sur mes genoux
Est seul maître du temps et seul maître du lieu.
Et seul il sait garder ses misérables sous,
Celui qui donne au pauvre et redemande à Dieu.

Vous voici désormais parmi tant de dépouilles,
Entre le mauvais juif et le mauvais chrétien.
Ils sont tous deux vos fils et se font des embrouilles.
Mais quand on avait tout, personne n'avait rien.

Vous voici désormais entre tant de fripouilles,
Entre le mauvais juif et le mauvais chrétien.
Ils sont tous deux pareils et se cherchent des brouilles.
Mais quand on avait tout, personne n'avait rien.

Vous voici désormais dans toute cette tourbe,
Entre le mauvais riche et le mauvais larron,
Entre le mauvais fils et le mauvais baron,
Vous voici désormais dans toute cette bourbe.

Vous voici désormais dans toute cette fange.
Vous voici désormais dans l'oblique et le courbe.
Vous voici désormais dans le faux et le fourbe.
Vous voici désormais dans la bourse et le change.

Ils se querelleront pour des mines de houilles.
Ils se querelleront les quatre fers d'un chien.
Ils se querelleront des caves et des fouilles.
Mais quand on avait tout, nul ne querellait rien.

Et par là vous savez de quoi l'homme se mêle,
Et que ce n'est jamais de son pauvre devoir,
Et que ce n'est jamais de son maigre pouvoir,
Et que ce n'est jamais que de quelque cautèle.

Et vous savez aussi sur quoi l'homme se fonde
Pour dire qu'il est fort et dire qu'il est beau.
Il ne veut voir que lui dans cet immense monde.
Et ne jamais fermer la porte d'un tombeau.

Et par là vous savez le peu que l'homme pèse,
Et le peu qu'il figure entre les mains de Dieu,
Et le peu qu'il détient dans le temps et le lieu,
Depuis qu'il fut pétri de la première glaise.

Et par là vous savez le peu que l'homme pèse,
Quatre onces de poussier dans le creux de la main.
Quatre pieds de terreau dans le creux du chemin.
Et le retournement dans la première glaise.

Mais vous savez aussi de quoi l'homme déroge.
C'est de son origine et c'est de sa noblesse.
Et de sa hauteur d'homme et c'est de sa hautesse.
Et par là vous savez ce que l'homme s'arroge :

C'est le droit d'être bas quand la règle est trop haute.
Et le droit d'être haut quand la règle est trop basse.
Et le droit de pécher sans commettre de faute.
Et le droit de passer quand la règle se lasse.

Et le droit de broncher quand la règle se tasse.
Et le droit d'être absent quand Dieu même est son hôte.
Et le droit de sombrer sans se mettre à la côte.
Et le droit de casser quand la règle se casse.

Et par là vous savez par quoi l'homme se perd.
Il veut se dire grand et ne pas voir qu'il baisse.
Il veut se dire fort quand il cède et s'affaisse.
Il veut se dire libre, et ne pas voir qu'il sert.

Et par là vous savez combien l'homme se trompe
Quand il dit qu'il offense et quand il dit qu'il plaide.
Il a mal mesuré combien sa vie est laide
Et qu'il faut qu'elle plie et qu'il faut qu'elle rompe.

Et par là vous savez à quoi l'homme se prend.
C'est à quelque fantôme issu de sa cervelle.
A quelque pas dansé sur une herbe nouvelle.
Et par là vous savez le peu que l'homme rend.

Et par là vous savez le peu que l'homme pèse,
Et qu'il est un fétu dans les doigts de la main,
Et qu'il est un passant sur le bord du chemin,
Tout près de retourner dans sa première glaise.

Et par là vous savez ce que l'homme découvre.
C'est que tout souvenir est un point de douleur.
Et que tout avenir est un puits de malheur.
Et que toute blessure est présente et se rouvre.

Et par là vous savez de quoi l'homme se doute.
C'est qu'il est un pauvre être et que tout finit mal.
Et par là vous savez ce que l'homme redoute.
C'est d'être malheureux comme un morne animal

Qui se traîne et périt dans sa captivité.
C'est d'être enfin cerné parmi tant de bassesse.
Et bloqué dans sa geôle et dans sa forteresse.
Et dans son innocence et dans sa gravité.

Par ainsi vous savez à quoi tout homme pense.
Et cet arrière-goût pour le péché mortel.
Et ce prosternement aux marches de l'autel.
Et cet arrière-goût pour une récompense

Qui du moins ne serait qu'un malheur détendu
Et dans le souvenir d'une peine moins dure
Le recommencement d'une vie aussi pure
Et le couronnement d'un bonheur attendu.

Et vous savez surtout de quoi l'homme se venge.
C'est du bien qu'on lui fait et du bien qu'on lui veut.
Et cet arrière-goût pour l'ordure et la fange.
Et de faire le mal par les moyens qu'il peut.

Et vous savez pourquoi tout homme se lamente.
Il veut jouer deux jeux dans le jeu temporel.
Il veut prendre son aise, il veut suivre sa pente,
Et cependant gagner son salut éternel.

Il veut gagner deux fois dans le jeu que je joue.
Et gagner l'éphémère avecque l'éternel.
Et la dérision du soufflet sur ma joue,
Il veut la retourner vers un jeu temporel.

Il veut gagner deux fois en ne misant qu'un jeu.
Il veut gagner son âme avec son corporel.
Et gagner le miracle avec le naturel.
Et gagner ces deux fois ne mettant qu'un enjeu.

Et par là vous savez pourquoi l'homme s'observe.
C'est qu'il a toujours peur de trop donner à Dieu.
Il bâtirait mon temple en boîtes de conserve
Et du bois de la croix allumerait son feu.

Et par là vous savez combien l'homme exagère
Quand il dit qu'il recule et qu'il dit qu'il avance,
Et qu'il n'est point de place en sa tête légère
Ni pour un grand refus ni pour une observance.

Mais vous savez aussi qu'il n'exagère pas
Quand il dit qu'il est nud et quand il dit qu'il tremble.
Et qu'il est malheureux et qu'il est tout ensemble
Sous le coup de la mort et le coup des frimas.

Mais vous savez aussi qu'il n'exagère pas
Quand il dit qu'il est sot et quand il dit qu'il tremble.
Et qu'il est saugrenu de vouloir tout ensemble
Mener la même vie en de nouveaux climats.

Mais vous savez aussi qu'il n'exagère pas
Quand il dit qu'il est double et quand il dit qu'il tremble,
Et qu'il cherche sa voie et qu'il veut tout ensemble
Avancer sans à-coups et faire des faux pas.

Et par là vous savez qu'il n'exagère pas
Quand il dit qu'il est faux et quand il dit qu'il tremble.
Et qu'il cherche sa route et qu'il veut tout ensemble,
En piétinant sur place acheminer ses pas.

Mais vous savez aussi qu'il n'exagère pas
Quand il dit qu'il est faible et quand il dit qu'il tremble.
Et qu'il fait peine à voir et qu'il est tout ensemble
Sous le coup de la vie et le coup du trépas.

Quand il dit qu'il grelotte et quand il dit qu'il tremble,
Et qu'il est vagabond sans asile et sans feu,
Et qu'il est à la porte et qu'il est tout ensemble
Et sous les coups de l'homme et sous les coups de Dieu.

Vous savez aujourd'hui ce que chacun supporte
Et c'est un pauvre sort lentement poursuivi.
Et par là vous savez ce que chacun rapporte.
C'est l'ombre du butin que le maître a ravi.

Vous savez aujourd'hui ce que tout homme escompte.
C'est une grosse gloire à la hâte entassée.
Mais vous savez aussi ce que tout homme compte.
C'est une chère peine à la longue amassée.

Nous voici désormais parmi tant de partage.
Chacun veut battre l'autre et faire l'important.
Mais vous qui les voyez au seuil de l'héritage :
Quand on possédait tout, on ne comptait pas tant.

Voici nos valeureux qui font tant de batailles.
Ne se battent jamais pour le souverain bien.
Voici nos malheureux qui font tant de ripailles.
Mais quand on avait tout, on ne gaspillait rien.

Voici nos sages fous qui font tant de réserves.
Voici le péager, voici le publicain.
Voici nos grands savants qui nous font des conserves.
Mais quand on avait tout, on ne conservait rien.

On ne nourrissait pas pour les sept vaches maigres
Vers le Nil donateur les belles vaches grasses.
On ne ménageait pas les sources et les grâces.
Toutes coulaient toujours et demeuraient intègres.

On ne nourrissait pas pour les sept vertus maigres
Le beau bétail produit dans les plaines d'Égypte.
On ne bâtissait pas pour les sept vaches maigres
L'ombre du baptistère et l'ombre de la crypte.

On ne nourrissait pas pour les sept vertus maigres
Le beau troupeau produit sur les rives du Nil.
On ne nourrissait pas pour les sept vaches maigres
Le flambeau du salut et l'ombre du péril.

On ne nourrissait pas pour les sept vertus maigres
Le beau troupeau produit dans les plaines du Nil.
On ne nourrissait pas pour les sept vaches maigres
L'ombre de la puissance et le sceptre viril.

On ne nourrissait pas les sources et les grâces
Comme un garde-manger pour les sept vaches maigres.
Et l'Égypte et le Nil et les sept vaches grasses
Comme un garde-manger pour les sept vertus maigres.

On ne nourrissait pas les sources et les grâces
Comme un réservement pour les sept vaches maigres.
Et l'Égypte et le Nil et les sept vaches grasses
Comme un engraissement pour les sept vertus maigres.

On ne nourrissait pas pour les sept fièvres aigres
La santé, la jeunesse et le contentement.
On ne nourrissait pas tout un enfantement,
Le long du père Nil pour les sept vaches maigres.

Et pour des repentirs plus âcres que des fautes.
Et des contritions plus sales qu'un péché.
Et des attritions plus sottes et moins hautes.
Et des consomptions que l'on trouve au marché.

Des rétractations plus lâches que des crimes.
Des faux éclats plus laids que des aveuglements.
Des circonspections qui ne sont que des frimes.
Des barrages moins beaux que des débordements.

Des réparations plus viles qu'une offense.
Et des confessions moins nobles que l'aveu.
Et des confusions chez quelque bas neveu
Pleines de ridicule et pleines d'indécence.

Et des ablutions pleines de réticence.
Et des précautions pleines de procédure.
Des présentations plus vides que l'absence.
Et des attentions plus mornes que l'ordure.

Et des retournements qui reviennent au même.
Et des effacements qui n'effacent que l'homme.
Et des empressements sous un faux majordome.
Et des solutions pires que le problème.

Des vénérations pleines de turpitude.
Et des rois moins sacrés que des soulèvements.
Des ordres moins divins que des dérèglements.
Des adorations pleines de lassitude.

Des révolutions plus mortes que des trônes.
Des progrès plus cassés que la vieille habitude.
Des secrets plus connus que Louis XI et Latude.
Des évolutions plus sages que des prônes.

Et moi je vous salue ô pleine de disgrâce.
Vous avez tant mené la charrue et les bœufs.
Vous avez tant versé sur votre pauvre race
Le vain déversement de vos stériles vœux.

Et moi je vous salue ô reine de disgrâce.
Vous avez tant lié ces périssables nœuds.
Vous avez tant versé sur votre auguste race
Le long désarmement de vos paisibles vœux.

Et moi je vous salue ô temple de disgrâce.
Vous avez tant lavé vos périssables yeux.
Vous avez tant versé sur votre noble race
Le long démembrement de vos fragiles vœux.

Et moi je vous salue au nom de votre race,
Aïeule des vaincus et des retriomphants.
Vous avez tant versé sur vos pauvres enfants
Le long ressouvenir des morceaux de la grâce.

Et moi je vous salue ô première ouvrière.
Première assujettie à la loi du travail.
Vous avez tant levé vers le premier portail
Des yeux tout alourdis d'une morne prière.

Et moi je vous salue ô la plus misérable.
Première assujettie à la loi de la peine.
Et première exposée à la loi de la haine.
ô victime et témoin d'un sort inexorable.

Et moi je vous salue ô première mortelle.
Vous avez tant baisé les fronts silencieux,
Et la lèvre et la barbe et les dents et les yeux
De vos fils descendus dans cette citadelle.

Vous en avez tant mis dans le chêne et l'érable,
Et la pierre et la terre et les marbres plus beaux.
Vous en avez tant mis sur le seuil des tombeaux.
Vous voici la dernière et la plus misérable.

Vous en avez tant mis dans de pauvres linceuls,
Couchés sur vos genoux comme aux jours de l'enfance.
On vous en a tant pris qui marchaient nus et seuls
Pour votre sauvegarde et pour votre défense.

Vous en avez tant mis dans d'augustes linceuls,
Pliés sur vos genoux comme des nourrissons.
On vous en a tant pris de ces grêles garçons
Qui marchaient à la mort téméraires et seuls.

Vous en avez tant mis dans ces lourdes entraves,
Les seules qui jamais ne seront déliées,
De ces pauvres enfants qui marchaient nus et graves
Vers d'éternelles morts aussitôt oubliées.

Vous en avez tant mis dans ce lourd appareil,
Le seul qui de jamais ne sera résolu,
De ce jeune troupeau qui s'avançait pareil
A des agneaux chargés d'un courage absolu.

Vous en avez tant mis dans le secret des tombes,
Le seul qui jamais plus ne sera dévoilé,
Le seul qui de jamais ne sera révélé,
De ces enfants tombés comme des hécatombes,

Offerts à quelque dieu qui n'est pas le vrai Dieu,
Frappés sur quelque autel qui n'est pas holocauste,
Perdus dans la bataille ou dans quelque avant-poste,
Tombés dans quelque lieu qui n'est pas le vrai Lieu.

Vous en avez tant mis au fond des catacombes,
De ces enfants péris pour sauver quelque honneur.
Vous en avez tant mis dans le secret des tombes,
De ces enfants sombrés aux portes du bonheur.

Vous en avez tant mis dans les plis d'un long deuil,
D'entre ceux qui marchaient taciturnes et braves.
On vous en a tant pris jusque sur votre seuil,
D'entre ceux qui marchaient invincibles et graves.

Vous en avez tant mis le long des nécropoles,
Vous en avez tant pris sur vos sacrés genoux,
De ces fils qui venaient le long des métropoles,
Et marchaient et tombaient et qui mouraient pour vous.

Et moi je vous salue ô première fermière.
Vous avez tant compté les poules et les œufs.
Vous avez tant versé sur la race première
Le vain débordement de vos futiles vœux.

Et je vous aime tant ô première pauvresse,
Première assujettie à la loi de la mort,
Et première exposée à la loi de détresse,
Et première exposée aux coups d'un nouveau sort.

Et je vous aime tant ô mon âme, ô ma mère,
Première assujettie aux lois de pauvreté,
Première assujettie à la loi de misère,
Première assujettie aux lois de liberté.

Et je vous aime tant, aïeule inaltérable,
Première assujettie à la loi de tendresse,
Qui dans cet abandon et dans cette détresse
Périssez la dernière et la plus misérable.

Et je vous aime tant, aïeule invulnérable,
Première assujettie aux lois de servitude,
Qui parmi tant d'offense et tant d'inquiétude,
Demeurez la dernière et la plus misérable.

Et moi je vous salue ô première fermière.
Vous avez tant veillé devant de maigres feux.
Vous avez tant versé sur la race première
L'ardent débordement de vos fébriles vœux.

Et moi je vous salue, aïeule vénérable,
Première assujettie à la loi d'habitude,
Qui parmi tant d'outrage et tant d'incertitude,
Naquîtes la première et la plus misérable.

Les autres n'ont connu que d'être malheureux.
Mais vous avez connu d'innover le malheur.
Les autres n'ont connu que d'être douloureux.
Mais vous avez connu d'innover la douleur.

Les autres n'ont connu que leur indignité.
Mais vous avez connu ce que c'est que descendre.
Les autres ont connu le tison et la cendre.
Mais vous avez connu la flamme et la clarté.

Les autres ont connu d'être sans héritage.
Mais vous avez connu d'être déshéritée.
Les autres n'ont connu que leur nouveau partage.
Mais vous avez connu d'être départagée.

Les autres n'ont connu que cette plaine rase.
Mais vous avez connu cette pente déclive.
Les autres ont connu le marais et la vase.
Mais vous avez connu la fontaine et l'eau vive.

Les autres n'ont connu que leur commune race.
Mais vous avez connu d'avoir dégénéré.
Les autres n'ont connu que de suivre à la trace.
Mais vous avez connu d'avoir délibéré.

Les autres ont connu d'être dans ce royaume.
Mais vous avez connu de descendre en ce lieu.
Les autres n'ont connu que la paille et le chaume.
Et vous avez connu de descendre de Dieu.

Les autres ont connu les murs de la prison.
Mais vous avez connu d'entrer dans cette geôle.
Et le froid dans la nuque et la main sur l'épaule.
Et le refermement d'un immense horizon.

Les autres n'ont connu que la basse maison.
Mais vous avez connu d'entrer dans cette tombe.
Les autres n'ont connu que la basse raison.
Mais vous avez connu la première palombe

Volant à tire d'aile au-dessus d'un jardin
Plus jeune qu'un jeune homme et plus sage qu'un soir.
Seule vous avez vu le premier reposoir,
Et le premier soleil sur le premier matin.

Les autres n'ont connu que la porte fermée.
Mais vous avez connu la même fermeture.
Et vous seule avez vu la clef dans la serrure,
Et l'archange devant ô mère bien aimée.

Les autres n'ont connu que leurs basses fenêtres,
Et leur vue encerclée aux murs de l'horizon.
Mais vous avez connu la jeunesse des êtres
Et les bondissements du renne et du bison.

Seule vous le savez, nos vertus d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique innocence.
Et les moralités de notre morne ennui
Ne valent pas le quart de l'antique puissance.

Seule vous le savez nos travaux d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique paresse.
Et les brutalités de notre énorme ennui
Ne valent pas le quart de l'antique tendresse.

Seule vous le savez nos raideurs d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique rudesse.
Et les sévérités de notre dur ennui
Ne valent pas le quart de l'antique mollesse.

Seule vous le savez nos œuvres d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique noblesse.
Et les mortalités de notre pauvre ennui
Ne valent pas le quart de l'antique sagesse.

Seule vous le savez nos forces d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique faiblesse.
Et les velléités de notre vague ennui
Ne valent pas le quart de l'antique largesse.

Seule vous le savez nos clartés d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart des antiques ténèbres.
Et les éclairements de notre terne ennui
Ne sont que des flambeaux et des torches funèbres.

Seule vous le savez nos sceptres d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique hautesse.
Et les redressements du cadavre d'ennui
Ne valent pas le quart de l'antique bassesse.

Seule vous le savez nos éclats d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique silence.
Et les ravivements de notre pâle ennui
Ne sont que les témoins d'une morne indolence.

Seule vous le savez nos gaîtés d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique tristesse.
Et les amusements de ce mortel ennui
Ne valent pas le quart de l'antique allégresse.

Seule vous le savez nos pudeurs d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart de l'antique ignorance.
Et les réservements de notre prude ennui
Ne sont que les témoins d'une morne insolence.

Seule vous le savez nos occupations
Ne valent pas le quart de l'ancienne vacance.
Et nos règles de mœurs et nos privations
Ne valent pas le quart de l'antique fréquence.

Seule vous le savez nos filtres d'aujourd'hui
Ne valent pas le quart du vieux désourcement.
Les décantations de notre trouble ennui
Ne valent pas le quart du vieil épanchement.

Seule vous le savez nos périssables vœux
Et nos activités des travaux d'aujourd'hui
Et nos fragilités ne valent pas les jeux
Qui descendaient d'un monde et remontaient en lui.

Et nos tours de morale et nos épurements
Ne valent pas le quart de la licence antique.
Et nos coups de fatigue et nos épuisements
Ne valent pas le quart de la puissance antique.

Seule vous le savez nos travaux et nos jours
Ne valent pas ces jeux qui baignaient dans le temps.
Seule vous le savez nos travaux importants
Ne valent pas ces jeux qui jaillissaient toujours.

Et nos tours de vertus et nos efforcements
Ne sont devant les bords du plus ancien cantique
Pas plus que les lambris de vos appartements
Ne sont devant les bords de la mer atlantique.

Seule vous le savez nos travaux et nos jours
Ne valent pas ces jeux qui baignaient dans l'espace.
Et nos soucis armés d'une griffe rapace
Ne valent pas ces jeux qui bondissaient toujours.

Vous pouvez vous montrer, vertus d'appartements.
Carafes d'eau filtrée à travers des faïences.
Nous nous avons connu les arches d'alliances
Naviguant aux deux bords des premiers Océans.

Seule vous le savez, nos célébrations
Ne valent pas le quart de votre ancien silence.
Seule vous le savez, nos adorations
Ne valent pas le quart de votre ancienne absence.

Vous pouvez vous montrer, ô vertus d'aujourd'hui.
Nous nous avons connu l'antique réticence.
Et les finassements de notre fourbe ennui
Ne valent pas le quart de l'antique décence.

Seule vous le savez nos célébrations
Ne valent pas le quart de votre ancienne messe.
Seule vous le savez, notre unique promesse
N'est qu'un pâle reflet de vos libations.

Seule vous le savez nos mémorations
Ne valent pas le quart de votre ancien oubli.
Et l'absoute et la messe et l'homme enseveli
Ne valent pas le quart de vos ovations.

Seule vous le savez nos réparations
Ne valent pas le quart de votre ancienne offense.
Seule vous le savez, notre maigre défense
Ne ferait pas le quart de vos donations.

Seule vous le savez, nos contemplations
Sont troubles du dedans, ô mon âme ô ma mère.
Seule vous le savez, nos méditations
Sont vides du dedans, aïeule de misère.

Seule vous le savez, nos élévations
Sont basses par le pied, aïeule inaltérable.
Seules, vous le savez, nos dépravations
Sont noueuses du pied, aïeule invulnérable.

Seule vous le savez nos expiations
Ne lavent pas le sang sur le dos de la main.
Seule vous le savez, nos indignations
Laissent trôner la honte au milieu du chemin.

Et nous ne valons pas dans nos meilleurs moments
Ce que l'homme valait à toute heure du jour.
Et nous ne valons pas dans nos plus beaux tourments
Et nous ne valons pas dans notre pauvre amour,

Et nous ne valons pas dans nos embrasements
Ce que l'homme valait dans la simple lumière.
Et nous ne valons pas dans nos transvasements
Ce que l'homme valait dans une urne première.

Et nous ne valons pas dans nos abrasements
Ce que l'homme valait dans son inhabitude.
Et nous ne valons pas dans nos écrasements
Ce que l'homme valait dans son exactitude.

Et nous ne valons pas dans nos renoncements
Ce que l'homme valait dans son inaptitude.
Et nous ne valons pas dans nos retranchements
Ce que l'homme valait dans cette plénitude.

Et nous ne valons pas dans le sang des martyrs,
Et nous ne valons pas dans le sang des bourreaux,
Et nous ne valons pas au fond des tombereaux,
Et nous ne valons pas dans nos beaux repentirs

Ce que l'homme valait dans son recueillement.
Et nous ne valons pas dans nos processions
Et dans nos reposoirs et nos accessions
Ce que l'homme valait dans un effeuillement.

Et nous en faisons moins dans nos œuvres de jour
Que l'homme n'en faisait dans son reposement.
Et nous sommes perdus tout en haut de la tour
Et ne voyons venir qu'un vaste épuisement.

Et nous en faisons moins dans nos fièvres de nuit
Que l'homme n'en faisait dans un calme sommeil.
Et nous en faisons moins dans notre ardent réveil
Que l'homme n'en faisait aux messes de minuit.

Et nous en faisons moins dans nos guerres civiles
Que l'homme n'en faisait dans son apaisement.
Et nous en faisons moins dans nos travaux serviles
Que l'homme n'en faisait dans son amusement.

Et moi je vous salue ô première pauvresse.
Vous savez ce que c'est que d'avoir innové.
Les autres n'ont connu qu'un plateau de détresse.
Vous savez ce que c'est que d'avoir inventé.

Seule vous avez pu faire la différence,
Mesurer l'Océan d'avec un pauvre port.
Il fallut demander à la jeune espérance
Ce qui jusqu'à ce jour était donné d'abord.

Les autres n'ont connu que d'être malheureux.
Vous avez innové d'entrer dans le malheur.
Les autres n'ont connu que d'être douloureux.
Vous avez inventé d'entrer dans la douleur.

Les autres n'ont connu que le commun niveau.
Mais vous avez connu le dénivellement.
Les autres n'ont connu qu'un pauvre caniveau.
Mais vous avez connu le grand ruissellement.

Les autres n'ont connu qu'un périssable sort.
Vous avez innové l'autel et l'hécatombe.
Les autres n'ont connu qu'une commune mort.
Vous avez inventé d'entrer dans cette tombe.

Les autres n'ont connu que le miel dans des ruches.
Les autres n'ont connu qu'un miel hexagonal.
Et les autres n'ont vu le ciel que dans des cruches.
Et l'énorme Océan dans un pauvre canal.

Les autres n'ont connu que l'étable et la grange.
Vous avez innové la charrue et la houe.
Les autres n'ont connu que la commune fange.
Vous avez inventé d'entrer dans cette boue.

Les autres n'ont connu qu'une plane misère.
Mais vous avez connu cette descension.
Et vous avez connu cette dissension.
Vous avez vu semer les roses du rosaire.

Les autres n'ont connu que d'être malheureux.
Vous avez innové d'entrer dans ces dégoûts.
Vous avez inventé d'entrer au chemin creux
Dans la honte et l'ordure et la ronce et le houx.

Les autres n'ont connu que d'être dispersés.
Mais vous avez connu cette dispersion.
Les autres n'ont connu que d'être déversés.
Mais vous avez connu cette déversion.

Les autres n'ont connu que d'être divisé.
Mais vous avez connu cette division.
Les autres n'ont connu que la dérision.
Mais vous avez connu d'être débaptisé.

Les autres n'ont connu que leur propre bassesse.
Mais vous avez connu le même abaissement.
Les autres n'ont connu que cette petitesse.
Mais vous avez connu le rapetissement.

Les autres n'ont connu que le manteau de peine.
Mais vous avez appris d'en être revêtue.
Les autres n'ont connu que cette immense plaine.
Mais vous avez appris d'y être descendue.

Les autres n'ont connu que la plaine d'absence.
Mais vous avez appris d'y être descendue.
Les autres n'ont connu que ce morne silence.
Mais vous avez appris d'en être revêtue.

Les autres n'ont connu que leur humilité.
Vous avez innové d'être une pauvre femme.
Vous avez inventé de gouverner votre âme
Selon la turpitude et la docilité.

Les autres n'ont connu que le manteau de haine.
Mais vous avez appris d'en être revêtue.
Les autres n'ont connu que leur immense peine.
Mais vous avez appris d'y être descendue.

Les autres n'ont connu que la fable et le conte.
Vous seule vous savez la véritable histoire.
Vous seule vous savez, ô temple de mémoire,
Comment on inventa d'entrer dans cette honte.

Et moi je vous salue ô la première née.
Les autres ont connu de manquer de naissance.
Les autres ont connu de manquer de puissance.
Mais vous avez connu d'être déracinée.

Les autres n'ont connu que de planter leur tente
Au milieu du désert d'un immense plateau.
Mais vous avez connu la descente et la pente,
Et les pampres pendus tout le long du coteau.

Et je vous aime tant, première exterminée.
Vous seule avez passé par dessous cette porte.
Vous seule avez frôlé le long de la Mer Morte
Les ailes de la mort et de la destinée.

Les autres n'ont connu que cette platitude.
Mais vous avez connu cette déclivité.
Les autres n'ont connu qu'une longue habitude.
Les autres n'ont connu que la captivité.

Mais vous avez connu d'entrer dans cette geôle.
Première vous avez passé sous cette voûte.
Première vous avez mis le pied sur la route
Et cheminé le long des bouleaux et du saule.

Première vous avez passé sous cette porte.
Première vous avez d'un pas abandonné
Foulé d'un pas caduc et tout échelonné
Le sentier de l'exil semé de feuille morte.

Première vous avez devers la cheminée
Tendu vos pâles mains transparentes de vieille
Et devant le foyer et dans la longue veille
Réchauffé votre peau toute parcheminée.

Les autres n'ont connu que la commune honte.
Mais vous avez connu cette ruelle oblique
Qui descend sur la foire et la place publique,
Et d'où nul ne revient et que nul ne remonte.

Les autres n'ont connu que cette égalité.
Les autres n'ont connu que la place publique.
Mais vous avez connu cette venelle oblique
Qui descend dans la fosse et la docilité.

Les autres n'ont connu que de planter leur tente
Au milieu du désert d'un immense plateau.
Mais vous avez connu la suspense et l'attente,
Et le déversement tout le long du coteau.

Les autres n'ont connu que de planter leur tente
Au milieu du désert d'un immense plateau.
Mais vous avez connu cette brusque détente,
Et le renversement tout le long du coteau.

Les autres n'ont connu que de planter leur tente
Au milieu du désert d'un immense plateau.
Mais vous avez connu cette première entente
Et les pampres grimpant tout le long du coteau.

Les autres n'ont connu que de planter leur tente
Au milieu du désert d'un immense plateau.
Mais vous avez connu le ravin et la sente
Et l'horizon jailli du faîte du coteau.

Et moi je vous salue, aïeule insoupçonnée.
Les autres sont sans grâce et sans fleuronnement
Et sans procession et sans couronnement.
Mais vous avez connu d'être découronnée.

Les autres n'ont connu qu'un immense plateau,
Les autres n'ont connu que la plaine d'absence.
Mais vous avez connu cette auguste présence
Qui seule emplissait tout ainsi qu'un beau coteau

Emplit tout l'horizon de l'un à l'autre bord,
Et se prolonge et règne et va de part en part,
Ainsi qu'un beau sourire et qu'un pauvre regard
Emplit tout un destin de l'une à l'autre mort.

Les autres n'ont connu que le torve et le courbe.
Mais vous avez connu la première droiture.
Les autres n'ont connu que la lie et l'ordure.
Vous avez inventé d'entrer dans cette tourbe.

Les autres n'ont connu que la morne imposture.
Mais vous avez connu l'auguste vérité.
Les autres n'ont connu que la morne luxure.
Mais vous avez connu la jeune austérité.

Et je vous aime tant, première infortunée.
Les autres n'ont connu que d'être sans fortune.
Et nous voici debout sur la plus haute hune
Et nous ne voyons rien qu'une mer démontée.

Et nous avons sombré devers quelque lagune,
Dans la vase et le sable et dans les goémons.
Et nous sommes rentrés dans les premiers limons,
Dans les algues de mer et dans la loi commune.

Et nous sommes montés sur la plus haute dune.
Et nous n'avons rien vu que le travers du sort.
Et vous avez conduit, première inopportune,
Votre barque debout par le travers du port.

Et vous avez touché sur le bord d'un autre âge,
Comme un enfant qui touche au bord d'un autre temps.
Et vous avez touché dans le commun naufrage
Au bord d'une autre côte et sur des mâts flottants.

Et vous avez joué sur le bord d'un autre âge,
Comme un enfant qui joue au bord d'un autre temps.
Vous avez abordé dans le commun naufrage
Au bord d'une autre côte et sur des mâts flottants.

Comme les naufragés abordaient dans des îles,
Vous êtes abordée au bord d'un autre temps.
Vous êtes abordée à des guerres civiles
Et sur un appareil et vers des habitants.

Comme les naufragés abordaient dans des villes,
Vous êtes abordée au bord d'un autre temps.
Vous êtes abordée aux batailles serviles
Entre nos plats commis et leurs plats commettants

Comme des naufragés qui demandaient asile,
Vous avez abordé dans cet âge nouveau.
Vous avez abordé sur un ponton fragile
Noué de quelque corde à quelque soliveau.

Comme les naufragés abordaient dans des ports,
Vous avez abordé dans de nouveaux climats.
Vous voici désormais reine parmi les morts,
Passagère échappée au long de quelques mâts.

Et vous avez touché vers un autre courage,
Comme un homme d'honneur qui tremble sous l'injure.
Et vous avez touché vers un autre rivage
Avant de retomber en un monde parjure.

Et vous avez touché vers un ancien village
Avant que retourner dans nos pauvres hameaux.
Et vous avez baisé le premier sarcophage
Avant de revenir sur nos pauvres tombeaux.

Et vous avez touché vers un ancien barrage,
Du temps qu'il était plein des eaux tumultueuses.
C'était un vieil étang tout plein de scabieuses,
Un manteau tout drapé des fleurs du premier âge.

Et les ondes coulaient dessus le déversoir
Et par dessus l'écluse et par dessus la bonde.
Et l'océan sans terme et l'océan du monde
Passait dessus la darse et dessus le musoir.

C'était un vieil étang retiré du village
Dans une solitude et un recueillement.
Et vous avez touché vers un ancien parage
Avant les jours d'étude et de défeuillement.

Et vous avez passé par un ancien passage
Tout plein d'incertitude et de cheminement.
Et vous avez reçu le foudroyant message,
Tout plein de promptitude et d'épouvantement.

Et c'est depuis ce jour que vous avez monté
Un escalier plus dur qu'un escalier de marbre.
Et c'est depuis ce jour que vous avez chanté
Une chanson plus dure à l'ombre d'un autre arbre.

Et c'est depuis ce temps que vous avez monté
Un escalier plus dur aux pieds d'un autre amour.
Et c'est depuis ce jour que vous avez chanté
Une chanson plus dure aux pieds d'un autre jour.

Et c'est depuis ce jour que vous avez monté
Des degrés plus ardus que des degrés de marbre.
Et c'est depuis ce jour que vous avez compté
Vos comptes éternels à l'ombre d'un autre arbre.

Et c'est depuis ce jour que vous avez monté
Un escalier plus dur qu'un escalier d'exil.
Et c'est depuis ce jour que vous avez chanté
Un adieu plus poignant qu'une chanson d'avril.

Et c'est depuis ce jour que vous avez traîné
Un regret prosterné jusque sur votre seuil.
Et c'est depuis ce jour que vous avez mené
Un secret dérobé dans les plis d'un long deuil.

Les autres n'ont connu que d'être malheureux.
Mais vous avez connu d'inventer le secret.
Et vous avez connu d'inventer le regret.
Et de les enfermer dans un cœur douloureux.

Et vous avez connu première de monter
Des degrés sans grandeur et sans processions.
Et vous avez connu de ceindre et de porter
Des regrets plus amers que des possessions.

Et c'est depuis ce jour que vous avez traîné
Des secrets plus fermés que des fleuronnements.
Et c'est depuis ce jour que vous avez mené
Des regrets plus profonds que des couronnements.

Et c'est depuis ce jour que vous avez porté
Un coffret plus fermé que la galère antique.
Et c'est depuis ce jour que vous avez chanté
Un regret plus poignant que le premier cantique.

Et c'est depuis ce jour que vous avez suivi
Un progrès sans allure et sans procession.
Et c'est depuis ce jour que vous avez gravi
Un regret sans parjure et sans dépression.

Et c'est depuis ce jour que vous avez perdu
Un secret plus fermé que la cité mystique.
Et depuis cettui jour vous avez descendu
Un regret plus recreux que la vague nautique.

Et des ressouvenirs plus présents que des tombes.
Et des cyprès plus beaux que la rose d'avril.
Des avenirs pliés au fond des catacombes.
Et des regrets plus beaux que la robe d'exil.

Et c'est depuis ce jour que vous avez monté
Des degrés plus usés que des marches de pierre.
Et c'est depuis ce jour que vous avez passé
Sous le cintre de plâtre et les arches de lierre.

Et c'est depuis ce jour que vous avez couvé
Un secret fomenté dans le profond du cœur.
Et c'est depuis ce jour que vous avez trouvé
Un regret prolongé jusqu'aux confins du chœur.

Et c'est depuis ce jour que vous avez porté
Un secret plus fermé que l'acropole antique.
Et c'est depuis ce jour que vous avez chanté
Un regret plus secret que le premier cantique.

Et c'est depuis ce jour que vous avez porté
Un coffret plus fermé que l'ancien tabernacle.
Et c'est depuis ce jour que vous avez jeté
Des fleurs sur le parvis du premier habitacle ;

Et que vous le savez, nos adorations
Ne se courbent jamais qu'aux autels des faux dieux.
Et que nous n'apportons sur les derniers hauts lieux
Que des genoux raidis parmi les nations.

Et que vous le savez, nos adorations
Ne se courbent jamais que devant le veau d'or.
C'est là notre appareil et là notre trésor,
Et le dernier objet de nos libations.

Seule vous le savez, que le vol des colombes
Ne retournera pas dans ses orbes premiers.
Seule vous le savez, que le vol des palombes
Ne se mêlera plus dans le vol des ramiers.

Seule vous le savez, que la création
Ne connaît plus son père, et son maître, et son Dieu.
Et nous n'apportons plus sur le dernier haut lieu
Que des cœurs ulcérés de macération.

Seule vous le savez, que l'argent seul est maître
Et qu'il a mis son trône à la place de Dieu.
Et son autel d'argent sur le dernier haut lieu.
Et son prêtre d'argent à la place du prêtre.

Et son trône d'argent installé sur le Trône.
Et son ventre d'argent sur le dernier autel.
Et sa bave d'argent sur le péché mortel.
Et son verbe d'argent installé dans le prône.

Les autres n'ont connu que d'être dégradés.
Mais vous avez connu la dégradation.
Les autres n'ont connu que la prostration.
Mais vous avez connu d'être contremandés.

Les autres ont connu d'être dépossédés.
Mais vous avez connu la dépossession.
Les autres n'ont connu que l'exécration.
Mais vous avez connu d'être décommandés.

Et nos tours de morale et nos intentions
Ne valent pas le quart de cette ancienne danse.
Et nos tours de malice et nos contentions
Ne valent pas le quart de l'ancienne abondance.

Et nos tours de sagesse et nos rétentions
Ne valent pas le quart de l'antique imprudence.
Et nos tours de bâton et nos inventions
Ne valent pas le quart de l'antique évidence.

Et nos tours de rudesse et nos contorsions
Ne valent pas le quart de cette contredanse.
Et nos retournements et nos conversions
Ne valent pas le quart de l'antique impudence.

Aussi vous le savez, nos expiations
Ne lavent pas le pus jusqu'au fond de l'abcès.
Et nos tours de fortune et nos heureux succès
Ne lavent pas le quart de nos extorsions.

Seule vous le savez, nos plus beaux sentiments
Ne durent jamais plus que l'espace d'un jour.
Et l'amour le plus ferme et le plus dur amour
Ne dure jamais plus que de quelques moments.

Et nos tours de souplesse et nos rétorsions
Ne valent pas le quart de l'ancienne cadence.
Et nos tours de détresse et nos réversions
Ne valent pas le quart de votre confidence.

Aussi vous le savez, nos expiations
Ne lavent pas la honte aux confins de la mort.
Nos coups de réussite et le plus heureux sort
Ne lavent pas le quart de nos inactions.

Seule vous le savez, nos indignations
Ne se meuvent jamais que quand il est trop tard.
Quand le meurtre est passé tout le long du rempart,
Alors nous soulevons nos exécrations.

Aussi vous le savez, nos expiations
Ne lavent pas l'ordure aux portes de la mort.
Et nos tours de finesse et le plus heureux sort
Ne lavent pas le quart de nos exactions.

Seule vous le savez, nos imprécations
Ne se lèvent jamais que quand il est trop tard.
Quand le crime est passé le long du boulevard,
Alors nous soulevons nos proclamations.

Seule vous le savez, nos révolutions
Ne se mettent debout que quand le crime est fait.
Quand le meurtre est acquis et quand il est parfait,
Alors nous soulevons nos déclamations.

Tant que le crime est là, tant que le meurtre est maître,
Nous couchons à ses pieds nos résignations.
Tant que Satan est dieu, tant que Satan est prêtre,
Nous plions à ses pieds nos génuflexions.

Aussi vous le savez, nos réprobations
Ne se lèvent jamais que quand il est trop tard.
Quand le char est passé qui voiturait César,
Alors nous soulevons nos conspirations.

Seule vous le savez, nos résignations
Ne se couchent jamais qu'aux autels des faux dieux.
Nous n'apportons jamais sur les derniers hauts lieux
Que des cœurs délavés de consolations.

Seule vous le savez, nos imprécations
N'assaillent que le pauvre et le plus malheureux.
Nous n'apportons jamais à des cœurs douloureux
Que des cœurs contractés de tribulations.

Seule vous le savez, nos supplications
Ne se courbent jamais qu'aux autels des faux dieux.
Nous n'apportons jamais sur les derniers hauts lieux
Que des cœurs écrasés de consternations.

Seule vous le savez, que nos fondations
Ne fondent jamais rien que la cité d'injure.
Nous n'apportons jamais sur un autel parjure
Que des vœux perforés de dubitations.

Seule vous le savez, nos déprécations
Ne détournent jamais un sort inexorable.
Nous n'apportons jamais sur un autel d'érable
Que des vœux pleins de doute et d'hésitations.

Seule vous le savez, nos consolations
Laissent un goût de pleur au fond de la mémoire.
Nous n'apportons jamais aux rayons de l'armoire
Que des vœux tout moisis de végétations.

Seule vous le savez, que nos délations
Ne dénoncent jamais que le pauvre et le nu.
Nous n'apportons jamais sur un autel connu
Que des cœurs couturés de lacérations.

Seule vous le savez, nos consolations
Laissent un goût de fiel au fond de la mémoire.
Nous n'apportons jamais aux rayons de l'armoire
Que des cœurs délavés de profanations.

Seule vous le savez, nos tribulations
Sont petites de mode et petites de jeu.
Nous n'apportons jamais sur un autel de feu
Que des cœurs pleins de cendre et de confusions.

Seule vous le savez, nos réparations
Laissent un goût de mort au fond de la mémoire.
Nous n'apportons jamais aux rayons de l'armoire
Que des cœurs pleins de trouble et de dérisions.

Seule vous le savez, nos désolations,
Assises parmi nous ne sont pas même grandes.
Nous n'apportons jamais sur la table d'offrandes
Que des cœurs pleins de boue et de corruptions.

Seule vous le savez, seule vous le comptez :
Nos tribulations ne sont pas même grandes.
Nous n'apportons jamais sur la table d'offrandes
Que les restes des cœurs que nous avons prêtés.

Nous n'apportons jamais au temple de mémoire
Que des cœurs pleins de mort et d'ostentations.
Nous n'apportons jamais aux portes de l'armoire
Que des cœurs pleins de fange et pleins d'alluvions.

Seule vous le savez, pour quoi nous sommes nés.
Nos tribulations ne sont pas même grandes.
Nous n'apportons jamais sur la table d'offrandes
Que les restes des cœurs que nous avons donnés.

Nous n'apportons jamais à nos temples de gloires
Que des cœurs pleins de creux et pleins d'intrusions.
Nous ne mettons jamais dans nos conservatoires
Que des cœurs pleins de vide et de précisions.

Seule vous le savez, nos adulations
Ne se courbent jamais que sur des pieds d'argile.
Nous n'apportons jamais sur un autel fragile
Que des cœurs dévorés de malversations.

Et vous savez quel air nos modulations
Conduisent sur la corde et sur de maigres flûtes,
Et que nous n'apportons dans nos plus âcres luttes
Que des cœurs détendus par les vexations.

Et vous savez quel air nos ondulations
Font flotter sous le plectre et sur de vagues lyres.
Et que nous ne mettons dans nos pauvres délires
Que des cœurs affolés de palpitations.

Seule vous le savez, nos émulations
Ne rivalisent pas pour le juste et le beau.
Nous n'apportons jamais aux portes du tombeau
Que des cœurs dévorés de contestations.

Seule vous le savez, nos contemplations
Sont troubles du dedans, ô mon âme, ô ma mère.
Nous n'apportons jamais dans un temple éphémère
Que des cœurs et des vœux et des dévotions.

Seule vous le savez, nos contemplations
Ne contemplent jamais qu'un ciel dépossédé.
Nous n'apportons jamais dans nos libations
Qu'une lèvre contrainte et un cœur obsédé.

Seule vous le savez, nos contemplations
Sont lourdes du dedans, ô mon âme, ô ma mère.
Nous n'apportons jamais sur un autel sommaire
Que des vœux pleins d'ordure et d'explications.

Seule vous le savez, nos acclamations
Ne s'élèvent jamais devers le roi du ciel.
Nous n'apportons jamais au roi des nations
Que des cœurs pleins d'écume et des cœurs pleins de fiel.

Seule vous le savez, nos acclamations
Ne s'élèvent jamais que vers le temporel.
Nous n'apportons jamais qu'au temple corporel
Notre cœur et nos vœux et nos donations.

Seule vous le savez, nos acclamations
Ne s'élèvent jamais que vers les rois charnels.
Nous n'apportons jamais aux temples éternels
Notre cœur et nos vœux et nos vocations.

Seule vous le savez, nos déclamations
Et nos tours de rhéteur sont la honte du verbe.
Et la haute éloquence et toute sa superbe
Ne sont pleins que de creux et de vibrations.

Seule vous le savez, nos réclamations
Ne réclament jamais que des biens temporels.
Nous ne réclamons pas ces biens surnaturels,
De pauvreté, de peine et de privations.

Seule vous le savez, nos réclamations
Ne réclament jamais pour le pauvre et le juste.
Nous n'apportons jamais sur une table auguste
Que des cœurs et des vœux creusés d'ambitions.

Seule vous le savez, nos réclamations
Ne réclament jamais que pour des biens charnels.
Nous ne réclamons pas ces objets éternels,
D'humilité, d'amour et de contritions.

Seule vous le savez, nos réclamations
Ne réclament jamais que des biens périssables.
Nous n'apportons jamais dans des temples de sables
Que des cœurs et des vœux pleins de déceptions.

Seule vous le savez, nos proclamations
Ne proclament élus que les rois de la chair.
Nous ne portons que là notre bien le plus cher,
Nos cœurs pourris d'orgueil et de prétentions.

Seule vous le savez, nos acclamations
Ne s'élèvent jamais vers le chef de l'armée.
Nous n'apportons jamais au roi des nations
Que les morceaux restants d'une amour entamée.

Seule vous le savez, nos exclamations
Ne soulignent jamais que des feux d'artifice.
Nous n'apportons jamais aux barres de justice
Que le faux témoignage et les inventions.

Seule vous le savez, nos acclamations
Ne déferlent jamais vers le chef de l'armée.
Nous n'apportons jamais au roi des nations
Que le dernier morceau d'une amour entamée.

Seule vous le savez, nos exclamations
Ne soulignent jamais que des tours d'acrobate.
Nous n'apportons jamais au roi des nations
Que les retournements d'une âme renégate.

Seule vous le savez, nos acclamations
Ne déferlent jamais aux pieds du roi des rois.
Nous n'apportons jamais au roi des nations
Que des cœurs de faïence et des sabres de bois.

Seule vous le savez, que nos sommations
Ne s'adressent jamais qu'à des places rendues.
Nous n'emportons d'assaut que des villes vendues.
Voilà notre courage et nos profusions.

Seule vous le savez, les consommations
Des siècles passeront plus brèves qu'un matin.
Et les jours quitteront leur manteau de satin
Pour l'appareil de deuil et de contritions.

La face de la terre était alors si blonde
Que les blés déroulés faisaient de longs cheveux.
Et la beauté de l'âme et la beauté du monde
Fût descendue ainsi jusque chez nos neveux.

La face de la terre était alors si lourde
Que les blés déroulés s'écroulaient en torsades.
Et la bonté de l'âme était alors si sourde
Que tous les animaux partaient en ambassades

Vers l'homme prêtre et roi par les mains du seul roi.
Et les blés déroulés faisaient des écheveaux.
Et les ânes parmi les superbes chevaux
Menaient le même train parmi le même arroi.

Seule vous le savez, nos affirmations
Sont creuses par le pied, ô mère des docteurs.
Nous n'apportons jamais qu'à des contradicteurs
Sur des tables de bois des propositions.

Seule vous le savez, nos infirmations
Ne démentent jamais que le pur et le juste.
Nous n'apportons jamais sur un autel auguste
Que des cœurs taraudés de contradictions.

Seule vous le savez, nos confirmations
Ne confirment jamais que la fausse nouvelle.
Nous n'emplissons jamais notre pauvre cervelle
Que d'un fatras de texte et de discussions.

Seule vous le savez, que nos formations
Sont creuses du dedans, ô mère des soldats.
Nous n'apportons jamais aux terrestres combats
Que des carrés crevés de fluctuations.

Seule vous le savez, nos déformations
Ne déforment jamais que vers les formes laides.
Nous n'apportons jamais que de grossiers remèdes
Aux manques de décence et de prescriptions.

Seule vous le savez, nos réformations
Sont pires que le mal qu'on prétend réformer.
Et nos règles de mœurs et nos collusions
Sont pires que l'abcès qu'on prétend refermer.

Seule vous le savez, nos informations
Ne remontent jamais vers les formes premières.
Nous n'apportons jamais aux célestes lumières
Que des yeux de ténèbre et de confusions.

Seule vous le savez, nos conformations
Ne remontent jamais vers les formes antiques.
Nous n'apportons jamais aux célestes cantiques
Que des âmes d'ordure et d'explications.

Seule vous le savez, nos transformations
Ne transforment jamais que vers les formes basses.
Nous n'apportons jamais dans nos créations
Que des cœurs détendus et que des âmes lasses.

Car tout ce qui s'acquiert peut toujours se reperdre.
Mais tout ce qui se perd est à jamais perdu.
Et tout ce qui se gagne on peut toujours le perdre.
Mais tout ce qui se perd est vraiment dépendu.

Et tout ce que l'on prend il faut toujours le rendre.
Mais tout ce que l'on rend est à jamais rendu.
Et tout ce que l'on monte il faut le redescendre.
Mais ce que l'on descend est vraiment descendu.

Tout ce que l'on achète il faut qu'on le revende.
Mais tout ce que l'on vend est à jamais vendu.
Et tout ce que l'on tend il faut qu'on le détende.
Mais ce que l'on détend est vraiment détendu.

Vous nous voyez debout parmi les nations.
Nous battrons-nous toujours pour la terre charnelle.
Ne déposerons-nous sur la table éternelle
Que des cœurs pleins de guerre et de séditions.

Vous nous voyez marcher parmi les nations.
Nous battrons-nous toujours pour quatre coins de terre.
Ne mettrons-nous jamais sur la table de guerre
Que des cœurs pleins de morgue et de rébellions.

— Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu.

Car cet aveu d'honneur est le commencement
Et le premier essai d'un éternel aveu.
Heureux ceux qui sont morts dans cet écrasement,
Dans l'accomplissement de ce terrestre vœu.

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et l'argile plastique.
Heureux ceux qui sont morts dans une guerre antique.
Heureux les vases purs, et les rois couronnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et dans la discipline.
Ils sont redevenus la pauvre figuline.
Ils sont redevenus des vases façonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans leur première forme et fidèle figure.
Ils sont redevenus ces objets de nature
Que le pouce d'un Dieu lui-même a façonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et la première argile.
Ils se sont remoulés dans le moule fragile
D'où le pouce d'un Dieu les avait démoulés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première terre et le premier limon.
Ils sont redescendus dans le premier sillon
D'où le pouce de Dieu les avait défournés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce même limon d'où Dieu les réveilla.
Ils se sont rendormis dans cet alléluia
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont revenus
Dans la demeure antique et la vieille maison.
Ils sont redescendus dans la jeune saison
D'où Dieu les suscita misérables et nus.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans cette grasse argile où Dieu les modela,
Et dans ce réservoir d'où Dieu les appela.
Heureux les grands vaincus, les rois découronnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce premier terroir d'où Dieu les révoqua,
Et dans ce reposoir d'où Dieu les convoqua.
Heureux les grands vaincus, les rois dépossédés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans cette grasse terre où Dieu les façonna.
Ils se sont recouchés dedans ce hosanna
Qu'ils avaient désappris devant que d'être nés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans ce premier terreau nourri de leur dépouille,
Dans ce premier caveau, dans la tourbe et la houille.
Heureux les grands vaincus, les rois désabusés.

— Heureux les grands vainqueurs. Paix aux hommes de gue
Qu'ils soient ensevelis dans un dernier silence.
Que Dieu mette avec eux dans la juste balance
Un peu de ce terreau d'ordure et de poussière.

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre.
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire.

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Vous les voyez couchés parmi les nations.
Que Dieu ménage un peu ces êtres débattus,
Ces cœurs pleins de tristesse et d'hésitations.

Et voici le gibier traqué dans les battues,
Les aigles abattus et les lièvres levés.
Que Dieu ménage un peu ces cœurs tant éprouvés,
Ces torses déviés, ces nuques rebattues.

Que Dieu ménage un peu ces êtres combattus,
Qu'il rappelle sa grâce et sa miséricorde.
Qu'il considère un peu ce sac et cette corde
Et ces poignets liés et ces reins courbatus.

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme Dieu pèse un ange.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette fange
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un démon.
Que Dieu mette avec eux un peu de ce limon
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un esprit.
Qu'ils soient plutôt jugés comme on juge un proscrit
Qui rentre en se cachant par des chemins perdus.

Mère voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée.

Mère voici vos fils qui se sont tant perdus.
Qu'ils ne soient pas jugés sur une basse intrigue.
Qu'ils soient réintégrés comme l'enfant prodigue.
Qu'ils viennent s'écrouler entre deux bras tendus.

Qu'ils ne soient pas jugés comme un pauvre commis
A qui Dieu redemande un compte capital.
Qu'ils ne soient pas taxés comme un peuple soumis
A qui César demande un règlement total.

Qu'ils soient réhonorés comme de nobles fils.
Qu'ils soient réinstallés dans la noble maison.
Et dans les champs de blés et les champs de maïs.
Et qu'ils soient replacés dans la droite raison.

Et qu'ils soient reposés dans leur jeune saison.
Et qu'ils soient rétablis dans leur jeune printemps.
Et que sur leur épaule une blanche toison
Les refasse pasteurs de troupeaux importants.

Et qu'ils soient replacés dans le premier village.
Et qu'ils soient reposés dans l'antique chaumière.
Et qu'ils soient restaurés dans la splendeur première.
Et qu'ils soient remontés dans leur premier jeune âge.

Car ce qui se remet n'est jamais bien remis,
Et tout se compromet par un ajournement.
Mais ce qui se démet est toujours bien démis,
Et rien ne se refait par un retournement.

Et ce qui se promet n'est jamais bien promis,
Mais ce qui se refuse est vraiment révolu.
Et ce qui se permet n'est jamais bien permis,
Mais ce qui se défend est vraiment défendu.

Ce qui se compromet est toujours compromis.
Mais ce qui reste pur n'est jamais assuré.
Car ce qui se commet n'est jamais bien commis.
Mais ce qui se trahit est toujours bien livré.

Car ce qui se soumet n'est jamais bien soumis.
Mais ce qui se révolte est vraiment révolté.
Car ce que l'on admet n'est jamais bien admis.
Mais ce que l'on rejette est vraiment rejeté.

Car tout se dilapide et rien ne se recouvre.
Tout se déconsidère et rien ne se reprend.
Et la vie et la mort et le chaume et le Louvre.
Et rien ne se remonte et tout se redescend.

Qu'ils ne soient pas jugés comme des esprits purs.
Qu'ils ne soient pas pesés dans le spirituel.
Qu'ils ne soient pas comptés dans le perpétuel.
Que Dieu mette avec eux la rocaille et les murs

Et ce maigre buisson qui bornait leur destin.
Qu'ils ne soient pas jugés dans la rigueur première.
Qu'ils ne soient pas jugés dans la dure lumière.
Qu'ils ne soient pas jugés dans le premier matin.

Qu'ils ne soient pas jugés comme des esprits purs.
Qu'ils ne soient pas pesés dans un juste plateau.
Qu'ils soient comme la treille et comme les blés mûrs
Qui ne sont point pesés sur le flanc du coteau.

Qu'ils ne soient pas jugés comme des esprits purs.
Qu'ils soient ensevelis dans l'ombre et le silence.
Qu'ils ne soient pas jetés misérables et durs
Dans le creux du plateau d'une juste balance.

Qu'ils ne soient pas jugés comme des esprits purs.
Qu'ils ne soient pas pesés dans l'immatériel.
Qu'il soit compté qu'ils ont un sang artériel
Et des raisonnements lamentables et sûrs.

Qu'ils ne soient pas pesés par les poids éternels.
Qu'ils ne soient pas jugés sur une basse brigue.
Qu'ils soient réembrassés, comme l'enfant prodigue
Rentre, et se précipite aux genoux paternels.

Mère voici vos fils faibles et saugrenus.
Qu'ils ne soient point jugés sur leur basse fatigue.
Qu'il soient réinvoqués comme l'enfant prodigue
Rentre et sait se glisser par des chemins connus.

Qu'ils ne soient pas jugés sur une basse ligue.
Qu'ils ne soient pas livrés aux mains de l'ennemi.
Qu'ils soient réentourés comme l'enfant prodigue
Reconnaît la pelouse et le perron ami.

Que Dieu leur soit clément et que Dieu leur pardonne
Pour avoir tant aimé la terre périssable.
C'est qu'ils en étaient faits. Cette boue et ce sable,
C'est là leur origine et leur pauvre couronne.

C'est le sang de l'artère et le sang de la veine.
Et le sang de ce cœur qui ne bat déjà plus.
C'est le sang du désir et le sang de la peine.
Et le sang du regret des âges révolus.

Que Dieu leur soit clément et que Dieu leur pardonne
Pour avoir tant aimé la terre périssable.
Ils en étaient venus. Cette boue et ce sable,
C'est là leurs pieds d'argile et leur pauvre couronne.

C'est le sang de l'artère et le sang de la veine
Et le sang de ce cœur qui ne bat que pour vous.
C'est le sang du regret et le sang de la peine
Et le sang de ce cœur qui s'amortit en nous.

C'est le sang de la honte et le sang de la peine
Et le sang de l'aorte et c'est le sang du cœur.
C'est le sang de l'amour et le sang de la haine
Et le sang du vaincu sur les mains du vainqueur.

C'est le sang de l'orgueil et le sang de la peine
Et de la veine porte et c'est le sang du cœur
Et de la veine cave et le sang de la haine
Et les taches de sang sur les bras du vainqueur.

Et c'est aussi le sang d'une pauvre colère
Qui se soulève en vain dans un si pauvre cœur.
Et c'est aussi le sang d'une pauvre misère
Qui se révolte en vain sous le poing du vainqueur.

C'est le sang du martyr et le sang de César.
C'est le sang du martyr et le sang du bourreau.
C'est le sang qui dégoutte au fond du tombereau.
Le sang de la victime exposée au bazar.

C'est le sang de la messe et le sang du calice
Et le sang du martyr sur les bras du bourreau,
Et le sang qui s'écaille au fond du tombereau,
Et le sang qui jaillit aux pointes du cilice.

Et c'est le sang joué dans les jeux de hasard.
Et l'honneur exposé dans les jeux d'aventure.
Et la race jouée aux jeux de forfaiture.
Et le bonheur joué dans ce morne alcazar.

Et c'est le forcement de cet homme hagard.
Et les bourreaux lâchés dans la plaine et les bois.
Et le dérèglement de cette pauvre voix.
Et le désœuvrement de ce pauvre regard.

Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.
C'est le sang de la veine et le sang de l'artère
Et le sang de ces corps misérables et nus.

Et moi-même le sang que j'ai versé pour eux,
C'était leur propre sang et du sang de la terre.
Du sang du même cœur et de la même artère.
Du sang du même peuple et des mêmes Hébreux.

Les pleurs que j'ai versés sur un mont solitaire,
Les pleurs que j'ai pleurés quand j'ai pleuré sur eux,
C'étaient les mêmes pleurs et de la même terre,
Et de la même race et des mêmes Hébreux.

Le sang que j'ai versé sous la lance romaine,
Le sang que j'ai versé sous la ronce et les clous;
Et quand je suis tombé par ma faiblesse humaine
Sur les paumes des mains et sur les deux genoux;

Le sang que j'ai versé sous la lance de Rome,
Le sang que j'ai versé sous l'ortie et le houx ;
Et quand je suis tombé par ma faiblesse d'homme
Sur mes mains, sur ma face et sur mes deux genoux ;

Le sang que j'ai versé sous la lance de Rome,
Le sang artériel que j'ai versé pour vous
Le jour que je tombai sur mes maigres genoux,
C'était le sang d'un juste et c'était du sang d'homme.

Le sang que j'ai versé sous la feinte couronne,
Les pleurs que j'ai versés sur cette multitude ;
Les mots que j'ai versés dans ma similitude,
Les coups que j'ai reçus sous la double colonne ;

Le verbe que j'ai mis en forme de parole
Et l'amour que j'ai mis en forme de bonté,
La gerbe que j'ai mise en forme d'unité,
Le grain que j'ai semé dans toute parabole ;

Le sang que j'ai versé sous la blanche aubépine,
Le sang que j'ai perdu dans mon humanité ;
Les pleurs que j'ai versés dans la creuse ravine,
Le sang que j'ai perdu dans mon éternité ;

Les pleurs que j'ai perdus dans ma miséricorde,
Les coups que j'ai reçus dans mon humanité ;
L'avanie et l'outrage aux mains de cette horde,
Les coups que j'ai reçus dans mon éternité ;

Le sang que j'ai versé le jour de la promesse,
Le sang que j'ai versé sur le premier autel ;
Et le sang que je verse aux tables de la messe,
Le sang inépuisable et le sacramentel ;

Les mots que j'ai semés dans ma miséricorde,
Le sang que j'ai payé pour le péché mortel,
Et la rage et la honte et le sceptre et la corde,
Le sang intarissable et le sacramentel ;

Le sang que je versai le jour que je fus prêtre
Et que j'officiai sur le premier autel ;
Et celui que je verse et que je fais renaître,
Le sang renouvelable et le sacramentel ;

Le sang que je versai le lendemain du jour
Que je fus embrassé par un malheureux traître ;
Et ce sang d'un égal et d'un nouvel amour
Que je verse et refais aux mains d'un nouveau prêtre ;

Et le pain de mon corps et le vin de mon sang,
Et le verbe jailli de mes divines lèvres;
Et le salut gagné par mes divines fièvres,
Et l'éponge et le fiel et cette plaie au flanc;

Le sang que je laissai sur un pauvre mouchoir
Où mes traits sont empreints pour éternellement;
L'image que reçut ce frêle monument,
C'était la même glaise et le même ébauchoir

Et le même modèle aux mains du statuaire
Et la même figure et la même plastique
Et le même relief du même masque antique;
Et les plis de mon corps sous le drap mortuaire

C'était la même glaise aux mains du statuaire,
Le même modelé sous un pouce plastique,
Le même figuré sous un masque authentique,
Et le même tracé sous le drap mortuaire.

Le sang qui dégoutta sur ma pauvre tunique,
Ma barbe et mes cheveux souillés de cette bourbe,
Mon regard et mon verbe aux mains de cette tourbe,
Et ce qu'ils avaient fait de votre Fils unique,

Mon nez qui s'écrasait dans l'ordure et la boue,
Mes disciples en proie à la terreur panique,
Le bourreau qui clouait d'un geste mécanique
Et qui plantait la croix dedans cette gadoue

Et l'empreinte léguée aux mains de Véronique,
Ma barbe et mes cheveux essuyés désormais,
Mon plus ancien portrait et le seul authentique,
Le seul que nul oubli ne défera jamais,

Le seul que nul oubli n'a jamais dépassé,
Le seul qui soit sauvé de leur ingratitude,
Le seul qui soit sauvé de la décrépitude,
Le seul que nul dessin n'a jamais surpassé,

Le seul que nul oubli n'a jamais effacé,
Le seul qui soit sauvé des dégradations,
Le seul qui soit posé parmi les nations
Comme le seul témoin d'un éternel passé,

Le seul que nul oubli n'a jamais effacé,
Le seul qui soit inscrit dans l'éternité même,
Le seul qui soit gravé dans le mouvant système
Du présent, du futur, et du tendre passé ;

Ce masque mon seul masque et ce moule plastique,
Cette empreinte laissée à cette pauvre femme,
Cette unique mémoire et cette forme unique,
La même qui parut aux yeux de Notre Dame ;

Ce masque sans retour, cette forme éternelle,
Cette empreinte laissée entre de pauvres doigts,
C'était le résultat de l'applique charnelle
D'un mouchoir périssable au front du roi des rois.

C'était le modelé d'une forme charnelle
Sous la fidélité d'un mouchoir de la terre.
C'était la même face auguste et solitaire,
Telle qu'elle apparut à l'amour maternelle.

Cette face laissée entre de pauvres doigts,
Cette face terreuse et ce mouchoir terreux,
C'était le même aspect qui ne vint qu'une fois,
C'était la même terre et les mêmes Hébreux.

Et ce pain et ce vin et ma chair et mon sang,
Et ce verbe et ces pleurs sur cette multitude ;
Et l'accusé debout le long d'un pauvre banc,
Et le déversement de cette ingratitude ;

Et cette foule ardente et qui voulait mon sang,
Et qui criait de joie aux mots malencontreux,
Et votre fils réduit en cet infime rang,
C'était la même terre et les mêmes Hébreux.

Cette foule houleuse et qui voulait mon sang,
Et qui pleurait de joie aux mots cadavéreux,
Ces groupes déchaînés, ce peuple grimaçant,
C'était la même terre et les mêmes Hébreux.

Cette foule hurlante et qui voulait mon sang,
Et qui crevait de joie aux mots aventureux,
Ces groupes forcenés, ce peuple repoussant,
C'était la même terre et les mêmes Hébreux.

C'étaient les mêmes pleurs et c'est la même race.
C'était le même sang, le sang héréditaire.
C'étaient les mêmes pas suivant la même trace.
C'était le même corps fait de la même terre.

C'étaient les mêmes cris jaillis des mêmes gorges,
C'était la même houle et le même océan,
C'était le même feu jailli des mêmes forges,
C'était la même foule et le même néant.

C'était le même sang, le premier héritage
Que tout homme ait reçu de son père charnel,
Comme le don de grâce est le premier partage
Que tout homme ait reçu de son père éternel.

C'était le même peuple et la race pédestre
Et le cheminement pour monter au Calvaire.
Et le gouvernement sous une race équestre,
Antoine, Marc-Aurèle et Septime-Sévère.

Et le gouvernement sous Lépide et Octave,
Et les casernements sous le procurateur,
Et le prosternement devant le laticlave,
Et devant le préfet et l'administrateur.

C'était le même peuple et la race pédestre
Sous le balancement des cavaliers romains,
Sous la lance et la verge et sous les lourdes mains
Et sous les lourds chevaux de cette race équestre.

Seigneur qui les avez pétris de cette terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terriens.
Vous les avez rivés sur la lourde galère.
Ne vous étonnez pas qu'ils soient galériens.

Seigneur qui les avez nourris de cette terre,
Ne vous étonnez pas que cette nourriture
Les ait faits cette race ingrate et solitaire,
De petite noblesse et de pauvre nature.

Seigneur qui les avez formés de cette terre,
Ne soyez pas surpris qu'ils soient trouvés informes,
Et bossus et bancals et sournois et difformes,
Et mauvaise nature et mauvais caractère.

Seigneur qui les avez nourris de cette terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés parjures,
Et que cette origine et que ces nourritures
En aient fait cette race obscure et réfractaire.

Seigneur qui les avez pétris de cette terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terrestres.
Vous avez jalonné la voie héréditaire.
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés pédestres.

Seigneur qui les avez nourris de cette terre,
Ne vous étonnez pas que cette nourriture
En ait fait cette race agreste et solitaire,
De petite noblesse et de grande roture.

Seigneur qui les avez pétris de cette terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terreux.
Vous les avez pétris de vase et de poussière,
Ne vous étonnez pas qu'ils marchent poussiéreux.

Seigneur qui les avez frappés de votre foudre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés peureux.
Vous qui les avez fait sortir de cette poudre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés poudreux.

Vous les avez pétris de cette humble matière,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient faibles et creux.
Vous les avez pétris de cette humble misère.
Ne soyez pas surpris qu'ils soient des miséreux.

Vous qui les avez faits d'une argile grossière,
Ne soyez pas surpris qu'ils soient trouvés lépreux.
Et vous qui les avez livrés aux vers de terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés véreux.

Car le surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.

Et l'éternité même est dans le temporel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et touche jusqu'au fond
Et le temps est lui-même un temps intemporel.

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels,
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature.

Et c'est le même sang qui court dans les deux veines,
Et c'est la même sève et les mêmes vaisseaux,
Et c'est le même honneur qui court dans les deux peines,
Et c'est le même sort scellé des mêmes sceaux.

C'est le même destin qui court dans les deux chances.
Et c'est la même mort qui meurt dans les deux morts.
Et c'est le même effroi qui court dans les deux transes.
Et la même bonace au sein de ces deux ports.

Toute âme qui se sauve aussi sauve son corps.
Toute âme qui périt entraîne son jumeau.
Toute âme qui se pose au long des derniers bords
Est comme un reposoir dans un dernier hameau.

Toute âme qui se sauve ainsi sauve son corps.
Toute âme qui se perd entraîne son besson.
Toute âme qui se pose au fond des derniers ports
Est comme un double oiseau sur un dernier buisson.

Toute âme qui se sauve emporte aussi son corps,
Comme une proie heureuse et comme un nourrisson.
Et toute âme qui touche aux suprêmes abords
Est comme un moissonneur le soir de la moisson.

Toute âme qui se sauve ensauve aussi son corps,
Comme une sœur aînée emporte un nourrisson.
Et toute âme qui touche aux suprêmes rebords
Est comme un moissonneur au bord de la moisson.

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Se sont liés tous deux de nœuds si fraternels
Qu'ils sont tous les deux âme et tous les deux charnels
Et tous les deux carène et tous les deux mâture.

Et tous les deux créés et tous deux créature,
Et tous les deux vaisseaux sur le même Océan.
Et tous les deux armés de la même armature,
Et tous les deux berceaux sur le même néant.

Et tous les deux leçons de la même lecture,
Et comme deux tuteurs dans un double arbrisseau,
Et tous deux cavaliers et tous les deux monture,
Et comme un double enfant dans un double berceau.

Et l'arbre de la grâce et l'arbre de nature
Se sont étreints tous deux comme deux lourdes lianes.
Par-dessus les piliers et les temples profanes,
Ils ont articulé leur double ligature.

Et l'un ne périra que l'autre aussi ne meure.
Et l'un ne survivra que l'autre aussi ne vive.
Et l'un ne restera que l'autre ne demeure.
Et l'un ne passera sur la suprême rive

Que l'autre aussi ne fasse un semblable voyage.
Et l'un ne partira dans son dernier trousseau
Que l'autre aussi ne fasse un tel appareillage
Et ne s'embarque aussi sur un dernier vaisseau.

Et Jésus est le fruit d'un ventre maternel,
Fructus ventris tui, le jeune nourrisson
S'endormit dans la paille et la balle et le son,
Ses deux genoux pliés sous son ventre charnel.

Et ses beaux yeux fermés sous l'arceau des paupières
Ne considéraient plus son immense royaume.
Et les bergers venus par des chemins de pierres
Le regardaient dormir dans la paille et le chaume.

Et ses beaux yeux fermés sur nos ingratitudes
Ne considéraient plus qu'un rêve intérieur.
Ses jeunes yeux fermés sur nos décrépitudes
Ne considéraient plus qu'un âge antérieur.

Et la lourde toison de ses cheveux bouclés
Retombait sur sa nuque en décuple cascade.
Et son poing volontaire et ses bras potelés
Supportaient tout le poids de cette colonnade.

Ses beaux cheveux tombaient en mouvante torsade
Et faisaient sur sa nuque une ombre creuse et blonde.
Les rois de l'Orient, venus en ambassade,
Le regardaient dormir comme le roi du monde.

Et sa tête portait dans le creux de son coude
Comme un beau bâtiment porte dans son berceau.
Il n'était pas froncé comme un enfant qui boude.
Il était détendu comme un jeune roseau.

Et sa tempe battait d'un sang si généreux
Que sa tête sonnait comme un jeune tambour.
Et son cœur se gonflait d'un sang si chaleureux
Que tout son corps tremblait de ce nouvel amour.

Un pli du bras portait l'impérissable tête.
Et c'est ce pli du bras qu'on nomme la saignée.
Il admirait tout bas quelque invisible fête.
Il était comme une aube éclatante et baignée.

Juste le pli du bras portait la tête blonde.
Les membres détendus formaient comme un recueil.
Tout était jeune alors, et le sauveur du monde
Était un jeune enfant qui jouait sur un seuil.

Dans le creux de ce pli roulait la tête ronde.
(La même qui fut mise en un pauvre cercueil).
Tout s'appesantissait dans cette nuit profonde,
La même qui tomba sur un suprême deuil.

Tout en lui reposait et ses lèvres lactées
Riaient et s'entr'ouvraient comme une fleur éclose.
Et le sang nouveau né sur ses lèvres de rose
Courait dans le réseau des veines ajourées.

Tout en lui reposait. Sur ses lèvres lactées
Quelques gouttes tremblaient vaguement négligentes.
Quelques gouttes perlaient vainement engageantes,
Comme la sève perle au bord des fleurs coupées.

Le réseau qui tremblait sous la lèvre lactée
Battait comme les nœuds d'une souple dentelle.
Car la vie éternelle et la sacramentelle
N'est point une entreprise aride et contractée.

Le réseau qui battait sous la lèvre lactée
Laissait comme les jours d'une souple dentelle.
Car la vie éternelle et la sacramentelle
N'est point une entreprise épaisse et contractée.

Le réseau qui battait sous la lèvre lactée
Laissait comme les pleins d'une souple dentelle.
La vie intérieure et la sacramentelle
N'est point une entreprise ingrate et contractée.

Le réseau qui battait sous la lèvre lactée
Laissait comme le jeu d'une souple dentelle.
La vie intérieure et la sacramentelle
N'est point une entreprise à bloc et contractée.

Le réseau qui jouait sous la lèvre lactée
Faisait tout le travail d'une souple dentelle.
Car la vie éternelle et la sacramentelle
N'est point une entreprise énorme et contractée.

Le réseau qui tremblait sous la lèvre lactée
Laissait la liberté d'une souple dentelle.
La vie intérieure et la sacramentelle
N'est point une entreprise esclave et contractée.

Le réseau qui tremblait sous la lèvre lactée
Respirait la santé d'une souple dentelle.
Car la vie éternelle et la sacramentelle
N'est point une entreprise infirme et contractée.

Les solives du toit faisaient comme un arceau.
Les rayons du soleil baignaient la tête blonde.
Tout était pur alors et le maître du monde
Était un jeune enfant dans un pauvre berceau.

Chaque poutre du toit était comme un vousseau.
Les ombres de la nuit baignaient la tête ronde.
Tout était juste alors et le maître du monde
Était un jeune enfant sous un maigre cerceau.

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire
Tomber comme une ardente et tragique rosée
N'était dans cette heureuse et paisible misère
Qu'un filet transparent sous la lèvre rosée.

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire
Tomber comme une tiède et féconde rosée
N'était dans cette auberge et dans cette chaumière
Qu'un réseau rose et bleu sous une peau rosée.

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire
Tomber comme une chaude et virile rosée
N'était dans sa tendresse et sa douceur première
Qu'un souple réseau fin sous une peau rosée.

Et ce sang qui devait par un destin sévère
Couler comme une rouge et vivante rosée,
Le sang du sacrifice et le sang du Calvaire
N'était qu'un tremblement sous la lèvre arrosée.

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire
Couler comme une épaisse et fumante rosée
N'était sous le regard d'une prudente mère
Qu'un souple gonflement sous la peau reposée.

Et le jour qui passait par une énorme brèche,
Le soleil descendu dans la pauvre maison,
N'éclairait dans l'étable et dans cette humble crèche
Qu'un jeune enfant gonflé de sa jeune saison.

Et ce sang qui devait par un dur ministère
Couler comme une pure et sanglante rosée,
Le sang du sacrifice et le sang du Calvaire
N'était qu'un beau réseau de veine entrelacée.

Et ce sang qui devait par un sacré mystère
Couler comme une source et comme une rosée,
Le sang de l'offertoire et le sang du Calvaire
N'était qu'un beau réseau de veine entrecroisée.

Et le sang de la veine et le sang de l'artère,
Le même d'où devait jaillir cette rosée,
Et le sang du rachat des péchés de la terre
N'était qu'un beau réseau de veine entreposée.

Et le sang de l'aorte et le sang de ce cœur
Qui devait tant saigner pour les péchés du monde
N'était dans ces deux bras et dans la tête ronde
Que le beau tremblement d'un timide vainqueur.

Et ce sang qui devait sur un dernier Calvaire
Couler tout plein d'écume et comme une rosée,
Le sang de l'amertume et du dernier mystère
N'était qu'un beau réseau sous la lèvre amusée.

C'était un beau réseau comme un filet marin
Qu'on relève lavé de la plus basse écume.
C'était un beau filet comme un réseau salin
Qu'on relève lavé de la même amertume.

C'était un tremblement comme un filet marin
Qui se coud et découd dans une eau transparente.
C'était un gonflement comme un réseau salin
Qui se gonfle et résoud dans une onde apparente.

C'était un gonflement comme un réseau de mer
Qui se noue et dénoue au sein des grandes ondes.
C'était un tremblement comme un filet amer
Qui se joue et déjoue aux plis des vastes mondes.

C'était un gonflement comme un réseau de mer
Que l'on a retiré de la vague marine.
C'était un tremblement comme un filet amer
Que l'on a mis sécher sur la barque latine.

C'était un battement comme un réseau de mer
Qui se roule et déroule au creux des vagues rondes.
C'était un flottement comme un filet amer
Que l'on a recoulé dans les vagues profondes.

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire
Couler comme une offrande et comme une rosée,
Le dur sang du martyre et le sang funéraire
Était comme le lin d'un voile d'épousée.

Et ce sang qui devait couler sur le Calvaire
D'une quadruple plaie et d'une plaie au flanc
N'était dans la pénombre et la douce lumière
Que le réseau d'amour d'un enfant rose et blanc.

Sous une peau plus douce et frêle et transparente
Que la peau du raisin quand il devient doré,
Sous une peau plus fine et grêle et déférente
Que la peau d'un raisin humide et mordoré.

Et ce sang qui devint une épaisse liqueur
N'était qu'une fluide et transparente sève.
Et ce cœur qui devint l'inépuisable cœur
Ne poursuivait qu'un jeune et délectable rêve.

Ces veines qui devaient hors des poignets liés
Jaillir et se gonfler comme des nœuds de cordes,
Ces veines de clémence et de miséricordes
N'étaient dans l'appareil des membres déliés

Qu'un beau réseau plus fin que de fils de la Vierge,
Un filet mieux venu qu'un filet de pêcheur,
Et dans la paix et l'ombre au fond de cette auberge
Un réseau rose et bleu tremblotant de blancheur.

Sous une peau plus lisse et plus souple et plus douce
Que la peau du raisin qui mûrit sur la treille,
Sous une peau dorée et légèrement rousse
Et légèrement blonde et vivace et pareille

A la peau du raisin qui blondit sur la treille,
A l'heure où le soleil mûrit la lourde grappe,
A l'heure où le frelon et la mouvante abeille
Viennent se refléter sur le blanc de la nappe.

Et ce sang qui devait un jour sur le Calvaire
Tomber comme une pluie aux sables de la grève
N'était dans cette auberge et dans ce jeune rêve
Que l'irrigation d'une rose paupière.

L'impérial débat du jour et de la nuit
Marquait dans ce silence une invisible trêve.
Et le temps suspendu, dans cet humble réduit
Découpait les contours d'une heure chaste et brève.

Le départagement de la nuit et du jour
Sur le tracé commun marquait une heure brève.
Le déharnachement de tendresse et d'amour
Sur le parvis commun posait une humble trêve.

Le solennel débat du jour et de la nuit
Marquait dans ce silence une invisible trêve.
Et le temps suspendu, dans cet humble réduit
Découpait les contours d'une heure unique et brève.

Le départagement de la nuit et du jour
Sur le double tracé posait comme une trêve.
Le déharnachement de rudesse et d'amour
Sur le double parvis posait une heure brève.

Le solennel débat de la nuit et du jour
Au-dessus de ces fronts suspendait comme un glaive.
Le déharnachement d'allégresse et d'amour
Sur le double parvis posait une heure brève.

Le démantèlement de la nuit et du jour
Sur le double fossé jetait comme une trêve.
Et le désarmement de jeunesse et d'amour
Sur l'éternel débat jetait une heure brève.

Et ce sang qui devait sous la lance romaine
Couler comme la source aux sables du désert
N'était dans un berceau soigneusement couvert
Qu'un peu de vigilance et de tendresse humaine.

Et ce sang qui devait sur le dernier haut lieu
Pleuvoir comme la manne aux déserts de l'exode
N'était dans cette heureuse et molle période
Que l'entrelacement d'un réseau rose et bleu.

Et ce poil qui devait balayer le chemin
N'était pas même encor un peu de poil follet.
Cette barbe souillée au tribunal romain
N'était pas même une ombre et pas même un duvet.

Et cette peau tannée autant qu'un parchemin
Était comme la peau d'un raisin sur la treille,
A l'heure où le frelon et la mouvante abeille
Reviennent se poser sur le pampre romain.

Ainsi l'homme n'était qu'un petit Benjamin,
Un nouveau Benjamin sous un nouveau Joseph.
Et tout l'honneur de l'homme et tout l'espoir humain
Tenaient dans le vaisseau de cette unique nef.

Et tout l'homme n'était qu'un nouveau Benjamin,
Un nouveau Benjamin sous un nouveau Joseph.
Et tout l'avoir de l'homme et tout l'espoir humain
Tenaient en cet instant implacablement bref.

Et tout l'homme n'était qu'un dernier Benjamin,
Un dernier Benjamin sous un dernier Joseph.
Et le salut de l'homme et tout l'espoir humain
Tenaient dans le berceau de cet unique chef.

Le père nourricier était comme un grand frère.
Et ce nouveau Joseph était un frère aîné.
Mais cette autre Rachel était vraiment la mère
Et se penchait vraiment sur un fils nouveau-né.

Et ce fut là vraiment dans un double héritage
Un instant fugitif et presque insaisissable.
Et ce fut là vraiment dans un double partage
Un fils deux fois aimé deux fois impérissable.

Et tout ce sang n'était encor qu'un sang de lait
Fleuri de jeune grâce et riant de bonheur.
Et tous ces jours n'étaient encor qu'un chapelet
De bonheurs enfilés sur le fil de l'honneur.

Et tout ce sang n'était encor qu'un sang de lait
Fleuri de bonne grâce et semé de bonheur.
Et tous ces jours n'étaient encor qu'un chapelet
De beaux jours enfilés au réseau de l'honneur.

Sous le regard de l'âne et le regard du bœuf
Cet enfant reposait dans la pure lumière.
Et dans le jour doré de la vieille chaumière
S'éclairait son regard incroyablement neuf.

L'enfant levait les yeux vers les deux grosses têtes,
Promenant son regard sur ces deux monuments.
Ces voisins lui donnaient d'inconcevables fêtes,
Balançant du château comme deux bâtiments.

Balançant du fronton comme deux grands navires
Balancent des haubans et des courbes châteaux,
Quand la mer est bonace et quand les doux zéphires
S'amusent à jouer dans les porte-manteaux.

L'enfant levait les yeux vers les énormes yeux
Plus profonds et plus doux que l'énorme Océan.
Novice il contemplait dans ce miroir géant
La profondeur des mers et le reflet des cieux.

L'enfant levait les yeux vers ce miroir béant
Où se réfléchissait la bonté de ce monde.
Un amour se peignait sur la face profonde,
Noyé dans le reflet d'un palpable néant.

Le soleil qui passait par les énormes brèches
Éclairait un enfant gardé par du bétail.
Le soleil qui passait par un pauvre portail
Éclairait une crèche entre les autres crèches.

Mais le vent qui soufflait par les énormes brèches
Eût glacé cet enfant qui s'était découvert.
Et le vent qui soufflait par le portail ouvert
Eût glacé dans sa crèche entre les autres crèches

Cet enfant qui dormait en fermant les deux poings
Si ces deux chambellans et ces museaux velus
Et ces gardes du corps et ces deux gros témoins
Pour le garer du froid n'eussent soufflé dessus.

Sous le regard du bœuf et le regard de l'âne
Cet enfant respirait dans son premier sommeil.
Les bêtes calculant dedans leur double crâne
Attendaient le signal de son premier réveil.

Et ces deux gros barbus et ces deux gros bisons
Regardaient s'éclairer la lèvre humide et ronde.
Et ces deux gros poilus et ces deux gros barbons
Regardaient sommeiller le premier roi du monde.

Et ces deux mal tondus et ces sortes d'oursons
Regardaient s'éclairer la face rose et blonde.
Et ces museaux pointus et ces deux gros garçons
Regardaient respirer le premier roi du monde.

Et ces deux tard-venus et ces deux vieux garçons
Regardaient s'éclairer la face humide et fraîche.
Et tous deux s'avançant au-dessus de la crèche
Regardaient reposer le roi des nations.

Et ces deux vieux bourrus et ces parfaits notaires
Regardaient cette face internelle et profonde.
Et ces deux gros joufflus et ces protonotaires
Regardaient sommeiller le plus beau roi du monde.

Et ces pattes pelus et ces ambassadeurs
Considéraient la bouche ouverte et toute ronde.
Et ces deux gros zébus et ces deux commandeurs
Considéraient cet être où tout être se fonde.

Ainsi ces deux tortus, ainsi ces deux gros pères
Considéraient la face éblouissante et blonde.
Ainsi ces deux bossus, ainsi ces deux compères
Regardaient ce premier que tout être seconde.

Ainsi ces deux ventrus, ainsi ces beaux garçons
Contemplaient cette face épanouie et ronde.
Ainsi ces deux repus et ces beaux nourrissons
Le regardaient dormir pour le salut du monde.

Et ces avantageux et ces deux vieux grognons
Opinaient du museau vers un jeune bambin.
Et ces deux partageux et ces deux compagnons
Laissaient tomber leur nez sur ce pauvre gamin.

Et ces chapeaux pointus et ces deux esprits forts
Dominaient de très haut cet enfant ingénu.
Et ces deux yeux ouverts comme deux grands sabords
Considéraient de haut cet enfant pauvre et nu.

Et ces deux gros mafflus et ces croquemitaines
Regardaient cet enfant comme un superbe fils.
Et ces deux gros pansus et ces pleins de maïs
Regardaient le vainqueur des plus grands capitaines.

Et ces mufles savants et ces intelligences
Déploraient cet état où nous l'avons laissé.
Et ces deux pleins d'esprit et ce couple empressé
En soi-même blâmaient de telles négligences.

Et ces deux grands docteurs et ces deux bonnets d'ânes
Déploraient l'abandon où nous l'avons laissé.
Et ces deux pleins de cœur et ce couple enchâssé
Ruminaient des pensers qui fuyaient sous ces crânes.

Ainsi ces deux experts et ces fins connaisseurs,
D'un mufle balancé pesaient le divin fils.
Et ces deux courbatus et ces pleins de maïs
Faisaient les entendus et les intercesseurs.

Ainsi ces deux grisons et ces deux amateurs
D'un mufle audacieux jugeaient le fils de l'homme.
Et ces deux rebondis et ces consommateurs
Mesuraient cet enfant qui poursuivait son somme.

Ainsi ces beaux tendrons, ainsi ces fins diseurs
D'un mufle précieux jaugeaient le fils unique.
Par-devant ces messieurs commissaires-priseurs
L'enfant comparaissait dans sa pauvre tunique.

Et ces deux paysans et ces deux potentats
D'un mufle officieux pesaient le roi mon maître.
Et ces deux présidents et ces hommes d'États
Considéraient cet être où se fonde tout être.

Et ces gouvernements et ces deux majordomes
Du haut de leur museau pesaient le Grand Dauphin.
Et ces deux renchéris et ces deux museau fin
Contemplaient l'héritier des rois et des royaumes.

Et ces deux prébendés et ces deux gros chanoines
Contemplaient le seigneur du siècle et de la règle.
Et ces deux débridés et ces deux premiers moines
Contemplaient le seigneur de l'avoine et du seigle.

Et ces hommes du peuple et ces représentants
Du haut de leur grandeur pesaient ce petit frère.
Et ces hommes de tête et ces deux compétents
Du haut de leur grosseur narguaient ce petit père.

Et ces deux prévoyants et ces deux économes
Veillaient de tout leur poids sur le roi notre sire.
Et ces deux surveillants et ces deux gros bonhommes
Pensaient de tout leur poids et cherchaient à s'instruire.

Et ces deux bienveillants et ces chevau légers
Pensaient de tout leur poids et cherchaient à déduire.
Et ces hommes de bien et ces galants bergers
Dansaient de tout leur poids et cherchaient à séduire.

Et ces deux pleins de paille et ces deux présidents
D'un mufle gracieux pesaient le roi mon frère.
Et ces deux pleins d'avoine et ces deux résidents
D'un mufle astucieux interrogeaient la mère.

•

Et ces deux pleins d'astuce et ces deux gros sergents
D'un mufle soucieux pesaient le roi mon frère.
Et ces pleins de tendresse et ces pleins de misère
Faisaient les radieux et les intelligents.

Et ces deux amoureux et ces deux beaux athlètes
Jouaient leur double jeu pour ce maigre public.
Et ces deux langoureux et ces rudes ascètes
S'adoucissaient un peu pour ce jeune laïc.

Et ces hommes de poids, ces administrateurs
Dans leur double cerveau calculaient la dépense.
Et ces législateurs et ces conservateurs
Balançaient leurs beaux flancs parmi leur double panse.

Et ces hallebardiers montaient leur double garde.
Et ces pertuisaniers faisaient la double haie.
Et ces gonfalonniers arboraient leur cocarde :
Deux pennons de poils blancs coupés par une raie.

Et ces prétentieux et ces estimateurs
Voyaient de près celui que nous n'avons pas vu.
Et ces deux donateurs et ces adorateurs
Gardaient ce fils de Dieu que nous avons perdu.

Et ces laborieux et ces deux gros fidèles
Possédaient cet enfant que nous n'avons pas eu.
Et ces industrieux et ces deux haridelles
Gardaient ce fils de Dieu que nous avons vendu.

Et ces maîtres de l'homme et ces gouvernateurs
Gouvernaient cet enfant que nous n'avons pas su.
Et ces préfets de Rome et ces procurateurs
Gardaient ce fils de Dieu que nous n'avons pas pu.

Et ces deux gros bedons, ces hommes d'importance
Laissaient leur bel esprit courir la pretentaine.
Et à notre défaut et par notre inconstance
Ils veillaient cet enfant dans sa maigre futaine.

Et notre incohérence et notre inconsistance
Abandonnaient l'enfant à ces deux beaux danseurs.
Et notre suffisance et notre inadvertance
Abandonnaient l'enfant à ces deux grands penseurs.

Et notre ingratitude et notre incompétence
Abandonnaient l'enfant à ces pauvres censeurs.
Et notre turpitude et notre impénitence
Abandonnaient l'enfant à ses vrais défenseurs.

Et notre platitude et notre inexistence
Abandonnaient l'enfant à ces deux connétables.
Et notre quiétude et notre intermittence
Abandonnaient l'enfant à ces deux gros comptables.

Et ces deux estafiers et ces deux gros gendarmes
Autour du bel enfant montaient leur double garde.
Or cet enfant venu pour notre sauvegarde,
Où l'avons-nous laissé dans le fracas des armes.

Et les pauvres moutons eussent donné leur laine
Avant que nous n'eussions donné notre tunique.
Et ces deux gros pandours donnaient vraiment leur peine.
Et nous qu'avons-nous mis aux pieds du fils unique.

Avons-nous répandu les cendres de nos haines
Comme un manteau d'argent sous des pieds adorés.
Avons-nous répandu le sable de nos peines
Comme un tapis d'argent aux reflets mordorés.

Avons-nous répandu par les champs de la plaine
Notre fumier d'orgueil et d'ostentation.
Avons-nous recueilli dans l'urne grave et pleine
Les grâces de détresse et de contrition.

Avons-nous déroulé le tissu de nos jours
Sur le parvis de marbre et dans le beau jardin.
Avons-nous déroulé l'ombre de nos amours
Entre l'ombre de l'arbre et le premier gradin.

Avons-nous déroulé le fil de nos discours
Entre la porte d'or et la porte de corne.
Avons-nous déroulé l'écheveau de nos jours
Entre le premier terme et la dernière borne.

Avons-nous déroulé tout le long des sentiers
Le long défilement des soins de chaque jour.
Avons-nous apporté vers un unique amour
Des cœurs incirconcis et des êtres entiers.

Avons-nous déroulé dans les grandes allées
Le large déploiement des vœux de chaque jour.
Avons-nous concentré sur un unique amour
Le long recensement des peines révélées.

Avons-nous apporté dans un noble séjour
Le long recordement des amours et des haines.
Avons-nous fait monter sur la plus haute tour
Le vaste isolement des oublis et des peines.

Avons-nous déposé sous les pieds les plus chers
L'écheveau démêlé d'un immense concours.
Avons-nous apporté notre faible secours
Et notre aide débile à de plus pauvres clercs.

Sommes-nous revenus par un noble détour
Vers le retournement de nos jeunes années.
Pourrons-nous remonter par un dernier retour
Jusqu'au recouvrement de nos jeunes journées.

Avons-nous apporté vers un dernier séjour
Le long recolement de nos jours de jeunesse.
Avons-nous fait monter sur la plus haute tour
Le vaste isolement de nos jours de détresse.

Avons-nous déroulé le fil de nos terreurs
Entre le tribunal et le pied de la croix.
Avons-nous replié le fil de nos erreurs
Pour en désentraver les pieds du roi des rois.

Avons-nous déroulé le fil de nos amours
Entre le *Voici l'homme* et l'interrogatoire.
Avons-nous déroulé sur le seuil du prétoire
Comme un manteau d'argent le manteau de nos jours.

Avons-nous déroulé le fil de nos discours
Entre le fils de l'homme et le procurateur.
Avons-nous étendu le manteau de nos jours
Des pieds du blasphémé jusqu'au blasphémateur.

Avons-nous déroulé le fil de nos amours
Comme un écheveau d'or aux pieds du fils de l'homme.
Avons-nous déroulé le manteau de nos jours
Entre le roi des Juifs et le préfet de Rome.

Avons-nous déroulé le manteau de nos peines,
Plus profond, plus épais qu'un écheveau d'amour.
Avons-nous délivré du réseau de nos haines
Les pieds immaculés du roi du dernier jour.

Avons-nous déroulé ces toisons et ces laines,
Plus moites de regrets qu'un écheveau d'amour.
Avons-nous libéré du fatras de nos haines
Les pieds silencieux du roi du dernier jour.

Avons-nous déposé l'escabeau de nos fronts
Sous les pieds les plus chers et les plus malheureux.
Avons-nous étendu le manteau de nos vœux
Entre une face auguste et les derniers affronts.

Avons-nous étendu le manteau de nos peines
Sur l'usure et les trous d'une pauvre tunique.
Avons-nous replié le tissu de nos haines
Pour en désentraver les pieds du fils unique.

Avons-nous incliné le fronton de nos têtes
Pour servir d'escabeau sous les pieds les plus chers.
Avons-nous déroulé le manteau de nos fêtes
Pour en vêtir le pauvre en plein cœur des hivers.

Avons-nous déposé l'escabeau de nos fronts
Sous les pieds les plus chers et les plus malheureux.
Avons-nous essuyé des larmes de nos yeux
La poussière et la boue et les derniers affronts.

Avons-nous incliné l'escabeau de nos têtes
Sous les pieds les plus chers et les plus révérés.
Avons-nous revêtu du manteau de nos fêtes
Le pauvre le plus pauvre entre les plus sacrés.

Avons-nous déposé l'escabeau de nos fronts
Sous les pieds les plus chers et sous les plus sanglants.
Avons-nous essuyé des linges les plus blancs
La marque du baiser et des derniers affronts.

Avons-nous soutenu des genoux chancelants.
Les avons-nous baisés jusqu'au seuil des tombeaux.
Avons-nous soutenu les pas les plus tremblants
Et les pas les plus chers et les pas les plus beaux.

Avons-nous étendu sous des pas chancelants
Les paumes de nos mains comme des escabeaux.
Avons-nous essuyé des linges les plus blancs
Les pieds les plus souillés et les pieds les plus beaux.

Avons-nous étendu le manteau de tendresse
Sous les pieds les plus purs et sous les plus meurtris.
Avons-nous replié le tissu de paresse
Pour en désentraver les pieds de ces proscrits.

Avons-nous étendu le manteau de noblesse
Sous les pieds les plus neufs et sous les plus flétris.
Avons-nous replié le tissu de sagesse
Pour en désentraver ces pieds endoloris.

Avons-nous effeuillé la lavande et le thym
Sous les pieds les plus purs et sous les plus aimés.
Avons-nous déployé le silence latin
Sous les pieds les plus doux et les plus embaumés.

Avons-nous étendu comme un manteau de fleurs
Nos oraisons, nos vœux et nos recueillements.
Avons-nous étendu le rideau de nos pleurs
Entre le fils de l'homme et nos délaissements.

Avons-nous délavé du ruisseau de nos larmes
Ces pieds percés de clous et ces membres sanglants.
Avons-nous exposé nos reins, nos dos, nos flancs
Entre le fils de l'homme et ses quatre gendarmes.

Avons-nous essuyé de nos mouchoirs de poche
Ces yeux perdus de larme et ce front ruisselant.
Avons-nous essuyé du linge le plus blanc
Notre plus proche frère et notre ami plus proche.

Avons-nous essuyé des nappes de nos tables
Ce corps incorruptible et ce corps pantelant.
Avons-nous essuyé du linge le plus blanc
Le maître de nos rois et de nos connétables.

Avons-nous recueilli dans un dernier linceul
Ce corps incorrompu, ces membres déliés.
Avons-nous pas laissé mélancolique et seul
Ce grand corps détendu, ces jarrets dépliés.

Avons-nous recueilli dans un dernier suaire
Ce long corps dépendu, ces membres oubliés.
Avons-nous recueilli dans un drap mortuaire
Ces membres confondus, ces secrets publiés.

Avons-nous introduit la force de nos bras
Entre le dos saignant et la lourde matraque.
Valons-nous ces valets, ces varlets gros et gras
Qui gardaient leur seigneur au fond d'une baraque.

Ces deux beaux animaux retenaient leur haleine,
Tremblant de réveiller l'enfant expiatoire.
Et les touffes de buis semés de marjolaine
Achevaient d'embaumer ce premier oratoire.

Et ces deux hommes d'arme et ces vrais Bourguignons
Autour du fils de Dieu montaient une humble garde.
Et notre intermittence aidant notre mégarde,
Nous laissâmes l'enfant à ces deux gros Gascons.

Et ces deux gros dodus et ces deux bons apôtres
Auprès du divin maître avaient pris leur service.
Et ces bourgeois cossus et ces mangeurs d'épeautres
Auprès du Grand-Dauphin poursuivaient leur office.

Ainsi l'enfant dormait sous ce double museau,
Comme un prince du sang gardé par des nourrices.
Et ses amusements et ses jeunes caprices
Reposaient dans le creux de ce pauvre berceau.

L'âne ne savait pas par quel chemin de palmes
Un jour il porterait jusqu'en Jérusalem
Dans la foule à genoux et dans des matins calmes
L'enfant alors éclos aux murs de Béthléem.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier matin.
Il allait commencer quelle immense journée.
La robe du soleil, un instant détournée,
Lui versait le reflet d'un manteau de satin.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier matin.
Il allait commencer Dieu sait quelle journée.
Il allait commencer une éternelle année.
Il allait commencer quel immense destin.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier destin.
Il allait commencer quelle immense fortune.
Ainsi l'enfant dormait dans sa blonde infortune.
Il allait commencer quel immense festin.

Ainsi l'enfant dormait dans cette pénurie.
Il allait commencer quelle immense fortune.
Ainsi l'enfant dormait à côté de Marie.
Elle allait commencer quelle immense infortune.

Ainsi l'enfant dormait dans sa première aurore.
Il allait commencer quelle immense saison.
Ainsi l'enfant dormait et reposait encore
Avant de commencer quelle immense maison.

Ainsi l'enfant dormait dans son jour et son aube.
Il allait commencer le cercle de quel temps.
Il allait commencer quel immense printemps.
Comme un torrent gonflé qui pèse sur une aube,

La grâce allait peser sur le monde romain.
Et l'enfant endormi dans son jour et son aube,
Comme un prêtre vêtu de l'étole et de l'aube,
Allait appareiller pour quel nouveau chemin.

La grâce allait peser sur l'appareil humain.
Et l'enfant qui dormait aux prémisses de l'aube,
Comme un prêtre vêtu de l'étole et de l'aube,
Allait inaugurer quel appareil romain.

Ainsi l'enfant dormait aux roses de l'aurore.
Il allait commencer quelle innombrable année.
Il allait commencer quelle énorme journée.
Il allait commencer quel appareil encore.

Ainsi l'enfant dormait dans le règne herbivore.
Et la belle et la bête autour de lui veillaient.
Ainsi l'enfant dormait dans la faune et la flore
Et la belle et la bête autour de lui priaient.

Ainsi l'enfant dormait au royaume herbivore
Avant de commencer quelle immense pâture.
Ainsi l'enfant dormait dans la faune et la flore
Avant de commencer quelle immense nature.

Ainsi l'enfant dormait dans le règne herbivore.
Et la fleur et la bête autour de lui veillaient.
Et l'enfant reposait dans la faune et la flore.
Et la fleur et la bête autour de lui priaient.

Et ces deux bienveillants autour de lui veillaient.
Il allait commencer quelle immense veillée.
Et ces deux surveillants autour de lui priaient.
Il allait acquitter quelle dette impayée.

Il allait acquitter quelle innombrable dette.
Il allait enrayer l'effroyable dépense.
Il allait apporter quelle énorme recette
Dans le plateau perdu de la double balance.

Il allait regagner l'énorme récompense.
Il allait commencer l'énorme sauvetage.
Il allait nous ravoir notre énorme héritage.
Et nous faire lever l'éternelle suspense.

Il allait nous sauver dans ce commun péril.
Il allait commencer quel immense partage.
Il allait nous gagner quel immense avantage.
Il allait commencer quel éternel avril.

Ainsi l'enfant dormait comme un être créé.
Il allait commencer quelle création.
Il plaisait, il était comme un fils agréé.
Venu nous proposer quelle imitation.

Cette nacelle était comme un bateau gréé.
Nous embarquerons-nous sur cette frêle barque.
Accompagnerons-nous notre premier monarque,
Notre amiral des mers sur son bateau paré.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier sommeil.
Il allait commencer quelle sollicitude.
Ainsi l'enfant dormait dans sa béatitude.
Il allait commencer quel immense réveil.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier silence.
Il allait commencer quelle immense parole.
Ainsi l'enfant dormait dans sa jeune indolence.
Il allait commencer quelle éternelle école.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier berceau.
Il allait commencer quelle vicissitude.
Ainsi l'enfant dormait dans cette solitude
Avant de gouverner quel immense troupeau.

Ainsi l'enfant dormait sous ce premier cerceau.
Il allait commencer quelle arche d'alliance.
Ainsi l'enfant dormait sous ce premier arceau.
Il allait commencer quelle énorme audience.

Et quelle servitude et quelle obédience,
La seule qui soit libre et qui soit gracieuse.
La seule qui soit serve et qui soit précieuse.
La seule qui soit ferme et fasse obéissance.

Et quelle exactitude et quelle obéissance,
La seule qui soit libre et parle à cœur ouvert;
La seule qui soit serve et parle à découvert;
La seule qui soit ferme et fasse obédience.

Ainsi l'enfant dormait dans ce premier vaisseau.
Il allait commencer quelle innombrable nef.
Il allait devenir l'impérissable chef.
Il allait apposer l'impérissable sceau.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier repos.
Il allait commencer quel immense travail.
Ainsi l'enfant dormait dans son premier bercail.
Il allait commencer quel immense propos.

Ainsi l'enfant dormait au fond du premier somme.
Il allait commencer l'immense événement.
Il allait commencer l'immense avènement.
L'avènement de l'ordre et du salut dans l'homme.

Perdu, l'enfant dormait dans le fond de son somme.
Il allait commencer le grand gouvernement.
Il allait commencer le grand avènement,
L'avènement de Dieu dans le cœur de tout homme.

Perdu, l'enfant dormait au fond du premier somme.
Il allait commencer le grand ébranlement.
Il allait commencer le nouveau règlement.
Il allait commencer le cœur du nouvel homme.

Perdu, l'enfant dormait au fin fond de son somme.
Il allait commencer le renouvellement,
Créer le nouveau Dieu dans ce redoublement,
Créer le Fils de l'Homme au cœur du nouvel homme.

Il allait commencer quelle innovation :
Créer le nouveau siècle et la nouvelle règle.
Il allait commencer quelle importation :
Dans les anciens labours créer le nouveau seigle.

Perdu, l'enfant dormait dans ce frêle vaisseau.
Il allait commencer le grand embarquement.
Car il allait lancer sur l'énorme Océan
L'impérissable nef, ce fragile berceau.

Perdu, l'enfant dormait dans son pauvre trousseau.
Il allait commencer le grand revêtement.
L'habillement du cœur et le contentement.
Et le dévêtement d'un siècle jouvenceau.

Perdu, l'enfant dormait dans ce vaisseau de charge.
Il allait commencer le grand rechargement.
Le chargement de peine et le déchargement
De cette cargaison quand nous serons au large.

Comme dormait Moïse au bord du père Nil,
Ainsi l'enfant dormait dans son pauvre berceau.
Mais la fille du roi, dans ce commun péril,
N'était point accourue en jouant au cerceau.

Comme dormait Moïse au long du fleuve Nil,
Ainsi l'enfant perdu dormait dans son berceau.
Mais la fille du roi, qui jouait au cerceau,
N'était point accourue en ce commun péril.

Comme dormait Moïse au bord du premier Nil,
Ainsi l'enfant dormait sous ces pauvres arceaux.
Mais la fille du roi, qui jouait aux ciseaux,
N'était point accourue en ce premier péril.

Comme dormait Moïse au bord du large Nil,
Ainsi l'enfant dormait dans son pauvre trousseau.
Mais la fille du roi, qui jouait au boisseau,
N'était point accourue en ce vaste péril.

Comme dormait Moïse au gré du chaste Nil,
Ainsi l'enfant perdu dormait sous ces museaux.
Mais la fille du roi, qui jouait aux réseaux,
N'était point accourue en ce nouveau péril.

Comme dormait Moïse au fil de l'eau du Nil,
Ainsi l'enfant dormait sous ces deux damoiseaux.
Mais la fille du roi, qui chantait aux oiseaux,
N'était point accourue au bord de ce péril.

Comme dormait Moïse aux bercements du Nil,
Ainsi l'enfant dormait dans son lit de roseaux.
Mais la fille du roi, qui jouait aux fuseaux,
N'était point accourue en ce matin d'avril.

Comme l'enfant Moïse au bord du père Nil,
Ainsi l'enfant perdu dormait sous ces naseaux.
Mais la fille du roi, qui jouait aux pinceaux,
Ne saisit point l'enfant d'un geste puéril.

Comme l'enfant Moïse aux confluents du Nil,
Ainsi l'enfant dormait sous cet âne rousseau.
Mais la jeune princesse en ce lointain exil
N'était point accourue au fil de son cerceau.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier berceau.
Mais la jeune princesse aux bords d'un nouveau Nil
N'était point accourue à ce jeune babil
Avec sa robe blanche et ses rubans ponceau.

Comme dormait Moïse au giron du vieux Nil,
Ainsi l'enfant dormait sous ces deux jouvenceaux.
Leurs têtes balançaient ainsi que panonceaux.
Leurs beaux yeux poursuivaient quelque rêve subtil.

Comme l'enfant Moïse aux sables de l'Égypte,
Comme l'enfant Moïse au milieu des roseaux,
Ainsi l'enfant dormait dans cette basse crypte,
Sous ces pauvres festons et ces pauvres rinceaux.

Ainsi le gouverneur et le fils premier-né,
Ainsi l'enfant perdu dormait dans sa nacelle.
Mais la jeune princesse avec sa demoiselle
D'honneur ne veilla point sur l'enfant nouveau-né.

Ainsi le gouverneur, ainsi le fils aîné,
Ainsi le pauvre enfant dormait dans sa nacelle.
Mais la jeune princesse avec sa demoiselle
D'honneur ne veilla point sur l'enfant destiné.

Et le nouveau bambin et le nouveau Moïse
Dormait dans le recueil des grâces dispensées.
Mais la fille du roi, la princesse Héloïse,
N'était point survenue au fil de ses pensées.

Comme dormait Moïse aux rives de Memphis,
Ainsi l'enfant dormait aux rives d'Israël.
Ainsi le pauvre enfant, ainsi le divin fils
Dormait dans son berceau pour son premier Noël.

Comme dormait Moïse aux confins de Memphis,
Ainsi l'enfant dormait aux confins d'Israël.
Et du même sommeil dormait un nouveau fils
Dans un même berceau pour un nouveau Noël.

Comme dormait Moïse au pays de Memphis,
Ainsi l'enfant dormait au pays d'Israël.
Et cet autre Moïse et cet Emmanuel
Était comme un fragile et périssable fils.

Comme dormait Moïse aux temples de l'Égypte,
Ainsi l'enfant dormait au temple d'Israël.
Et ce sauveur venu dans un dernier Noël
Dormait dans cette basse et périssable crypte.

Comme dormait Moïse au secret de Memphis,
Ainsi l'enfant dormait au secret d'Israël.
Comme un nouveau Moïse ainsi ce jeune fils
Dormait dans le berceau de son jeune Noël.

Comme dormait Moïse en un frêle coffret,
Ainsi l'enfant dormait en un frêle Noël.
Il allait commencer quel immense regret.
Il allait commencer le regret d'Israël.

Ainsi l'enfant dormait dans sa première paix.
Il allait commencer quelle immense bataille.
Ainsi l'enfant dormait sous cette valetaille.
Il allait commencer quel immense procès.

Il allait commencer quelle magistrature.
Devant quel tribunal et sous quel magistrat.
Il allait commencer quelle raison d'État.
Il allait commencer quelle immense aventure.

Il allait commencer quelle mésaventure.
Il allait commencer quelle immense prudence.
Il allait commencer quelle jurisprudence.
Il allait inventer quelle bonaventure.

Il allait commencer quelle immense gageure.
Il allait commencer quel immense débat.
Il allait engager quel éternel combat.
Il allait endosser quel immense parjure.

Il allait encaisser quelle innombrable injure.
Il allait encaisser quels mauvais compliments.
Il allait essuyer les mauvais boniments
Et les effets de bras de l'homme qui conjure.

Il allait essuyer l'immense reniement
De l'homme qui blasphème et de l'homme qui jure.
Il allait écouter le sot balbutiement
Et le sot bégaiement par qui tout homme abjure.

Ainsi l'enfant dormait dans son premier oubli.
Il allait commencer quelle immense mémoire.
Il allait commencer quelle éternelle histoire,
L'histoire de tout homme en terre enseveli.

Comme dormait Moïse au bord du fil de l'eau,
Ainsi l'enfant dormait dans l'ombre enseveli.
Et déjà le bois d'orme et le bois de bouleau
Et le bois de sapin formaient son premier lit.

Ainsi l'enfant dormait sans un mot, sans un pli.
Il allait commencer l'énorme inscription.
Il allait essayer l'énorme exception,
Le long resurgement de l'homme enseveli.

Il allait supporter quelle innombrable mort.
Il allait demander quelle rémission.
Il allait opérer quelle rédemption.
Il allait affronter quel innombrable sort.

Il allait défier l'impérissable mort.
Il allait exiger quelle soumission.
Il allait demander quelle contrition.
Il allait embrasser l'insaisissable sort.

Il allait aborder l'inabordable port.
Il allait commencer l'éternelle présence.
Il allait s'évader d'une éternelle absence.
Il allait emporter l'inébranlable fort.

Il allait refonder l'impérissable Rome.
Il allait refouler quelle perdition.
Il allait demander quelle démission,
Et quel désistement dans la terre et dans l'homme.

Il allait assurer l'inébranlable Rome.
Il allait gouverner l'énorme nation.
Il allait provoquer quelle démission,
Et quel gouvernement dans le cœur de tout homme.

Il allait assumer l'héritage de Rome.
Il allait couronner quelle incarnation.
Il allait décréter quelle démission,
Et quel désistement dans le cœur de tout homme.

Il allait hériter des provinces de Rome.
Il allait affirmer sa domination.
Il allait confirmer quelle démission,
Et quel retranchement dans le cœur de tout homme.

Il allait hériter de la ville de Rome.
Il allait diluer quelle obstination.
Il allait postuler quelle démission,
Et quel renoncement dans le cœur de tout homme.

Il allait hériter de la terre et de Rome
Et de la mer violette et de l'âpre Sion.
Il allait invoquer quelle démission,
Et quel arrachement dans le cœur de tout homme.

Il allait hériter de l'empire et de Rome.
Il allait endurer quel mauvais traitement.
Il allait revêtir quel pauvre vêtement :
Il allait hériter de la terre et de l'homme.

Il allait hériter de l'antique trirème
Et des blés de Sicile et du droit de cité.
Et du Tibre latin et du pouvoir suprême.
Et des peuples couchés sous la nécessité.

Il allait hériter de Rome capitale
Et de la mer latine et des longues erreurs.
Il allait hériter des antiques terreurs
Et des retournements dans la terre natale.

Il allait hériter du monde occidental,
De celui qui se lève aux colonnes d'Hercule.
Il allait hériter d'un foudre ridicule,
Et des débarquements du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
De celui qui commence où finissait le monde.
Il allait hériter de la vague profonde
Et des refoulements du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
Des cheveux des varechs et des verts goémons.
Il allait aveugler par ces nouveaux limons
Les infiltrations du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
Et des pulsations de l'énorme océan.
Il allait annuler par cet autre néant
L'anéantissement du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
D'une vague plus lourde et d'une mer verdâtre.
Il allait consigner dans ses temples d'albâtre
L'évanouissement du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
D'une mer transparente ensemble que profonde.
Il allait enfoncer sous les plis de cette onde
Et sous cet océan le monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
D'une mer frauduleuse ensemble que profonde.
Il allait submerger sous les plis de cette onde
Et de cet océan le monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
Et des cheveux de l'algue et des longs cheveux verts,
Et des plis de la vague et des chemins ouverts
Loin du gouvernement du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
Des cheveux submergés et des longs cheveux blonds.
Et des bateaux poussés par d'autres aquilons
Hors du gouvernement du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
Et des plis de la vague et des plis du destin.
Et des peuples jaillis pour un nouveau festin
Loin des prostrations du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
D'un homme moins nerveux et d'Océans plus mornes,
D'un homme moins heureux inventé hors des bornes
Et des amusements du monde oriental.

Il allait hériter du monde occidental,
Des abîmes creusés au pied des promontoires,
Des peuples nouveau-nés jaillis loin des histoires
Et des éternités du monde oriental.

Il allait hériter d'une vague profonde
Et des écroulements et d'une mer plus glauque
Et des écrasements et d'une voix plus rauque
Et des effondrements d'un gigantesque monde.

Il allait hériter du monde occidental,
Et des barques de pêche et des vaisseaux de charge.
Il allait engloutir sous une mer plus large
Les circonspections du monde oriental.

Il allait hériter d'un royaume tendu
Comme un ballon gonflé de l'un à l'autre pôles.
Il allait hériter des palais et des geôles
Et d'un gouvernement actif et détendu.

Il allait hériter du monde occidental,
Des horizons perdus au loin des promontoires,
Et des peuples perdus au large des histoires
Et des antiquités du monde oriental.

Il allait hériter d'un royaume nouveau
Tendu de bout en bout comme une vaste tente.
Il allait hériter d'une éternelle attente.
Il allait rejaillir de l'antique caveau.

Il allait hériter d'un royaume géant.
Il allait hériter d'un monde gigantesque.
Il allait hériter de cet autre néant
Gardé par des bourreaux et de la soldatesque.

Il allait hériter de ce gouffre béant,
La destination de la terre et de l'homme.
Il allait hériter de ce couple géant,
La domination du barbare et de Rome.

Il allait hériter du monde temporel,
D'une création épaisse et gouvernée.
Il allait hériter du monde corporel,
D'une création pauvresse et prosternée.

Il allait hériter des rondes basiliques
Et du palais des rois et des pauvres cabanes.
Il allait hériter des grandes républiques
Et des peuples sacrés et des peuples profanes.

Il allait hériter de ce monde charnel,
D'une création épaisse et condensée.
Il allait hériter du monde originel,
D'une création antique et entassée.

Il allait hériter des plus vastes royaumes
Et des préfets perdus dans les gouvernements.
Il allait hériter des plus modestes chaumes
Et des peuples courbés dans les prosternements.

Il allait hériter des couronnes murales,
Des fossés, des créneaux et des retranchements.
Il allait ériger les hautes cathédrales
Sur le mouvant débris de nos arrachements.

Il allait hériter des chambres sépulcrales.
Il allait hériter de la herse et des tours.
Il allait ériger les hautes cathédrales
Sur le mouvant débris des plus fermes amours.

Il allait hériter des listes cadastrales.
Il allait hériter des plus fermes amours.
Il allait ériger les hautes cathédrales
Sur le mouvant débris du déclin de nos jours.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De la borne et du champ que nous tenons toujours.
Et des propriétés qui règnent dans les bourgs
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des champs que nous coupons et que nous recoupons,
Des prés que nous taillons et que nous retaillons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des bois que nous payons et que nous découpons,
Des lots que nous marquons et que nous démarquons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des murs que nous dressons et que nous abattons,
Des parts que nous taillons et que nous retaillons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des droits que nous coupons et que nous découpons,
Et des propriétés qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des lois que nous coupons et que nous recoupons,
Et des pénalités qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des rois que nous marquons et que nous démarquons,
Et des hérédités qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter du duché d'Aquitaine.
Il allait hériter de notre pauvre amour.
Il allait devenir le plus grand capitaine.
Et le plus besogneux des barons d'alentour.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des rois que nous posons et que nous déposons,
Des légitimités que nous acheminons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des saints que nous chômons et que nous oublions,
Et des crédulités qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des morts que nous aimons et que nous enterrons,
Et des fidélités qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des chœurs que nous chantons et que nous déchantons,
Et des docilités qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des mœurs que nous gardons et que nous désertons,
Et des moralités qu'à force nous poussons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des cœurs les plus aimés que nous avons perdus,
Des êtres les plus chers, que nous avons rendus
Au maître incontesté des hautes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des mœurs que nous réglons et que nous déréglons.
Et des infirmités que nous acheminons
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des limitations qui font tant de détours,
Et des cheminements de nos pauvres amours
Jusque sur le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Et des discernements de nos maigres labours,
Et des recreusements de nos pauvres amours
Jusque sous le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Et des recoupements de nos maigres labours,
Et des recensements de nos pauvres amours
Jusque sous le parvis des saintes cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Et du délabrement de nos pauvres dieux termes.
Il allait hériter des amours les plus fermes
Et les plus prosternés au seuil des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos pauvres chemins qui font tant de détours
Et qui se perdent tant dans leurs tours et retours
Avant de revenir au seuil des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des fils de nos sentiers qui font tant de détours
Et qui s'égarent tant parmi les alentours
Avant de remonter au seuil des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos sentiers perdus qui s'en vont dans les vignes
Et dans ces beaux vallons dont nous sommes indignes
Avant de retomber au seuil des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos maigres chemins qui s'en vont dans les pierres
Et qui flânent le long des roseaux des rivières
Avant de retourner au seuil des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des sentiers de Saint-Marc et de Saint-Jean-de-Braye,
Qui s'en vont dans la ronce et parmi l'oseraie
Avant de retomber au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos chemins véreux qui se perdent toujours
Et qui vont se nouer sur les places des bourgs
Avant de s'effiler au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos chemins pierreux qui se perdent toujours,
Et qui vont s'égarer au fond des vieux faubourgs
Avant de disparaître au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Qui nous font rois d'un jour dans un pauvre village.
Et maîtres d'un sentier dans un pauvre bailliage.
Et maîtres d'une chaise aux chœurs des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Qui nous font rois d'un jour dans un quartier de terre,
Et maîtres de marcher dans un sentier de pierre,
Et maîtres de dormir aux pieds des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des enregistrements de nos quartiers de terre,
Des délinéaments de nos sentiers de pierre,
De nos prosternements au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Et des abornements de nos pauvres vertus,
Des destitutions de nos pauvres statuts,
De nos processions au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des grands que nous craignons et que nous harcelons,
Des biens que nous gagnons et que nous morcelons,
Des morts que nous couchons au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des départagements de nos parts de misère
Et des lotissements de nos lots de poussière
Et de nos lots d'orgueil au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Des enregistrements de nos propriétés,
Des consécrations de nos humilités,
De nos retournements au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales
Qui nous font rois d'un jour dans un pauvre canton
Et maîtres d'avancer un double phaéton
Et maîtres d'une tombe au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales
Qui nous font rois d'un jour dans un dernier naufrage
Et maîtres d'un cocher et d'un pauvre équipage,
Et maîtres d'une croix au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales
Qui nous font redoutés dans un pauvre canton,
Et maîtres de l'honneur et du qu'en dira-t-on,
Et maîtres de pourrir au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos sentiers perdus qui vont dans les lilas
Et que nous parcourons solitaires et las
Avant de retomber au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos chemins perdus parmi les routes neuves
Et qui flânent perdus dans les osiers des fleuves
Avant de remonter au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos chemins perdus qui vont le long des treilles
Dans le bourdonnement des mouvantes abeilles
Avant de retourner au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos chemins perdus qui vont dans les venelles
Et parmi les jets d'eaux et parmi les tonnelles
Avant de retomber au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Et du répartement du peu que nous avons,
Et de l'encombrement du peu que nous savons,
Et des alignements des chambres sépulcrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
De nos chemins perdus qui vont dans les fraisiers
Et parmi la glycine et le long des rosiers
Avant de comparaître au pied des cathédrales.

Il allait hériter des listes cadastrales,
Et du gouvernement de ce rien que nous sommes,
Et des biens de la terre et de nous autres hommes,
Et du vieux baptistère et des ondes lustrales.

Il allait hériter des listes cadastrales
Qui nous font les premiers dans un pauvre village
Et qui nous font seigneurs sur tout le voisinage
Et même sur les bancs des chœurs des cathédrales.

Il allait démêler aux souches cadastrales
L'écheveau des contours de nos propriétés,
Le réseau des retours de nos hérédités,
Les droits que nous avons aux chambres sépulcrales.

Il allait retrouver aux souches cadastrales
Nos titres d'origine et de propriété,
Nos titres de naissance et notre hérédité,
Les parts que nous avons aux chambres sépulcrales.

Il allait retrouver aux souches cadastrales
Nos titres de créance et de fidélité,
Nos titres de finance et de finalité,
Les lots que nous avons aux chambres sépulcrales.

Il allait retrouver aux souches cadastrales
Nos titres de roture et de légalité,
Nos titres de noblesse et de fatalité,
Le droit que nous avons aux chambres sépulcrales.

Les pas des légions avaient marché pour lui.
Les voiles des bateaux pour lui s'étaient gonflées.
Pour lui les grands soleils d'automnes avaient lui.
Les voiles des bateaux pour lui s'étaient pliées.

Rome avait fait marcher les lourds légionnaires
Et le lourd bouclier et le glaive pour lui,
Et la lourde tortue. Et les durs mercenaires
Devant Rome et César et le glaive avaient fui.

C'était lui qui marchait derrière le Romain,
Derrière le préfet, derrière la cohorte.
C'était lui qui passait par cette haute porte.
Il était le seigneur d'hier et de demain.

Et les pas d'Annibal avaient marché pour lui
Du fin fond des déserts vers la porte Colline.
Jusqu'au fond des frimas les Parthes avaient fui
Sous le redoublement de la force latine.

Les éléphants d'Afrique avaient marché pour lui
Du fin fond des déserts jusqu'aux portes de Rome.
Et pour lui les soleils d'Israël avaient lui,
Du haut du Sinaï jusqu'au fin fond de l'homme.

Il allait hériter des naufrages de Rome,
Du monde divisé dans des morcellements.
Il allait hériter des naufrages de l'homme,
Du cœur subdivisé par amoncellements.

Il allait hériter des partages de Rome,
D'un empire brisé par des morcellements.
Il allait hériter des partages de l'homme,
D'un royaume épuisé par des ruissellements.

Les éléphants massus avaient marché pour lui,
Et les princes captifs et les peuples liés.
Et pour lui les soleils d'Israël avaient lui
Le long du fil du temps sur des jours oubliés.

Il allait hériter des lourds légionnaires,
Tout harnachés de fer comme des cuirassiers.
Il allait hériter des maigres mercenaires,
Tout harnachés de cuir comme des carnassiers.

Il allait hériter des lourds légionnaires,
Tout en muscles de fer comme des cuirassiers.
Il allait hériter des maigres mercenaires,
Tout en paquets de nerfs comme des carnassiers.

Il allait hériter des lourds légionnaires
Gainés dans des étuis comme des scarabées.
Il allait hériter des martyrs Macchabées.
Il allait hériter des maigres mercenaires.

Il allait hériter des peuples débonnaires
Et des peuples cruels et du peuple romain.
Il allait hériter des antiques tonnerres,
Des foudres oubliés sur le bord du chemin.

Il allait hériter des peuples centenaires,
Des peuples nouveau-nés et du peuple romain.
Il allait hériter des foudres séculaires,
Et des étonnements laissés sur le chemin.

Il allait hériter des princes débonnaires
Et des princes cruels et du peuple monarque.
Il allait hériter des princes sanguinaires
Et des peuples humains et d'Hérode tétrarque.

Il allait hériter des peuples diplomates.
Et des consternements d'un peuple sénateur.
Il allait hériter des peuples démocrates.
Et des prosternements d'un peuple donateur.

Il allait hériter des forêts séculaires
Et des déboisements laissés sur le chemin.
Il allait hériter des chênes centenaires
Et des abattements et du peuple romain.

Il allait hériter des lourds légionnaires
Tout lamellés de fer comme des scarabées.
Il allait hériter des géants Macchabées.
Il allait hériter des maigres mercenaires.

Il allait hériter des lourds légionnaires
Bardés, plaqués, lamés comme des cuirassiers.
Il allait hériter des maigres mercenaires
Battus, creusés, tendus comme des carnassiers.

Il allait hériter des lourds légionnaires
Tout bardés de métal comme de grands carabes.
Il allait hériter des cavaliers arabes.
Il allait hériter des maigres mercenaires.

Il allait hériter des lourds légionnaires
Trapus, musclés, barbus comme des cuirassiers.
Il allait hériter des maigres mercenaires
Tout tendus de tendons comme des carnassiers.

Il allait hériter des lourds légionnaires
Sanglés dans la rudesse et la force romaine.
Il allait hériter des maigres mercenaires
Noueux et ravinés comme une écorce humaine.

Et les peuples de Rome et les légionnaires
Étaient comme des chiens rompus à toute garde.
Et les hordes d'Afrique à la face hagarde
Étaient comme des loups maigres et mercenaires.

Et les peuples de Rome et les légionnaires
Sous les centurions étaient d'énormes dogues.
Et les loups de Carthage impérieux et rogues
Sous les négociants demeuraient mercenaires.

Et les hordes d'Afrique et les durs mercenaires
Se payaient d'or, d'argent, de sang et de fureur.
Et les peuples de Rome et les légionnaires
Se payaient d'avoir fait un immense empereur.

Et ces peuples brûlés et tous ces marchands d'homme
Se payaient d'avoir fait un monde mercenaire.
Mais les peuples civils et les hommes de Rome
Se payaient d'avoir fait un monde centenaire.

Et ces peuples payés, ces maigres mercenaires
Se payaient d'or, d'argent, de sang et de luxure.
Mais ces peuples profonds, les lourds légionnaires
Se payaient d'avoir fait une immense nature.

Et ces peuples véreux, les maigres mercenaires,
Se payaient d'or, d'argent, de luxe et de bavure.
Mais ces peuples terreux, les lourds légionnaires
Se payaient d'avoir fait une immense armature.

Ces peuples ramassés, ces brûlants mercenaires
Étaient comme des loups maigres et décharnés.
Ces peuples assemblés, ces lourds légionnaires
Étaient des chiens de garde ardents et acharnés.

Et ces peuples crevés, ces âcres mercenaires
Se payaient d'or, d'argent, de crimes et d'ordure.
Mais ces peuples sevrés, les grands légionnaires
Se payaient d'avoir fait une magistrature.

Les Romains préposés à la garde du monde
Étaient assis en rond devant les triples portes.
Et l'univers était une immense rotonde
Sous le gouvernement de deux mille cohortes.

Et les peuples payés en outre se frayaient
Une route de sang effroyable et profonde.
Mais les soldats romains en outre se payaient
Par le gouvernement de l'empire du monde.

Et les peuples payés en outre se frayaient
Une route d'horreur solennelle et profonde.
Mais les soldats romains en outre se payaient
Par le gouvernement de tout l'orbe du monde.

Il allait hériter des peuples mercantiles
Et du peuple nomade et des peuples marchands.
Il allait hériter des comptoirs et des champs
Et des peuples déserts et des races fertiles.

Il allait hériter des peuples inactifs
Et des peuples bourreaux et du peuple martyr.
Il allait hériter de Sidon et de Tyr.
Il allait hériter des Romains et des Juifs.

Il allait hériter des frondeurs baléares,
Du bouclier gaulois et du glaive romain.
Il allait hériter des héritiers barbares.
Il allait hériter de l'héritier latin.

Il allait hériter des cavaliers numides
Et d'Assourbanipal et de Masinissa.
Il allait hériter du rude Micipsa.
Il allait hériter des hautes Pyramides.

Et les pas d'Alexandre avaient marché pour lui,
De son jeune berceau jusqu'à sa jeune mort.
Il était le seigneur de l'un et l'autre port.
Il était le seigneur d'hier et d'aujourd'hui.

Et les pas d'Hérodote avaient marché pour lui.
Il était le seigneur de l'un et l'autre sort.
Il était le seigneur de l'une et l'autre mort.
Il était le seigneur d'hier et d'aujourd'hui.

Les pas même d'Hercule avaient marché pour lui.
Il était le seigneur de l'Averne et de Lerne,
Et de la monstrueuse et sanglante caverne,
Il était le seigneur d'hier et d'aujourd'hui.

Et les pas de Thésée avaient marché pour lui.
C'est lui qu'on attendait dans les pâles enfers.
C'est lui qu'on attendait dans l'immense univers.
Il était le seigneur d'hier et d'aujourd'hui.

Les pas de Darius avaient marché pour lui.
C'est lui qu'on attendait au fin fond de la Perse.
C'est lui qu'on attendait dans une âme disperse.
Il était le seigneur d'hier et d'aujourd'hui.

Et l'Asie et l'Europe avaient marché pour lui.
Il était le seigneur de l'un et l'autre bord.
Il était le preneur de l'un et l'autre fort
Et seul Poliorcète hier et aujourd'hui.

Les pas de la phalange avaient marché pour lui,
Du fin fond de la Thrace aux portes de la Chine.
Pour lui les vieux sapins avaient courbé l'échine.
Pour lui les vents d'hiver et d'automne avaient fui.

Et les pas de César avaient marché pour lui,
Du fin fond de la Gaule aux rives de Memphis.
Tout homme aboutissait aux pieds du divin fils.
Et il était venu comme un voleur de nuit.

Et les pas d'Alexandre avaient marché pour lui
Du palais paternel aux rives de l'Euphrate.
Et le dernier soleil pour lui seul avait lui
Sur la mort d'Aristote et la mort de Socrate.

Et les voleurs de jour et les voleurs de nuit
Ensemble aboutissaient à ce pauvre berceau.
Et les gloires d'hier et celles d'aujourd'hui
Ensemble aboutissaient à ce frêle vaisseau.

Et les voleurs de jour et les voleurs de nuit
Ensemble aboutissaient à ce pauvre trousseau.
Et les routes d'hier et celles d'aujourd'hui
Ensemble aboutissaient à ce pauvre hameau.

Et les voleurs de jour et les voleurs de nuit
Ensemble aboutissaient à cet humble tréteau.
Et les villes d'hier et celles d'aujourd'hui
Ensemble aboutissaient à ce pauvre château.

Il allait hériter du chêne de Dodone
Et des sapins d'Ithaque et des cèdres bibliques.
Il allait hériter des grandes Républiques
Et des prosternements près du bourg de Colone.

Et les pas de la Grèce avaient marché pour lui,
Des bords de l'Eurotas aux rives du Scamandre.
Et pour lui les soleils de la Grèce avaient lui
Des sources d'Aréthuse aux détours du Méandre.

Et l'antique Hellade avait marché pour lui
Des quais de Syracuse aux bords du Simoïs.
Et les derniers soleils pour lui seul avaient lui
Du haut du Taygète aux détroits de Chalcis.

L'antique Agamemnon avait marché pour lui
Du palais de son père au camp devant Aulis.
Les soleils du retour pour lui seul avaient lui
Des bords de la Troade au temple d'Éleusis.

Les rêves de Platon avaient marché pour lui
Du cachot de Socrate aux prisons de Sicile.
Les soleils idéaux pour lui seul avaient lui.
Et pour lui seul chanté le gigantesque Eschyle.

Les règles d'Aristote avaient marché pour lui
Du cheval d'Alexandre aux règles scholastiques.
Et pour lui l'ascétisme et la règle avaient lui
Des règles d'Épicure aux règles monastiques.

Les règles de Zénon avaient marché pour lui,
Des siècles détendus aux siècles ascétiques.
Et pour lui Pythagore et la règle avaient lui
Des règles de calcul jusqu'aux règles mystiques.

Il allait hériter de l'école stoïque.
Il allait hériter de l'héritier romain.
Il allait hériter du laurier héroïque.
Il allait hériter de tout l'effort humain.

Il allait hériter d'un effort séculaire.
Il allait hériter du cavalier latin.
Il allait hériter dans son premier matin
Du peuple bucolique et du peuple insulaire.

Il allait hériter d'un monde déjà fait.
Et pourtant il allait tout entier le refaire.
Il allait déborder de la cause à l'effet
Comme un fleuve déborde et gagne une autre terre.

Il allait hériter d'un monde déjà fait.
Et pourtant il allait tout nouveau le refaire.
Il allait défluer de la cause à l'effet
Comme un monde déflue et gagne une autre sphère.

Il allait hériter d'un monde déjà fait.
Et pourtant il allait tout jeune le refaire.
Il allait procéder de la cause à l'effet
Comme le Fils procède en descendant du Père.

Il allait hériter d'un monde circonscrit
Et pourtant il allait du dedans le refaire.
Comme un négociant gouverne son affaire,
Il allait gouverner les œuvres de l'esprit.

Il allait hériter d'un monde déjà vieux.
Et pourtant il allait tout enfant le refondre.
Comme un vieux paysan, avant que de répondre,
Consulte l'appareil de la terre et des cieux.

Il allait hériter d'un univers tout fait.
Et pourtant il allait tout entier le résoudre.
Comme une vieille aïeule, avant que de recoudre,
Regarde les morceaux d'un pantalon défait.

Il allait hériter dans un pauvre canton
De l'affaiblissement des plus vieux municipes.
Il allait hériter d'Aristote et Platon
Par le désistement des plus fermes principes.

Il allait hériter dans son pauvre canton
De l'annulation des plus grands municipes.
Il allait hériter de Socrate et Platon
Par l'affadissement des plus fermes principes.

Il allait hériter dans son pauvre canton
De la sénilité des plus grands municipes.
Il allait hériter d'Aristote et Platon
Par la prostration des plus fermes principes.

Dieu qui nous jugerez sur un autre cadastre
Par notre ingratitude et nos morcellements,
Dieu qui nous peserez dans ce commun désastre
Par notre platitude et nos nivellements;

ô Dieu qui rangerez sur un dernier cadastre
Nos titres d'origine et de propriété,
ô Dieu qui classerez dans ce commun désastre
Nos titres de régime et de caducité;

ô Dieu qui dresserez un bien autre cadastre
Pour nos parts de fortune et nos lotissements,
Dieu qui gouvernerez un bien autre désastre
Que nos coups d'infortune et nos terrassements;

Seigneur qui classerez pour un dernier cadastre
Nos titres de fortune et de vulgarité,
Seigneur qui rangerez dans ce commun désastre
Nos titres de rancune et de précarité;

Veuillez nous rechercher pour ce dernier cadastre
Des biens moins temporels, des titres moins vulgaires.
Veuillez nous rechercher dans ce commun désastre
Dans le surnaturel des titres moins précaires.

Veuillez nous rechercher pour ce dernier cadastre
Et pour le règlement des comptes de misères,
Veuillez nous rechercher dans ce commun désastre
Des biens qui ne soient pas nos châteaux et nos terres.

Veuillez nous rechercher de bien autres fortunes.
Veuillez nous rechercher un autre événement.
Veuillez nous retrouver des sources moins communes.
Veuillez nous préparer un autre avènement.

Veuillez nous rechercher des biens incorporels
Qui nous soient gratuits et ne soient pas de nous.
Seigneur nous n'avons rien que nos biens naturels
Et le prosternement de nos raides genoux.

Veuillez nous dépouiller de nos vieilles rancunes.
Veuillez nous revêtir de vos désarmements.
Veuillez nous ménager des rades opportunes.
Veuillez nous préparer de grands débarquements.

Veuillez nous rechercher des biens intemporels
Qui nous soient gracieux et ne soient pas de nous.
Seigneur nous n'avons rien que nos biens naturels
Et le fléchissement de nos raides genoux.

Veuillez nous dépouiller de nos vieilles fortunes.
Veuillez nous revêtir de votre pauvreté.
Veuillez nous préparer des morts moins importunes.
Veuillez nous assurer de votre sûreté.

Veuillez nous rechercher des biens surnaturels.
Seigneur nous n'avons rien que notre humble nature.
Veuillez nous dispenser des biens moins naturels.
Veuillez nous ménager votre magistrature.

Veuillez nous dépouiller de nos vieilles ordures.
Veuillez nous revêtir de votre pureté.
Veuillez nous dépouiller de nos investitures.
Veuillez nous revêtir de votre dureté.

Veuillez nous rechercher ce que nous n'avons pas.
Nous n'avons que nos cœurs et nos biens périssables.
Veuillez nous dévoiler après le dernier pas
Le long bouillonnement des eaux intarissables.

Veuillez nous procurer des biens moins temporels.
Nous n'avons que le peu qui procède de nous.
Et parmi tant d'outrage et de biens corporels
Le sillon du collier dans la peau de nos cous.

Veuillez nous rechercher ce que nous n'avons pas,
Maître des biens caducs et des impérissables.
Après le dernier jour et le dernier trépas,
Veuillez nous révéler les biens infranchissables.

Veuillez nous insérer sur un nouveau registre,
ô Dieu qui dresserez un tout autre cadastre.
ô Dieu qui paraîtrez en ce nouveau désastre
Et ne parlerez plus par la voix d'un ministre.

Veuillez nous procurer ce que nous n'avons pas.
Veuillez nous révéler, roi des biens périssables,
Après le dernier jour et le dernier trépas,
La porte et le perron des biens infranchissables.

Veuillez nous retrouver d'impérissables titres,
Dieu qui classerez tout sur un nouveau cadastre.
ô Dieu qui surgirez dans ce commun désastre,
Veuillez nous reclasser dans de nouveaux chapitres.

Veuillez nous dépouiller de nos raides fortunes.
Veuillez nous revêtir de vos contentements.
Veuillez nous éviter des morts inopportunes.
Veuillez vous contenter de nos déportements.

Il allait hériter des couronnes murales,
Des fossés, des créneaux, des encorbellements.
Des palais, des châteaux et des morcellements.
Il allait hériter des colonnes rostrales.

Il allait hériter des victoires nautiques,
De Candie et de Malte et de la mer Latine.
Il allait hériter des désastres antiques,
Et de l'écroulement des murs de Palestine.

Il allait hériter des vertes Feuillantines
Et du génie autant que de la sainteté.
Il allait hériter des frêles brigantines,
Et du tonnage autant que de la pauvreté.

Il allait hériter du plus lointain écho,
Du plus ancien tonnerre et du premier ramage.
Et de l'écroulement du plus ancien village.
Et de l'écroulement des murs de Jéricho.

Il allait hériter des suppliants antiques,
De Priam et d'Homère et des chœurs de Sophocle.
Il allait hériter du fronton et du socle
Et du vieillard aveugle et des dêmes attiques.

Il allait hériter des sables des déserts
Et des ruisseaux de lait et des ruisseaux de miel.
Et des vallons ombreux et des chemins couverts,
Et des reposements de la terre et du ciel.

Il allait hériter des vainqueurs authentiques.
Il allait hériter plus encor des vaincus.
Il allait hériter des désastres d'écus.
Il allait hériter des désastres mystiques.

Il allait hériter des victoires nautiques
Et de la grâce autant que de la liberté.
Il allait hériter des licences antiques
Et de la race autant que de la volupté.

Il allait hériter de la voile latine
Et du pays sabin et de l'orbe du monde.
Il allait hériter de la vague profonde
Et de l'écrasement d'un temple en Palestine.

Il allait hériter de la courbe nautique
Et du navire autant que de la cargaison.
Il allait hériter de la sagesse antique
Et du délire autant que de droite raison.

Il allait hériter de la prose latine,
Et du verbe latin il en ferait ses proses.
De l'églantier latin il en ferait ses roses.
Et de l'écroulement d'un temple en Palestine

Il en ferait son temple et son arche éternelle.
Des tentes d'Israël ferait son tabernacle.
Des crèches de Noël ferait son habitacle
Et sa niche de saint et sa couche charnelle.

Des reposoirs ferait toute sa résidence.
Et de notre salut ferait tous ses amours.
Et des processions qui s'en vont dans les bourgs
Ferait pour nous servir toute sa présidence.

Des reposoirs ferait sa tribune et son siège
Au dessus de la foule enfant et fraternelle.
Et des processions ferait tout son cortège
Et sa marche présente et sa marche éternelle.

Il allait hériter de la courbe nautique
Et du volume autant que de la pauvreté.
Il allait hériter de la sagesse antique
Et de l'écume autant que de la pureté.

Il allait hériter des manquements de Rome
Et du délire antique il ferait sa raison.
Il allait hériter des manquements de l'homme
Et de la lyre attique il ferait oraison.

Il allait hériter de la courbe nautique
Et du recul autant que de la flottaison.
Il allait hériter de l'appareil antique
Et du calcul autant que de simple raison.

Il allait hériter des manquements de l'homme
Et du plein et du vide et du manque et des creux.
Il allait hériter des manquements de Rome
Et du plus indigent et du plus malheureux.

Il allait hériter de la prose latine.
Il en ferait la messe et le grégorien.
Il allait hériter de la rouge églantine.
Il en ferait la rose et l'oratorien.

Il allait hériter de ce qui manque à l'homme.
Et celui qui n'a rien est qui donne le plus.
Il allait hériter de ce qui manque à Rome.
Et celui qui n'a rien fait des dons absolus.

Il allait hériter des plus antiques lèpres.
Il en ferait l'offense et le péché mortel.
Il allait hériter du plus antique autel.
Il en ferait l'autel de la messe et des vêpres.

Il allait hériter des manquements de Rome.
Et celui qui n'a rien, c'est un bel héritage.
Il allait hériter des manquements de l'homme.
Et celui qui n'a rien, c'est le plus beau partage.

Il allait hériter des métriques latines.
Il en ferait sa prose et son hymne et ses vêpres.
Il allait hériter des plus antiques lèpres.
Il en ferait l'horreur des lèpres clandestines.

Il allait hériter des manquements de l'homme.
Et celui qui n'a rien, il en hérite plus.
Il allait hériter des manquements de Rome.
Et celui qui n'a rien fait des legs absolus.

Il allait hériter des métriques latines.
Il en ferait son nombre et son rythme et ses vêpres.
Il allait hériter des apparentes lèpres.
Il en ferait l'horreur des lèpres intestines.

Il allait hériter de nos charnelles lèpres.
Il en ferait l'ordure et le péché mortel.
Il allait hériter du plus caduque autel.
Il en ferait l'autel de la messe et des vêpres.

Il allait hériter du sacrifice antique.
Il en ferait sa messe et son propre offertoire.
Il allait hériter de l'aruspice attique.
Il en ferait sa dette et son propre oratoire.

Il allait hériter de nos lèpres charnelles.
Il en ferait l'injure et la contrition,
La lèpre intérieure et la rémission,
Et la démangeaison des lèpres éternelles.

Il allait hériter de la prose latine.
Il en ferait son rite avec sa liturgie.
Il allait hériter de Rome byzantine.
Il en ferait son cadre et sa théologie.

Il allait hériter de nos lèpres charnelles.
Il en ferait l'outrage et la corruption.
Il allait hériter du temple de Sion.
Il y ferait sonner des vêpres éternelles.

Il allait hériter de la pourpre latine.
Il en ferait sa robe et sa pourpre élargie.
Il allait hériter de la loi byzantine.
Il en ferait son code et sa thaumaturgie.

Il allait hériter de l'antique noblesse.
Il allait en former une noble prière.
Il allait hériter de l'antique bassesse.
Il allait en former notre basse misère.

Il allait hériter de la Rome de brique.
Il allait hériter de la Rome de marbre.
Il allait hériter de la souche et de l'arbre.
Il allait hériter de Carthage d'Afrique.

Il allait hériter de l'antique raison.
Il en ferait sa prise, et son humble servante.
Il allait hériter de l'antique maison.
Il en ferait sa grise et sa mouvante tente.

Et des vieux tympanons il en ferait des cloches.
Et des vieux cabanons il en ferait ses temples.
Des antiques pennons il ferait des exemples.
Et des vieux gonfanons il ferait des fantoches.

Il allait hériter des manquements de Rome.
Et celui qui n'a rien, c'est un grand colportage.
Il allait hériter des manquements de l'homme.
Et celui qui n'a rien, c'est un grand sauvetage.

Il allait hériter de la voile et la rame
Et du port de commerce et de débarquement.
Il allait hériter des rudesses de l'âme
Et du port de détresse et de baraquement.

Il allait hériter des manquements humains.
Et celui qui n'a rien, c'est lui seul qui se donne.
Il allait hériter des manquements romains.
Et celui qui n'a pas, c'est lui seul qui couronne.

Il allait hériter de la rame et la voile
Et des pontons liés aux quais d'embarquement.
Il allait hériter de ce carré de toile
Et du mât qui travaille et craque un craquement.

Il allait hériter des manquements latins.
Et celui qui n'a pas, c'est lui seul qui pardonne.
Il allait hériter des antiques destins.
Et celui qui n'a pas, c'est lui qui s'abandonne.

Il allait hériter des premières murailles
Et des premiers fossés et des rois fondateurs.
Il allait hériter des consulteurs d'entrailles
Et des premiers procès et des usurpateurs.

Il allait hériter des antiques festins.
Mais il allait en faire un festin éternel.
Il allait hériter des temples clandestins.
Mais il allait en faire un temple solennel.

Il allait hériter des premières bâtisses,
Du lyrique Amphion et des rois bâtisseurs.
Il allait hériter des premiers possesseurs.
Il allait hériter des premières justices.

Il allait hériter de cette pauvre femme.
Et celui qui n'a rien, c'est lui qui donne tout.
Il allait hériter des pauvretés de l'âme.
Et celui qui n'a rien, c'est lui qui meurt debout.

Il allait hériter de l'antique bordage
Et du port militaire et des réarmements.
Il allait hériter du dernier abordage
Et de la mise à terre et des effondrements.

Il allait hériter de tout ce qui se donne,
Des tendresses de l'âme et des grâces du cœur.
Il allait hériter d'une pâle couronne
Effeuillée aux genoux d'un absurde vainqueur.

Il allait hériter des derniers successeurs.
Il allait hériter des dômes byzantins.
Il allait commencer les grands intercesseurs.
Il allait investir les comtes palatins.

Il allait hériter de tout ce qui se lègue
Et celui qui n'a rien, Jésus seul en hérite.
Il allait hériter de tout ce qu'on relègue
Et de ce qu'on méprise aux marchés du mérite.

Il allait hériter de nos états-civils.
De ceux qui nous font dire : Une vie est à nous.
Seigneur nous n'avons rien que ces portiques vils
Et le roidissement de nos roides genoux.

Il allait hériter des titres cadastraux,
De ceux qui nous font maître et seigneur de la terre
Et qui nous font régner dans des cantons ruraux
Au nom du droit civil par les mains du notaire.

Il allait hériter de nos maîtres avides,
De ceux qui nous font dire : Une science est à nous.
Seigneur nous n'avons rien que nos cartables vides
Et l'abdication de nos roides genoux.

Il allait hériter des biens paraphernaux.
Il en ferait sa dot et celle de sa mère.
Il allait hériter des palais infernaux.
Il en ferait son lot et celui de son père.

Il allait hériter des tables de mémoire.
Mais puissions-nous les perdre au jour du jugement
Comme on perd un papier qu'on avait dans l'armoire
Et qui commémorait un pauvre événement.

Il allait hériter des titres cadastraux,
De ceux qui nous font dire : Une terre est à nous.
Seigneur nous n'avons rien que nos roides genoux
Et le gouvernement de ces cantons ruraux.

Ce n'est pas de mémoire et de certificat
Que nous aurons besoin dans ce commun désastre.
Et ce n'est pas d'histoire et de raison d'État
Que nous aurons besoin pour cet autre cadastre.

Il allait hériter des cartes de la terre,
De celles qui font dire : Un royaume est à nous.
Seigneur nous n'avons rien qu'une basse misère
Et le prosternement de nos raides genoux.

Et ce n'est pas de carte et de géographie
Que nous aurons besoin dans ce commun désastre.
Et ce n'est pas de plans et de topographie
Que nous nous munirons pour ce nouveau cadastre.

Et ce n'est pas des cartes de géographies
Que nous emporterons au jour du jugement.
Et ce n'est pas des plans et des topographies
Que nous emporterons sur notre bâtiment.

Et ce n'est pas des textes d'archéologies
Que nous emporterons sur notre galéasse.
Ce n'est pas par des notes de philologies
Que nous justifierons notre vieille carcasse.

Ce n'est pas des cadrans et de mauvais compas
Que nous emporterons le jour de cette chasse.
Ce n'est pas de conserve et d'un mauvais repas
Que nous aurons empli notre maigre besace.

Ce n'est pas un fatras de physiologies
Que nous emporterons le jour de la colère.
Ce n'est pas un ramas de généalogies
Que nous emporterons pour le jour du salaire.

Et ce ne sera pas une maigre boussole
Que nous consulterons dans son morne habitacle.
Et nos pavois seront une autre banderole.
Et nos coffres seront un autre tabernacle.

Et ce n'est pas des tas de sociologies
Que nous emporterons le jour du jugement.
Et ce n'est pas des rats de bibliographies
Que nous emporterons le jour du règlement.

Et ce n'est pas des sots et des sociologues
Qui rameront pour nous sur nos pauvres trois-mâts.
Et ce n'est pas des mots et des archéologues
Qui penseront pour nous dans ces derniers frimas.

Et ce n'est pas des planches de bibliothèques
Qui trembleront pour nous le jour de la colère.
Et des recolements et des pinacothèques
Le jour du règlement et le jour du salaire.

Ce n'est pas un chorège avec des mystagogues
Qui règleront nos chœurs et conduiront nos pas.
Et ce n'est pas des clercs avec des pédagogues
Après le dernier jour et le dernier trépas.

Et ce n'est pas des bras tout pleins de catalogues
Qui rameront pour nous sur nos derniers vaisseaux.
Et ce n'est pas des cœurs tout chargés d'apologues
Qui trembleront pour nous sur nos derniers radeaux.

Ce n'est pas des savants et des anthropologues
Qui rameront pour nous sur une humble galère.
Ce n'est pas des talents doublés de psychologues,
Le jour du règlement et le jour du salaire.

Et ce n'est pas d'un scribe et de ses répertoires
Que nous nous pourvoirons le jour du jugement.
Et ce n'est pas des vœux des professeurs d'histoires
Que nous nous munirons le jour du règlement.

Et ce n'est pas de plume et de boîtes de fiches
Que nous nous armerons le jour de la colère.
Ce n'est pas de placards et ce n'est pas d'affiches,
Le jour du règlement et du dernier salaire.

Et ce n'est pas d'archive et de conservatoires
Que nous nous armerons le jour du jugement.
Et ce n'est pas des jeux des professeurs d'histoires
Que nous nous prévaudrons le jour du règlement.

Ce ne sont pas les courbes et les sismographes
Que nous invoquerons le jour du tremblement.
Et ce n'est pas l'article avec les paragraphes
Que nous invoquerons le jour du règlement.

Et ce n'est pas non plus ces pompeux cénotaphes
Qui nous introduiront dans un monde nouveau.
Et ce n'est pas non plus ces faiseurs d'épitaphes
Que nous invoquerons pour sortir du tombeau.

Et ce n'est pas leurs points et leurs alinéas
Que nous réclamerons le jour de la justice.
Et ce n'est point aussi leurs tables d'aléas
Que nous alléguerons le jour de l'armistice.

Et ce n'est point leur lettre avec leurs monogrammes
Qui nous introduiront dans un siècle nouveau.
Et ce n'est point leur sceptre avec leurs diagrammes
Que nous consulterons pour sortir du tombeau.

Ce n'est point ces rentiers et ces fonctionnaires
Qui garderont la porte au jour du jugement.
Ce n'est point ces taupiers et ces factionnaires
Qui monteront la garde au jour du règlement.

Ce n'est point ces lanciers et ces gardes du corps
Qui monteront la garde au seuil du tribunal.
Ce n'est pas ces massiers et ces portiers des morts
Qui nous allumeront notre dernier fanal.

Ce n'est point ces caissiers et ces gardes des sceaux
Qui nous feront passer de l'un à l'autre bord.
Ce n'est point ces huissiers et ces grands panonceaux
Qui nous enseigneront à sortir de la mort.

Ce n'est point ces greffiers et ces parfaits notaires
Que nous invoquerons sur les bords éternels.
Ce n'est point les dossiers de ces protonotaires
Que nous alléguerons aux bords intemporels.

Nous les aurons laissés parmi leurs glyptothèques,
Parmi leurs cendriers cherchant des poudriers.
Un autre lèvera nos lourdes hypothèques.
Un autre affranchira nos absurdes terriers.

Un autre purgera nos propres hypothèques.
Un autre lèvera nos stupides écrous.
Un autre lavera de la peau de nos cous
Le sang et le sillon des colliers extrinsèques.

Un autre lèvera des registres d'écrous
Nos prénoms et nos noms et nos états-civils.
Un autre arrachera de la peau de nos cous
Le sang et le sillon de nos colliers d'exils.

Un autre brisera les registres d'écrous.
Un autre brisera les portes de la geôle.
Un autre effacera de notre maigre épaule
La poussière et le sang descendus de nos cous.

Un autre, un Dieu rompra les registres d'écrous.
Un autre, un Dieu rompra les deux portes d'airains.
Un autre effacera de la peau de nos reins
La poussière et le sang descendus de nos cous.

Un autre arrachera ces absurdes licous.
Un autre, un triple Dieu rompra les doubles portes.
Un autre arrachera de la peau de nos cous
La strangulation de ces lanières mortes.

Un autre effacera de la peau de nos cous
Le bleuâtre sillon de nos colliers de force.
Un autre effacera de notre vieille écorce
L'antique inscription des prénoms les plus doux.

Un autre effacera de notre maigre épaule
La poussière et le sang descendus de nos cous.
Un autre effacera de l'écorce du saule
La poussière et le sang du prénom le plus doux.

Un autre effacera de nos fébriles reins
La poussière et le sang descendus de nos cous.
Un autre effacera de nos tables d'airains
La poussière et le sang du prénom le plus doux.

Un autre effacera de la peau de nos nuques
Le bleuâtre sillon de nos colliers d'écrous.
Un autre effacera de nos tables caduques
La creuse inscription du prénom le plus doux.

Un autre effacera de la peau de nos reins
Le bleuâtre sillon des vieilles disciplines.
Un autre effacera du sommet des collines
Les noms jadis creusés au fil de nos burins.

Un autre effacera de la peau de nos cous
Le bleuâtre sillon de nos colliers de force.
Un autre effacera de notre vieille écorce
La marque du carcan et les traces des clous.

Un autre effacera de nos colliers de force
La marque des seuls jougs que nous aurons portés.
Un autre effacera de notre dure écorce
La marque des seuls clous que nous aurons plantés.

Un autre effacera du revers des coteaux
La poussière et l'honneur du prénom le plus doux.
Un autre effacera de l'écorce du houx
Les noms jadis gravés au fil de nos couteaux.

Un autre effacera de nos livres de peine
La trace de la ronce et de la fleur de mai.
Un autre effacera de l'écorce du chêne
La trace du seul nom que nous ayons aimé.

Un autre effacera de nos livres de haine
La trace du chiendent, le grain de sénevé.
Un autre effacera de l'écorce du frêne
La trace du seul nom que nous ayons gravé.

Mais nul n'effacera de nos livres de peine
La trace d'un *Pater* ni celle d'un *Ave*.
Car nul n'effacera de l'écorce du chêne
La trace du tourment qui nous fut réservé.

Un autre effacera du profond de notre être
La trace du tourment que nous avons béni.
Un autre effacera de l'écorce du hêtre
La morsure du bec et la paille du nid.

Un autre effacera du secret de notre être
La trace du seul nom qui ne soit pas banni.
Un autre effacera de l'écorce du hêtre
La griffure de l'ongle et la tiédeur du nid.

Un autre écartera des sept degrés du trône
L'âpre invocation du bras le plus tendu.
Un autre effacera de l'écorce de l'aune
La creuse inscription du nom le plus perdu.

Un autre alignera ces deux qui vont ensemble.
Et c'est l'homme et la femme et l'amour et la peine.
Un autre effacera de l'écorce du tremble
Ces chiffres que liait une éternelle chaîne.

Un autre fixera dans sa première forme
Le seul être idéal qu'un âge ait déformé.
Un autre effacera de l'écorce de l'orme
La trace du seul nom que nous ayons aimé.

Et ce n'est pas les yeux de nos maîtres charnels,
Et ce n'est pas les yeux des professeurs d'histoire
Qui nous regarderont à l'interrogatoire
Quand nous serons assis sur les bancs éternels.

Et ce n'est pas les poids qu'ils ont dans leurs balances
Qui diront notre poids quand nous serons pesés.
Et ce n'est pas leurs lois et leurs équipollences
Qui feront notre loi quand nous serons jugés.

Et ce n'est pas leurs poids et leurs équivalences
Qui diront notre poids quand nous serons pesés.
Et ce n'est pas leurs lois et leurs doubles balances
Qui fixeront le sort quand nous serons dosés.

Et ce n'est pas leurs poids et leurs contre-balances
Qui pèseront alors l'ombre que nous serons.
Et ce n'est pas leurs lois et leurs prix d'excellences
Qui classeront alors le peu que nous ferons.

Ce n'est pas dans leur tente et leur salle des prix
Que tant de malheureux seront récompensés.
Ce n'est pas leurs discours savamment balancés
Qui nous ranimeront quand nous serons péris.

Ce n'est pas dans leur tente et leur salle des prix
Que le bien et le mal seront récompensés.
Ce n'est pas leur musique et leurs pas cadencés
Qui nous révoqueront quand nous serons péris.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs salles des prix
Que nous autres pécheurs prendrons nos récompenses.
Ce n'est point vers leur face et vers leurs maigres panses
Que nous apporterons notre pauvre débris.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs salles des prix
Que nous autres faillis réglerons nos dépenses.
Ce n'est point vers leur face et leurs augustes panses
Que nous apporterons notre pauvre mépris.

Et ce n'est pas non plus à monsieur le préfet
Que nous apporterons le peu que nous ferons.
C'est vers une autre cause et vers un autre effet
Que nous rapporterons le rien que nous serons.

Et ce n'est pas leurs poids posés dans leurs balances
Qui pèseront la poudre et la cendre et les vers.
Et ce n'est pas leurs lois et leurs équipollences
Qui doseront le sort de l'immense univers.

Ce ne sont pas des bras tout chargés de Digestes
Qui rameront pour nous sur nos derniers vaisseaux.
Ce ne sont pas ces preux et ces porte-boisseaux
Qui nous rattraperont avec leurs manifestes.

Ce ne sont pas des bras tout chargés de Pandectes
Qui rameront pour nous sur nos derniers trois-mâts.
Ce ne sont pas ces gueux et ces porte-hamacs
Qui nous rattraperont avec leurs analectes.

Ce ne sont pas des bras tout chargés de glossaires
Qui rameront pour nous sur nos derniers radeaux.
Ce ne sont pas ces bleus et ces porte-badauds
Qui nous rattraperont des mains des garnisaires.

Ce ne sont pas des bras tout chargés de lexiques
Qui rameront pour nous sur une frêle barque.
Ce n'est pas leurs discours, fussent-ils syntaxiques,
Qui plaideront pour nous près du plus grand monarque.

Et ce n'est pas des bras pleins de dictionnaires
Qui rameront pour nous sur nos derniers trois-mâts.
Et ce n'est pas des jeux pleins de fonctionnaires
Qui nous réchaufferont dans ces derniers frimas.

Et ce n'est pas leurs poids dans des cages de verre
Qui pèseront le sang qui fut versé pour nous.
Ce n'est pas leur balance avec des caoutchoucs
Qui pèsera le sang versé sur le Calvaire.

Et ce n'est pas leurs poids chez les pharmaciens
Qui pèseront l'offense et le péché mortel.
Et ce n'est pas leurs lois chez les praticiens
Qui laveront le sang sur le dernier autel.

Et ce n'est pas leurs poids dans les laboratoires
Qui pèseront la chute et la rédemption.
Et ce n'est pas leurs lois dans les conservatoires
Qui fermeront la lutte et la contrition.

Et ce n'est pas leurs poids dans leurs laboratoires
Qui pèseront l'orgueil et la contention.
Et ce n'est pas leurs lois dans leurs conservatoires
Qui fermeront le seuil sur la prescription.

Ce n'est pas leurs bocaux chez les pharmaciens
Qui recevront le sang qui fut versé pour nous.
Ce n'est pas leurs locaux chez les praticiens
Qui recevront le pli de nos humbles genoux.

Ce n'est pas leurs balances de pharmaciens
Qui diront notre poids quand nous serons pesés.
Ce n'est pas leurs sentences de praticiens
Qui diront notre sort quand nous serons dosés.

Ce n'est pas leurs balances de précision
Qui diront notre poids quand nous serons pesés.
Ce n'est pas leur sentence et leur décision
Qui diront notre sort quand nous serons dosés.

Ce n'est pas l'apophthegme et les concisions
Qui diront le seul mot quand nous serons pesés.
Ce n'est point des calculs que nous invoquerons
Le jour que nous serons offerts et adjugés.

Ce n'est pas les articles du Code civil
Que nous invoquerons dedans cette détresse.
Nos regards connaîtront un bien autre péril.
Nos regards chercheront une autre forteresse.

Ce n'est pas les articles du Code pénal
Que nous invoquerons dans ce dernier combat.
Nos regards connaîtront un autre Tribunal.
Nos regards chercheront un bien autre Avocat.

Et ce n'est pas de toge et de robe et de toques
Que nous nous couvrirons dans cet abaissement.
Et ce ne sera pas ces porteurs de breloques
Que nous invoquerons pour ce redressement.

Et ce n'est pas du Code et de ses accessoires
Que nous nous couvrirons dans ce recueillement.
Et non plus du Codex et de ses balançoires
Que nous aurons couvert notre dépouillement.

Et nos yeux chercheront pour l'âme scélérate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
Le maternel manteau d'une illustre Avocate.

Et nos yeux chercheront pour l'âme candidate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
L'éblouissant manteau d'une jeune Avocate.

Et nos yeux chercheront pour l'âme renégate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
Le manteau de vertu d'une grande Avocate.

Et nos yeux chercheront pour l'âme lauréate
Une autre couverture, un autre couvrement.
Et nos yeux chercheront pour ce recouvrement
Le manteau de candeur d'une belle Avocate.

Advocata nostra, ce que nous chercherons,
C'est le recouvrement d'un illustre manteau.
Et spes nostra, salve, ce que nous trouverons,
C'est la porte et l'accès d'un illustre château.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs lits d'ambulance
Que nous nous coucherons pour notre éternité.
Ce n'est pas dans leur poudre et leur pulvérulence
Que nous retournerons dans notre inanité.

Ce n'est pas leurs délais et leurs atermoiements
Qui nous ajourneront le jour du dernier jour.
Ce n'est pas les relais de leurs apitoiements
Le jour du dernier terme et du dernier amour.

Et ce n'est pas leurs drogues de pharmaciens
Qui guériront le mal dont nous sommes perclus.
Et ce n'est pas leurs morgues de praticiens
Qui fermeront le seuil dont nous sommes exclus.

Un autre écartera des sept degrés du trône
L'âpre adjuration des bras les plus tendus.
Un autre effacera de l'écorce de l'aune
Jusqu'au tracé des noms que nous avons perdus.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs lits d'ambulance
Qu'on recoudra les bords d'une affreuse morsure.
Ce n'est pas leur chloral coupé de somnolence
Qui nous endormira cette affreuse blessure.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs lits d'ambulance
Le jour du dernier jour, que nous serons laissés.
Ce n'est point par leur drogue et dans leur somnolence
Que nous achèverons nos rêves de blessés.

Ce n'est pas des degrés de leur amphithéâtre
Que descendra le verbe et la péroraison.
La pièce se jouera pour un autre théâtre.
Le rideau tombera sur une autre saison.

Ce n'est pas des degrés de leur amphithéâtre
Que montera l'hommage et la triple oraison.
La pièce se jouera pour un autre théâtre.
Le rideau tombera sur une autre maison.

Ce n'est pas dans leur tente et leurs lits d'ambulance
Et dans leur appareil que nous serons pansés.
Ce n'est pas par leurs soins que seront dispensés
Les sceaux du dernier jour et du dernier silence.

Ce n'est pas leurs danseurs et leurs porte-sellettes
Qui nous apporteront une aide fraternelle.
Ce n'est pas leurs valseurs et leurs porte-palettes
Qui nous dessineront une image éternelle.

Ce n'est pas leurs masseurs et leurs porte-amulettes
Qui passeront pour nous devant le divin juge.
Ce n'est pas leurs brosseurs et leurs porte-épaulettes
Qui seront ce jour-là notre unique refuge.

Ce n'est point leurs caissiers et leurs porte-cassettes
Qui passeront pour nous devant le divin juge.
Ce n'est point leurs lanciers et leurs porte-musettes
Qui seront notre garde et notre beau refuge.

Ce n'est pas leurs *moyens* et leur jurisprudence
Que nous invoquerons dans l'éternel débat.
Ce n'est pas leur sagesse et même leur prudence
Que nous évoquerons dans l'éternel combat.

Ce n'est pas leurs massiers et leurs porte-serviettes
Qui passeront pour nous devant le divin juge.
Ce n'est pas leurs huissiers et leurs porte-mazettes
Qui seront notre asile et notre beau refuge.

Ce n'est point leurs museaux, fussent-ils symboliques,
Qui se seront penchés sur le divin enfant.
Ce n'est point leurs naseaux, fussent-ils bucoliques,
Qui se seront penchés sur un roi triomphant.

Ce n'est pas leurs dossiers, fussent de procédure,
Que nous emporterons sur nos maigres épaules.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudure,
Qui nous gouverneront de l'un à l'autre pôles.

Ce n'est pas leurs dossiers, fût-ce de procédure,
Que nous emporterons sur notre maigre dos.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudure,
Qui nous gouverneront sur nos derniers radeaux.

Ce n'est pas leurs dossiers, fussent de procédures,
Que nous emporterons sur nos débiles reins.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudures,
Qui nous feront des lois et nos tables d'airains.

Ce n'est pas leurs dossiers, fussent de procédure,
Qui nous conserveront nos premiers parchemins.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudure,
Que nous élèverons sur nos fragiles mains.

Ce n'est point leurs dossiers et leurs vases d'ordure
Que nous emporterons dans nos derniers demains.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent de procédure,
Qui nous gouverneront dans nos derniers chemins.

Ce n'est pas leurs dossiers, fussent de procédure,
Que nous emporterons aux rives éternelles.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudure,
Qui nous cuirasseront nos barques solennelles.

Ce n'est pas leurs dossiers, fussent de procédure,
Que nous emporterons aux rives éternelles.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudure,
Qui nous cuirasseront nos épaves charnelles.

Ce n'est pas leurs dossiers, fussent de procédure,
Qui nous épargneront les derniers châtiments.
Ce n'est pas leurs aciers, fussent-ils de soudure,
Qui nous cuirasseront nos derniers bâtiments.

Ce n'est pas leurs tableaux, fussent de concordance,
Qui nous accorderont quand nous serons discords.
Ce n'est pas leurs bedeaux et leurs maîtres de danse
Qui nous feront vivants quand nous serons des morts.

Ce n'est pas leurs tableaux, fussent de concordance,
Qui nous établiront nos suprêmes accords.
Ce n'est pas leurs badauds et leurs maîtres de danse
Qui nous feront danser quand nous serons des morts.

Ce n'est pas leurs greniers, fussent-ils d'abondance,
Qui nous conserveront les septuples froments.
Ce n'est pas leurs paniers et leurs maîtres de danse
Qui nous feront danser dans nos derniers moments.

Ce n'est pas leurs archets et leurs maigres cadences
Qui nous emporteront, au pied du dernier fort.
Ce n'est pas les déchets de leurs maîtres de danses
Qui nous enlèveront, au seuil du dernier port.

Ce n'est pas leurs cachets et leur antipyrine
Qui nous auront nourri notre pauvre carcasse.
Ce n'est pas les déchets de leur maigre farine
Qui nous feront ramer sur notre galéasse.

Ce n'est pas ces cadets et leurs salles d'attente
Qui nous accrocheront au creux du dernier fort.
Ce n'est pas ces baudets chacun portant sa tente
Qui nous apporteront aux quais du dernier port.

Ce n'est pas ces cadets en soufflant dans leur voile
Qui nous accrocheront sur le dernier rebord.
Ce n'est pas ces baudets et leurs tentes de toile
Qui nous emporteront dans un dernier effort.

Ce n'est pas leurs godets et leurs poudres de plâtre
Qui nous feront grimper le long du dernier fort.
Ce n'est pas leurs genoux et leurs coudes d'albâtre
Qui nous feront ramer au seuil du dernier port.

Ce n'est pas leur gondole et leurs joueurs de flûtes
Qui sauront nous poser sur un fragile bord.
Ce n'est pas leur boussole et leurs porte-volutes
Qui sauront nous trouver le lieu du dernier Nord.

Et ce n'est pas leurs poids et leurs doubles pesées
Qui diront notre poids dans une autre balance.
Et ce n'est pas leurs lois et leurs billevesées
Qui briseront le sceau des lèvres du silence.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a tissées.
Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a hissées.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a tendues.
Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a pendues.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a rendues.
Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de misère
Parce que c'est Jésus qui les a détendues.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière
Parce que Jésus-Christ nous les avait prêtées.
Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de misère
Parce que Jésus-Christ les avait arrêtées.

Et nous ne fierons rien qu'aux verbes de prière
Parce que Jésus-Christ les avait entendus.
Et nous ne fierons rien qu'aux verbes de misère
Parce que Jésus-Christ les avait dépendus.

Et nous ne fierons rien qu'aux vergues de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a clouées.
Et nous ne fierons rien qu'aux vergues de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a nouées.

Et nous ne fierons rien qu'aux vergues de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a croisées.
Et nous ne fierons rien qu'aux vergues de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a toisées.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a carguées.
Et nous ne fierons rien qu'aux cordes de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a raguées.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles de prières
Parce que c'est Jésus qui nous les a léguées.
Et nous n'enfilerons que de basses rivières
Parce que c'est Jésus qui nous les a draguées.

Et nous ne fierons rien qu'aux palmes de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a fleuries.
Et nous ne fierons rien qu'aux palmes de misère
Parce que c'est Jésus qui les a défleuries.

Et nous ne fierons rien qu'aux palmes de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a données.
Et nous ne fierons rien qu'aux palmes de misère
Parce que c'est Jésus qui les a couronnées.

Et nous ne fierons rien qu'aux grâces de prière
Parce que c'est Jésus qui nous les a tendues.
Et nous ne fierons rien qu'aux grâces de misère
Parce que c'est Jésus qui nous les a rendues.

Et nous ne nous fierons qu'aux grâces de prière
Parce qu'elle est du maître et du seigneur Jésus.
Et nous ne nous fierons qu'aux grâces de misère
Parce qu'elle est du Père et du Fils absolus.

Et ce n'est pas les voix des professeurs d'histoires,
(Il ne s'agira plus de voter, mes enfants),
Et ce n'est pas les voix des professeurs de gloires
Que nous alléguerons dans nos accablements.

Et ce n'est pas les voix des maîtres de mémoires
Qui classeront les purs avec les triomphants.
Et ce n'est pas les poids des maîtres de grimoires
Que nous invoquerons dans ces événements.

Et ce n'est pas les voix des professeurs d'histoires
Qui classeront le juste avec les triomphants.
Et ce n'est pas les poids des maîtres de grimoires
Que nous invoquerons pour nos avènements.

Et nous ne fierons rien qu'aux voiles éternelles
Parce que c'est Jésus qui nous les a tendues.
Et nous ne fierons rien aux attaches charnelles
Parce que Jésus-Christ nous les a détendues.

Et nous ne nous fierons qu'aux vergues éternelles
Parce que c'est Jésus qui nous les a pendues.
Et nous ne fierons rien aux manœuvres charnelles
Parce que Jésus-Christ nous les a dépendues.

Et nous sommes tombés dans le filet de Pierre
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait tendu.
Et nous avons gardé d'avoir un cœur de pierre
Parce que c'est Jésus qui nous l'a défendu.

Et nous avons brûlé la bûche de Noël
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait fendue.
Et nous avons aimé ce peuple d'Israël
Parce qu'Anne et Marie en était descendue.

Et nous sommes tombés dans le filet de Pierre
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait tendu.
Et nous n'avons pas pu garder un cœur de pierre
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait fondu.

Et ce ne sera pas ces frêles greluchons
Qui nous adorneront le jour du jugement.
Et ce ne sera pas leurs pauvres balluchons
Qui nous équiperont le jour du tremblement.

Et ce ne sera pas ces frêles greluchons
Qui nous adorneront le jour du jugement.
Et ce ne sera pas leurs pauvres balluchons
Qui nous transporteront notre humble chargement.

Et ce ne sera pas ces frêles greluchons
Qui nous adorneront le jour du jugement.
Et ce ne sera pas leurs pauvres balluchons
Qui nous transporteront notre emménagement.

Et ce ne sera pas ces savants petits-maîtres
Qui nous adorneront le jour du jugement.
Et ce ne sera pas ces lamentables êtres
Qui nous équiperont le jour du tremblement.

Et ce n'est pas ces fils et ces jeunes gandins
Qui nous adorneront le jour de la colère.
Et ce ne sera pas ces genets et ces daims,
Le jour du règlement et le jour du salaire.

Et ce ne sera pas leurs illustres travaux
Qui nous adorneront le jour de la colère.
Et ce ne sera pas ces poneys et ces veaux,
Le jour du dernier prix et du dernier salaire.

Et ce ne sera pas leur double ventricule
Qui nous fera bondir le sang de notre cœur.
Et ce ne sera pas leur double clavicule
Qui mettra notre épaule au genou du vainqueur.

Et ce ne sera pas leurs doubles oreillettes
Qui nous feront bondir le sang de notre cœur.
Et ce ne sera pas leurs savantes layettes
Qui mettront un enfant dans les stalles du chœur.

Et ce ne sera pas ces chefs du protocole
Qui nous introduiront dans un siècle plus beau.
Ce n'est pas ces barbons et ces maîtres d'école
Qui nous aligneront au sortir du tombeau.

Ce n'est pas ces huissiers et ces introducteurs
Qui nous introduiront dans un siècle plus beau.
Ce n'est pas ces massiers et ces ordonnateurs
Qui nous aligneront au sortir du tombeau.

Ce n'est pas ces boursiers et ces grands amateurs
Qui nous introduiront dans un monde nouveau.
Ce n'est pas ces peaussiers et ces profanateurs
Qui nous aligneront dans un dernier caveau.

Ce n'est pas ces glaciers et ces amateurs d'art
Qui nous introduiront dans un siècle plus beau.
Ce n'est pas ces placiers et ces vendeurs de lard
Qui prendront notre graisse au sortir du tombeau.

Ce n'est pas ces merciers et ces vendeurs de nard
Qui nous embaumeront notre vieille carcasse.
Ce n'est pas ces taupiers et ces vendeurs de fard
Qui nous ravaleront la peau de notre face.

Ce n'est pas ces sorciers et ces appariteurs
Qui nous feront entrer par la centrale porte.
Ce n'est pas ces sourciers et ces solliciteurs
Qui nous ranimeront notre carcasse morte.

Et ce ne sera pas ces maîtres corroyeurs
Qui feront un tapis des laines du troupeau.
Ce n'est pas ces brossiers et ces maîtres tanneurs
Qui sauront nous tanner le cuir avec la peau.

Et ce ne sera pas ces maigres donateurs
Qui seront à genoux dans le coin du tableau.
Et ce ne sera pas ces pauvres armateurs
Qui lanceront la barque errante au fil de l'eau.

Ce n'est pas ces lanciers et ces parfaits notables
Qui veilleront sur nous le jour de cette veille.
Ce n'est pas ces caissiers et ces parfaits comptables
Qui payeront pour nous le jour de cette paye.

Et nous sommes tombés dans le filet de Pierre
Parce que c'est Jésus qui nous l'avait lancé.
Et nous n'avons pas pu garder ce cœur de pierre
Parce que Jésus-Christ nous l'avait dépensé.

Ce n'est pas leurs longs doigts et leurs ongles limés
Qui nous arracheront des griffes du destin.
Ce n'est pas les reliefs de leur maigre festin
Qui ravitailleront des soldats décimés.

Ce n'est pas leurs beaux doigts et leurs ongles limés
Qui nous arracheront des griffes du destin.
Ce n'est pas les reliefs de leur maigre festin
Qui nous rassasieront nos ventres abîmés.

Ce n'est pas leurs doigts fins et leurs ongles limés
Qui nous arracheront des griffes du destin.
Ce n'est pas les reliefs de leur maigre festin
Qui nous redresseront nos corps inanimés.

Ce n'est pas leur doigt mince et leurs ongles limés
Qui nous arracheront des griffes du destin.
Ce n'est pas les reliefs de leur maigre festin
Qui nous ranimeront nos corps désanimés.

Ce n'est pas leurs moiteurs qui chercheront nos fièvres
Parmi les orangers et les myrtes épais.
Ce n'est pas leurs museaux qui chercheront nos lèvres
Pour venir y poser notre baiser de paix.

Ce n'est pas leurs tiédeurs qui chercheront nos fièvres
Parmi les néfliers et les myrtes épais.
Ce n'est pas leurs museaux qui chercheront nos lèvres
Pour venir nous donner notre baiser de paix.

Ce n'est pas leurs candeurs qui trouveront nos lèpres
A l'ombre des pommiers et du péché mortel.
Ce n'est pas leurs museaux qui chanteront nos vêpres
Dans le dernier jardin sur le dernier autel.

Ce n'est pas leurs fadeurs qui trouveront nos fièvres
Parmi les cognassiers et les myrtes épais.
Ce n'est pas leurs museaux qui trouveront nos lèvres
Pour y placer enfin notre baiser de paix.

Ce n'est pas ces galants et ces parfaits gandins
Qui viendront nous chercher dans notre pourriture.
Ce n'est pas ces chalands et ces beaux muscadins
Qui viendront nous chercher dans la boue et l'ordure.

Ce n'est pas ces flamants et ces manche à balais
Qui nous balayeront notre vieille demeure.
Et ce ne sera pas ces grotesques valets,
Le jour du dernier terme et de la dernière heure.

Et ce ne sera pas ces maigres échassiers
Qui viendront nous porter notre pauvre besace.
Et ce ne sera pas ces pauvres carnassiers
Qui viendront nous manger notre maigre carcasse.

Et ce ne sera pas ces maigres besaciers
Qui porteront pour nous nos sacs de pénitence.
Et ce ne sera pas ces pauvres grimaciers,
Le jour de la détresse et de l'omnipotence.

Et ce ne sera pas ces pauvres plumassiers
Qui referont le lit de notre inadvertance.
Et ce ne sera pas ces maigres terrassiers,
Le jour de la justice et de la compétence.

Ce n'est pas ces plumeaux et ces manche à balais
Qui nous balayeront le seuil de notre porte.
Ce n'est pas ces grimauds et ces parfaits valets
Qui nous repouilleront notre dépouille morte.

Ce n'est pas ces marmots et ces manche à balais
Qui nous balayeront le devant de notre âme.
Et ces diseurs de mots et ces parfaits valets
Qui nous inclineront aux pieds de Notre Dame.

Et ce ne sera pas ces maîtres de relais
Qui nous feront courir notre dernière poste.
Et ce ne sera pas ces maîtres des délais
Qui feront consumer le dernier holocauste.

Ce n'est pas ces faquins et ces nobles varlets
Qui nous introduiront dans la vieille demeure.
Ce n'est pas ces coquins et ces maîtres de l'heure
Qui nous introduiront dans le dernier palais.

Et ce ne sera pas ces maîtres enquesteurs
Qui viendront nous chercher dans la tombe où nous sommes.
Et ce ne sera pas ces maîtres requesteurs,
Quand nous ne serons plus que de la cendre d'hommes.

Et ce ne sera pas ces nobles terrassiers
Qui viendront nous chercher dans la terre où nous sommes.
Et ce ne sera pas ces nobles poudriers,
Quand nous ne serons plus que de la poudre d'hommes.

Et ce ne sera pas ces maîtres des requêtes
Qui nous requêteront combien nous sommes vils.
Et ce ne sera pas ces maîtres des enquêtes
Qui nous enquêteront dans nos états-civils.

Et ce ne sera pas ces maîtres des requêtes
Qui nous requêteront dans les blés et les vignes.
Et ce ne sera pas ces maîtres des enquêtes
Qui nous remontreront que nous sommes indignes.

Et ce ne sera pas ces maîtres d'éloquence
Qui parleront pour nous dans les derniers tournois.
Et ce ne sera pas ces gens de conséquence
Qui nous harnacheront notre dernier harnois.

Et ce ne sera pas ces maîtres d'éloquence
Qui plaideront pour nous dans un dernier débat.
Et ce ne sera pas ces guerriers en vacance
Qui se battront pour nous dans un dernier combat.

Et ce ne sera pas ces maîtres du barreau
Qui plaideront pour nous dans un dernier procès.
Et ce ne sera pas ces valets de bourreau
Qui viendront nous crever notre dernier abcès.

Ce n'est pas leurs courants et leur haute fréquence
Qui nous fera jaillir le sang de nos artères.
Ce n'est pas leur bavette et leur grandiloquence
Qui viendra nous chercher dans nos tacites terres.

Ce n'est pas ces portiers et ces grands-chambellans
Qui nous feront passer par la dernière porte.
Ce n'est pas ces courtiers avec leurs bras ballants
Qui nous ramasseront notre dépouille morte.

Ce n'est pas ces courtauds et ces portiers-consignes
Qui nous feront passer dans nos appartements.
Ce n'est pas ces rustauds et ces gardes-insignes
Qui viendront nous chercher dans les départements.

Ce n'est pas ces badauds et ces messieurs très dignes
Qui viendront nous chercher dans notre pourriture.
Ce n'est pas ces bedeaux et ces porte-bouture
Qui viendront nous chercher dans nos blés et nos vignes.

Et ce ne sera pas ces maîtres des requêtes
Qui nous aligneront dans la dernière ligne.
Et ce ne sera pas ces maîtres des enquêtes,
Sous nos derniers drapeaux et sous un divin signe.

Ce n'est pas ces portiers et ces grands-chambellans
Qui nous feront passer dans la première chambre.
Ce n'est pas ces courtiers avec leurs bras ballants,
Par la porte de corne et par la porte d'ambre.

Ce n'est pas ces portiers et ces grands-chambellans
Par la porte d'ivoire et la porte de corne.
Ce n'est pas ces courtiers avec leurs bras ballants,
Par la porte de chêne et par la porte d'orne.

Ce n'est pas ces portiers et ces grands-chambellans
Qui nous feront tourner le coin de cette borne.
Ce n'est pas ces courtiers avec leurs bras ballants,
Par la porte de hêtre et par la porte d'orne.

Ce n'est pas ces portiers et leurs clefs dans le dos
Qui nous feront sauter la dernière serrure.
Ce n'est pas ces courtiers et ces porte-ferrure
Qui nous ramasseront les cendres de nos os.

Une autre, une autre clef nous ouvrira la porte.
Un autre porte-clefs en a tout un trousseau.
Un autre gardien-chef sous le dernier vousseau
Regarde, et pense encore au lac de la Mer Morte.

Une autre, une autre clef, faite d'une autre sorte,
Nous réintégrera dans le premier berceau.
Un vieux avec sa barbe, assis sous un arceau,
Regarde, et pense encore aux bords de la Mer Morte.

Une autre, une autre clef, ouvrant une autre porte,
Nous laissera passer. Un maître de péniche,
Un vieux à barbe blanche assis dans une niche
Regarde, et pense encore au lit de la Mer Morte.

Ce n'est pas leurs onguents et leurs pots de tisanes
Qui nous ravaleront une carcasse usée.
Ce n'est pas leurs ferments et leurs amours profanes
Qui réanimeront l'âme désabusée.

Ce n'est pas ces drapiers et ces porte-rideaux
Qui viendront nous border dans notre dernier lit.
Ce n'est pas ces fripiers et ces porte-cadeaux
Qui réanimeront un corps enseveli.

Ce n'est pas ces tripiers et ces porte-boyaux
Qui viendront démêler le fil de nos entrailles.
Ce n'est pas ces pompiers et ces porte-tuyaux
Qui viendront nous chercher parmi nos funérailles.

Ce n'est pas ces tripiers et ces porte-boyaux
Qui viendront dévider le fil de nos entrailles.
Ce n'est pas ces taupiers et ces porte-hoyaux
Qui viendront nous chercher parmi nos funérailles.

Ce n'est pas ces croupiers et ces porte-râteaux
Qui nous ramasseront sur un dernier tapis.
Ce n'est pas ces troupiers et ces derniers képis
Que l'on verra passer sur les derniers plateaux.

Ce n'est pas ces lanciers et ces porte-couronnes
Qui viendront nous chercher dans notre monument.
Ce n'est pas ces messiers et ces porte-colonnes
Qui viendront nous chercher dans notre bâtiment.

De plus chastes Vertus et non pas moins luronnes
Viendront nous réveiller dans notre monument.
De plus augustes mains et non pas moins patronnes
Viendront nous relever dans notre bâtiment.

De plus hautes vertus et un peu moins baronnes
Viendront nous réveiller dans notre monument.
Des saintes bien en cour et non pas moins patronnes
Viendront nous relever dans notre bâtiment.

Ce n'est pas ces drapiers et ces porte-rideaux
Qui viendront nous fermer notre dernière alcôve.
Mais la foi qui nous garde et la foi qui nous sauve
Saura nous ramasser sur nos derniers radeaux.

De plus chastes vertus un peu moins mijaurées
Viendront nous ramasser dans notre pourriture.
De plus augustes mains un peu moins dédorées
Viendront nous ramasser dans la lèpre et l'ordure.

Ce n'est pas ces gabiers et ces porte-lanternes
Qui viendront nous veiller dans notre dernier lit.
Ce n'est pas ces troupiers et ces porte-gibernes
Qui réanimeront un être enseveli.

Ce n'est pas leurs barbiers et leur savon moderne
Qui nous feront le poil, et le cuir et la peau.
Et ce ne sera pas leurs pavillons en berne
Qui nous remplaceront notre unique drapeau.

Et ce ne sera pas ces portiers de caserne
Qui nous installeront dans nos casernements.
Et ce ne sera pas ces portiers de taverne
Qui nous installeront dans nos gouvernements.

Et ce ne sera pas ces buveurs de falernes
Qui nous remplaceront le vin du dernier jour.
Et ce ne sera pas ces buveurs de sauternes,
Le vin du dernier sang et du dernier amour.

Et ce ne sera pas ces buveurs d'ambroisies
Qui nous remplaceront le vin du dernier jour.
Et ce ne sera pas leurs bouteilles moisies,
Le vin du sacrifice et du dernier amour.

Et ce ne sera pas ces buveurs d'ambroisies
Qui nous remplaceront le vin du dernier jour.
Et ce ne sera pas leurs bouteilles choisies,
Le sang du sacrifice et du dernier amour.

Et ce ne sera pas ces garçons d'abattoir
Qui nous ramasseront le sang du dernier jour.
Et ce ne sera pas ces valets de comptoir
Qui nous ramasseront notre dernier amour.

Et ce ne sera pas ces maîtres de lavoir
Qui sauront nous laver notre vieille guénille.
Et ce n'est pas ces fils d'une illustre famille
Qui descendront pour nous la pente du guévoir.

Et ce ne sera pas ces maîtres de dortoir
Qui viendront nous border dans des lits de prison.
Et ce n'est pas ces fils d'une illustre maison
Qui viendront nous chercher dans notre dépotoir.

Et ce ne sera pas ces princes du grattoir
Qui nous remplaceront une autre signature.
Et ce ne sera pas leurs cordons en sautoir
Qui nous rattacheront notre double nature.

Et ce ne sera pas ces fils d'apothicaires
Qui nous ramasseront sur le bord d'un trottoir.
Et ce ne sera pas ces mornes antiquaires
Qui nous ramasseront au bas d'un accotoir.

Et ce ne sera pas ces hauts fonctionnaires
Qui nous ramasseront le long d'un décrottoir.
Et ce ne sera pas ces sots factionnaires
Qui heurteront la porte en levant le heurtoir.

Et ce ne sera pas leur traitement externe
Qui nous fera sortir de notre pourriture.
Mais la foi qui nous sauve et seule nous discerne
Saura nous retrouver dans la poudre et l'ordure.

Et ce ne sera pas par leur usage externe
Que nous nous lèverons de notre pourriture.
Mais la foi qui nous sauve et seule nous discerne
Saura nous retrouver dans la fange et l'ordure.

Et ce ne sera pas leurs boîtes de conserve
Qui feront notre espoir et notre nourriture.
Mais la foi qui nous sauve et seule nous conserve
Saura nous retrouver dans cette pourriture.

Et ce ne sera pas leur extrême réserve
Qui fera notre règle et notre nourriture.
Mais la foi qui nous sauve et seule nous conserve
Saura nous retrouver dans cette pourriture.

Et ce ne sera pas leur suprême élégance
Qui nous fera laisser le peu que nous savons.
Et ce ne sera pas leur extrême arrogance
Qui nous fera baisser les yeux que nous avons.

Ce n'est pas leur tutelle et leurs augustes bourdes
Qui nous déplaceront la borne du chemin.
Ce n'est pas leur chandelle et leurs lanternes sourdes
Qui nous remplaceront le soleil de demain.

Et ce n'est pas leur bore et leurs vapeurs de soufre
Qui viendront nous blanchir de nos abjections.
Et ce n'est pas leur chlore et leurs objections
Qui viendront nous tirer du fond du dernier gouffre.

Et ce n'est pas leur bore et leurs vapeurs de soufre
Qui viendront nous blanchir nos derniers ossements.
Et ce n'est pas leur chlore et leurs exhaussements
Qui viendront nous tirer du fond du dernier gouffre.

Ce n'est pas leurs talus et leurs adossements
Qui feront un rempart à notre humble poussière.
Et ce ne sera pas ces porte-gibecière
Qui nous ramasseront nos derniers ossements.

Ce n'est pas leurs saluts et leurs endossements
Qui payeront pour nous le jour de la contrainte.
Et ce ne sera pas ces professeurs de crainte
Qui nous ramasseront nos derniers ossements.

Et ce ne sera pas ces porteurs de contraintes
Qui payeront pour nous le jour de la saisie.
Et ce ne sera pas ces professeurs d'étreintes,
Le jour de la quittance ou de l'apostasie.

Et ce ne sera pas parmi leurs labyrinthes
Que nous égarerons les pas que nous ferons.
Et ce ne sera pas en suivant leurs empreintes
Que nous disperserons le peu que nous serons.

Et ce ne sera pas dans leurs maigres enceintes
Que nous rassemblerons notre dernier débris.
Et ce ne sera pas ces professeurs d'astreintes
Qui viendront nous chercher dans notre grand Paris.

Et ce ne sera pas leurs pauvres fantaisies
Qui nous feront entrer dans un siècle plus beau.
Et ce ne sera pas leurs plates frénésies
Qui nous feront marcher au sortir du tombeau.

Et ce ne sera pas leurs plates poésies
Qui nous introduiront dans un siècle nouveau.
Et ce ne sera pas leurs pauvres hérésies
Qui viendront nous chercher dans le dernier caveau.

Et ce ne sera pas leurs maigres fantaisies
Qui guideront nos pas vers un siècle nouveau.
Et ce ne sera pas leurs plates frénésies
Qui viendront nous chercher dans un dernier caveau.

Et ce ne sera pas parmi leurs aphasies
Que nous rechercherons le Verbe nouveau-né.
Et ce ne sera pas leurs paronomasies
Qui nous baptiseront notre Verbe incarné.

Et ce ne sera pas parmi leurs aphasies
Que nous rechercherons le Verbe couronné.
Et ce ne sera pas leurs paronomasies
Qui nous baptiseront le Verbe unique-né.

Et ce ne sera pas parmi leurs aphasies
Que nous rechercherons le nom du mois de mai.
Et ce ne sera pas leurs paronomasies
Qui nous indiqueront le nom du bien aimé.

Et ce ne sera pas leurs tonneaux d'ambroisie
Qui nous remplaceront le vin du dernier jour.
Et ce ne sera pas leurs fleurs de malvoisie,
Le vin du dernier sang et du dernier amour.

Et ce ne sera pas à leurs analgésies
Que nous demanderons l'oubli de la douleur.
Et ce ne sera pas à leurs anesthésies,
L'oubli de la souffrance et l'oubli du malheur.

Et ce ne sera pas leurs palingénésies
Qui nous réveilleront d'entre les pâles morts.
Et ce ne sera pas leurs hyperesthésies
Qui nous feront sentir le plus horrible mors.

Et ce ne sera pas parmi leurs amnésies
Que nous rechercherons la plus haute mémoire.
Et ce ne sera pas dans leurs Polynésies
Que nous rechercherons le temple de la gloire.

Et ce ne sera pas dans leurs paralysies
Que nous irons chercher le jeu de notre coude.
Et ce ne sera pas dans leurs cendres de soude
Que nous irons laver nos pâles jalousies.

Et ce ne sera pas dans leurs paralysies
Que nous rechercherons le jeu de notre nuque.
Et ce ne sera pas dans leurs hydropisies
Que nous retrouverons une force caduque.

Et ce ne sera pas dans leurs hydropisies
Que nous retrouverons le sang de notre ventre.
Et ce ne sera pas dans leurs hypocrisies
Que nous retrouverons notre axe et notre centre.

Et ce ne sera pas dans leurs paralysies
Que nous rechercherons le jeu de nos genoux.
Et nous ne mettrons pas dans leurs apostasies
L'appareil de ce cœur qui ne bat que pour vous.

Et ce ne sera pas dans leurs Aphrodisies
Que nous irons veiller un misérable feu.
Et ce ne sera pas dans leurs Dionysies
Que nous demanderons ce que c'est que d'un Dieu.

Et ce ne sera pas dans leur Papouasie
Que nous rechercherons ce que c'est qu'un haut lieu.
Mais c'est sur un haut lieu de l'éternelle Asie
Que nous avons connu ce que c'est que d'un Dieu.

Et ce ne sera pas parmi leur Caucasie
Que nous irons chercher un temple de la gloire.
Mais c'est beaucoup plus près et dans notre Austrasie
Que nous avons connu nos temples de mémoire.

Et ce ne sera pas parmi leur Malaisie
Que nous irons chercher une âme plus profonde.
Et ce ne sera pas parmi leur Silésie
Que nous irons placer la flèche unique au monde.

Mais c'est beaucoup plus près, dans notre plate Beauce,
Que nous avons dressé la flèche inimitable.
Et c'est ici tout près, dans une étroite fosse,
Que viendra nous chercher notre grand connétable.

Et ce ne sera pas parmi leurs hérésies
Que nous rechercherons notre dernier destin.
Et ce ne sera pas dans leurs Mélanésies
Que nous verrons lever notre dernier matin.

Et ce ne sera pas dans leur Micronésie
Qu'on nous convoquera pour un dernier festin.
Mais c'est beaucoup plus près, dans notre Tunisie,
Que nous avons connu le grand saint Augustin.

Et ce ne sera pas dans une île lointaine
Qu'on sonnera pour nous notre suprême glas.
Mais c'est beaucoup plus près, et dans notre Lorraine,
Que nous avons connu le grand saint Nicolas.

Et ce ne sera pas ces faussement paternes
Qui nous remplaceront un père paternel.
Et ce ne sera pas leurs antiques lanternes
Qui nous remplaceront le soleil éternel.

Et ce ne sera pas leurs lampadaires ternes
Qui nous remplaceront un soleil solennel.
Et ce ne sera pas leurs grimaces paternes
Qui nous remplaceront notre père éternel.

Et ce ne sera pas ces simili faux frères
Qui nous remplaceront un frère fraternel.
Et ce ne sera pas leurs simili misères
Qui nous remplaceront un ventre maternel.

Et ce ne sera pas leurs simili misères
Qui nous introduiront aux siècles absolus.
Et ce ne sera pas ces simili faux frères
Qui nous remplaceront notre frère Jésus.

Et ce ne sera pas ces simili baigneurs
Qui nous introduiront aux climats absolus.
Et ce ne sera pas ces simili seigneurs
Qui nous remplaceront notre seigneur Jésus.

Et ce ne sera pas ces simili fraudeurs
Qui nous introduiront aux sources résolues.
Et ce ne seront pas ces simili grandeurs
Qui nous introduiront aux grandeurs absolues.

Et ce ne sera pas leurs simili tendresses
Qui nous remplaceront un mot de notre mère.
Et ce ne sera pas leurs simili détresses
Qui nous remplaceront une auguste misère.

Et ce ne sera pas leurs simili caresses
Qui nous remplaceront les yeux de notre mère.
Et ce ne sera pas leurs simili détresses
Qui nous remplaceront une juste misère.

Et ce ne sera pas leurs savants aqueducs
Qui nous remplaceront une source tarie.
Et ce ne sera pas leurs miracles caducs
Qui nous remplaceront notre mère Marie.

Et ce ne sera pas dans leurs bateaux-lavoirs
Qu'on nous effacera la tache originelle.
Et ce ne sera pas parmi leurs abreuvoirs
Que nous étancherons notre fièvre charnelle.

Seule vous le savez nos soirs du mois de mai
Ne valent pas le quart de vos plus durs décembres.
Et notre plus beau soir et le plus embaumé
N'est qu'un pâle reflet de vos mornes novembres.

Et ce ne sera pas ces suprêmes gandins
Qui viendront nous chercher sous nos couches d'humus.
Et ce ne sera pas ces genets et ces daims
Qui viendront nous chanter un dernier orémus.

Et ce ne sera pas ces maîtres de dédains
Qui viendront nous chercher sous nos couches d'humus.
Et ce ne sera pas ces professeurs soudains
Qui viendront nous sonner un dernier angélus.

Et ce ne sera pas ces allumeurs de gaz
Qui viendront nous chercher dans nos pâles ténèbres.
Ce n'est pas Joachaz et ce n'est pas Achaz
Qui viendront nous chercher sur nos couches funèbres.

Et ce ne sera pas ces pâles allumeurs
Qui nous éblouiront de l'éclat de leurs becs.
Et ce ne sera pas sur le banc des rameurs
Que nous nous chaufferons au feu de ces cœurs secs.

Et ce ne sera pas ces pâles rétameurs
Qui nous radouberont notre dernier vaisseau.
Et ce ne sera pas ces pâles embaumeurs
Qui nous restitueront notre premier berceau.

Et ce ne sera pas leurs pâles reverbères
Qui nous jalonneront notre dernier chemin.
Et ce ne sera pas leurs vertus exemplaires
Qui nous embaumeront notre dernier demain.

Et ce ne sera pas à leur sens des affaires
Que nous aurons recours dans notre économat.
Et ce ne sera pas à leurs calorifères
Que nous demanderons de nous faire un climat.

Ce n'est pas leur entente et leur sens des affaires
Qui rameront pour nous sur nos derniers trois-mâts.
Et ce ne sera pas à leurs calorifères
Que nous nous chaufferons dans ces derniers frimas.

Et ce ne sera pas à leur goût des affaires
Que nous fierons nos cœurs et notre économie.
Et ce ne sera pas à leurs calorifères
Que nous réchaufferons une peine endormie.

Et ce ne sera pas ces maigres donateurs
Qui viendront nous chercher dans nos pâles ténèbres.
Et ce ne sera pas ces lourds ordonnateurs
Qui nous encadreront dans leurs pompes funèbres.

Et ce ne sera pas ces beaux archéologues
Qui viendront nous chercher dans nos pâles décombres.
Et ce ne sera pas ces savants mystagogues
Qui viendront nous tirer du royaume des ombres.

Et ce ne sera pas ces parfaits nettoyeurs
Qui viendront nous chercher parmi les détritus.
Et ce ne sera pas ces maîtres fossoyeurs
Qui nous réciteront notre dernier *Agnus*.

Et ce ne sera pas ces auteurs délicats
Qui viendront nous chercher dans nos derniers humus.
Et ce ne sera pas ces savants candidats
Qui nous réciteront notre dernier *Deus*.

Et ce ne sera pas ces robes d'avocats
Qui viendront nous chercher dans nos derniers humus.
Et ce ne sera pas ces parfaits renégats
Qui forceront pour nous les portes du blocus.

Ce n'est pas ces penseurs et ces hommes d'États
Qui viendront nous chercher dans notre insuffisance.
Et ce ne sera pas ces hardis potentats
Qui nous mettront jamais au chemin de plaisance.

Et ce ne sera pas ces courtauds de boutiques
Qui viendront nous chercher dans notre négligence.
Et ce ne sera pas ces marquis authentiques
Qui nous mettront jamais au chemin d'allégeance.

Et ce ne sera pas ces maîtres parfumeurs
Qui viendront nous trier d'entre nos immondices.
Et ce ne sera pas ces chercheurs de blandices
Qui viendront nous trier de nos mauvaises mœurs.

Et ce ne sera pas ces maigres chiffonniers
Qui viendront nous trier les déchets de nos corps.
Et ce ne sera pas ces grêles nautonniers
Qui viendront nous tirer d'entre les pâles morts.

Et ce ne sera pas ces hommes d'importance
Qui viendront ramasser notre dernier débris.
Ce n'est pas leur jactance et leur intermittence
Qui viendra nous chercher dans notre vieux Paris.

Et ce ne sera pas ces gens de conséquence
Qui viendront ramasser notre corps et notre âme.
Et ce ne sera pas ces maîtres d'éloquence
Qui viendront nous chercher aux pieds de Notre Dame.

Et ce ne sera pas ces gens d'extrêmes goûts
Qui viendront nous chercher dans notre inconsistance.
Ce n'est pas leur jactance et leur belle prestance
Qui viendra nous chercher dans le fond des égouts.

Et ce ne sera pas leurs vieux fonds de citerne
Qui nous remplaceront une source profonde.
Et ce ne sera pas ces premiers rois du monde
Qui nous feront passer la dernière poterne.

Et ce ne sera pas ces restants de citerne
Qui nous remplaceront une source d'eau vive.
Et ce ne sera pas leur pâle défensive
Qui nous fera passer la dernière poterne.

Et ce ne sera pas ces égouts de citerne
Qui nous remplaceront une source profonde.
Et ce ne sera pas ces illustres du monde
Qui nous feront passer la dernière poterne.

Seule, nous le savons, une dure offensive
Nous livrera la porte, et le pont, et la herse.
Seule, nous le savons, une rude lessive
Lavera les effets de ce double commerce.

Seule, nous le savons, une dure offensive
Nous livrera la porte et le pont du fossé.
Seule, nous le savons, une rude lessive
Lavera le restant de ce double passé.

Seule, nous le savons, une dure offensive
Nous livrera la porte et le pont du fossé.
Seule, nous le savons, une rude lessive
Effacera les pas de l'ombre du passé.

Et ce ne sera pas ces chasseurs de casquettes
Qui nous emporteront dans leurs maigres carniers.
Et ce ne sera pas ces maîtres des requêtes
Qui viendront nous chercher dans nos pauvres charniers.

Et ce ne sera pas ces chasseurs de casquettes
Qui nous emporteront parmi leurs gibecières.
Et ce ne sera pas ces maîtres des enquêtes
Qui nous feront lever de nos mornes glacières.

Et ce ne sera pas ces colleurs d'étiquettes
Qui poseront sur nous la dernière formule.
Et ce ne sera pas ces chasseurs de conquêtes
Qui pèseront pour nous le gramme et le scrupule.

Et ce ne sera pas ces courtiers de basoches
Qui régleront pour nous l'ordre et la procédure.
Et ce ne sera pas ces chercheurs d'anicroches
Qui viendront nous chercher dans le trouble et l'ordure.

Et ce ne sera pas ces chasseurs de casquettes
Qui nous emporteront parmi leurs gibecières.
Et ce ne sera pas ces joueurs de raquettes
Qui viendront nous chercher dans nos humbles poussières.

Et ce ne sera pas ces élégants bancroches
Qui nous enseigneront ce que c'est que marcher.
Et ce ne sera pas ces candides fantoches
Qui nous enseigneront ce que c'est que pécher.

Et ce ne sera pas ces essayeurs de roches
Qui nous enseigneront l'ordre de la matière.
Et ce ne sera pas leurs cinquantuples croches
Qui nous réveilleront dans notre cimetière.

Et ce ne sera pas ces découpeurs de roches
Qui nous révéleront le secret de matière.
Et ce ne sera pas ces essayeurs de croches
Qui nous réveilleront dans notre cimetière.

Et ce ne sera pas tous ces vide-goussets
Qui payeront pour nous de l'argent de nos poches.
Et ce ne sera pas tous ces tourneurs de broches
Qui nous enseigneront un ordre que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces passe-lacets
Qui payeront pour nous le jour du dernier terme.
Et ce ne sera pas ces frotteurs d'épiderme
Qui nous enseigneront un terme que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces lace-corsets
Qui nous arracheront de la dernière étreinte.
Et ce ne sera pas ces porteurs de contrainte
Qui nous enseigneront un terme que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces cache-corsets
Qui nous arracheront d'un autre embrassement.
Ce n'est pas leurs cordons et leur enlacement
Qui nous enseigneront le seul nœud que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces petits poucets
Qui nous arracheront d'un autre enlacement.
Et ce n'est pas leur botte et leur entassement
Qui nous enseigneront le seul pas que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces petits poucets
Qui nous apporteront des bottes de sept lieues.
Et ce ne sera pas ces nouveaux Barbe-Bleues
Qui nous enseigneront un meurtre que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces petits poucets
Qui nous arracheront de la maison de l'ogre.
Ce n'est pas leur boussole et ce n'est pas leur dogre
Qui nous enseignera le seul nord que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces petits poucets
Qui nous installeront dans une autre chaumière.
Ce n'est pas leurs cailloux et leur pauvre lumière
Qui nous enseigneront un château que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces petits poucets
Qui nous installeront dans la candeur première.
Ce n'est pas leurs cailloux et leur pauvre lumière
Qui nous enseigneront un jardin que je sais.

Et ce ne sera pas tous ces petits poucets
Qui nous transporteront dans de plus nobles cieux.
Ce n'est pas leur lumière et leur main sur les yeux
Qui nous enseigneront notre dernier palais.

Et ce ne sera pas ces portiers d'anicroches
Qui nous transporteront dans un unique lieu.
Et ce ne sera pas tous ces courtiers bancroches
Qui nous enseigneront à marcher devant Dieu.

Et ce ne sera pas tous ces déménageurs
Qui nous installeront notre dernier ménage.
Et ce ne sera pas ces maîtres ménageurs
Qui feront notre firme et notre patronage.

Et ce ne sera pas ces porteurs de sacoches
Qui nous introduiront par la porte d'érable.
Et ce ne sera pas ces amateurs de croches
Qui nous enseigneront un chœur inaltérable.

Et ce ne sera pas ces gros déménageurs
Qui nous emporteront notre pauvre ménage.
Et ce ne sera pas tous ces maîtres-nageurs
Qui rameront pour nous dans le dernier naufrage.

Et ce ne sera pas ces montants de guichets
Qui nous encaisseront notre pauvre recette.
Et ce ne sera pas ces fraudeurs de péchés
Qui nous décaisseront l'argent de notre dette.

Et ce ne sera pas dans leurs étuis-musettes
Qu'ils nous transporteront le pain de chaque jour.
Et ce ne sera pas dans leurs sacs d'amusettes
Que nous transposerons notre dernier amour.

Et ce ne sera pas dans leurs étuis-musettes
Que nous transporterons le pain du dernier jour.
Et ce ne sera pas dans leurs sacs d'amusettes
Que nous transposerons notre premier amour.

Et ce ne sera pas tous ces Petits Poucets
Qui nous arracheront d'un grave enchaînement.
Et ce n'est pas leur trône et leur avènement
Qui nous arrachera la chaîne que je sais.

Et ce ne sera pas ces héros d'antichambres
Qui nous introduiront dans un dernier réduit.
Et ce ne sera pas ces simili Sicambres
Qui nous feront passer dans le dernier déduit.

Et ce ne sera pas ces héros de bastilles
Qui nous feront passer la Moselle et la Sambre.
Et ce ne sera pas ces marchands de pastilles
Qui nous feront passer dans un dernier décembre.

Ce n'est pas ces cutters et ces chasse-marées
Qui viendront nous chercher dans un sauvage port.
Et ce ne sera pas leurs troupes chamarrées
Qui viendront nous lever d'une sordide mort.

Et ce ne sera pas tous ces caquets bons becs
Qui nous remplaceront le triple *Gloria*.
Et ce ne sera pas tous leurs salamalecs
Qui nous remplaceront un *Ave, Maria*.

Et ce ne sera pas ces illustres blancs-becs
Qui nous remplaceront le triple *Hosanna*.
Et ce ne sera pas tous leurs salamalecs
Qui nous remplaceront un *Salve, regina*.

Et ce ne sera pas leurs illustres bons mots
Qui nous remplaceront une auguste parole.
Et ce ne sera pas ces beaux maîtres d'école
Qui viendront nous chercher dans nos derniers hameaux.

Et ce ne sera pas ces diseurs de bons mots
Qui nous remplaceront une illustre parole.
Et ce ne sera pas dans leurs maisons d'école
Que nous apporterons l'oubli de tous les maux.

Et ce ne sera pas ces faiseurs de bons mots
Qui nous remplaceront une antique parole.
Et ce ne sera pas ces beaux maîtres d'école
Qui viendront nous chercher au fin fond des hameaux.

Et ce ne sera pas leurs vagues hyperboles
Qui nous remplaceront un authentique Verbe.
Et ce ne sera pas leurs outils agricoles
Qui nous auront lié notre éternelle gerbe.

Et ce ne sera pas ces amateurs de mots
Qui nous remplaceront l'auguste parabole.
Et ce ne sera pas leur comice agricole
Qui nous remplacera notre jour des Rameaux.

Et ce ne sera pas ces inventeurs de gestes
Qui viendront nous chercher nos corps involontaires.
Et ce ne sera pas tous ces complémentaires
Qui viendront nous chercher nos déplorables restes.

Et ce ne sera pas ces débiteurs de gestes
Qui viendront nous chercher nos corps élémentaires.
Et ce ne sera pas tous ces supplémentaires
Qui viendront nous chercher nos lamentables restes.

Et ce ne sera pas ces professeurs de gestes
Qui nous ramasseront nos corps sans commentaires.
Et ce ne sera pas tous ces parlementaires
Qui nous recueilleront nos misérables restes.

Et ce ne sera pas ces raisonneurs de gestes
Qui nous ramasseront nos corps héréditaires.
Et ce ne sera pas tous ces réglementaires
Qui viendront nous chercher nos périssables restes.

Et ce ne sera pas ces connaisseurs de gestes
Qui viendront nous chercher dans nos plus pauvres terres.
Et ce ne sera pas tous ces propriétaires
Qui viendront nous chercher nos détestables restes.

Et ce n'est pas leur chlore et leurs bains sulfureux
Qui viendront nous blanchir notre pauvre carcasse.
Et ce ne sera pas ces faiseurs de grimace
Qui viendront nous chercher quand nous serons affreux.

Et ce ne sera pas ces fâcheux prétendants
Qui banderont un arc dans le palais d'Ulysse.
Et ce ne sera pas ces fameux intendants
Qui boiront la lumière et le vin du calice.

Et ce ne sera pas ces fâcheux prétendants
Qui banderont un arc dans le palais d'Ulysse.
Et ce ne sera pas ces fameux intendants
Qui boiront l'amertume et le sang du calice.

Et ce ne sera pas ces fâcheux prétendants
Qui banderont un arc dans le palais d'Ulysse.
Et ce ne sera pas ces fameux intendants
Qui boiront la poussière et le sang du calice.

Et ce ne sera pas ces grêles soupirants
Qui feront le pourchas de cette illustre veuve.
Et ce ne sera pas ces frêles aspirants
Qui s'en iront lutter dans les roseaux du fleuve.

Et ce ne sera pas ces grêles soupirants
Qui feront le pourchas d'une faussement veuve.
Et ce ne sera pas ces frêles aspirants
Qui pourront triompher dans la dernière épreuve.

Et ce ne sera pas ces grêles soupirants
Qui feront le pourchas d'une censément veuve.
Et ce ne sera pas ces frêles aspirants
Qui seront revêtus de la tunique neuve.

Et ce ne sera pas ces grêles soupirants
Qui feront le pourchas d'une prudente veuve.
Et ce ne sera pas ces frêles aspirants
Qui seront revêtus d'une naissance neuve.

Et ce ne sera pas ces grossiers soupirants
Qui verront le pourchas de la plus fine toile.
Et ce ne sera pas ces grossiers aspirants
Qui verront se lever la plus candide étoile.

Et ce ne sera pas ces grossiers prétendants
Qui verront le pourchas d'une faussement toile.
Et ce ne sera pas ces grossiers intendants
Qui rangeront le mât d'avec la toile à voile.

Et ce ne sera pas ces grossiers soupirants
Qui verront le pourchas d'une prudente toile.
Et ce ne sera pas ces grossiers aspirants
Qui verront se lever le plus candide voile.

Et ce ne sera pas ces brumeux prétendants
Qui feront le pourchas d'une autre Pénélope.
Et ce ne sera pas ces fumeux intendants
Qui sauront se sortir de l'antre du Cyclope.

Ce n'est pas ces préteurs et ces inaccessibles
Qui nous introduiront dans un dernier État.
Ce n'est pas ces questeurs et ces inamovibles
Qui nous feront entrer dans le dernier sénat.

Ce n'est pas ces galants et ces beaux ténébreux
Qui viendront nous chercher dans notre turpitude.
Ce n'est pas ces savants et ces maîtres d'étude
Qui viendront nous chercher quand nous serons affreux.

Ce n'est pas leur peau mate et leur face polie
Qui viendra nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur peau plate et leur effarement
Qui viendra nous lever notre mélancolie.

Ce n'est pas leur peau grasse et leur lèvre jolie
Qui viendra nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur peau basse et leur effleurement
Qui viendra nous lever notre mélancolie.

Ce n'est pas un poignard dans une panoplie
Qui combattra pour nous un suprême combat.
Et ce ne sera pas leur éternel débat
Qui viendra nous lever notre mélancolie.

Ce n'est pas ces nerveux et ces beaux soupirants
Qui viendront nous chercher dans nos dépositoires.
Et ce ne sera pas nos professeurs d'histoires
Qui feront le cortège et déferont les rangs.

Ce n'est pas ces verveux et tous ces museaux secs
Qui viendront nous chercher dans nos anciens espaces.
Et ce ne sera pas nos professeurs de grecs
Qui régleront la pompe et marqueront les places.

Et ce ne sera pas tous ces télépathiques
Qui viendront nous chercher dans notre isolement.
Et ce ne sera pas tout leur affolement
Qui pourra soulever nos membres apathiques.

Ce n'est pas ces fameux prestidigitateurs
Qui viendront nous chercher dans notre éloignement.
Et ce ne sera pas tout leur besognement
Qui les empêchera d'être des amateurs.

Ce n'est pas ces fiévreux et ces agitateurs
Qui viendront nous chercher dans notre solitude.
Et ce ne sera pas leur éternelle étude
Qui les empêchera d'être des orateurs.

Ce n'est pas ces crémeux et ces grands géographes
Qui viendront nous chercher dans des pays perdus.
Ce n'est pas ces spumeux et ces beaux cartographes
Qui pourront soulever nos membres détendus.

Ce n'est pas ces vitreux et ces machinateurs
Qui remettront en route un mécanisme usé.
Ce n'est pas ces cercleux et ces profanateurs
Qui baiseront les mains d'un Dieu désabusé.

Ce n'est pas ces gommeux et ces beaux topographes
Qui sauront nous trouver l'impérissable lieu.
Ce n'est pas ces messieurs et ces lexicographes
Qui sauront nous trouver l'inaltérable Dieu.

Et ce ne sera pas ces historiographes
Qui viendront nous chercher par des chemins rompus.
Et ce ne sera pas ces tourneurs de carafes
Qui viendront soulever nos membres corrompus.

Et ce ne sera pas ces graveurs d'épitaphes
Qui nous feront passer les ponts interrompus.
Et ce ne sera pas ces auteurs d'autographes
Qui viendront soulever nos membres corrompus.

Et ce ne sera pas ces maîtres d'orthographes
Qui nous feront passer par les ponts suspendus.
Et ce ne sera pas ces auteurs de paraphes
Qui pourront soulever nos membres détendus.

Et ce ne sera pas ces faiseurs d'épigraphes
Qui nous introduiront à la source de l'être.
Et ce ne sera pas ces sténobiographes
Qui viendront nous chercher dans la ronce et le hêtre.

Et ce ne sera pas ces téléphonographes
Qui nous introduiront aux racines de l'être.
Et ce ne sera pas ces sténologographes
Qui viendront nous chercher dans la ronce et le hêtre.

Et ce ne sera pas leurs jeux interrompus
Qui nous feront gagner la partie éternelle.
Et ce ne sera pas leur vigueur solennelle
Qui pourra nous lever nos membres corrompus.

Et ce ne sera pas leurs mots interrompus
Qui nous feront gagner la centrale partie.
Et ce ne sera pas leur vigueur départie
Qui pourra soulever nos membres corrompus.

Et ce ne sera pas leurs savants pronostics
Qui nous révéleront notre dernier demain.
Et ce ne sera pas leurs gestes et leurs tics
Qui nous relèveront de la main à la main.

Et ce ne sera pas leurs savants pronostics
Qui nous dévoileront notre dernier demain.
Et ce ne sera pas leurs gestes et leurs tics
Qui nous mettront l'obole au creux de notre main.

Et ce ne sera pas leurs fâcheux pronostics
Qui nous feront lever notre dernier demain.
Et ce ne sera pas leurs gestes et leurs tics
Qui viendront nous chercher et nous prendre la main.

Et ce ne sera pas leurs douteux pronostics
Qui nous éclaireront notre dernier demain.
Et ce ne sera pas leurs gestes et leurs tics
Qui viendront nous laver le sang de notre main.

Et ce ne sera pas leurs savantes tactiques
Qui nous emporteront dans un dernier débat.
Et ce ne sera pas leurs creuses balistiques
Qui nous feront gagner dans un dernier combat.

Et ce ne sera pas leurs basses politiques
Qui nous emporteront dans un dernier fossé.
Et ce ne sera pas leurs simili mystiques
Qui nous emporteront dans un dernier passé.

Et ce ne sera pas leurs honteuses tactiques
Qui nous emporteront dans un dernier assaut.
Et ce ne sera pas leurs vaines balistiques
Qui nous feront sauter dans un dernier ressaut.

Et ce ne sera pas leurs douteuses pratiques
Qui nous emporteront dans un dernier élan.
Ce n'est pas leur programme et ce n'est pas leur plan
Qui nous remplacera nos dures dogmatiques.

Et ce ne sera pas leurs molles pragmatiques
Qui nous emporteront dans un dernier assaut.
Et ce ne sera pas leurs gestes hiératiques
Qui nous feront sauter le pas du dernier saut.

Et ce ne sera pas leurs airs diplomatiques
Qui nous emporteront dans un dernier assaut.
Et ce ne sera pas leurs tons énigmatiques
Qui nous distingueront l'honnête homme et le sot.

Et ce ne sera pas ces portants de théâtre
Qui nous transporteront dans le dernier décor.
Et ce n'est pas leurs trucs et leurs gestes d'albâtre
Qui nous remplaceront notre dernier trésor.

Et ce ne sera pas ces distingués cloportes
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur détresse et leur délabrement
Qui nous fera passer le seuil des doubles portes.

Et ce ne sera pas ces distingués cloportes
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur détresse et leur égarement
Qui nous fera quitter nos lits de feuilles mortes.

Et ce ne sera pas ces distingués cloportes
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur détresse et leur effarement
Qui nous rassembleront en de pâles cohortes.

Et ce ne sera pas ces distingués cloportes
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur détresse et leur effondrement
Qui nous assembleront en furtives cohortes.

Et ce ne sera pas ces distingués cloportes
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Ce n'est pas leur détresse et leur désœuvrement
Qui se promènera sur nos dépouilles mortes.

Et ce ne sera pas ces puissants mille-pieds
Qui se promèneront parmi nos pâles faces.
Et ce ne sera pas ces illustres troupiers
Qui nous ramasseront nos sordides carcasses.

Et ce ne sera pas ces troublants mille-pieds
Qui se promèneront sur nos augustes faces.
Et ce ne sera pas ces candides troupiers
Qui viendront nous lever nos débiles carcasses.

Et ce ne sera pas ces puissants mille-pattes
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Et ce ne sera pas ces troublants acrobates
Qui nous démêleront notre enchevêtrement.

Ce n'est pas ces peau glabre et ces faces rasées
Qui viendront nous chercher sous les myrtes épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres écrasées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Ce n'est pas ces peau moite et ces lèvres brasées
Qui viendront nous chercher sous les lauriers épais.
Et ce ne sera pas leurs faces abrasées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces chambellans épais
Qui viendront nous chercher dans les maisons régnantes.
Et ce ne sera pas leurs lèvres répugnantes
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces buveurs de tisanes
Qui viendront nous chercher sous les hêtres épais.
Et ce ne sera pas à des baisers profanes
Que nous demanderons notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas cette bande charnelle
Qui viendra nous chercher sous les beaux orangers.
Et ce ne sera pas ces pauvres horlogers
Qui nous remonteront une horloge éternelle.

Et ce ne sera pas ces nobles étrangers
Qui nous boulangeront le pain de chaques jours.
Et ce ne sera pas ces pauvres boulangers
Qui nous cuiront le pain des terrestres amours.

Et ce ne sera pas ces nobles étrangers
Qui nous boulangeront le pain de chaques jours.
Et ce ne sera pas ces pauvres boulangers
Qui nous cuiront le pain des charnelles amours.

Et ce ne sera pas ces nobles étrangers
Qui nous boulangeront des pains insaisissables.
Et ce ne sera pas ces pauvres boulangers
Qui nous cuiront le pain des amours périssables.

Et ce ne sera pas ces nobles étrangers
Qui nous boulangeront le pain des autres jours.
Et ce ne sera pas ces pauvres boulangers
Qui nous cuiront le pain des célestes amours.

Et ce ne sera pas ces nobles étrangers
Qui nous boulangeront le pain des derniers jours.
Et ce ne sera pas ces pauvres boulangers
Qui verseront le vin des divines amours.

Et ce ne sera pas ces nobles étrangers
Qui nous effaceront la tache originelle.
Et ce ne sera pas ces pauvres boulangers
Qui nous cuiront le pain d'une amour éternelle.

Et ce ne sera pas ces pauvres solennels
Qui viendront nous chercher sous les beaux orangers.
Et ce ne sera pas ces pauvres horlogers
Qui feront tourner l'heure aux cadrans éternels.

Et ce ne sera pas ces demi-criminels
Qui viendront nous chercher dans une entière mort.
Et ce ne sera pas ces demi-colonels
Qui sauront emporter l'indivisible fort.

Et ce ne sera pas ces faux passionnels
Qui sauront emporter le cœur de la maison.
Et ce ne sera pas ces faux rationnels
Qui sauront emporter le cœur de la raison.

Et ce ne sera pas ces faux passionnels
Qui sauront saluer le cœur de leur saison.
Et ce ne sera pas ces faux rationnels
Qui sauront saluer le cœur de la raison.

Et ce ne sera pas ces unipersonnels
Qui sauront saluer une triple personne.
Et ce ne sera pas ces faussement charnels
Qui sauront recevoir une pauvre couronne.

Et ce ne sera pas ces faux confraternels
Qui reviendront jamais dans la maison du père.
Et ce ne sera pas un illustre confrère
Qui fera tourner l'heure aux cadrans éternels.

Et ce ne sera pas ces illustres faux frères
Qui rentreront jamais aux jardins fraternels.
Et ce ne sera pas ces augustes compères
Qui feront tourner l'heure aux cadrans éternels.

Et ce ne sera pas leur pauvre ritournelle
Qui nous réveillera sous les beaux orangers.
Et ce ne sera pas ces pauvres horlogers
Qui nous remonteront une horloge éternelle.

Et ce sera la voix d'une autre villanelle
Qui nous réveillera sous les arceaux légers.
Et ce ne sera pas ces pauvres horlogers
Qui nous remonteront une horloge éternelle.

Et ce ne sera pas ces fausses sentinelles
Qui garderont la rive et le suprême bord.
Et ce ne sera pas leurs gilets de flanelles
Qui sauront les sauver du baiser de la mort.

Et ce ne sera pas ces pâles sentinelles
Qui garderont Ninive et la plus haute porte.
Et ce ne sera pas leurs gilets de flanelles
Qui sauront les sauver de cette étreinte morte.

Et ce ne sera pas ces blêmes sentinelles
Qui crieront le Qui-Vive au faîte de ce fort.
Et ce ne sera pas leurs gilets de flanelles
Qui sauront les sauver du frisson de la mort.

Et ce ne sera pas ces louches sentinelles
Qui garderont l'ogive et les créneaux du fort.
Et ce ne sera pas leurs gilets de flanelles
Qui sauront les sauver des lèvres de la mort.

Et ce ne sera pas ces beaux polichinelles
Qui sauteront la rampe et les derniers tréteaux.
Et ce ne sera pas leurs airs de péronnelles
Qui les embarqueront sur les derniers bateaux.

Et ce ne sera pas ces hommes de théâtres
Qui viendront nous chercher parmi la pimprenelle.
Et ce ne sera pas ces faussement folâtres
Qui viendront déranger la ronde coccinelle.

Et ce ne sera pas ces hommes de morale
Qui viendront nous chercher sous les vertes tonnelles.
Et ce ne sera pas ces âmes en spirale
Qui sauront s'égarer dans les vieilles venelles.

Et ce ne sera pas ces hommes de serment
Qui viendront nous chercher dans notre dormitoire.
Et ce ne sera pas nos professeurs d'histoire
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.

Ce n'est pas ces monteurs et ces mécaniciens
Qui nous remonteront nos vieilles mécaniques.
Ce n'est pas ces docteurs et ces statisticiens
Qui pourront nous sauver de nos terreurs paniques.

Ce n'est pas ces monteurs et ces mécaniciens
Qui nous remonteront une vieille machine.
Ce n'est pas ces compteurs et ces statisticiens
Qui nous assoupliront une grinçante échine.

Ce n'est pas ces compteurs et ces mécaniciens
Qui nous remonteront de raides mécanismes.
Ce n'est pas ces graisseurs et ces électriciens
Qui nous assoupliront nos raides rhumatismes.

Et ce ne sera pas ces pâles faces rases
Qui viendront nous chercher sous les charmes épais.
Et ce ne sera pas ces constructeurs de phrases
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces faiseurs d'antiphrases
Qui viendront nous chercher sous des ombres épaisses.
Et ce ne sera pas leurs molles paraphrases
Qui viendront découper le genre et les espèces.

Et ce ne sera pas leurs sottes périphrases
Qui viendront nous chercher sous les ormes épais.
Et ce ne sera pas leurs timides emphases
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces hardis mousquetaires
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Et ce ne sera pas tout leur accoutrement
Qui viendra nous chercher dans le fond de nos terres.

Et ce ne sera pas ces vaillants mousquetaires
Qui viendront nous chercher dans notre accoutrement.
Et ce ne sera pas leur enchevêtrement
Qui viendra nous chercher dans nos dernières terres.

Et ce ne sera pas ces apprentis notaires
Qui viendront nous chercher dans notre enterrement.
Et ce ne sera pas tout l'enregistrement
Qui viendra nous chercher dans nos plus basses terres.

Et ce ne sera pas ces grands navigateurs
Qui nous ramasseront sur une seule barque.
Et ce ne sera pas ces beaux instigateurs
Qui répondront pour nous devant le seul monarque.

Et ce ne sera pas ces sonneurs de fanfares
Qui viendront nous sonner le réveil du matin.
Et ce ne sera pas tous ces gardiens de squares
Qui nous introduiront dans le dernier jardin.

Et ce ne sera pas ces sonneurs de fanfares
Qui nous réveilleront dans un dernier matin.
Et ce ne sera pas tous ces gardiens de squares
Qui nous feront passer la grille du jardin.

Et ce ne sera pas ces gardiens de musées
Qui viendront nous chercher sous les hêtres épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres amusées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas leurs faces polissonnes
Qui viendront nous chercher sous les chastes cyprès.
Et ce ne sera pas leurs lèvres mollassonnes
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces pompiers de services
Qui viendront nous chercher dans les derniers portants.
Et ce ne sera pas ces hommes importants
Qui départageront les vertus et les vices.

Et ce ne sera pas ces grands metteurs en scènes
Qui viendront nous chercher sous les myrtes épais.
Et ce ne sera pas à leurs lèvres obscènes
Que nous demanderons notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces pompiers de services
Qui viendront nous chercher dans les derniers portants.
Et ce ne sera pas ces hommes importants
Qui viendront découper les vertus et les vices.

Et ce ne sera pas ces grands metteurs en scène
Qui nous convoqueront sur un dernier plateau.
Et ce ne sera pas de leur dernier bateau
Que Pierre jettera les mailles de la senne.

Et ce ne sera pas à ces faces glacées
Que nos yeux s'ouvriront sous les myrtes épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres délacées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas à leurs faces lassées
Que nos yeux s'ouvriront sous les lauriers épais.
Et ce ne sera pas à leurs lèvres passées
Que nous demanderons notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas à ces faces tassées
Que nos yeux s'ouvriront sous les hêtres épais.
Et ce ne sera pas à leurs lèvres cassées.
Que nous demanderons notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces revendeurs d'issues
Qui viendront nous chercher sous les chastes cyprès.
Et ce ne sera pas leurs lèvres décousues
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas parmi leurs pâles faces
Que nos yeux s'ouvriront sous les ormes épais.
Et ce n'est pas leur dents et leurs lèvres mollasses
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas devant leurs pâles faces
Que nos yeux s'ouvriront sous les hêtres épais.
Et ce n'est pas leurs dents et leurs lèvres cocasses
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces buveurs de lavasses
Qui viendront nous chercher sous les rameaux épais.
Et ce n'est pas leurs dents et leurs lèvres bonasses
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces faiseurs de grimaces
Qui viendront nous chercher sous les graves cyprès.
Et ce ne sera pas à ces lèvres trop grasses
Que nous demanderons notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces faussement tenaces
Qui viendront nous chercher sous les charmes épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres de menaces
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces faces harassées
Qui viendront nous chercher dans des repos épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres déclassées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Ce n'est pas ces geôliers et ces pisciculteurs
Qui viendront nous chercher dans nos tombes encloses.
Ce n'est pas ces tôliers et ces aviculteurs
Qui viendront nous chercher dans nos fosses reposes.

Ce n'est pas ces poêliers et ces apiculteurs
Qui viendront nous chercher dans nos tombes décloses.
Ce n'est pas ces toiliers et ces agriculteurs
Qui viendront nous chercher sous la ronce et les roses.

Ce n'est pas ces gabiers et ces viticulteurs
Qui viendront nous chercher parmi les passeroses.
Ce n'est pas ces barbiers et ces horticulteurs
Qui nous délaceront des lilas et des roses.

Ce n'est pas ces tuiliers et ces sylviculteurs
Qui viendront nous chercher parmi les lauriers-roses.
Et ce ne sera pas ces mornes inspecteurs
Qui nous délaceront de la ronce et des roses.

Et ce ne sera pas ces mornes producteurs
Qui nous feront entrer dans un dernier partage.
Et ce ne sera pas ces mornes conducteurs
Qui nous feront passer par un dernier village.

Et ce ne sera pas ces mornes traducteurs
Qui nous feront passer par un dernier langage.
Et ce ne sera pas ces pauvres séducteurs
Qui nous disloqueront notre pauvre ménage.

Et ce ne sera pas ces fameux capitaines
Qui nous emporteront dans la dernière place.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui viendront essuyer notre dernière face.

Et ce ne sera pas ces fameux capitaines
Qui nous emporteront la place auguste et forte.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui viendront ramasser notre dépouille morte.

Et ce ne sera pas ces galants capitaines
Qui nous emporteront la place unique et forte.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous ramasseront la chair stupide et morte.

Et ce ne sera pas ces vaillants capitaines
Qui nous emporteront la place chaste et forte.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui viendront essuyer la peau bleuâtre et morte.

Et ce ne sera pas ces grêles capitaines
Qui nous emporteront la place grave et forte.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous défonceront une dernière porte.

Et ce ne sera pas ces frêles capitaines
Qui nous emporteront la place pauvre et forte.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui sauront rassembler la dernière cohorte.

Et ce ne sera pas ces maigres capitaines
Qui nous emporteront la place noble et forte.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui viendront nous laver des traces du cloporte.

Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous emporteront la place nue et forte.
Et ce ne sera pas des gens de cette sorte
Que nous reconnaîtrons pour des grands capitaines.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront l'auguste forteresse.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous arracheront d'une juste détresse.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront la haute forteresse.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous arracheront d'une basse détresse.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront la chaste forteresse.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous arracheront d'une impure détresse.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront la droite forteresse.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous arracheront d'une pauvre détresse.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront la roide forteresse.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui nous arracheront d'une molle détresse.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront la place unique au monde.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui viendront nous chercher dans la vase profonde.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront la place unique au monde.
Et ce ne sera pas ces plongeurs en mitaines
Qui viendront nous chercher sous la vague profonde.

Et ce ne sera pas ces hardis capitaines
Qui nous emporteront sur leurs musculatures.
Et ce ne sera pas ces gantés de mitaines
Qui viendront nous chercher dans nos maculatures.

Et ce ne sera pas ces pauvres frénétiques
Qui viendront nous chercher sous les myrtes épais.
Et ce ne sera pas leurs faces fanatiques
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces aristotéliques
Qui viendront nous chercher sous les lauriers épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres faméliques
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Une autre, une autre lèvre un peu plus catholique
Mettra sur nos deux yeux notre baiser de paix.
Une main moins aveugle et plus apostolique
Saura nous retrouver sous les hêtres épais.

Et ce n'est pas ces dents et ces lèvres flétries
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.
Et ce ne sera pas ces enquêteurs épais
Qui viendront nous chercher jusque dans nos patries.

Et ce n'est pas leurs dents et leur lèvre flétrie
Qui viendra nous donner notre baiser de paix.
Et ce ne sera pas ces malfaiteurs épais
Qui viendront nous chercher jusqu'en notre patrie.

Et ce ne sera pas leurs faces exécrées
Qui viendront nous chercher sous les trembles épais.
Et ce ne sera pas à leurs lèvres sucrées
Que nous demanderons notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas leurs faces échancrées
Qui viendront nous chercher sous les ormes épais.
Et ce n'est pas leurs dents et leurs lèvres nacrées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Une autre, une autre lèvre et un peu plus sacrée
Mettra sur nos deux yeux notre baiser de paix.
Une main moins aveugle un peu plus consacrée
Saura nous retrouver sous les chastes cyprès.

Une main diligente ensemble que sacrée
Saura nous retrouver dans la forêt épaisse.
Une peine indulgente et pourtant consacrée
Saura se retrouver dans le genre et l'espèce.

Et ce ne sera pas ces pâles muscadins
Qui nous soulèveront nos nuques soulagées.
Et ce ne sera pas ces inertes gandins
Qui nous délaveront nos faces ravagées.

Et ce ne sera pas leurs faces abhorrées
Qui viendront nous chercher sous les pommiers épais.
Et ce ne sera pas leurs lèvres déflorées
Qui viendront nous donner notre baiser de paix.

Et ce ne sera pas ces fades galantins
Qui viendront nous chercher dans notre pourriture.
Et ce ne sera pas ces maussades pantins
Qui nous retourneront dans l'outrage et l'ordure.

Et ce ne sera pas ces fades plaisantins
Qui viendront nous chercher dans notre turpitude.
Et ce ne sera pas ces aimables pantins
Qui nous ramasseront notre décrépitude.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui viendront nous lever les portes de nos geôles.
Et ce ne sera pas par dessus leurs épaules
Que nous contemplerons un immense horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui viendront nous nommer au seuil de notre geôle.
Et ce ne sera pas par dessus leur épaule
Que nous nous heurterons au mur de l'horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui nous appelleront au seuil de notre geôle.
Et ce ne sera pas par dessus leur épaule
Que nous contemplerons un immense horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui viendront nous cueillir au seuil de notre geôle.
Et ce ne sera pas par dessus leur épaule
Que nous regarderons les bords de l'horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui viendront nous lever nos registres d'écrous.
Et qui feront peser sur la peau de nos cous
L'immense écrasement de ce morne horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui viendront nous lever de nos pâles écrous.
Et qui feront peser sur la peau de nos cous
Le plat écrasement d'un immense horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui nous appelleront par nos noms de baptême.
Et qui révoqueront l'implacable anathème
Suspendu par dessus les bords de l'horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui nous appelleront par nos noms de baptême.
Du nom des saints patrons qui font tout notre thème
Et qui tiendront le coup aux bords de l'horizon.

Et ce ne sera pas ces gardiens de prison
Qui nous appelleront par nos noms de famille.
Du nom de notre père et de fil en aiguille
Du nom de notre aïeul et jusqu'à l'horizon

Du nom de notre race et de notre paroisse.
Du nom de notre Christ et notre rédempteur.
Du nom de votre grâce et du premier auteur.
Du nom de notre peine et notre morne angoisse.

Ils n'iront pas chercher dans la dernière alcôve
Le nom qui nous distingue et le nom qui nous perd.
Le nom qui nous assemble et le nom qui nous sert.
Le nom qui nous contente et le nom qui nous sauve.

(Il allait hériter de l'antique destin.
Le mettrait-il jamais sous le joug de la grâce.
Il allait hériter d'une éternelle race.
La mettrait-il jamais sous le règne latin).

Ce n'est pas ce vieil homme avec ce jeune beau
Qui viendront nous chercher dans notre pourriture,
Le jour que nous serons viande et nourriture
Et récréation pour les vers du tombeau.

Et qui feront peser sur la peau de nos nuques
Le poids de la potence et le poids du licol.
Et qui feront peser sur nos faces caduques
La réprobation courant au ras du sol.

Et ce ne sera pas ces maîtres de tactiques
Qui nous emporteront dans un dernier abord.
Ce n'est pas ces frileux et ces antipathiques
Qui nous feront sauter par un dernier sabord.

Ce n'est point leurs tableaux, fussent-ils synoptiques,
Qui nous assembleront comme un pauvre troupeau.
Ce n'est point leurs terreurs, fussent-elles optiques,
Qui nous feront trembler la laine sur la peau.

Et nous serons conduits par une autre houlette.
Et nos bergers seront de bien autres bergères.
Et nous nous délierons d'une autre bandelette.
Et nous serons menés par des mains plus légères.

Et nous serons conduits par une autre houlette
Et nos bergers seront deux antiques bergères.
Et nous serons liés d'une autre bandelette.
Et nous serons liés par des mains plus légères.

Et nous autres Français nous en suivrons une autre.
Et nous filerons doux nous autres les malins.
Et le plus déluré fera le bon apôtre.
Et nos derniers soleils seront sur leurs déclins.

Et nous Parisiens nous en suivrons une autre.
Et nous filerons doux nous autres les malins.
Et le plus coquebin fera le bon apôtre.
Et les soleils d'hiver seront sur leurs déclins.

Et nous autres Français nous en suivrons la nôtre.
Et nous filerons doux nous autres les malins.
Et le plus rassuré fera le bon apôtre.
Et nos derniers soleils seront sur leurs déclins.

Et nous Parisiens nous en suivrons la nôtre.
Et nous filerons doux nous autres les malins.
Et le plus épuré fera le bon apôtre.
Et les pâles soleils seront sur leurs déclins.

Et nous gens de Paris nous en suivrons la nôtre.
Et nous filerons doux nous autres les malins.
Et le plus mesuré fera le bon apôtre.
Et les soleils d'hiver seront sur leurs déclins.

Nous autres gens d'ici nous en suivrons la nôtre.
Et nous filerons doux nous autres les malins.
Et le plus assuré fera le bon apôtre.
Et nos derniers soleils seront sur leurs déclins.

Et nos bergers seront deux uniques bergères.
Et nous filerons doux par devant ces houlettes.
Et nous serons menés par des mains plus légères.
Et nous écarterons nos pâles bandelettes.

L'une est morte au milieu des pâles citoyens,
Pieusement couchée en un lit de parade.
Soigneusement dressée en une haute estrade
L'autre est morte au milieu des pâles citoyens.

L'une est morte au milieu de tous les citoyens,
Pieusement couchée en un lit de tendresse.
Soigneusement dressée en un lit de détresse,
L'autre est morte au milieu de tous les citoyens.

Parmi les jeunes clercs et les curés-doyens
L'une est morte au milieu d'un immense concours.
Parmi les hommes d'arme et les curés-doyens
L'autre est morte au milieu d'un immense concours.

Les yeux sur une croix, sans hâte et sans discours,
L'une est morte au milieu d'une vieille paroisse.
Les yeux sur une croix, après quelques discours,
L'autre est morte au milieu d'une vieille paroisse.

Les yeux sur une croix sans hâte et sans faiblesse,
L'une est morte au milieu d'un immense appareil.
Les yeux sur une croix sans honte et sans faiblesse
L'autre est morte au milieu d'un immense appareil.

Sous un dais garanti des rayons du soleil,
L'une est morte au milieu d'une simple noblesse.
A la face de Dieu liée en plein soleil
L'autre est morte au milieu d'une simple noblesse.

Pieusement couchée en un lit d'échafaud,
L'une est morte au milieu d'un immense diocèse.
Soigneusement dressée en un dur échafaud
L'autre est morte au milieu d'un immense diocèse.

Aïeule sans reproche, aïeule sans défaut,
L'une est morte au milieu d'une foule française.
Captive sans reproche et prise par défaut
L'autre est morte au milieu d'une foule française.

Les yeux levés au ciel, sans hâte et sans angoisse,
L'une est morte au milieu d'un peuple convoqué.
Les yeux levés au ciel, non sans un peu d'angoisse,
L'autre est morte au milieu d'un peuple convoqué.

Ses beaux doigts joints levés vers la miséricorde,
L'une est morte au milieu d'un peuple interloqué.
Ses deux poignets liés aux nœuds d'une âpre corde,
L'autre est morte au milieu d'un peuple interloqué.

Ses beaux cheveux noués le long de son sarrau,
L'une est morte au milieu d'un peuple de fidèles.
Ses beaux cheveux noués par la main du bourreau,
L'autre est morte au milieu d'un peuple de fidèles.

Ces yeux qui tant avaient guetté les hirondelles
Ne guettèrent plus rien que les dons de l'Esprit.
Ces yeux qui tant avaient guetté les hirondelles
Ne guettèrent plus rien que de voir Jésus-Christ.

Diligente bergère, inlassable gardienne,
L'une est morte au milieu de toute chrétienté.
Diligente bergère, inlassable gardienne,
L'autre est morte au milieu de toute chrétienté.

Vigilante bergère, aïeule et paroissienne,
L'une est morte au milieu de toute chrétienté.
Vigilante bergère, enfant et paroissienne,
L'autre est morte au milieu de toute chrétienté.

D'un cœur sans défaillance et d'un cœur indompté,
L'une est morte au milieu de la race chrétienne.
D'un cœur sans défaillance et d'un cœur indompté,
L'autre est morte au milieu de la race chrétienne.

Et nous autres Français nous en suivrons la nôtre,
La plus appareillée aux dons du Saint-Esprit,
La plus appareillée au livre de l'apôtre,
La plus appareillée au cœur de Jésus-Christ.

Et nous autres Français nous en suivrons la nôtre.
C'est la plus attachée aux dons du Saint-Esprit.
Et la plus affichée au livre de l'apôtre.
Et la plus approchée au cœur de Jésus-Christ.

Et nous autres Français nous en suivrons la nôtre.
C'est la plus accointée aux dons du Saint-Esprit.
Et la plus attestée au livre de l'apôtre.
Et la plus imitée au cœur de Jésus-Christ.

Dans un vallon semé de bouleaux et de hêtres
L'une est morte au milieu d'un peuple prosterné.
Sur un haut échafaud de bouleaux et de hêtres
L'autre est morte au milieu d'un peuple consterné.

Au milieu des bourgeois, des manants et des prêtres,
L'une est morte au milieu d'un peuple nouveau-né.
Au milieu des soldats, des bourreaux et des prêtres,
L'autre est morte au milieu d'un peuple abandonné.

Dans le propre pays de ses simples ancêtres
L'une est morte au milieu d'un peuple couronné.
Au milieu des docteurs, des savants et des traîtres
L'autre est morte au milieu d'un peuple rançonné.

Dans le propre pays de ses travaux champêtres
L'une est morte au milieu d'un peuple façonné.
Sous les regards dardés de toutes les fenêtres
L'autre est morte au milieu d'un peuple pardonné.

Au milieu du troupeau conduit par ses pasteurs,
L'une est morte au milieu d'une sorte de place.
Au milieu du troupeau séduit par les docteurs
L'autre est morte au milieu d'une publique place.

L'une est morte au milieu d'une sorte d'espace
Laissé par le respect et le recueillement.
L'autre est morte au milieu d'un implacable espace
Gardé par la terreur et le gouvernement.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Car elle a parcouru les degrés de la vie.
Et le péché d'orgueil et le péché d'envie
Se sont longtemps ligués contre son noble vœu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Car elle a parcouru les relais de la vie.
Et le péché d'orgueil et le péché d'envie
Se sont longtemps joués aux règles de ce jeu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Car elle a parcouru les délais de la vie.
Et le péché d'orgueil et le péché d'envie
Se sont longtemps brûlés aux flammes de ce feu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Car elle a parcouru les palais de la vie.
Et le péché d'orgueil et le péché d'envie
Se sont longtemps pincés aux mailles de ce nœud.

Sans hâte et sans faiblesse et sans nul tremblement,
L'une est morte au milieu de la plèbe chrétienne.
Sans honte et sans faiblesse et sans nul tremblement,
L'autre est morte au milieu de la plèbe chrétienne.

Diligente, attentive et candide doyenne,
L'une est morte au milieu d'un grand assemblement.
Diligente, attentive et jeune citoyenne,
L'autre est morte au milieu d'un grand assemblement.

Et l'une était ridée et c'était une ancienne.
Et tous la regardaient comme une auguste aïeule.
Et l'autre, obéissante et pauvre paroissienne,
Parmi ce grand concours demeurait pauvre et seule.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Car elle a parcouru les âges de la vie.
Voici le long chemin de la route suivie
Depuis le premier âge et le premier aveu.

Voici son livre d'heure et voici son horaire.
Voici tout le parcours de son événement.
Voici ses lieux d'étape et son itinéraire.
Voici tout le discours de son avènement.

Or la terre est chargée, et c'est la terre seule,
De faire le long âge et l'âge révolu.
Et de faire une enfant et de faire une aïeule.
Et de marquer les bords de notre âge absolu.

Et de marquer les bords d'un courage rebelle.
Et de marquer les bords d'une longueur de temps.
Et de faire une laide et de faire une belle.
Et de faire un automne et de faire un printemps.

Et de marquer les bords d'un âge de merveille
Ou d'un âge vieillot frileusement couvert.
Et de faire une jeune et de faire une vieille.
Et de faire un avril et de faire un hiver.

Et la terre est chargée, et c'est la terre seule,
De faire le grand âge et l'âge résolu.
Et de faire une femme et de faire une aïeule.
Et de couper les bords de notre âge absolu.

Et la terre est chargée, et c'est là son office,
De découper les bords de notre âge réel,
Sans aucun appareil, sans aucun artifice,
Du premier jour des Rois jusqu'au dernier Noël.

Et la vie est chargée, et c'est là son affaire,
De marcher tout le long de notre âge réel.
Et nul ne peut changer, et nul ne peut défaire
La courbe qu'elle inscrit jusqu'au dernier Noël.

Et la vie est chargée et c'est là son affaire
D'enregistrer l'ampleur de notre âge réel.
Nul ne peut altérer, nul ne peut redéfaire
Le tracé qu'elle inscrit jusqu'au dernier Noël.

C'est la terre qui gagne et la terre qui plaide
Et qui fait le procès de nos vieillissements
Et qui fait une belle et qui fait une laide
Et qui fait le tracé de nos bannissements.

C'est la terre qui gagne et la terre qui compte
Et qui fait le procès de nos inscriptions
Et qui fait le mémoire et qui fait le décompte
Et qui fait le tracé de nos descriptions.

C'est la terre qui gagne et la terre qui compte
Et qui fait le procès de nos endossements
Et qui fait le sommaire et qui règle le compte
Et qui fait le tracé de nos efforcements.

C'est la terre qui mord et la terre qui compte
Et qui fait le procès de nos consomptions
Et qui règle l'histoire et qui règle le conte
Et qui fait le tracé de nos rédemptions.

C'est la terre qui gagne et la terre qui marque
Et qui fait le procès de nos morcellements
Et qui nous introduit près du plus grand monarque
Et qui fait le tracé de nos nivellements.

C'est la terre qui gagne, et qui mord, et accroît
Et qui fait le procès de nos accroissements
Et qui nous introduit auprès du plus grand roi
Et qui fait le tracé de nos dépassements.

Et la terre enregistre et fait le relevé.
Elle inscrit pour toujours la creuse inscription.
Du pain spirituel, du grain de sénevé
Elle fait l'inventaire et la description.

Et la terre enregistre et c'est elle qui toise
Et qui fait la grandeur ou l'inepte bassesse
Et Lutèce et Paris et Nanterre et Pontoise
Et la dame d'atour et la jeune princesse.

Et la terre mesure et c'est elle qui trace
La courbe et le graphique et l'enregistrement.
Et qui fait un orgueil et qui fait une race
Et qui fait une assise et un effondrement.

Et la terre mesure et c'est elle qui trace
La courbe et le graphique et l'enregistrement.
Et qui fait une ligne et qui fait une race
Et qui fait un royaume et un démembrement.

C'est la terre qui gagne et c'est elle qui fait
Un établissement et qui fait un débris
Et c'est elle en principe et c'est elle en effet
Qui fait les cheveux blonds et fait les cheveux gris.

C'est la terre qui gagne et c'est elle en effet
Avant les cheveux blancs qui fait les cheveux gris
Et c'est elle qui marque et c'est elle qui fait
Fleurir les cheveux d'or de notre beau Paris.

C'est la terre qui note et c'est elle en effet
Après les cheveux blonds qui fait les cheveux gris
Et c'est elle qui cote et c'est elle qui fait
Neiger les cheveux blancs de notre vieux Paris.

C'est elle qui découpe un immense parvis
Sous les pas de Dieu même et devant Notre Dame.
C'est elle qui recule aux horizons de l'âme
L'immense espacement de notre grand Paris.

C'est elle qui déroule un immense tapis
Sous les pieds de Dieu même et devant Notre Dame.
C'est elle qui recule aux horizons de l'âme
Les immenses destins du temporel Paris.

Rien ne peut suppléer cet enregistrement
Et cette inscription et cette expérience.
Rien ne peut remplacer le jour de l'échéance
Et la procession et le dénombrement.

Et l'une en Paradis a l'âge que Dieu veut.
Dieu n'a plus qu'à choisir entre de si beaux âges.
Comme un roi qui hésite entre de beaux villages
Et ne sait pas lequel recevra son aveu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Dieu n'a plus qu'à choisir entre de si beaux jours
Comme un roi qui hésite entre de beaux amours,
Entre l'amour du peuple, entre l'amour de Dieu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Dieu n'a plus qu'à choisir entre de si beaux ans
Comme un roi qui s'avance entre ses paysans
Et porte la concorde et le règne de Dieu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Dieu n'a plus qu'à choisir dans ces belles années.
Comme un roi qui choisit des gerbes moissonnées
Et ne sait pas laquelle est le plus près de Dieu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir entre de si beaux gages
Comme un roi qui hésite entre de beaux parages
Et ne sait pas lequel pourrait fixer son vœu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir entre ces beaux étages
Comme un roi qui choisit entre ses paysages
Et ne sait pas lequel ferait le plus beau jeu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir entre ces héritages
Comme un roi qui hésite entre ses apanages
Et ne sait pas lequel fait le plus bel enjeu.

Et l'une en paradis a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir entre ces beaux partages
Comme un roi qui hésite entre tant de bailliages
Et ne sait pas lequel recevra son aveu.

Et comme on ne sait pas dans une belle année
Ce qu'on aime le mieux, si c'est le doux printemps,
Ou si c'est une glèbe en son oût moissonnée,
Et comme on ne sait pas entre tant de beaux temps,

Et comme on ne sait pas quand une année est bonne
Ce qu'on aime le mieux, si c'est le dur été
Ou le mélancolique et jaunissant automne,
Et comme on ne sait pas quand le sort est jeté,

Et comme on ne sait pas quand le choix est ouvert
Ce qu'on aime le mieux, si c'est le doux avril
Ou l'ardent messidor, si c'est le grave hiver
Ou l'éternel été père du père Nil,

Et comme on ne sait pas quand une année est belle
Ce qu'on aime le mieux, si c'est les giboulées
Ou si c'est le retour de la noire hirondelle
Ou si c'est le réseau des peines déroulées,

Et comme on ne sait pas quand le choix est ouvert
Ce qu'on aime le mieux, si c'est le doux avril
Ou le lourd fructidor, si c'est le grave hiver
Ou la feuille d'automne et les rêves d'exil,

Et comme on ne sait pas quand une année est belle
Ce qu'on aime le mieux parmi tant de beautés,
Ou du printemps volage ou de l'été fidèle,
Ou des graves hivers ou des graves étés,

Et comme on ne sait pas dans l'immense univers
Ce qu'on aime le mieux, si c'est le dur été,
Ou le sévère automne ou les graves hivers,
Et comme on ne sait pas dans cette éternité,

Et comme on ne sait pas parmi tant de bonheurs
Ce qu'on aime le mieux, si c'est un bel orage,
Ou si c'est la saison du profond labourage,
Ou le balancement des vastes moissonneurs,

Et comme on ne sait pas entre tous ces honneurs
Ce qu'on aime le mieux, si c'est un beau verglas,
Ou la neige étendue au loin des pays plats,
Ou le ramassement des débiles glaneurs.

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours
Ce qu'il aime le mieux, si c'est le doux printemps,
Ou la sévérité de plus fermes amours,
Ou la déclivité de plus obliques temps.

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux temps
Ce qu'il aime le mieux, si c'est le doux avril
Ou la feuille d'automne et le rêve d'exil,
Ou le mélancolique et volage printemps.

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours
Ce qu'il aime le mieux, si c'est la douce enfance
Et si c'est la modeste et simple obéissance
Ou la gratuité des parfaites amours.

Ainsi Dieu ne sait pas, ainsi Dieu ne sait plus
Ce qu'il aime le mieux dans une belle vie,
Si c'est cette âpre pente incessamment gravie
Ou la gratuité des amours absolus.

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours
Ce qu'il aime le mieux, si c'est la jeune enfance
Et si c'est le travail ou les jeux et la danse
Ou la fidélité des terrestres amours.

Ainsi Dieu ne sait pas dans une belle vie
Ce qu'il aime le mieux entre tant de beaux jours.
Il regarde, il refait la route poursuivie.
L'anticipation des célestes amours.

Dans une belle vie il n'est que de beaux jours.
Dans une belle vie il fait toujours beau temps.
Dieu la déroule toute et regarde longtemps
Quel amour est plus cher entre tous ces amours.

Ainsi Dieu ne sait pas, ainsi le divin maître
Ne sait quel retenir et placer hors du lieu,
Et pour lequel tenir et s'il faut vraiment mettre
L'amour de la patrie après l'amour de Dieu.

Ainsi Dieu ne sait pas entre tant de beaux jours,
De la plus belle enfant à la plus belle aïeule,
Quel il aime le mieux de ses propres amours,
Et s'il n'aime pas mieux une âme errante et seule.

Et s'il n'aime pas mieux une souple jeunesse.
Et s'il n'aime pas mieux les dures fermetés.
Et s'il n'aime pas mieux une belle vieillesse.
Et s'il n'aime pas mieux les dures pauvretés.

Depuis les cheveux blonds jusques aux cheveux blancs.
Et depuis l'escabeau jusqu'aux bras du fauteuil.
Jusqu'au bord du tombeau, jusqu'au ras du cercueil.
Depuis les premiers pas jusqu'aux pas chancelants.

Et des premiers genoux jusqu'aux genoux tremblants.
Du premier tabouret jusqu'au dernier fauteuil.
Du premier pas de porte au ras du dernier seuil.
Et des beaux cheveux blonds aux plus beaux cheveux blancs.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir dans ces belles années.
Comme un roi qui choisit des gerbes moissonnées
Jaunes comme un trésor, blondes comme un cheveu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir dans ces belles années.
Comme un roi qui choisit des gerbes moissonnées
Pleines comme un trésor, fines comme un cheveu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Il n'a plus qu'à choisir dans ces belles années.
Comme un roi qui choisit des gerbes moissonnées
Lourdes comme un tapis, souples comme un cheveu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Heureux ceux d'entre nous qui la verront paraître.
Dans le vallon semé de bouleaux et de hêtre
Heureux ceux qui pourront former un dernier vœu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut.
Heureux les gens d'ici qui la verront paraître
Comme une fille aimée aux pieds du divin maître
Et qui formuleront un périssable vœu.

Et l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut,
Fillette ou jeune femme ou diligente aïeule.
Comme un roi qui choisit dans une immense meule
Une gerbe de blé fine comme un cheveu.

Mais l'autre dans le ciel ne peut avoir qu'un âge.
Et quand Dieu le voudrait il n'y pourrait rien faire.
Et quand Dieu le voudrait ce n'est pas son affaire.
Elle est montée au ciel dès son apprentissage.

Elle est montée au ciel ensemble jeune et sage
A peine parvenue au bord de son printemps,
Au bord de sa tendresse et de son jeune temps,
A peine au débarqué de son premier village.

Elle est montée au ciel après un premier stage
Plus court que les trois ans du seigneur Jésus-Christ,
Mais non moins entendue aux dons du Saint-Esprit
Que tant d'autres qui font un long pèlerinage.

Elle est montée au ciel après un jeune stage
Plus court que les trois ans du maître Jésus-Christ,
Mais non moins éclairée aux dons du Saint-Esprit
Que tant d'autres qui font un long appareillage.

Elle est montée au ciel après un pauvre stage
Plus court que les trois ans publics de Jésus-Christ,
Mais non moins enfondue aux dons du Saint-Esprit
Que tant d'autres qui jouent un plus long personnage.

Et l'autre dans le ciel n'a que l'âge qu'elle a.
Elle n'en a jamais eu qu'un sur cette terre.
Elle a le même au ciel dans la gloire et voilà
Ce que nous avons fait d'une enfant volontaire.

Et l'autre dans le ciel n'est qu'une jeune enfant
Telle qu'elle quitta des chemins de la terre.
Car cet homme d'État et ce chef militaire
Ne fut jamais qu'une humble et courageuse enfant.

Et l'autre dans le ciel n'est qu'une jeune enfant
Telle qu'elle partit de sa jeune Lorraine.
Car cet homme de guerre et ce grand capitaine
Ne fut jamais qu'une humble et courageuse enfant.

Et l'autre en paradis n'est qu'une jeune enfant.
Dieu n'a pas à choisir ou l'un ou l'autre étage.
Car cette enfant candide et ce chef triomphant
Est morte au premier bord de son premier partage.

Et l'autre en paradis n'est qu'une jeune enfant.
Dieu n'a pas à choisir l'un ou l'autre apanage.
Car cette enfant fidèle et ce chef triomphant
Est morte au premier saint de son pèlerinage.

Et l'autre en paradis n'est qu'une jeune enfant.
Dieu n'a pas à choisir ou l'un ou l'autre gage.
Car cette enfant docile et ce chef triomphant
Est morte à peine entrée au seuil de l'héritage.

Et ce grand général qui prit tout un royaume,
(Et ce n'était pas rien, le royaume de France),
Dans le dernier climat et sous le dernier dôme
N'aura pas plus vieilli que la jeune espérance.

Et ce grand général qui saisit un royaume,
(Et quel saisissement, le royaume de France),
Dans le dernier climat et sous le dernier dôme
Sera du même jeu que la jeune espérance.

Et ce grand général qui menait des armées
Comme on gagne le ciel et c'est tambour battant,
Ainsi ce grand vainqueur et ce grand combattant
Balayait en passant les graves renommées

Comme elle eût balayé le devant de sa porte.
Et nous ses serviteurs, nous autres les puissants,
Nous l'avons fait périr, nous l'avons faite morte
Comme Hérode fit morts trois cent mille Innocents.

Heureux qui la verra dans cette autre lumière,
Le front plus découvert que les saints Innocents,
Telle qu'on la voyait au seuil de sa chaumière,
Ou parmi ses troupeaux frêles et bondissants.

Car ce grand général qui gagna vingt batailles
Comme on gagne le ciel et ce chef triomphant
Sous le casque battu, sous la cotte de mailles
Ne fut jamais qu'une humble et courageuse enfant.

Et ce grand général qui prenait des bastilles
Ainsi qu'on prend le ciel, c'est en sautant dedans
N'était devant la herse et parmi les redans
Qu'une enfant échappée à de pauvres familles.

Et ce grand général qui ramassait des bourgs
Comme on gaule des noix avec un grand épieu
N'était qu'une humble enfant perdue en deux amours,
L'amour de son pays parmi l'amour de Dieu.

Et ce grand général qui ramassait des villes
Comme on gaule des noix avec un grand épieu
N'était dans la rumeur et les guerres civiles
Qu'une humble enfant perdue en son amour de Dieu.

Et ce grand général qui forçait des provinces
Comme on gaule des noix avec un grand épieu
N'était dans les honneurs, et dans les jeux des princes,
Qu'une humble enfant perdue en son amour de Dieu.

Et ce grand général qui reprit un royaume
Comme on reprend le ciel, et c'est de vive force,
Était dans la cuirasse et sous la dure écorce
Comme un tendre froment dans la paille et le chaume.

Et ce grand général qui conquit un royaume,
Comme on conquiert le ciel, et c'est de vive force,
Était sous la cuirasse, et le masque du heaume,
Comme un tendre froment sous une dure écorce.

Heureux ceux d'entre nous qui la verront paraître,
Le regard plus ouvert que d'une âme d'enfant
Quand ce grand général et ce chef triomphant
Rassemblera sa troupe aux pieds de notre maître.

Et l'une est morte un soir, et le trois de janvier.
Tout un peuple assemblé la regardait mourir.
Le bourgeois, le manant, le pâtre et le bouvier
Pleuraient et se taisaient et la voyaient partir.

L'éblouissant manteau d'une sévère neige
Couvrait les beaux vallons du pays parisis.
L'amour de tout un peuple était tout son cortège.
Et ce peuple c'était le peuple de Paris.

L'éblouissant manteau d'une prudente neige
Couvrait les beaux recreux de la naissante France.
L'amour de tout un peuple était son espérance.
L'amour de tout un peuple était tout son cortège.

Et par France j'entends le pays parisis.
Et la neige éclatait, tunique grave et blanche.
On avait fabriqué comme une estrade en planche.
Et l'antique Lutèce était déjà Paris.

La neige déroulait un immense tapis.
L'histoire déroulait un immense discours.
La gloire encommençait un immense parcours.
Déjà l'humble Lutèce était le grand Paris.

La neige découpait un immense parvis.
L'histoire préparait un immense destin.
La gloire se levait dans un jeune matin.
Et la jeune Lutèce était le vieux Paris.

L'autre est morte un matin et le trente de mai
Dans l'hésitation et la stupeur publiques.
Une forêt d'horreur, de haches et de piques
La tenaient circonscrite en un cercle fermé.

Et l'une est morte ainsi d'une mort solennelle
Sur ses quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-douze ans
Et les durs villageois et les durs paysans,
La regardant vieillir l'avaient crue éternelle.

Et l'autre est morte ainsi d'une mort solennelle.
Elle n'avait passé ses humbles dix-neuf ans
Que de quatre ou cinq mois et sa cendre charnelle
Fut dispersée aux vents.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce quatrième cahier et pour trente exemplaires sur whatman le mardi 23 décembre 1913.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 8617

Dans les quatorze cahiers de leur onzième série, année 1909-1910, nos cahiers ont publié :

XI-1. — SUARÈS. — **visite à Pascal**..... ÉPUISÉ

XI-2. — GABRIEL TRARIEUX — **le portique**..... ÉPUISÉ

XI-3. — ALBERT THIERRY. — **l'homme en proie aux enfants**..... ÉPUISÉ

XI-4. — GEORGES DELAHACHE. — **la carte au liséré vert**..... ÉPUISÉ

XI-5. — ANDRÉ SPIRE. — **Israël Zangwill**..... ÉPUISÉ

XI-6. — CHARLES PÉGUY. — **le mystère de la charité de Jeanne d'Arc**..... ÉPUISÉ

XI-7. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — III. — **la fin du voyage.** — I. — *les amies.* — 1..... ÉPUISÉ

XI-8. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — III. — **la fin du voyage.** — I. — *les amies.* — 2..... ÉPUISÉ

XI-9. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — VII. — **dernier cahier**..... ÉPUISÉ

XI-10. — DANIEL HALÉVY. — **apologie pour notre passé**..... ÉPUISÉ

XI-11. — JOSEPH MÉLON. — **la maison vers le lac.** 2 »

XI-12. — CHARLES PÉGUY. — **notre jeunesse.** — une famille de républicains fouriéristes. — *les Milliet*.... ÉPUISÉ

XI-13. — *une famille de républicains fouriéristes.* — *les Milliet.* — I. — **jusqu'au seuil de l'exil**..... 2 »

XI-14. — *une famille de républicains fouriéristes.* — *les Milliet.* — II. — **les adieux**..... 2 »

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quatorze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; quatrième cahier de la quinzième série; un cahier vert de 396 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons dix francs. — Les exemplaires sur whatman, cinquante francs.

CINQUIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

SUARÈS

François Villon

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

QUELQUES ŒUVRES

de

SVARÈS

aux CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne :

Sur la mort de mon frère, 1 volume petit in-8, 1904.
La tragédie d'Electre, 1 volume grand in-18, 1905.
Le portrait d'Ibsen, 1 volume grand in-18, 1908.
Visite à Pascal, 1 volume grand in-18, 1909.
Tolstoï vivant, 1 volume grand in-18, 1911.
De Napoléon, 1 volume grand in-18, 1912.

à l'OCCIDENT, 17, rue Éblé :

Voici l'homme, 1 volume grand in-8, de 450 pages, 1905.
Images de la grandeur, 1 volume grand in-8, de 221 pages, 1901.
Bouclier du Zodiaque, 1 volume grand in-8, de 151 pages, 1907.
Lais et Sônes, 1 volume grand in-16, 1909.

chez CALMANN-LÉVY, éditeur :

Le livre de l'émeraude, 1 volume in-18, 1901.

chez ÉMILE-PAUL, éditeur, 100, faubourg Saint-Honoré :

Sur la vie ; Essais, tome I, 1 volume grand in-16, 1909.
Sur la vie ; Essais, tome II, 1 volume grand in-16, 1910.
Sur la vie ; Essais, tome III, 1 volume in-18, 1912.
Idées et Visions, 1 volume in-18, 1913.
Cressida, 1 volume in-18, 1913.
Voyage du Condottière, tome I, nouvelle édition, 1913.

à la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 37, rue Madame :

Trois Hommes, Pascal, Ibsen, Dostoïevski, 1 volume in-8 couronne, 1912.
Chronique de Caerdal, 2 volumes in-8 couronne, 1912-1913.

François Villon

139994
4/10/16

Je ris en pleurs.

I

Bonnes *gens, qui l'irez sans doute voir pendre à Montfaucon, voyez le mauvais garçon se promener, ce soir, au Cimetière des Innocents. Vous riez, et il rit plus que vous. Vous buvez, et il boit. Il court la fille; et peut-être, glissant un billet dans la main de la jeune voisine, il fait la bourse au bourgeois son père. Il est fertile en bons tours. Il passe entre la chaperonnière et son vieux mari, et il trouve moyen de baiser Jeannette aux lèvres; même, il lui tire un peu la langue*

entre les dents. Il est connu pour poète, le bon folâtre ; mais beaucoup plus comme fameux écornifleur. Et toutefois, maître François n'est pas un ribleur ordinaire : il est savant, presque d'Église ; il sera peut-être docteur, ou grand juge, ou évêque, ou qui sait quoi ? En attendant, il fait le ribaud et l'espiègle.

Au Cimetière des Innocents, tout le monde tourne et tourne entre les tombes : c'est le jardin de Paris, en ces vieux temps. On va y humer l'air frais. Ici, l'on chante et l'on s'amuse. On y danse même, on s'y poursuit ; on s'y pince et l'on se baise.

Cependant, jour même de juin n'est pas si long qu'il ne s'achève ; et le crépuscule vient, qui fait le lit pour la très chaude nuit.

Tous les vivants s'en vont souper, et quittent les morts qui sont là, depuis quinze cents ans, par millions et millions

plus que par milliers. Là sont enfouis les quinze siècles de la Ville, toutes ces myriades de pauvres gens, qui ont bien ri, eux aussi, on ne sait plus quand. Et s'ils avaient des yeux encore, ils verraient leurs enfants, cette foule qu'ils portent, qui les a quittés pour se mettre à table, pour dormir tout à l'heure et pour se caresser d'amour, jusqu'à demain, où ce sera leur tour d'être couchés là-dessous, tout servis à la table des vers, bien accotés les uns aux autres, tête à tête et riant de terreur ou de mortel dépit.

Ils sont sortis du cimetière, pour quelques jours ou quelques saisons, ne pensant pas à la longue visite, qu'on fait les pieds devant. Mais lui, le mauvais garçon, le pauvre écolier, François Villon demeure. Le Charnier des Innocents est son oratoire, sa taverne de sagesse, son Louvre, sa grand salle de réunion. Les tombes fraîches se pressent sous ses pas,

tête queue, tête bêche, les cent mille brebis qui dorment contre terre, blêmes et tondues. Et pas une ne rêve.

Quatre galeries font le tour du jardin, à plus d'un étage. Et sous les arcs, les foules défuntes et les millions de jours, qui furent le peuple de Paris, font des montagnes de débris. Les derniers venus sont encore des squelettes ; mais comme dans la forêt les plus basses branches tombent en miettes et se confondent avec les feuilles mortes, sous les pantins d'hommes, c'est une carrière d'ossements disjoints, tout un sable jauni, où les cailloux furent vivants, le tibia dans le vomer, le fémur dans la bouche, les dents dans l'ischion, les tarses et les carpes dans la sébille iliaque, et les beaux osselets du cou pour jouer, la nuit, quand la peine et l'oubli font leur partie sur un tapis de funérailles.

Voilà pourtant le corps suave des jeunes

femmes ; et le père très bon qui a vieilli dans le travail, pour nourrir la maison ; et la très douce mère, qui a porté ses petits dans ce ventre qui souffre et qui, le premier, pourrit. Voilà les frères et les sœurs. Voilà les amants enivrés pour qui le monde n'est point monde, sinon la bouche qu'ils pressent et les yeux qu'ils chérissent. Où sont les lèvres de l'amour? Où la forte main de l'homme, qui donne, qui accueille et qui redresse? Où le sein de la mère? et la joue des enfants, comme la première pomme rouge entre les feuilles et la rieuse Aubépine?

Villon, ce fils de fée, il va et vient dans les galeries. Il convoque par devers lui ce peuple des peuples : ceux qui furent et ceux qui sont, certes bien égaux et pareils dans leurs os. Là, les filles folles ; et les rois, et les reines ; et les riches, toujours avares ; et les pauvres, toujours avides ; et les magistrats qui jugent, et qui trichent

toujours avec le juste ; et les violents qui font le mal, et les faibles qui le subissent. Et les poètes, puisqu'il en est enfin, qui sont tout, à la fois, violents et faibles, riches et pauvres, reines et rois ; et même juges, quand la manie les prend.

La mort en tout, et partout, et elle seule. C'est ici que Villon apprend à lire, et qu'il raille. Ici, il pleure. Son école est ici, et son église. Puis, soudain, pensant aux soucis et aux larmes de sa vieille femme de mère, la pauvrette, qui ne sait rien que bien aimer et prier Notre Dame, pour soi-même et son fils, en grande peur de l'enfer bouillant, et en vive espérance du doux paradis, il frémit, et ses yeux se brouillent ; et lui aussi, François Villon, plus que douteur, esprit qui nie, il se tourne vers Jésus et la Vierge, perdu s'il ne les craint, perdu s'il ne les croit, et par trop mort dans cette vie horrible et délicieuse, où vivre est rêve vain, et l'uni-

verselle mort le réveil éternel sur le bord de l'abîme prédit.

Mais quoi, pauvre âme d'homme? Plus la mort t'environne et t'assiège, plus le désir de la vie te presse. Et l'amour t'aiguillonne.

La volupté est le lit du rêve, si tout est rêve. Et l'ardent désir se lève de la tristesse, comme la lune sort de la nuit pluvieuse. Et le pauvre Villon, d'un élan que rien ne modère, quittant sa pleine eau de la mort, nage à cœur joie vers l'enchantement de vivre, le vin, les dés, les filles, les lippées à la taverne, l'ivresse, et toujours la plus folle, le délice qui est au cher corps des femmes comme le jus parfumé de tout l'été à la pulpe des pêches.

§

A quelques jours près, et peut-être le jour même où les Anglais brûlèrent

Jehanne, la bonne Lorraine, à Rouen, François Villon naissait à Paris, près Pontoise.

Ses parents étaient pauvres. Sa bonne mère toute simple, pieuse et sans lettres. La famille était de petite bourgeoisie. Il a été élevé par un maître en droit canon, le bon prêtre Guillaume de Villon, « son plus que père ». Il a pris ses grades jusqu'à maître es arts. Il aurait pu faire un docteur, un homme de loi ou d'Église. Mais le plus écolier des écoliers, en un temps d'anarchie générale, où la sédition était continuelle à Paris, et le pays latin un chaos dans le chaos, Villon a vécu follement, sans frein ni règles, toujours aux tavernes, avec les turbulents, les escrocs et les filles.

Il a volé; il a été ruffian; il a pris rang dans la pègre. Il a connu les Coquillards, la plus fameuse troupe de ce siècle, en fait de ribauds, de voleurs et de

mauvais larrons. A Paris et en province, il a été de la bande.

Il est condamné deux ou trois fois à mort. Il passe des mois au cachot, sur la paille, dans les prisons de Meung-sur-Loire et de Paris. La potence le guette, où il a vu hisser plusieurs de ses amis. A trente-trois ans, il disparaît, qu'il soit mort de maladie, qu'il ait fait retraite, ou autrement.

Plus près de nous que pas un autre, Villon n'est sorti de la légende que pour nous. Les trois derniers siècles ont pu le lire : ils ne l'ont pas senti. Il fallait un monde qui meurt, et le désordre universel pour nous le rendre : alors, l'individu a toute sa force. Comme nous au milieu d'un genre humain qui se déchire pour faire peau neuve, Villon a poussé dans l'agonie du moyen âge, entre les bras d'une France demi-morte, qui se préparait dans les convulsions à ressusciter sous une forme nouvelle.

Enfin, il a fallu Verlaine. Le pauvre Lélian, né comme Villon, à la même heure du siècle, lui a succédé de toutes les manières, puisqu'il semble avoir commencé sa vraie vie de poète vagabond et sacré, à l'âge où Villon termina la sienne. Et, en vérité, c'est bien selon cet ordre qu'ils se succèdent. Villon est un Verlaine, bien plus mâle et plus vert, qui s'en va, tout jeune homme, à trente ans; tandis que Verlaine, bien plus tendre et plus défait, errant dans les parcs de l'automne pluvieuse, et pleurant sous le porche de l'église, est un Villon de la trentième année à la cinquantième.

II

DE LA POÉSIE

VILLON *est le premier poète à la moderne : le premier où l'on reconnaisse l'âme du poète étonnant, tel que la France l'a conçu, tel que Paris l'a créé, tel qu'il est resté, et tel qu'il devait être parmis nous depuis maître François. Les étrangers n'arrivent pas à le comprendre, si leur entendement ne s'est pas éclairé de la lumière antique.*

Ailleurs, le pur sentiment fait le poète, l'amour ou la haine, la prière ou l'invective. Ici, la passion qui roule comme

une marée; ou bien l'homme qui se perd dans la nature, sans autre élan que de s'y prêter. Là, celui qui décrit les objets, comme s'il faisait un inventaire, ou qu'ils fussent distincts de lui, et qu'il voulût en fournir la preuve. Ou encore, l'imagination toute puissante, qui s'efface des sentiments et des êtres, pour les reformer à sa propre image, sans même s'en douter.

Mais Villon n'est pas dupe. Non seulement il voit : il sait qu'il voit. Il se penche sur lui-même par vocation, sans le vouloir, sans y tâcher. Sa passion est celle-là, et voilà tout. Bien plus, sa maîtresse passion est de les comprendre toutes, même les plus secrètes, de les saisir par l'esprit, et de les renouveler ainsi pour son plaisir et son tourment. Comme il bouffonne avec génie, il avait l'étoffe d'un grand poète comique.

Voulant se connaître, tantôt il se

possède à fond; tantôt il s'égare : mais toujours il s'interroge et se prend à partie. Ce que les Grecs ont fait pour les actions et les objets, le poète de France l'a fait pour soi-même et pour la vie intérieure. Même les plus païens, il n'est grand poète, en France, qui ne soit chrétien, si l'essence de l'âme chrétienne est le regard intérieur, la confession des sentiments, les colloques de l'amour et du péché. J'appelle grand poète, celui qui a un chant. L'éloquence n'est pas le chant.

Le poète de France, à la Villon, est réaliste quoi qu'il en ait. La rhétorique seule vient à bout de la réalité. Je hais à ce point les orateurs, en vers ou en prose, que je n'y veux même pas penser. Les seuls vers de Villon, qui ne soient pas dignes de lui, sont un essai à l'éloquence. Pareillement, ce ton odieux a faussé deux ou trois fois les orgues de Baudelaire et la viole de Verlaine.

Ici, le cœur n'est jamais tout à fait la victime de l'esprit, ni son tyran. Ici, l'esprit n'est jamais tout à fait le jouet du cœur. Dans les ténèbres les plus noires, dans le plus rouge égarement des passions, une lueur veille : le fond clair de l'intelligence. Et sur les ruines les plus funestes de la pensée, dans les plus cruels décombres de l'analyse, le cœur demeure vif, capable de jeu, capable de plaisir, capable d'espoir passionné.

La conscience est le fond de cette étrange poésie, que les autres peuples ont eu tant de peine à entendre; tôt ou tard, ils y viendront pourtant. La conscience, et comme il sied à des hommes, la conscience qui se torture : le débat du corps et du cœur, comme dit Villon; et l'esprit jugeant, tantôt en juge cruel qui raille, tantôt en père pitoyable : c'est la grande poésie de France, unique au monde par la vertu pensante, jusque dans l'abandon

de toute pensée. Ce reste d'âme dans les ruines, c'est de là que s'élève ce ton humain et sans morgue, cette indulgence profonde qui préfère, peut-être, aux vertus médiocres les crimes chauds et les suprêmes péchés. Fors les rhéteurs, si nombreux d'ailleurs en français, les beaux poètes de France sont les pénitents de l'humanité.

Ils ne craignent donc rien. Ils osent peindre ce qu'ils voient. Ils osent confesser ce qu'ils sentent. On ne le leur pardonne pas. Et parce qu'ils sont vrais, qui est la seule morale, on les dit sans morale.

Voilà le poète français. L'intelligence mène toute la tête; et le branle des sens, les bonds du cœur, les lèvres et les yeux, si libres qu'ils soient, et quelque licence qu'ils se donnent, tout est là-dessous, comme les chevaux de l'attelage sous les rênes : le front porte pensée; l'esprit tient

les brides même aux sentiments les plus débridés. Enfin, jamais l'intelligence n'est muette.

Les émotions de Villon sont violentes et profondes. Mais elles ne le privent pas de raison, si elles le privent de volonté. Elles ne l'aveuglent pas, même si elles l'atterrent. Elles peuvent le perdre, mais non pas le tromper. Son esprit est si perçant, qu'il passe au travers de sa passion. Ce qu'il ne sait pas, il le devine. Une si bonne tête, ha, ne me la hissez pas au bec des corbeaux.

Sa mémoire, qui retient les formes avec fidélité, les transmet toutes à la faculté qui discerne, et qui est impatiente de connaître. Si le Dieu est intelligence, il a son beau jardin en terre, au royaume de France; et maître François est de ses petits jardiniers.

Qui, avant lui, Dante seul excepté, a dominé la vie comme Villon ? N'en fait-on

pas une sorte d'enfant? Mais, au contraire, tous les poètes semblent puérils, qui l'ont précédé, et la plupart de ceux qui l'ont suivi.

Il domine sur les malheurs de sa vie. Et le plus fort, c'est qu'il règne sur cette vie mauvaise en s'y livrant, en s'y noyant. Il se perd, mais non à son insu. Il se juge, comme s'il n'était pas question de lui. Tel est le pouvoir de l'intelligence. Villon est sans pareil pour l'épreuve qu'il a faite de ses crimes. C'est la racine de cette cruelle mélancholie, qui est comme le fond du cercueil où il se couche, pour chanter sa misère, riant sourdement sur la basse des glas, et d'où il se dresse pour lâcher ses facéties. Or, c'est lui-même, et lui seul, qui soulève le couvercle.

De là, qu'il voit tout en peinture, et tout peut-être sur les murs du charnier, lui-même et son destin, les grandeurs du

passé, les puissances du présent, les hasards et les vicissitudes. Il hausse les épaules; il rit, il semble se plaire aux bons mots, et aux tours de bateleur; mais il place toutes gens à leur rang, dans la danse macabre, et toutes choses.

Gai pourtant, gai merle de Paris, en dépit de ce vaste front, parce que le vin est bon, et friandes les repues franches, parce que la chair est suave des folles femmes, Villon pare la morne ronde en carnaval, et à tous ces morts il met un masque.

Le sincère Villon. Si vrai même, que personne ne le fut jamais comme lui. Plutôt que fourbe, il est cynique.

Le génie de Villon est la clairvoyance. Il est admirable pour voir soi-même et les autres; surprenant ensuite, pour peindre ce qu'il voit. Avant Baudelaire, il est le plus réaliste et le plus confident des poètes.

Comme il se connaît, lui qui s'inquiète toujours de se connaître! Et la preuve, qu'il dit : « Je ne me connais pas. » Son doute sur lui-même est à la racine de sa double nature. Tout ce qu'il tente contre les autres, il l'achève contre lui. Ses mots sont vrais; et plus qu'il n'est ordinaire aux poètes. Il n'accommode pas la vérité à l'opinion qu'il veut donner de soi : il

ne s'en fait pas une parure. Il n'avoue pas une faiblesse, pour s'orner de cent vertus. Sa misère, ses péchés; ses besoins, ses amours patibulaires; ses plaisirs prostitués, son repentir et ses rechutes; ses chaudes lippées dans la fange, et toujours sans vergogne; ses terreurs et ses sueurs froides, tout le mal qu'on peut dire de lui, c'est de lui qu'on le sait. Il ne s'épargne pas.

D'où vient le charme unique de Villon? Il est la rose parlante de sa sincérité, l'ail dur et le coquelicot aussi. Sa langue n'est pas la plus belle de France; et elle plaît, comme si elle avait plus de beauté qu'une autre. Il n'a pas d'images éclatantes; il n'en a presque pas du tout. Il ne fait rien de la nature. Pour lui, il n'est paysage que de la ville. Le cimetière est sa campagne; ses couchers de soleil, les rixes dans la rue.

Cette langue plaît par la saveur

incroyable du mot à côté du mot. Et le mot jaillit de la chose, comme source du rocher sous bois. La courte phrase est un mets simple, de qualité parfaite, assaisonné de parfaites épices. Toute la bouche en est enchantée. Le palais se parfume. La saveur se répand dans toute la tête. On goûte ce qu'il dit. On l'a, on le sent avec lui : on y est.

III

DE LA LUXURE

S'ils n'ayment fors que pour l'argent,
On ne les ayme que pour l'eure.

Et m'eust il fait les rains trayner,
S'il m'eust dit que je le baisasse...

Mais que ce jeune bacheler
Laissast ces jeunes bacheletes ?
Non ! et le deust on vif brusler.

Faulse beauté qui tant me couste chier,
Charme felon, la mort d'ung povre cuer,...

Et nu à nu pour mieulx des corps s'aisier...
Tout aux tavernes et aux filles...
Pas ne le dy pour vous le reprouchier...
Car en amours mourut martir,
Où mieulx te plaist qu'onneur ceste meschance.

Villon, le premier aussi, me semble avoir connu l'extrême dépit de la luxure. Elle est ce qui déçoit le plus, en ne cessant jamais de séduire.

Où commence la luxure? et qu'est-ce enfin?

Innocente comme le plaisir, mais moins heureuse, la luxure est l'inquiétude passionnée des sens, et l'ardente recherche d'une satisfaction qui fuit toujours plus lointaine, si même elle n'est pas inaccessible. Elle est le luxe des puissances charnelles, leur propre cruauté et leur noir ennui. La luxure est la part de l'esprit dans la volupté, et la folie de l'imagination amoureuse.

Combien d'amants se sont promis la

luxure, qui ne peuvent même pas s'assurer un peu de vrai plaisir. Les luxurieux sont rares, qui ne le sont pas seulement d'intention. Et comme ils manquent au propos pour lequel ils vivent, ils sont en faute, étant en défaut, et se sentent coupables. Leur péché n'est point tant de luxure, que de n'y pas suffire. Et ils sont damnés, non moins que l'avare mourant de faim et de froid, une nuit d'hiver, sur son fumier d'or.

Le commun peuple, qui s'indigne contre la luxure, serait frappé d'étonnement, s'ils entraient dans l'âme luxurieuse du poète. Ils la verraient dévorée de désir, et vouée aux délices, comme aux tortures de l'imagination. Ha, belles victimes sans repos, de Villon à Baudelaire et à Verlaine. Je crois les grands artistes capables de tout, comme on dit ; et surtout de se vaincre ; mais non pas tous, ni en tout temps. Et enfin, leur curiosité est insa-

tiable, même quand ils refusent de la satisfaire.

Tous les vrais artistes, ou à peu près, sont doués de luxure ; ou atteints, si l'on veut. Je ne le dis pas pour les en vanter. Ni pour leur en faire reproche.

C'est pourquoi on incrimine volontiers leurs mœurs. Elles sont toujours un peu suspectes. On y soupçonne telles violences ou tels détours de l'instinct, qui sont les fureurs de l'imagination. Et l'on cherche ce qui pourrait bien être dit contre eux, quand il n'y a rien à en dire.

Mais la luxure se parle cruellement à elle-même, sans remuer les lèvres. Et plus il est silencieux, plus son péché est intarissable en postulations secrètes, en paroles intérieures. Car la luxure est toute pleine de remords. Et l'ironie n'est pas plus forte, dans Villon, que n'est partout présente la repentance.

Sans remords, il n'est pas de vraie luxure. Elle porte avec elle une supplication de Psyché, noyée dans les maléfices du désir.

Le remords charnel est la forme suprême du regret : non pas le repentir tout à fait ; mais le désespoir de manquer son rêve nourrit un regret terrible.

Il est si propre à la luxure, qu'elle ne se conçoit pas sans lui. Et telle est sa tristesse. Car si la luxure pouvait être satisfaite, elle ne serait que l'habitude du plaisir, ce boueux si content du pavé et de toutes les rognures qu'il y pêche. Or, la luxure est le recours de l'imagination contre toute habitude. La luxure est d'abord l'appétit que l'habitude dégoûte.

Tout poète, tout artiste, en son temps de luxure, fait oraison :

« Seigneur, vous voyez la fureur de mon péché, et si j'en souffre.

« J'y suis lié, comme la femme du sultan nouée au chat et à la vipère, dans le sac qu'on jette au Bosphore. J'en suis torturé, jusqu'à ce que je meure, comme le scorpion, qui fait l'anneau avec la scorpionne, pour qu'elle le dévore ; comme les chiens cordés l'un à l'autre par le roide désir, et qui gémissent de ne pouvoir plus se séparer ; ou comme le prince des abeilles, qui expire dans le corps de sa reine enivrante et fécondée.

« Sinon vous, Seigneur, rien ne peut m'arracher à cette prise profonde. Rien ne peut me sauver. Et nul ne peut rompre que vous, Seigneur, cette attache cruelle. »

Quelle que soit sa repentance, Villon bondit sur le premier espoir qu'il rencontre ; et il se prend à rire. Il fait la cabriole devant le gibet, et le pied de nez au bourreau. La raillerie est sa luxure spirituelle, non moins vive que l'autre.

A deux doigts de la hart, il lègue aux aveugles des Quinze Vingts ses grandes lunettes, sans l'étui, pour qu'ils séparent, dans le cimetière, « les gens de bien des déshonnestes ». Il a horreur de la mort, mais il lui fait la nique. Il faut qu'il se moque, il faut qu'il beffle sa terreur même, et même sa chère vie. Passant de la mort à la volupté, sans cesse, et sans lassitude du désir à l'effroi, ayant celle-là, il a toutes les luxures.

C'est de quoi il est mort, sauvé d'être pendu.

Plus noir que mûre, plus maigre que chimère.

Les yeux vifs comme émerillon. Tout brun, tout sec. Agile et prompt à la fuite, quand il faut; lent, quand il peut, et plein de nonchaloir. Un petit homme au regard perçant, dans une orbite creuse. Le poil rare, et de bonne heure le front chauve. Il portait volontiers la tonsure, ne perdant rien à passer pour un clerc. Çà et là, dans ses prisons, on lui faisait la tête rase, chef, barbe et sourcil, comme un navet qu'on râpe.

Un grand crâne tondu, un front haut et nu; la figure longue et hâve; ni joues ni lèvres. Des os durs sous une peau

tendue, un vrai cuir de grande route, rôti par le soleil, tanné par le vent et les pluies. L'air équivoque de ceux qui toujours se cachent, ayant souvent quelque chose à cacher. Mais non pas les façons louches, ni l'œil fuyant qu'on veut dire. Villon est bien plutôt insolent. Même cauteleux, ce sourire en coin n'est pas timide : il enfonce l'ironie, et il provoque. Maître François est poli, s'il lui plaît, il est courtois. Il a haute mine, pour un voleur ; et même pour un prince. Baissât-il la tête, il n'est pas si humble qu'il semble : l'orgueil de l'esprit brille là-dessous, et peut-être le feu du poète.

Rieur de toute risée, et vite aux pleurs ; très dur à tous les maux de misère, et tendre comme une femme à la peur, aux coups, aux cachots, aux supplices. Il a une forte santé de pèlerin, que n'a pas usée la débauche ni la prison. Tout plaisir lui plaît et l'appelle.

Il aime tout ce que la fortune donne, et qu'il n'a pas : il le prend.

Maigre, maigre! Tous les petits Parisiens furent maigres en ce temps-là : et ceux qui ne devinrent pas chanoines, le restèrent. C'est le temps, où les loups entraient dans Paris et mangeaient des enfants entre Vincennes et la Bastille.

Maigre, fort maigre. Il a eu faim, bien des jours durant et des semaines, au pain sec et à l'eau crue; il a tâté des basses fosses; on lui a ferré les pieds dans un cep. On lui a fait boire bien de l'eau, à l'entonnoir de la question, pauvre Villon, lui, si bon buveur de vin morillon : et il le préfère d'Anjou et de Bourgogne.

De l'argent! de l'argent! il lui faut de l'argent.

On vole comme on joue. Et on joue pour gagner de l'argent. Villon est joueur à perdre son âme, jusqu'à jouer sa mie. Un jour, il a laissé ses braies en gage. Il friponne pour faire la fête. Il est le pauvre qui veut avoir sa part de liesse. On ne fut jamais si peu stoïque; on ne s'en soucia jamais moins. Le viveur, ou l'homme à la mode, l'est-il davantage sur le boulevard?

Vous ne me ferez pas croire que la Grosse Margot soit d'une espèce si rare dans les palais et les hôtels des riches. Tout infâme qu'elle est, la Grosse Margot a des vertus que vos maudites vertus de la Cinquième Avenue n'ont pas, et moins

encore si elles étaient jetées à la rue, réduites à leur corps sans chemise. A vos femmes de maudisson, il ne manque un peu que l'enseigne. La Grosse Margot paie de sa personne.

Il lui faut de l'argent, à ce Villon. A vous aussi.

Pour en avoir, vous ne volez, ni ne pillez? Tant mieux pour vous : c'est que vous en avez. Vous ne ruffiannez point? Voire.

Mais il tue? — La belle affaire : c'est ce que vous ne feriez pas. D'ailleurs, il ne tue pas, ce qui s'appelle tuer : il se défend. Il se bat; il rend les coups. Il ne veut pas qu'on lui dérobe sous le bras gauche sa mie, ni sa vie.

IV

Une tristesse qui va bien loin, parce qu'elle paraît nécessaire : elle accompagne une vue supérieure des passions. Voilà l'accent moderne, qu'on ne trouve nulle part chez les Anciens, si ce n'est dans la Bible. Et pour l'avoir eu, avec une voix si puissante, Dante, le grand poète du moyen âge, vit encore parmi nous, et peut-être pour tous les temps.

Cette fatale tristesse descend dans l'homme à de telles profondeurs, qu'elle porte tous les palais enchantés de l'espérance et de l'illusion. Le sentiment de la mort partout présente est l'une de ses

racines : et l'autre, l'instinct de raillerie : le besoin de moquer la réalité et de bafouer le siècle, cet appétit d'ironie occupe la colère d'un grand cœur. Ainsi le Florentin superbe, qui aurait nourri sa fureur, sa rancune et ses dédains, s'il ne leur avait livré en pâture les vainqueurs de ce monde? L'ironie les flagelle, les macère, les cuit et les recuit. Elle donne le change à l'insatiable colère, comme si le bafouement réussissait enfin à corriger toutes les injustices de la terre, à punir toutes les prostitutions de l'opinion, et à en tirer vengeance.

V

Comme il a bien plus d'esprit que Verlaine, il est aussi bien plus riant. Verlaine est trop tendre pour rire : tous ses senti-

ments trempent dans les larmes, ou dans le sang pervers des baisers. Villon est d'humeur plus mâle.

Quel garçon c'est là! Comme on voit qu'il est jeune! Une folle gaîté traverse son Testament, *suspendue aux legs comme une guirlande de lanternes, dans une nuit de fête; et les arceaux gothiques du cimetière sont illuminés comme les autres. D'ailleurs, la gaîté de Villon n'est pas si légère : elle est toujours bouffonne; et au bout de la corde, il y a peut-être un pendu. C'est le don de l'esprit, qu'il ne cesse pas de saisir les ridicules de l'action, les facéties du hasard, et l'inépuisable dérision de la vie. Le jeune homme est plus sensible au drame de l'existence qu'à la comédie; mais il s'en amuse presque également. Quand la passion ne prête pas son sérieux à la vie, et n'en fait pas une scène tragique, l'esprit de raillerie y voit une farce énorme. L'homme achevé,*

maître du drame et de sa propre ironie, conclut souvent à la farce tragique.

Villon a tous les tons de la bouffonnerie. Il touche à la farce violente : je le crois capable de faire rire, et de ne rire pas. Plus d'une fois, c'est sa force comique, c'est sa jeunesse qui pousse l'éclat de rire : mais est-ce lui? Le génie de la satire est le plus involontaire. On ne sait pas ce qu'eût été Villon dans son âge plus mûr.

VI

Je ne vois rien, dans Villon, de cette étrange perversité qu'on lui attribue, plus qu'on ne la lui reproche. S'il était pervers, il ne serait pas si fort.

Au contraire, il est criminel avec innocence. Comme Verlaine, et encore plus. Une perversité sans dessein n'est pas fort

coupable. Les actions ne sont pas si perverses que la conscience. Enfin la perversité n'est point tant à méfaire, qu'au plaisir qu'on y prend.

On a fait de Villon un monstre de duplicité, de fourbe pateline, de souplesse et de mensonge. Je ne connais rien de si faux que cette vue. Dans ses vers, Villon est le plus sincère des hommes. Il ne se vante même pas de ses péchés ni de ses vices.

Beaucoup veulent être vrais, qui ne le sont pas de nature; et c'est en vain, dès lors, qu'ils s'efforcent de l'être; ils dissimulent, à leur insu; le choix est fait en eux, et non par eux, de ce qu'ils doivent dire. Ou bien, ils se trompent sur eux-mêmes; ils se voient comme ils voudraient qu'on les vît. Ils sont incapables de se connaître. Villon est vrai, de nature. Il voit vraiment, et il fait voir. Il peint Margot, la Belle Heaulmière, et Franc Gontier, à la Vélasquès, à la Goya.

On trouve partout la perversité, si on la cherche : Elle est où on la désire : il n'y a qu'à l'y mettre.

VII

Docte et non peuple.

Villon sait du latin. Il sait les lois. Il a lu les histoires, et les chroniques de son temps. Il sait les Écritures. Il sait beaucoup.

Parlant des Grecs et des Anciens, quand il se trompe, il semble le faire exprès. Ses erreurs sont délicieuses. On dirait qu'il en a joui, comme Shakspeare.

Il ne fait jamais le savant; il joue plutôt l'ignorance. Il est ingénu, non pas naïf. Dans l'ingénu, il y a le génie. Si poète, qu'il est bien capable d'inventer un beau nom pour la rime, pourvu qu'il

sonne dans le lointain, avec grâce et mélancolie.

Il n'est pas du tout populaire. Sa verve fait croire à la verdeur du peuple; mais sa force jeune est à lui. Il a le ton cynique, parce qu'il a plus d'un ton. Puis, cynique n'est pas grossier, loin de là. Même avec l'accent des bouges, il ne parle qu'aux lettrés. Villon, comme tout poète français, n'a dès lors écrit que pour l'élite, gens d'esprit et de bonne culture. Il est parfois subtil comme Verlaine; mais comme il sied à la différence des temps, peintre autant que Verlaine est musicien. Il a le don de la couleur et du trait fort dans la lumière. Il n'est pas seulement réaliste à la flamande ou à l'espagnole; mais ayant médité ce qu'il a fortement vu, il ajoute son âme même à la peinture.

VIII

Amour.

Pourquoi ne veut-on pas qu'il soit martyr d'amour? Parce qu'il aime des femmes indignes? La belle raison. Et si elle est bonne, un tel amour plus qu'un autre est martyre. Il le dit au pied du gibet. Faudrait-il pas qu'il fût vierge aussi?

Il aime la femme, on le sent trop, jusqu'à les aimer et les haïr toutes. Il ne peut pas se passer d'elles; il les désire autant qu'il les méprise. Ses baisers sont lacés d'invectives; et les injures cousent, d'un fil sanglant, ses lèvres aux lèvres qu'il caresse.

Il aime; il est trompé. Mauvais ruffian de gueuses, mal propre à son métier, voleur, volé, on ne l'aime que pour son

argent, quand il en a. Il bat les femmes, et il est battu comme linge qu'on essange. Celle qu'il chérit par tendresse, lui est dure et félonne. Ardent au plaisir, il désespère de l'amour; et faute d'une amoureuse, il est toujours en quête de maîtresse, pour maudire son supplice ou pour s'y avilir sans merci. L'indignité des amours n'en bannit pas le martyre.

IX

Villon, dans la crapule, ou à la cour d'Orléans, au cachot, sur les routes, reste toujours écolier, et toujours un peu de basoche. Il a vécu et grandi à flanc de Sorbonne.

Son monde est celui du Palais, pêle-mêle les condamnés avec les juges, les grands prévôts et les crocheteurs, les

pendeurs et les pendus. Il n'y a pas si grande différence, après tout. Qui regarde au fond de l'homme, il y voit le limon de la mère commune. Surtout en des siècles bien barattés par la discorde, comme ceux-là, où quelque violence vient toujours à point pour tout confondre, la crème avec le petit lait; et tout va par terre, devant que le beurre soit fait, le seau renversé dans la cour de la ferme, l'eau du puits par là-dessus, les brins de paille et le purin.

Est-ce que je calomnie ces docteurs et ces mortes hermines? De quoi se plaindraient-ils, tous? Bien leur prend d'avoir connu Villon, et de l'avoir mis à mal. S'ils ont encore un nom, c'est grâce à lui. Sans ce vaurien qu'ils ont tourmenté, nous ne pourrions même pas nous moquer de leurs trognes. Tant pis pour eux, s'ils l'ont traqué, s'ils l'ont mis à la torture, trop durs et sans pitié. Villon le leur

avait prédit : « Tel lui soit Dieu, qu'il m'a esté. »

La même fatalité pousse les os des pauvres hères aux Innocents, le long des murailles, jusque sur les galetas, et le pauvre écolier dans l'étroit chemin de la vie. Pipeur aux dés, quand on n'a pas de biens; compagnon de la Coquille, quand on ne peut siéger au Parlement ou dans une meilleure confrérie; suppôt de taverne plutôt que de Sorbonne; et pendu, faute de mieux. Ou faute d'être juge : il le dirait, je pense.

X

Comme il aime son cher Paris! Comme il le connaît! Toutes les rues, toutes les tavernes lui sont familières, toutes les boutiques. Les enseignes lui sont des

paysages, ou comme de vieux amis : il les interpelle; elles lui parlent : il bouffonne avec elles, qui bouffonnent avec lui. Paris a déjà quinze siècles. Pour Villon, Paris est déjà une Rome. La ville des papes n'est guère plus ancienne que la ville des rois.

La mère de Villon était sans doute angevine. Lui, Villon, est Parisien de Paris, s'il en fut jamais un. Et là encore, le premier.

XI

Merle plus que rossignol : merle de la montagne Sainte-Geneviève où, depuis cinq ou six cents ans, toute la volière de l'Occident s'exerce au chant de l'intelligence. Ici, compère Guilleri brave les dangers en toutes saisons. On n'arrive pas à lui casser les deux ailes. Sans perdre

la voix, il hante les bois d'une vie bien plus dure que celle des forêts, plus hérissée de caprices et de violences. Il perche sur les potences, et il siffle dans les charniers.

L'esprit dut être sa grâce la plus forte, à ce folâtre de Villon. Autant que sa pauvre mère, il charmait sans doute les plus graves et les plus moroses. On s'amuse de lui voir toute sorte d'amis, et jusqu'à la femme du grand prévôt. Il était homme à beaucoup plaire, sans plaire tout à fait; et à beaucoup déplaire, sans se faire haïr. On l'aimait avec dépit; et l'on finissait par rompre, non sans regret.

XII

Il donnait à rougir de lui. Ses plaisanteries sont trop bonnes : ce ruffian, ce

voleur, ce condamné à mort, ce trois fois pendu et dépendu, qui nomme ses légataires les plus austères personnages et les plus gens de loi! Il charge les conseillers au Parlement de veiller aux legs qu'il prétend faire à des condamnés comme lui; et des théologiens reçoivent la sainte mission d'envoyer en jouissance de ses dons burlesques une bande de sacrilèges, de putes et de vauriens.

XIII

Comme Verlaine s'en va faire retraite à l'hôpital, ou comme il était recueilli par quelque ami, entre deux maladies et deux aventures sombres, Villon, d'une potence à l'autre et de l'une à l'autre prison, allait faire séjour à la Porte-Rouge, au cloître

Saint-Benoît, chez maître Guillaume, son « plus que père ». Ou bien, il se réfugiait chez sa mère, « povre femme ». N'allait-il pas pleurer avec elle ? Il s'asseyait à ses pieds. Elle prenait dans son giron cette tête folle, cette mauvaise tête, toujours très aimée, et toujours menacée. En larmes, elle se penchait sur le mauvais garçon, bon toutefois pour elle. Ce que les mères savent, quand tout le monde l'ignore, elle le savait, que son fils n'était pas comme les autres, et victime plutôt que coupable ; elle le baisait, en pleurant, tantôt les cheveux, tantôt la joue, tantôt le front, lui reprochant tant de peine, qu'il lui causait toujours : car enfin, il faut bien aussi que la mère fasse ses reproches. Et lui, voleur, escroc, meurtrier d'occasion, marlou, toujours enfant près de sa pauvre vieille, et pas plus mauvais qu'un autre, il écoute la litanie en souriant douloureusement ; il caresse les mains

ridées au lavoir et au fourneau, toutes noires ; et toujours finissant par faire rire la pauvre femme, il égaye les yeux rouges de pleurs pourtant ; il défronce, pour un instant, le vieux visage plissé par les ravines si longues et si creuses de l'angoisse. Et peut-être ne s'en va-t-il pas, qu'il n'ait dit avec elle Notre Père, ou quelque prière à Notre Dame.

Elle le savait bien, elle, que son garçon n'était pas si mauvais. Et si vif, si plaisant ! Qu'il a d'esprit ! Conseiller du roi, chancelier même, il aurait pu l'être, c'était l'avis de messire Guillaume, un tant homme de bien, vénérable, savant, et tout. Pauvre François, si gai, si triste, tout à caprice, hélas, un fol enfant ! Et les femmes l'ont perdu, Sainte Vierge, et les mauvaises compagnies.

XIV

Pense-t-on que Villon ait jamais été dupe des figures qu'il a prises? Dupe, il ne peut l'être, pas même de ses passions. Partout où il passe, il regarde et il juge à sa façon, qui est de rire à demi, moitié plaisir, moitié ironie. Dès le début, avec les voleurs, avec les filles, comme avec les docteurs, il assiste en esprit à toute la comédie et à son propre personnage. Il y manque rarement, je crois : même s'il joue un rôle ignoble dans la farce, ou dangereux; même s'il court le risque d'être pris au collet par le démon du drame.

Il me semble que, pour Villon, le plaisir du plaisir, la plus aiguë de la volupté est spirituelle : c'est la profonde

raillerie ; et qui sait, là où elle pique le cœur si subtilement, qu'elle le fait pleurer.

XV

Ses amis, allant et venant, il en a de rencontre, et pas un, sans doute, solide et de bien fonds. Il aurait fallu être comme lui, de tous rangs et de toutes mœurs à la fois. Il s'amuse où il peut, et se donne ses aises où on l'invite. Il ne boude pas à la vie, la sachant si précaire et si courte, toute plongée dans la mort comme une touffe de joncs au milieu d'un océan.

Par là, d'abord, il est propre à toute société : son caractère le destine à la compagnie d'un prince, et l'acoquine aussi bien à des gueux. On lui sent une étonnante souplesse d'esprit. Il est courtois et

ordurier, exquis et graveleux. Il sait plaire : c'est son talent et sa perte.

Mais enfin la crapule est mieux son fait que la cour des ducs : parce qu'il est pauvre ; parce qu'il est libre, comme on ne le fut jamais, à la Montaigne. La passion de la liberté est une espèce de folie dans la mauvaise fortune ; et elle y tourne souvent à crime. Les amis de Villon sont pendus. Et plus d'un : Colin des Cayeux, Regnier de Montigny, Gui Tabarie, ils ont bel et bien tiré la langue à Montfaucon, les camarades.

Dans cette sorte de tempérament, un élément se cache qui reste innommé. Gêné par la misère, l'insatiable est presque toujours cynique. On ne peut rien changer dans un homme comme Villon, nature indomptable et fuyante, si vive et si diverse. Elles sont bien faites pour un siècle où tout est en question, où la règle cède partout au souffle du hasard, et sous le

pouce de la violence. Les nécessités de la vie marquent Villon pour la chute; et comme la fleur de lis sur l'épaule, elles le désignent au désordre et à la gueusaille, si ce n'est au bourreau.

Il faut bien comprendre que cette âme si faible et si forte ensemble, si indolente à tout ce qui la gêne, si prompte à son plaisir, anime une chaude charnure de jeune homme. Sans nom, sans biens, sans espérance, le feu du génie est alors un maléfice. Villon s'est dû voir hors de tout rang. N'ayant rien de social, il n'avait pas ce qu'il faut pour faire une fortune régulière. L'idée seule de peiner toute sa vie dans l'ennui d'une charge séculière, pour finir en bon vieux prêtre, comme son père Guillaume, ou devenir un puant cafard, avare et froid, comme Thibault de Vitry et maître Cotin, l'eût fait sortir au galop d'une société, où tout est prévu, moins le génie, et d'ailleurs où le génie

seul n'est pas légitime, ses droits n'étant en effet fondés que sur lui.

Ainsi, la crapule peut être la seule société, où l'homme non social fasse valoir ses droits, et vive un peu à l'aise. Même s'il y a la nausée, du moins il vomit à son heure. L'homme à double et triple nature, à cent visages, qui ne fait jamais que ce qui lui plaît, c'est le poète même. Souvent leurs destins sont contraires, et les artistes laissent les figures les plus différentes dans la mémoire des siècles. Mais à ce trait profond, ils se ressemblent; et à tous les degrés, du pauvre écolier au prince des esprits, le même homme se fait connaître, qui ne se laisse point ployer à la commune contrainte.

XVI

On le fait ou trop pervers, ou trop puéril. Il n'est ni l'un ni l'autre, étant

pervers à ses heures, et enfant le reste du temps. Qu'on le prenne en vrai poète : il est tout ce que la nature veut qu'il soit. Les contraires sont en lui. A l'occasion de ce qu'il est, on sent tout ce qu'il peut être. Enfant pervers, il ne l'est pas plus ni moins que Verlaine. Je ne puis oublier que nous n'avons rien de lui, passé l'âge de trente-trois ans. Quel vrai poète, surtout dans l'infortune, n'est pas un enfant pervers, du moins avec les rêves qui le hantent et la femme qu'il caresse ?

Les érudits ne savent pas comment sont faits les poètes et les musiciens. Ils ne connaissent que les livres, ou ces énormes rochers de rhétorique, les poètes illustres, dont on fait le tour, une toise à la main. Musiciens et poètes de nature, ils sont comme les femmes, mais pour une moitié seulement. Il faut qu'ils obéissent à la lune, que leurs sentiments aient une issue, enfin qu'ils éclatent. Leurs émotions ne

sont jamais si violentes, que pour avoir été contenues. Elles se gonflent en un flot qui les emporte, et où ils s'abandonnent, quoi qu'ils fassent. C'est une de leurs perversités de s'y livrer, tout en sachant parfois qu'ils pourraient s'en défendre, et souvent qu'ils le devraient. C'en est une autre, puissance d'homme, celle-là, qu'ils préparent le lit à la marée, et qu'ils ouvrent au flot une issue calculée et prescrite.

Ni femme, ni enfant, malgré tout, en ce qu'ils voient faire. Il n'est pas d'artiste qui ne soit, pour la moitié, son propre témoin. Là, ils s'entendent rire; et là, ils s'écoutent pleurer. Ils goûtent leurs propres larmes; si, plus douces; ou si, plus amères. Ce n'est pas qu'ils en jouissent toujours : loin de là; mais ils éprouvent le sel, ils pèsent le miel de ces pleurs; ils veulent savoir la teneur de fiel ou de nectar qui y entre.

Enfin, il faut qu'ils donnent carrière à leur nature, et qu'elle se débonde. Dans ces excès, qui sont la joie douloureuse ou la nécessité de leur vie, ils font taire leur raison et leur jugement. Mais ne croyez pas qu'ils les étouffent : ils ne les empêchent pas de veiller. La raison tient la chandelle, comme messire Georges Dandin lui-même, au commandement de sa cruelle compagne, laquelle est toute chaude encore de son amant, et a nom Angélique, étant la cruauté d'amour. C'est pourquoi ils voient le bien et font le pire. Ils savent presque toujours ce qu'il faudrait faire, et font ce qu'il ne faut pas. Ce qu'on appelle leur faiblesse est la force sans frein de leur nature cachée, et le mors aux dents de leur propre secret, dès qu'ils rendent la bride.

XVII

Villon sait bien sa mauvaise vie. Mais il est bon de savoir comme lui qu'il n'en pouvait pas avoir une autre.

Au plus bas de l'échelle, les misérables sont les serfs de la misère. Ils sont enchaînés dans la galère du pain quotidien. Et ils n'en peuvent pas sortir.

Au plus haut, dans l'ordre des esprits, la pauvreté continue, ou la maladie, ou une passion indigne, voilà trois chaînes inviolables, que la plus forte volonté ne lime et ne descelle pas. Si Verlaine avait pu mener la vie de petit commis à l'Hôtel de Ville, il n'eût jamais été Verlaine. Et il l'eût été plus souvent, s'il n'avait pas dû consumer tant de jours détestables dans le dénûment et à l'hôpital.

Qu'on ne rie pas de Villon accusant la pauvreté de sa mort et de ses crimes. Il me fait frémir. Lui, toujours si vrai, il lâche l'aveu que de plus grands n'osent pas faire. La misère ne tue peut-être pas le génie; mais elle le déforme, et l'entrave; elle en fait ces chênes et ces cryptomères que les Japonais élèvent dans un dé à coudre.

Pour gagner sa vie, on perd ses raisons de vivre. La grande vocation d'une âme libre est une raison de vivre si puissante, qu'elle ne peut jamais s'accorder avec le besoin de gagner sa vie. Encore moins de s'y soumettre. Les habiles, eux, naissent pour bien gagner leur vie; et le succès les vante.

Il y a donc un parti héroïque, dans le déshonneur de Villon et la faiblesse de Verlaine : ils se sont sacrifiés à leur propre génie. Il en est, peut-être, qui se désespèrent de ne le pouvoir pas : c'est

leur faiblesse, qu'ils ont trop d'honneur. Avec une âme à la Gœthe, qui serait Gœthe sans prince, sans fortune, sans Weimar, et qui serait capable de donner vingt ans de sa vie à la théorie des couleurs, et à Faust *un demi-siècle?*

Il faut être vrai : les poètes ne sont pas des corps glorieux. Ils sont des esprits plus ardents que brûle et tourmente davantage l'ardente gaine du corps.

XVIII

Une profonde connaissance de la vie fait la raillerie de Villon si profonde : connaissance qu'ont seuls les pauvres, quand la pauvreté n'a pas détruit les forces spirituelles, comme il arrive si souvent.

Les hommes à conscience ou à imagi-

nation criminelle savent ce que les esprits paisibles ne soupçonnent pas. Les poètes sont du petit nombre, qui visite les abîmes, ou qui rêve d'y descendre.

Tout bien et plein de mal, tout mal et plein de bien, amer et doux, repris de justice et sans méchanceté pourtant, assassin et sans violence, Villon se fiche de tout.

Une dérision passionnée de la vie l'emporte ; et un amour infatigable de vivre anime sa dérision.

Sa propre passion doit lui paraître dérisoire. Mais l'ironie ne réussit pas à la détruire. Elle a plus de force que d'âcreté. Villon est un jeune homme : il l'aurait fallu voir à cinquante ans.

Il ne croit à rien, selon l'ordre et les lois du monde. Mais il peut croire à tout, selon son propre sentiment.

Cependant la vanité universelle et l'universel hasard le font amèrement sourire.

Sa dérision s'y retrempe. Il se voit lui-même dans le néant, à force de voir le néant du monde. Nihiliste achevé, sa malice parisienne le porte à s'en gausser, même dans le désespoir. Il a tant d'esprit, que l'horreur de la vie le cède aux ridicules; la raillerie l'attache au plaisir, loin de l'en détourner. Pour rire au cimetière, il n'attend pas d'y être forcé, là-dessous. Villon, souvent, c'est Yorick à Paris.

§

L'erreur emporte les hommes çà et là, comme le vent les feuilles. La pauvreté est la source de toute injustice. Elle fait la faiblesse ; le mal s'en suit, avec le crime. Elle tue même l'amour.

La jeunesse perdue, l'occasion unique du bonheur, un souffle, un vol, un peu de sable qui s'éparpille. Et pourquoi? On ne sait même pas comment. Et toujours la

mort, partout et pour tous. Où sont les belles amoureuses? Où sont les amants? Où les grands de la terre? Où les petits? Où vais-je moi-même, dit et redit Villon? La mort fait la même réponse à toute question. Et l'horreur de toute question, c'est que, moins celle-là, il n'y a pas de réponse. Moi seul pour moi, pense Villon; et ce n'est rien. Il considère la nullité universelle avec une sérénité mêlée de terreur, et fort étrange. Il s'y plonge, comme pour éprouver toute sa faiblesse, la folie et la méchanceté des hommes. Mais les connaître ainsi, c'est pardonner. De là, cette tristesse et cette moquerie aiguës, et cette indulgence sans limites. Il n'y a rien de plus terrible, parfois, que l'indulgence de l'esprit qui nie, si ce n'est l'indulgence d'une âme tout intelligente. Villon conclut à la mort comme à la réalité unique, et à la volupté, ici-bas, comme paradis.

§

Il croit donc à son malheur, plus qu'à son indignité. Il ne se sent pas si coupable, sinon contre soi-même. Et puis enfin, il va mourir; et qui lui vient à l'aide? Or, criminel si l'on veut, condamné, misérable, il n'oublie pas Jésus, qui est pourtant contre les puissants, contre le riche et les heureux.

Villon n'est pas grand poète par la splendeur des images, ni par l'invention du poème. Mais il l'est par la profondeur du sentiment. Il a mis une force admirable dans l'expression de deux ou trois sentiments éternels. Il s'y est jeté tout entier, comme la fille du fondeur chinois dans le métal en fusion, pour fondre son propre sang et donner sa propre voix au son unique de la cloche.

Il signe affreusement de son nom l'envoi

de sa ballade à Margot. Le rire de l'écolier cynique ne donne pas le change sur le fond ténébreux de sa pensée : elle tient le milieu entre Dieu secret et l'atroce nullité du monde. Toute l'ignominie du néant est à l'enseigne de la fille, dans ce lit où tous les hommes passent, comme la Seine entre ses deux rives, se flattant d'y contenter leur amour de la vie.

L'ung vault l'autre.
Ordure amons, ordure nous assuit;
Nous deffuyons onneur, il nous deffuit,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

Et pour moi, je sais bien qui Villon met au bordeau : c'est la vie.

XIX

Où aller enfin, à travers ce charnier? et à qui recourir, si Dieu ne demeurait pas la seule espérance?

Oui, dans ce néant sans bornes et sans exception, Dieu seul nous reste, et Notre Dame à mi-chemin. Tout comme sa mère, la pauvre femme, Villon ne se connaît pas d'autre refuge, pas d'autre asyle, ni d'autre forteresse, que la Vierge, « Nostre Maistresse ». Se moquant des prêtres, il ne tourne pas l'Église en ridicule : il se garde d'elle, craintif et narquois, prudent et docile, ambigu et retrait. Il est religieux désespérément.

Mais il l'est de la bonne manière : cette magnifique intelligence abdique. Sans perdre une once de son poids, elle se retire devant le cœur enfant. Voilà par où Villon est si moderne. Il mord comme l'eau forte dans les pensées du néant. Le poète est alors, à mon gré, l'homme par excellence : celui qui pénètre, entre tous, la condition de tous; qui en pâtit pour tous, puisqu'entre nous il en a passionnément conscience. Et sa charité fleurit de

ses transes égoïstes. Le « pauvre petit escollier » a pitié de tous les pauvres, comme lui. Il oublie l'indulgence terrible, que la vue du néant lui inspire; ou plutôt, il en réserve la tendresse à tous ces petits que la misère foule et que le mal atterre. Il a compassion des malades et des captifs, des suppliciés et des filles. Il ne rit pas cruellement de la potence ni de l'hôpital. Il réclame, au nom de Dieu, qu'on pense un peu à lui. Il a pitié de soi, sans vanité et sans complaisance : ce regard pour soi-même est ce qu'on peut concevoir de plus juste et de plus vrai : soi, le pauvre que l'on connaît le mieux. Et, au bout du compte, dans cette mort où il est déjà jusqu'au cou, criant à toutes gens merci, il implore une douce pensée, et c'est le repos perpétuel qu'il demande. Mais certes tous les amants de la vie, tous ceux qui savent ce qu'il en coûte de vivre sans compter, qui ont versé des

trésors dans une heure, et de tout leur bonheur nourri les avides instants d'une chère folie, ceux-là diront toujours plus d'un verset et plus d'un psaume pour l'âme du pauvre petit écolier, qui fut nommé François Villon.

LE POVRE VILLON

Au Charnier des Innocents,
Dans l'éternel tourbillon
Où roule toute la terre,
Où tout s'en va pourrissant,
Feuilles et fruits, fils et mère,
Tu dors, ô pauvre Villon :
C'est toi le plus innocent.

Les chats fourrés glapissant,
Sorbonne, ce corbillon
D'ânes et d'oies tant altières,
Les sots mîtrés, ni les cent
Vertus, ni les cent vipères
Ne te feront plus misère :
C'est toi le plus innocent.

Tous ceux qui furent paissant
Un quignon de vie amère
Dans les pleurs et la misère,
Le cul nu, en guenillons,
Te chantent avec ta mère :
Dors bien, mon pauvre Villon,
C'est toi le plus innocent.

Plus gras et plus pourrissant
Dans leurs hautains pavillons,
Les rois sont au cimetière ;
Leur chair pue et leur chef sent.
Bonne nuit et bonne terre,
Dors bien, mon pauvre Villon :
C'est toi le plus innocent.

Princes de l'or et du sang,
Ici, au commun sillon,
Vos Louvres n'ont plus de pierres ;
Le moindre est le plus puissant :
Plus que vous, il dure en terre !
Dors bien, ô pauvre Villon :
C'est toi le plus innocent.

1912

VILLON ET SON PEINTRE

VILLON ET SON PEINTRE

I

Il est à Paris un artiste, qui grandit peu à peu en force et en clarté, plein de patience et de réflexion, scrupuleux au travail, et s'il ne l'est déjà, qui sera de l'ordre le plus élevé. Les premières œuvres du graveur Bernard Naudin (1) m'avaient beaucoup étonné et beaucoup retenu. Qu'on se figure un homme de Paris, en 1905, qui semble ne vivre que dans l'ombre de Rembrandt. Sans lui être parent le moins du monde, ni de la même famille, il l'imitait ou le rencontrait jusqu'à faire sourire, obsédé par le noir et blanc du grand visionnaire, comme on a vu tant de musiciens dans l'envoûtement de Wagner.

Pourtant, j'avais confiance en ce disciple; je le sentais vivant par soi-même, et homme

(1) Les dessins de Bernard Naudin, au Musée des Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan.

de foi. Bernard Naudin gardait une saveur propre, jusque dans l'imitation la plus directe. Ses figures de femmes et d'enfants étaient bien à lui, et toujours d'ici. Je discernais une âme incisive, qui peut bien avoir des rencontres avec l'immense amour de Rembrandt, mais qui n'a certes pas le même fond ni la même origine. Et d'abord, moins de passion que d'esprit.

Naudin n'est pas tragique à la Shakspere. Il l'est à la française. Il porte la précision de l'analyse dans tous les sentiments, et même dans le macabre. Son sourire est la plus rare des élégances; et l'élégance ne lui manque jamais : elle est sa marque. Je la compare à ces mots de délicieux dédain, que les marquises avaient pour la guillotine, comme on allait leur couper le cou.

Partout ce trait d'un œil aigu, ce regard qui pénètre, ce don des caractères; et dans la violence ou l'horreur même, cette exquise élégance qui est le parfum de tous nos raffinements.

Il va de soi qu'il aime la musique, et sans doute il est musicien. Cependant, sa dévotion

à Beethoven l'a mal servi. C'est la moindre partie de son œuvre, la seule où il enfle la voix, où il déclame. Ailleurs, on lui sent la foi, autant ou peut-être plus qu'il ne l'a ; ici, où il est si fidèle, il paraît moins croire à ce qu'il aime, que préoccupé de l'étude. Décidément, il faut laisser Beethoven tranquille. N'est-il pas bien temps qu'on en donne le conseil aux peintres et aux statuaires ? Beethoven prête trop à l'anecdote, et à l'éloquence, cette anecdote de l'Apocalypse. Il n'est pas plastique. On veut faire un lion : et l'on n'a qu'un vieux chat malade. Certain sublime intérieur, qui ne s'accorde aucunement avec la taille et les allures de l'homme, mène droit à la caricature ; et le héros est peint aux couleurs de sa propre parodie. Non, ce matou aux sourcils éternellement froncés, qui crache sans fin une arête qu'il ne peut digérer, ces joues maigres, ce front qui n'est pas un front, mais une coupole de lauriers, non, je ne reconnais pas le roi solitaire et familier de la musique au désert. Ce n'est pas le maître des Quatuors dans sa chambre, mais le fauve ébouriffé des chefs d'orchestre allemands ; car il n'en est pas un qui ne se fasse

longuement, comme un comédien au miroir, la tête échevelée de Beethoven et ses yeux en fatales cavernes. Mais je ris de l'antre ; et si je dis : « Bien rugi ! » c'est à Bottom.

Avec Naudin comme avec Watteau, la grâce de Paris est bien athénienne.

Dans la rue et dans les salons, à la guerre et dans les mansardes, jusque sur les lits d'hôpital, Bernard Naudin ferait prendre goût à ses personnages, fût-ce à l'horreur des plus hideux, et même à la bêtise des nigauds, s'il en était dans son œuvre. Mais y trouvât-on des méchants, on n'y verrait pas de sots. Le goût qu'on prend chez Naudin à ce qui nous dégoûte dans un autre, est le goût spirituel qu'il met partout : il n'y a point de forme, si malheureuse qu'elle soit, où il ne glisse quelque trait de sa propre finesse et de son élégance. Voilà ce qu'il ajoute à Goya, dans ce beau dessin de *la Musique Espagnole,* comme si la maréchale, et l'ambre de Watteau tempéraient l'odeur puissante de la tubéreuse. Là, d'ailleurs, est la faiblesse de Naudin : il n'est guère peintre, jusqu'ici. Chez lui, il y a beaucoup plus d'intelligence que d'instinct.

Son goût n'est pas simple; mais il est exquis. Jamais son tact ne le trompe. Il touche de l'ongle ce qu'il faut à peine effleurer; et il a une hache pour ce qu'il faut frapper avec la hache. Cependant, sa hache est aussi d'une forme élégante. Elle est d'acier fin autant que tranchant. Elle est montée avec grâce. Naudin est toujours moins brutal que cruel. Ses coquins, ses gueux, ses pires loqueteux, fils du ruisseau et fiancés de la Veuve, ont encore une espèce de charme. La plume de Naudin débrouille un grand mystère : Jusque dans l'infamie et l'extrême misère des individus, c'est la race qui reste élégante.

Enfin, Naudin a trouvé son sujet, que Rembrandt n'eût jamais choisi. Il a dessiné, sur le texte de Villon, une centaine de planches, pleines de sens et d'esprit, presque toutes dans la forme la plus libre, et quelques-unes admirables. (1)

(1) Ce livre sera l'un des beaux qu'on ait publiés depuis deux cents ans. Je ne ferai qu'un reproche aux caractères, dessinés par Bernard Naudin lui-même. Ils sont d'ailleurs magnifiques et rappellent l'admirable romain de Nicolas Janson. Mais la boucle de l'E final dérange l'harmonie des lignes, sans que cette fioriture ajoute rien à la beauté du texte.

Il a compris l'immense portée de Villon. Il a pénétré bien avant dans l'homme et le poème. Il les a tant aimés, qu'il a pu les revivre. Il n'a pas été seulement celui qui commente; mais un témoin, le compagnon de route qui a vu de ses yeux, et qui se souvient. Il a couché près de Villon, en prison et dans les meules. Il l'a suivi dans les galetas. Il a connu le visage de l'homme seul, quand il rêve ou réfléchit, et quand il dort. Quelles belles images Bernard Naudin pourrait nous donner, à présent, de Verlaine.

Il a vraiment créé un type de Villon, qu'on ne peut plus oublier, et qu'on ne séparera plus du poète. Or, c'est beaucoup dire. Villon n'est pas ce qu'on croit. Il ne s'agit pas d'un poète plus ou moins grand. Qu'il en soit l'ébauche imparfaite ou l'essai accompli, Villon est, en France, LE poète.

Ici, tous les personnages et toutes les scènes sont nourris de vérité et riches de poésie. Naudin se garde avec soin de la couleur locale; et il a trop de goût pour se mettre en peine de l'histoire. Il demande à son imagination la réalité vivante, qui n'est pas dans les

documents. Il imagine ses hommes du quinzième siècle; et si l'on veut, il les invente; mais ils en sont bien, à nos yeux, étant tout ce qu'ils doivent être. On n'a que faire, en art, d'une recherche exacte. Le Théâtre en est la preuve : les gens n'y sont pas habillés, mais en costume; et ce qui n'est pas tableau, toujours est décor. La couleur locale est la mascarade.

Bernard Naudin fuit cet art de carnaval. Son accent est d'une émotion et d'une certitude rares. C'est le certain qui nous dégoûte de l'exact. La savante exactitude n'est faite que d'oripeaux. Que nous importe la perfection d'un costume, venu de Lahore ou de Byzance, après un voyage de mille ans, s'il faut le voir sur le dos d'une fillette, née d'hier, à Montmartre ? L'artiste trouve en lui, d'abord, autour de lui, ensuite, toute la réalité nécessaire. Le goût fait l'harmonie entre ce qu'il observe et ce qu'il imagine.

La charmante élégance de Naudin et sa force incisive suffisent bien aux figures qu'il dessine. Si ses gueux sont des héros, ils ne le doivent qu'à lui. La verdeur de son sentiment justifie la poésie de ses misérables. Et voilà

donc, au milieu de cette cour, comme un roi qui chante, Villon, le poète proscrit.

Bernard Naudin est un homme qui médite et qui ne se contente pas du premier coup.

L'art des sacrifices n'a pas de secrets pour lui. Il en sait la valeur; il en pratique les vertus. Dans la planche des gibets, un seul de ses trois pendus, celui du milieu, est un vrai mort à la hart, dans toute l'horreur ricanante de la pendaison : la langue hors, avec la vie; et la pourriture proche, qui commence à errer de la tête aux pieds. L'autre mauvais garçon n'est vu que de dos; ainsi est sauvée la face. On la devine. Enfin, le dernier est à peine indiqué dans ses grandes lignes roides et funèbres. Combien la hideur de la mort et l'atrocité du supplice ne gagnent-elles pas à cette exception? Elles sont dix fois accrues d'être réunies sur une seule tête: et l'unique misérable qui l'exhale, fait sentir la puanteur du cadavre beaucoup plus que pour trois.

Et par là, ce Calvaire infâme évoque mieux le souvenir de l'autre. Les larrons de Montfaucon font paraître plus poignante la misère

de l'homme entre deux. Et ils l'exaltent. La potence est plus haute ; et n'a-t-elle pas des bras ? Surgit alors la mémoire divine et le sublime exemple. Ainsi l'homme, criminel ou non, gibier de cachot mis et dressé en la hart, ou roi couché sur son lit de parade, l'homme est bien ce qu'il est, pourrissant entre deux morts obscurs : toujours dans la mort, et la grande victime qui les figure toutes ; toujours l'hostie qui a besoin du salut, même si elle le porte, et qui appelle la rédemption pour tout ce qui trempe, comme elle, dans le plein vase de la nuit.

II

Dans son portrait par lui-même, Naudin a le visage creux et usé avant le temps, des yeux mordants et caressants, le cheveu rare, une grande bouche spirituelle, le front rêveur : une tête de prêtre, qui a beaucoup regardé la misère des humains, qui l'a sans doute éprouvée et beaucoup confessée, sans dire si elle l'a secourue. Il a donné de ses traits à Villon ; et

bien que Villon se soit décrit petit homme et menu, Naudin l'a voulu faire de haute taille. On en devine les raisons, et il en tire un si juste parti qu'on les approuve. Plus grand, Villon en est plus dangereux et plus hardi. Plus maigre aussi, il paraît plus cynique. Ses longues jambes fauchent mieux l'espace. Il doit avoir le coup de pied plus vif et plus étendu dans les rondes bedaines et les usages bien assis. Il lui va, cet air de puissante sauterelle, qui bondit par-dessus les lois et les idées reçues, jusqu'à ce qu'on la cloue à la muraille, et qu'on l'empale à quelque bon procès, bien en règle et bien aigu.

III

La raillerie de Villon, telle que Bernard Naudin l'a conçue, est trempée de tristesse. Elle est parfois terrible, comme un regard rieur dans une atroce souffrance. Cette gaîté hante trop les charniers, les cours de justice, les cachots, les magistratures fourrées d'her-

mine et d'hypocrisie, pour n'être pas amère. Toutes les chambres de la question lui sont familières, qui sont les logis changeants de la vie pour les pauvres, les criminels, les malades et tous ceux qui souffrent. Or, si un homme a conscience, il est toujours un malade, et toujours à la question. Il souffre; et que sert de dire qu'il souffre par sa faute?

Villon le fait sentir dans son rire hardi, cruel poète. Dante, au Purgatoire, traverse cette région souveraine de la vraie poésie. Mais il est trop pur; et les reproches de Béatrice, sa grande âme questionnante, peuvent bien lui arracher des larmes, et le faire rougir : ils ne le mettent pas à la torture. Ses péchés ne l'engagent au purgatoire, que dans la contrée la plus voisine du paradis. Ses plus grandes fautes sont encore nobles. Ses vices, sa colère, son âpre soif de justice, son âme altérée de vengeance, tout part chez lui d'une grandeur naturelle et de la pureté première. Et toutes ses faiblesses plongent dans le plus dur orgueil.

Villon est assez souillé pour connaître les lieux de la contrition. Il ne se repent peut-être pas; mais il sait, il pèse toutes les raisons qu'il

aurait de s'enfermer dans les remords, s'il n'était, pour sa peine dernière, au-dessus du repentir, le sachant aussi vain que le péché est nécessaire.

La tristesse de Villon est un monde nouveau. Elle s'est formée lentement dans la Bible, et dans les chants de l'Église. Villon embrasse la cruelle nécessité de vivre et d'être ce qu'on est : d'être impur, d'être infâme, d'en jouir avidement et d'en souffrir. Plus il raille, plus il est amer; mais il se moque aussi de son amertume. Bernard Naudin l'a bien vu rire à son propre enterrement : il rit de lui, il rit de vous; il rit de ce qu'il n'a pas et de ce qu'il vous laisse; il rit de sa misère et des legs qu'il vous en fait; et dans la mort où le voici, il rit de la vie, comme il a ri de tout, ayant été si constamment dans la mort, pendant le temps qu'il a vécu.

A tout reproche, Villon répond par la souffrance. Bien plus, il nous fait répondre pour lui. S'il pleure sur lui-même, et s'il crie à l'aide, il ne vante pas ses larmes. Il s'en rirait plutôt; à la barbe des bourreaux, pour achever d'être libre, sa souffrance se raille en les raillant. Il a fallu quatre siècles, pour qu'on

allât plus loin dans l'émotion et la connaissance de soi. Telle est l'étonnante nouveauté de Villon et sa prise originale sur nous : il a le génie de la douloureuse conscience. Non seulement Yorick, Villon, c'est le Bon Larron à Paris. Et tel il fut, selon moi, tel il est à présent dans les images de Bernard Naudin, né pour le povre Villon et pour nous le rendre.

Décembre 1912.

TABLE DE CE CAHIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

QUELQUES ŒUVRES DE SUARÈS 5

François Villon 9

Je ris en pleurs 11

I. — *Bonnes gens, qui l'irez sans doute voir pendre à Montfaucon* 13

A quelques jours près, et peut-être le jour même 19

II. — DE LA POÉSIE 23

Le sincère Villon. Si vrai même, que personne ne le fut jamais comme lui 31

III. — DE LA LUXURE 35

Plus noir que mûre, plus maigre que chimère 42

De l'argent! de l'argent! il lui faut de l'argent 45

IV. — *Une tristesse qui va bien loin* 47

V. — *Comme il a bien plus d'esprit.* 48

VI. — *Je ne vois rien, dans Villon* 50

VII. — *Docte et non peuple* 52

VIII. — *Amour* 54
IX. — *Villon, dans la crapule, ou à la cour d'Orléans* 55
X. — *Comme il aime son cher Paris!* .. 57
XI. — *Merle plus que rossignol* 58
XII. — *Il donnait à rougir de lui* 59
XIII. — *Comme Verlaine s'en va faire retraite* 60
XIV. — *Pense-t-on que Villon* 63
XV. — *Ses amis allant et venant* 64
XVI. — *On le fait ou trop pervers, ou trop puéril* 67
XVII. — *Villon sait bien sa mauvaise vie* ... 71
XVIII. — *Une profonde connaissance de la vie* 73
L'erreur emporte les hommes çà et là 75
Il croit donc à son malheur, plus qu'à son indignité 77
XIX. — *Où aller enfin, à travers ce charnier?* 78
LE POVRE VILLON 83

Villon et son peintre 87
I. — Il est à Paris un artiste 89
II. — Dans son portrait par lui-même 97
III. — La raillerie de Villon, telle que Bernard Naudin l'a conçue 98

TABLE DE CE CAHIER 103

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce cinquième cahier et pour quarante exemplaires sur whatman le mardi 20 janvier 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes - 8783

LA CHRONIQVE DE CAËRDAL

PAR

SVARÈS

vient de paraître aux éditions de la

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

37, RUE MADAME

en 2 volumes in-8° couronne

—

Nous donnons la Table de l'un et l'autre volume :

TOME I

PORTRAITS

I. — JOINVILLE.
II. — JEAN JACQVES.
III. — SVÉTONE.
IV. — VÉRONÈSE.
V. — CHATEAVBRIAND.
VI. — FRANÇOIS VILLON.
VII. — KER-ENOR.
VIII. — D'APRÈS STENDHAL.
IX. — HAMLET.

TOME II

ESSAIS

I. — SVR LA BONNE RIVE.
II. — LE GRAND SIÈCLE.
III. — BEAVTÉ DE LA DANSE.
IV. — STYLE NIAIS.
V. — D'VNE GRANDE TENTATION.
VI. — OPINIONS SVR BEETHOVEN.
VII. — CHASSE AV TIGRE.
VIII. — D'VN MINCE AVTEVR.
IX. — VILLON ET SON PEINTRE.
X. — TEMPLE D'AMOVR.
XI. — CONTRAIRES.
XII. — PÈLERINS DE SION.
XIII. — LE PLVS BEAV TEMPS.
XIV. — SHAKSPERE A PARIS.
XV. — MORT D'AMOVR.
XVI. — ARDENTE SÉRÉNITÉ.

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quatorze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier (François Villon) *dans le commerce; cinquième cahier de la quinzième série; un cahier vert de 108 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons cinq francs. — Les exemplaires sur whatman, vingt-cinq francs.*

SIXIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

GEORGES DELAHACHE

l'exode

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

DU MÊME AUTEUR

La Carte au liséré vert. — (Alsace-Lorraine). — Un volume in-18, librairie Hachette et *Cahiers de la Quinzaine* éditeurs, quatrième édition..... 3 francs 50

Ouvrage couronné par l'Académie française

La Cathédrale de Strasbourg. Notice historique et archéologique. — Un volume in-16 avec 30 planches hors-texte en phototypie, plusieurs illustrations dans le texte et un plan (collection des *Grands Monuments)*. D.-A. Longuet, éditeur..... 4 francs

Un Ennemi du Cardinal « Collier » : François-Léopold de Mayerhoffen, maire de Saverne (Contribution à l'histoire de la Révolution en Alsace). — Un volume in-16, Dorbon-Aîné, éditeur..... 3 francs 50

L'Insurrection de Strasbourg (30 octobre 1836). — Un volume in-4°, avec de nombreuses illustrations (tirage à part de la *Revue Alsacienne Illustrée)*. — Librairies Dorbon-Aîné et Floury..... 10 francs

l'exode

139995
41

Nos patriae fines...

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

« Les sujets français, originaires des territoires cédés, domiciliés actuellement sur ce territoire, qui entendront conserver la nationalité française, jouiront, jusqu'au 1er octobre 1872, et moyennant une déclaration préalable faite à l'autorité compétente, de la faculté de transporter leur domicile en France et de s'y fixer.... » : tel fut, dans ses dispositions essentielles, l'article 2 du traité de Francfort. Les Alsaciens et les Lorrains pouvaient, s'ils le voulaient, s'en aller, quitter leur pays pour rentrer dans la patrie : le traité leur en laissait la faculté, élégant euphémisme, puisque cette faculté était, en fait, pour tous ceux qui tenaient à rester Français, une obligation. Nul ne put garder à la fois sa qualité de Français et son domicile en Alsace-Lorraine. Il fallut *rester* en Alsace-Lorraine et devenir « sujet allemand », ou « opter » en bonne et due forme pour la France et *partir*.

J'ai dit ailleurs (1) quelles réactions le traité produisit sur les diverses catégories de personnes, comment se

(1) *Carte au liséré vert.*

posait pour chacune d'elles l'angoissante question : partir ou rester ? Mais si la préoccupation de l'avenir — pour la plupart, s'en aller, c'était leur vie à refaire — pouvait provoquer des résolutions différentes selon les ressources et les relations de chacun, le sentiment était unanime. Partirent tous ceux que ne retenaient point d'impérieuses nécessités, et même beaucoup d'autres qui, restant, n'auraient pas eu de peine à se justifier : combien de circonstances devant lesquelles la conscience la plus délicate, le patriotisme le plus ombrageux se fussent trouvés plus enclins à la pitié qu'au blâme ! A mesure qu'approchait le terme du 30 septembre 1872, les départs se précipitaient, plus agités, plus fiévreux, et, les derniers jours, par les trains et les routes qui conduisaient vers la nouvelle frontière, ce fut une ruée formidable de braves gens, enthousiastes et navrés. Les vieux, les jeunes, une même horreur frémissait en eux, déterminait leurs actes : voir ses fils, se voir soi-même sous l'uniforme de ceux par lesquels on avait tant souffert et qui, du jour au lendemain, l'imposaient aux vaincus... (1) Pourtant, l'émigration ne s'arrêta point à la date fatale. Ceux qui restaient, étaient sujets allemands, mais ils pouvaient, s'ils revenaient en France, obtenir leur « réintégration » dans la qualité de Français. D'année en année, d'autres départs suivirent : on partait, « à cause des fils », toujours, ou pour rejoindre des filles mariées, ou même des parents moins proches, ou, simplement, la France, les Français... Les Alsaciens et les Lorrains se sont répandus par toute la France, lui apportant, de la

(1) Voir *Annexe* I.

même foi que leurs pères s'enrôlaient aux autels de la Patrie, une énergique volonté de la servir. Des noms de là-bas reconnus soudain loin du pays, retrouvés, au nord, au sud, à l'ouest, à travers tout ce qui reste du territoire national, et qu'on prolonge instinctivement, tout de suite, du souvenir de leur origine : — Staehling? Flach ? Strasbourg; Koechlin ? Engel ? Mulhouse; Gauckler ? Wissembourg; Blech ? Sainte-Marie-aux-Mines... — des chefs d'usine interpellant leurs ouvriers dans le dialecte de *Schilke* (1) ou celui de Dornach (2); des rapports de contremaîtres orthographiés à l'alsacienne; les « kilbés » (3) des environs de Bel-Abbès où les légionnaires alsaciens s'amusent comme dans leurs villages ; ceux qui reviennent, d'Afrique ou d'Asie, glorieux d'un peu de gloire française quand même, mais qu'une frontière impitoyable arrête à quelques quarts d'heure de la maison où leurs « vieux » voudraient encore une fois les revoir ; et ceux qui ne reviennent pas... ; le chez-nous qui surgit soudain, parce qu'un professeur dans sa chaire, un avocat à la barre, un colonel devant le front de son régiment ont prononcé les mots les plus simples, les plus banals, mais en appuyant sur les consonnes, en chantonnant les voyelles d'une certaine manière où l'on a senti tout à coup, avec un frisson, vibrer le passé ; le petit marchand d'en face, sous ma fenêtre, qui n'a « jamais voulu *y* retourner pour ne pas voir les Prussiens chez lui », et cet autre, ancien instituteur à Obermodern, « non-replacé » en France, qui pousse une petite voiture des « quatre-

(1) Dénomination populaire de Schiltigheim, près de Strasbourg.
(2) Faubourg de Mulhouse.
(3) « Fête du village », dans le Haut-Rhin.

saisons » et qui m'a dit en pleurant : « Ah ! mon beau pays !... » tout cela, c'est l'Exode...

On a souvent discuté, en Alsace, cette question de l'émigration : où était le devoir envers la grande comme envers la petite patrie, s'il fallait partir ou rester, difficile problème. Partir, c'était donner au malheur un courageux témoignage de fidélité, mettre encore au service de la France, malgré la perte de l'Alsace, tout ce qu'on portait en soi des vertus alsaciennes. Rester, c'était contribuer à maintenir la France en Alsace, malgré la conquête étrangère, à prolonger son souvenir et son esprit dans le pays qui n'était plus français. Partir... mais partir, n'était-ce pas faire place nette devant les hommes d'outre-Rhin ? leur ouvrir l'Alsace comme un bief qui se remplirait peu à peu et qui peut-être se déverserait plus tard, en un nouveau torrent, sur la France ? Rester... mais, en restant, combien de temps pourrait-on garder la tradition intacte ? les fils la sauveraient-ils en eux aussi facilement que les pères, qui n'en avaient pas connu d'autre, et ne deviendraient-ils pas, un jour, qu'ils le voulussent ou non, par le seul fait d'être restés là, de nouvelles forces pour l'Allemagne ? Mais qu'importent ces considérations en grande partie rétrospectives ? Même ceux qui déplorent le plus vivement aujourd'hui, en Alsace et en Lorraine, que l'émigration ait affaibli l'ossature du pays, rendu plus difficile sa lutte pour le maintien de sa personnalité, même ceux-là conviennent qu'il fallait que ce geste fût fait. Il était l'indispensable complément de la protestation politique. Sans lui, les paroles prononcées par les représentants de l'Alsace n'auraient pas devant l'histoire la même autorité. Faire déclarer, à Bordeaux,

« nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement », à Berlin, « que l'Allemagne a excédé son droit de nation civilisée en contraignant la France vaincue au sacrifice d'un million et demi de ses enfants », c'était une protestation d'autant plus courageuse et belle qu'on était prêt, si l'Allemagne hautaine poursuivait sa route sans entendre, à s'en aller parmi les hasards et les périls, loin du clocher, peut-être à le regretter toujours sans le revoir jamais.

L'opinion française et l'opinion allemande furent, elles aussi, différemment affectées selon l'heure et les circonstances, par le fait de l'émigration alsacienne. En France, aussitôt la guerre finie, des comités se formèrent pour accueillir les immigrants d'Alsace et de Lorraine, mais la tendresse que la mère-patrie témoignait à ceux qui venaient vers elle n'allait pas sans quelque suspicion à l'égard des autres ; par la suite, on s'est efforcé d'être plus juste, et la France sait aujourd'hui tout ce qu'elle doit à l'immigration alsacienne, mais elle comprend aussi que, sans les Alsaciens restés en Alsace, son nom même n'y serait plus qu'un mot germanisé. Quant aux Allemands, ils ne virent pas sans amertume s'allonger les listes d'optants dans les sous-préfectures et les colonnes d'émigrants sur les routes. Si la *Correspondance provinciale,* un des organes officieux du gouvernement de Berlin, écrivit alors que l'Alsace-Lorraine allait devenir un pays allemand « dans le sens le plus parfait du mot par suite de l'élimination des habitants qui se sont prononcés pour la France » (1), ce n'était qu'un argument de consolation

(1) Voir *Annexe* II.

qu'elle offrait à ses lecteurs, avec plus d'ingéniosité sans doute que de sincérité. L'Europe était trop émue par les scènes dramatiques de l'émigration (1) pour que l'Allemagne y fût elle-même indifférente et n'éprouvât pas quelque honte à voir ainsi s'enfuir à son approche les « frères reconquis ». Sinon, l'administration allemande n'aurait pas cherché à les retenir, exercé sa pression dans les campagnes pour entraver le mouvement d'émigration, offert des traitements de faveur aux fonctionnaires qui resteraient à son service, toléré, (2) par mesures exceptionnelles, que certains chefs d'industrie demeurassent citoyens français tout en conservant leur domicile sur le territoire annexé. Depuis, elle semble avoir changé de méthode, au moins à certaines périodes, dont la dernière est très voisine de nous. Que des « sujets allemands » de si récente et de si rude acquisition ne soient pas devenus passionnément Allemands, qu'ils ne soient encore que des *Muss-Deutsch,* des « Allemands par force », l'Allemagne, qui sait admirablement se souvenir quand il s'agit de sa propre histoire, l'Allemagne s'irrite et s'énerve à ce spectacle, et certains départs qui se produisent encore n'étonnent pas assez l'administration de la « Terre d'Empire » pour qu'on n'ait pas quelque raison de croire qu'ils répondent à ses désirs secrets... Plus encore que la susceptibilité politique, la surproduction humaine et économique de l'Allemagne a contribué à modifier dans le même sens les manières de voir et d'agir des autorités. Ce n'est pas seulement

(1) Voir *Annexe* III.
(2) Sinon tout de suite, du moins quelques années après la guerre.

au point de vue politique que le traité de Francfort séparait l'Alsace et la Lorraine de la France : la frontière nouvelle était, en même temps, une barrière douanière (1). Des Alsaciens, des Lorrains s'en allaient, refoulés vers leur marché traditionnel, laissant derrière eux, presque à l'abandon, des magasins, des fonds de commerce, parfois même une usine. Mais il n'y avait pas, dans l'Allemagne de 1871, assez d'hommes ni de capitaux disponibles pour qu'elle trouvât son intérêt à encourager ce mouvement. Aujourd'hui, la surproduction allemande, qui tend à se répandre à travers le monde, rencontre à sa portée immédiate, dans les provinces françaises que l'Allemagne s'est annexées, un premier terrain de colonisation et d'exploitation. Après les petits commerçants du début, qui se contentaient de prendre les places vides, sont survenus, depuis une dizaine d'années particulièrement, des entrepreneurs de grandes affaires, des chefs d'industrie enhardis par le succès. Pour racheter des établissements, pour fonder des maisons nouvelles, des dépôts ou des succursales, les Allemands n'éprouvent plus le même embarras qu'il y a quarante ans. Et voici, vers la France, quelques départs de plus, la masse de l'exode grossie encore de quelques unités.

... J'ai voulu suivre sur quelques-unes des routes par où ils passèrent la foule de ces émigrants, recueillir, tout ensemble, ce qui reste d'eux sur le sol qu'ils ont fui, ce qui reste du « pays » dans leurs foyers dispersés. Dévotion tendre à notre petite patrie, sensibilité toujours en éveil quand il s'agit d'elle et vibrante au

(1) Voir plus loin, pages 36, 91, et *Annexe* IV.

moindre choc, sans doute; mais encore — puisse le mot ne point paraître prétentieux! — ambition d'historien, volonté de saisir et de fixer, tandis qu'il en est temps encore, quelques-uns des aspects de ce grand mouvement de peuple, conséquence du désastre national. Demain peut-être, il serait trop tard. Des documents subsisteront, dans les bibliothèques et les archives, mais le souvenir vivant ne les éclairera plus. Aujourd'hui il reste des acteurs du drame, beaucoup d'hommes qui avaient vécu de compagnie, en Alsace ou en Lorraine, leurs années d'apprentissage et d'espoir; depuis lors, une frontière imprévue les a séparés, mais ils ont emporté, à travers la vie, cette image des mêmes horizons, ce même souvenir des impressions premières, qui ne s'effacent jamais. Ils n'ont point d'effort à faire pour se représenter l'Alsace sans les Allemands : leurs yeux l'ont vue française. Qu'ils aient poursuivi leur carrière en Alsace-Lorraine après l'annexion ou qu'ils l'aient interrompue là-bas pour la reprendre en France, les uns et les autres se rappellent, d'une seule mémoire, la société alsacienne d'avant la guerre, ce qu'étaient, partout, l'entrain au travail et le libéralisme des esprits, la confiance dans l'avenir et la douceur de vivre; comment on parlait, au café de la petite ville, de la guerre du Mexique, ou du projet de plébiscite, ou de certaine lettre des « Patriotes allemands » revendiquant, déjà, l'Alsace; quels étaient les débouchés de chaque industrie, avec qui « travaillait » Langenhagen de Sarre-Union, Dollfus-Mieg de Mulhouse, Blin de Bischwiller ou Goldenberg de Saverne; puis, tout à coup, la guerre, les gardes montées ensemble à la Porte de Pierres, l'escarmouche de Chalempé ou les sorties

de Belfort, encore des émotions éprouvées en commun et qu'on revit d'un même cœur ; puis, la fin, après la brutalité de la guerre, la brutalité de la paix, quelles furent les répercussions du traité de Francfort sur les existences particulières, quelles tracasseries s'ensuivirent pour celui-ci, parce qu'il avait dit trop haut que les Français reviendraient avant trois ans, comme tout le monde le pensait — sentiment général qui contribua, lui aussi, à déterminer dans un sens ou dans l'autre la conduite de chacun — ; quelle déchéance pour celui-là, naguère heureux, presque riche après un patient labeur, médaillé à l'Exposition de 1867, — soudain ruiné par la perte de la clientèle française ; quelle douleur pour cet autre, parce que son fils, soldat en France et parti sans « certificat d'émigration », ne pourrait pas rentrer en Alsace, le seconder, lui succéder un jour... Sans cette contribution du souvenir vivant, on pourra, demain encore, évaluer avec précision les conséquences économiques et sociales, pour la France et pour l'Alsace-Lorraine, de cette émigration ; mais on n'en saisira peut-être plus toutes les causes et toutes les circonstances, on ne verra plus comme aujourd'hui de quelles incompatibilités morales et de quels bouleversements matériels elle fut faite, de quelles vexations et de quels déchirements. Demain, cette histoire sera de la statistique ; aujourd'hui, elle est encore de la vie.

A tous ceux que j'ai consultés au cours de cette étude, les uns, qui furent de l'exode, les autres, qui ne l'ont suivi que du regard et de la pensée, je dois le même remerciement, pour la sympathie de leur accueil, pour les concours qu'ils m'ont offerts, pour les encouragements qu'ils m'ont prodigués. Ils m'ont assuré dans

la confiance que mon effort n'était pas vain et, plus d'une fois, réconforté dans l'âpre poursuite de ma tâche. Mais ils sont trop nombreux pour que je puisse les nommer tous ; et, pour quelques-uns, être cités ne serait pas sans inconvénient. Je me contente de leur dire ici ma gratitude, et quelle émotion je leur dois. Parmi les conséquences de l'exode, celle-ci, du moins, est indiscutable : par le lien qui subsiste entre les personnes, il a prolongé la participation de l'Alsace à la vie française et le souvenir de la France dans la conscience alsacienne. Souvent, dans mes allées et venues sur les deux versants des Vosges, j'ai pu donner à « ceux qui sont partis » des nouvelles de la petite patrie abandonnée, non oubliée, parler avec « ceux qui sont restés » de tant de personnes, de tant de choses chères qu'ils n'ont jamais vu revenir, et il m'a semblé qu'ainsi je contribuais, pour ma modeste part, à maintenir ce lien, à faire durer, malgré la frontière, cette fraternité. (1)

---

(1) M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, a bien voulu s'intéresser dès le début à ce travail et en accueillir les principaux chapitres dans la *Revue de Paris*, avec une sympathie dont le souvenir m'est très précieux. Qu'il veuille bien trouver ici l'hommage respectueux de ma vive et sincère reconnaissance.

DE BISCHWILLER A ELBEUF

DE BISCHWILLER A ELBEUF

La guerre était à peine terminée qu'une petite ville du Bas-Rhin, en pleine prospérité, vit partir près de la moitié de sa population, presque toute une industrie, qui s'en furent jusqu'en Normandie chercher les moyens de revivre en restant à la France : Elbeuf allait s'enrichir de tout ce que perdit Bischwiller.

*
* *

L'activité industrielle de Bischwiller avait son origine au début du dix-septième siècle. Hameau bâti autour d'une ferme de l'évêché de Strasbourg *(Bischoviswiler, Episcopi villa),* Bischwiller n'avait été longtemps qu'une seigneurie sans importance, maintes fois vendue ou engagée à des nobles du pays. Survient la Réforme, cause générale dont les répercussions locales vont déterminer toute la suite des destins de Bischwiller. Non loin de là, au débouché d'un col des Vosges, mais sur leur versant occidental, une ville neuve s'éleva bientôt, Phalsbourg, œuvre du comte palatin Jean-George de Veldence, refuge largement ouvert aux pro-

testants persécutés de France et des Pays-Bas, industriels laborieux, commerçants actifs, qui vinrent en grand nombre s'y établir. Voici qu'en 1583 Jean-George vend sa ville au duc Charles de Lorraine, par une « capitulation », il est vrai, qui garantit la tolérance aux habitants. Vaine précaution : on s'aperçut vite que le Lorrain n'oubliait pas la Ligue ; son fils et successeur, Henri, marcha sur les traces paternelles, et il fallut repartir par les routes incertaines à la recherche de foyers nouveaux. C'est alors (1618, 1621) que beaucoup d'entre eux gagnèrent Bischwiller. Le duc des Deux-Ponts, de qui elle était maintenant la propriété, leur offrit sans compter avantages et garanties : mêmes droits qu'aux anciens habitants, admissibilité au siège des échevins, liberté du travail, concession gratuite de terrains communaux pour y construire, exemption pour dix-sept ans de toute corvée seigneuriale, concession à la nouvelle corporation des drapiers d'une chute d'eau pour l'établissement d'un foulon... A ces travailleurs venus ainsi — par Phalsbourg — de Lixheim près de Sarrebourg ou de Courcelles près de Metz, de Rocroi, de Commenchon ou de Grandrieux, du Vermandois ou du Limbourg, appartient l'honneur d'avoir introduit à Bischwiller cette industrie textile qui devait transformer, vivifier, rendre célèbre l'ancien village obscur des nobles de Beger et d'Eschenau, ses propriétaires d'autrefois. Sans doute, dans la suite du dix-septième siècle, puis au dix-huitième et au dix-neuvième, la culture du tabac, celle de la garance, celle du houblon, apparurent comme d'autres sources de richesse, — mais accessoires : dans l'industrie drapière apportée par les premières colonnes de réfugiés, « il y avait »,

dit un jour le Dr Luroth, un bon administrateur de Bischwiller, « il y avait un levain qui devait, tôt ou tard, faire lever toute la pâte ». Lorsqu'en 1811 l'admirable préfet que fut Lezay-Marnésia se fit rendre compte de la situation industrielle de Bischwiller, la ville comptait près de 4.000 habitants, la population ouvrière était de 1.700 personnes, dont 1.100 occupées par la draperie, prospérité qui s'accrut considérablement, presque sans interruption, pendant soixante années, grâce à la filature mécanique, puis au moteur à vapeur, grâce aussi aux nouveaux moyens de communication (chemin de fer Paris-Strasbourg, chemin de fer Strasbourg-Haguenau-Wissembourg).

Ce furent alors des périodes de splendeur, 1842, 1849-1852, 1855-1869, dont on se souvient encore à Bischwiller ; ce furent toutes les conséquences de la prospérité industrielle : agrandissement des écoles et des ateliers, perfectionnement des métiers, construction d'un hôpital, construction d'un « Progymnase » secondaire, organisation de sociétés de secours mutuels, de charité maternelle, de patronage des enfants illettrés, fondation d'une bibliothèque populaire, de cours d'adultes : plus de 300.000 francs dépensés de 1850 à 1866, sans contribution de la commune ni d'aucune caisse publique, simplement par cette « initiative éclairée et ferme », par ces « seules forces d'association fondées sur la plus large tolérance publique et religieuse », dont M. de Quatrefages (1) fit un enthou-

(1) L'illustre savant, membre de l'Institut, professeur au Muséum. Il avait été étudiant à Strasbourg. — La cérémonie d'inauguration eut lieu le 10 octobre 1864. Depuis plusieurs années, M. de Quatrefages passait à Bischwiller la période des vacances.

siaste éloge à la cérémonie d'inauguration du Progymnase. Les ouvriers affluèrent, attirés par l'appât de gros salaires facilement gagnés; on construisit, en 1853, un nouveau quartier : trois rues prolongeant des rues anciennes et six rues nouvelles, d'une largeur uniforme, sur un plan d'alignement régulier, bordées de petites maisons commodes, peu coûteuses, à simple rez-de-chaussée, qu'il fallut, souvent, surbâtir par la suite.

... Tout à coup, par un matin d'été, l'écho de canonnades proches, puis, l'après-midi, des lueurs d'incendie du côté de Frœschwiller, un cheval au galop, sans maître, revenant, affolé, vers son campement de l'avant-veille, quelques malheureux en fuite, et, le lendemain matin, un peloton de dragons badois, pistolet au poing, par les rues de la petite ville. C'en est fait de la prospérité de Bischwiller. On ne construira plus de quartiers nouveaux, on n'aura plus besoin de surbâtir les rez-de-chaussée.

*
* *

Mais Bischwiller était, comme toute l'Alsace, ardemment française. Faut-il dire aussi qu'elle mettait quelque coquetterie à garder un air révolutionnaire, et que son humeur indépendante devait mal augurer de l'avenir ? L'Alsace, l'Alsace des Dix Villes Libres, de la République de Strasbourg et de la République de Mulhouse, l'Alsace de la *Marseillaise* allait tomber sous un joug étranger, le plus rude qui fût. Or, dans l'Alsace démocratique, les Bischwillérois se vantaient particulièrement de n'avoir pas, en 1793, arboré le

drapeau blanc à l'approche des Autrichiens, d'avoir fait des réceptions triomphales à Benjamin Constant sous la Restauration (1), d'avoir naguère encore accumulé des *non* contre l'Empire (2), — et leur cité républicaine, au moment précis où la patrie devenait République, serait hors de la patrie ! Ne pressentaient-ils pas confusément combien le régime à la prussienne froisserait ici la susceptibilité du démocratisme alsacien ?... Peut-être ; mais, plus qu'un sentiment confus, une idée claire occupait leurs esprits, animait leurs volontés. La France restait, et justifiait à soi seule le désir de rester à elle, d'aller la rejoindre... Ils partiraient...

Heureux ceux-là ! s'ils voulaient partir, les conditions d'existence de leur industrie ne seraient pas un obstacle à leur départ. D'abord, en ce qui concerne les débouchés. Ils fabriquaient surtout des draps unis fins, pour une clientèle élégante et riche, du drap noir pour les

---

(1) En 1827 et en 1829. On perçoit encore à travers la chronique l'écho de ces acclamations populaires : « Bischwiller était fière d'être représentée à la Chambre des Députés par un des plus brillants orateurs de la Chambre et un des plus vaillants défenseurs des libertés publiques... La population entière se porta à sa rencontre et le salua avec des transports de joie... Le vieux et infatigable athlète du régime représentatif... harangua la foule d'une voix vibrante d'émotion et de bonheur... Ses paroles, rehaussées par l'éclat d'une belle tête de vieillard, dont la longue chevelure blanche flottait au vent, produisirent une véritable ivresse de bonheur chez la population... » Quand il mourut, en 1830, « un service commémoratif fut célébré en son honneur à l'église protestante... M. le pasteur Culmann, dans un discours entrecoupé de chœurs, célébra en termes éloquents les vertus civiques du constant défenseur du droit contre la force, des lumières contre les ténèbres, mort au service de la patrie et de la liberté. » (Eug. Bourguignon, *op. cit.*, pages 263-4). — Voir à la suite des *Annexes* l'*Index* des ouvrages consultés.

(2) Au plébiscite de 1870, 1.455 *non*, 322 *oui*.

soutanes de curés, ou pour les petites vestes de paysans bretons ; ils n'avaient pas de clientèle allemande : vêtements fins ? l'Allemagne était encore trop pauvre ; soutanes ? l'Allemagne était protestante. Or, s'ils restaient, les clauses douanières du traité de paix (franchise de droits jusqu'au 31 août 1871, reculée jusqu'au 31 décembre, — quart de droit du 1er janvier au 30 juin 1872, — demi-droit du 1er juillet au 31 décembre 1872, — puis droit intégral) (1) allaient les séparer de leur clientèle française. Ensuite, en ce qui concerne le développement même de leur industrie : elle n'avait pas encore atteint l'âge où elle eût été obligée de rester, rivée au sol par des charges trop lourdes. Il y avait d'autres centres manufacturiers en Alsace où le désir n'était pas moins général, ni moins ardent, d'échapper aux conséquences du traité : Mulhouse, par exemple, et pourtant on n'y devait pas voir le même départ en masse. Ce n'est pas que Mulhouse eût déjà une clientèle allemande : la clientèle allemande ne lui est venue qu'avec le temps ; mais l'agglomération y était plus importante qu'à Bischwiller, le nombre d'ouvriers à transporter beaucoup plus considérable, les établissements industriels plus puissants, plus capables d'envoyer de l'autre côté de la frontière nouvelle des succursales ou des usines-sœurs, tout l'outillage plus perfectionné, plus compliqué, moins transportable, la Doller, enfin, intransportable, — la Doller dont les eaux se prêtent spécialement au blanchiment et à l'application des couleurs. Bischwiller était plus libre de sa personne... Raisons et raisonnements qui

(1) Voir pages 25, 91, et *Annexe* IV.

soutenaient l'élan premier, mais n'ôtaient rien à sa beauté. On voulait, et on pouvait partir ; on s'y décida, sans hésitation, non sans angoisse. Malgré tout, l'avenir était incertain. Ne serait-il pas plus hasardeux de partir que de travailler à se refaire une clientèle en restant ? L'ancienne clientèle les appelait, voulait continuer les relations ; mais ne passerait-elle pas à d'autres, quand on n'aurait plus la marque d'origine ? ne se lasserait-elle pas, la première émotion passée ? Les agglomérations industrielles où ils allaient entrer verraient-elles leur arrivée avec plaisir, — facteurs nouveaux d'activité et de succès, ou concurrents ?... Ils partirent...

En 1869, il y avait à Bischwiller 11.500 habitants ; en 1874, il n'y en avait plus que 7.700. Des 96 fabricants d'avant la guerre, il n'en restait plus que 21 ; des 5.000 ouvriers, moins de 2.000 ; des 2.000 métiers, 650. Les expéditions de marchandises fabriquées ne se chiffraient plus que par 400.000 kilogrammes au lieu d'un million, et le total des affaires de la draperie que par 5 à 6 millions de francs au lieu de 18 à 20. (1)

*
* *

Où allèrent-ils ? Quelques-uns à Sedan, à Vire, à Reims, à Tourcoing. La plupart, les plus importants, à Elbeuf.

L'antiquité d'Elbeuf était plus respectable encore que

(1) Cf. Eug. Bourguignon, *op. cit.*, page 356.

celle de Bischwiller. Mention est faite des drapiers elbeuviens dès avant l'an 900. Depuis, au rythme de l'histoire politique ou religieuse non moins que des théories économiques ou des fantaisies de la mode, ils connurent des fluctuations parfois tragiques. Menaces de ruine : le jour, dit-on, où saint Louis résolut d'appliquer à sa personne les décrets des conciles et de ne plus porter aucune étoffe de luxe ; puis, tous les bouleversements du pays normand, guerre de Cent Ans, guerres de religion ; puis encore, dans la France pacifiée, la révocation de l'Édit de Nantes, qui chassa d'Elbeuf ses deux plus puissantes familles industrielles, les Lemonnier et les Lecointe. Renouveaux de confiance, amours-propres et bilans satisfaits : un achat de Richelieu, qui habille de drap d'Elbeuf la Compagnie écossaise de la garde du corps du roi ; des règlements de Colbert, qui les protège à la manière du grand siècle, ordonnant, inspectant, vérifiant l'origine des laines et le nombre des fils, les contraignant à bien faire, assurant ainsi leur réputation pour un long avenir ; des lettres-patentes de Louis XVI, qui met à leur service une autorité plus philosophique, assouplissant les règlements de Colbert, parce que, disait-il, « les institutions ne doivent point s'étendre jusqu'au point de circonscrire l'imagination de l'homme industrieux » ; une visite du Premier Consul, qui les honore d'une devise brève et nette comme un commandement : « Elbeuf est une ruche ; tout le monde y travaille »... En 1698, Elbeuf fabriquait 9 à 10.000 pièces, valant plus de 2 millions de livres ; en 1785, 18.000 pièces : 9.500.000 livres ; en 1823, sa production atteignait 36 millions de francs ; en 1834, 45 millions ; en 1868, 85 millions. Elbeuf ne

dérogeait pas en accueillant Bischwiller, ni Bischwiller en se réfugiant à Elbeuf.

Toutefois, entre l'industrie de Bischwiller et celle d'Elbeuf, il y avait analogie, non identité. Les produits manufacturés, ici et là, n'étaient pas absolument les mêmes. C'est le drap noir qui avait fait la réputation de Bischwiller; Elbeuf, de son côté, faisait surtout de la « nouveauté ». Différence aussi dans les matières premières ; ou, du moins, une d'entre elles, très usitée à Bischwiller, ne l'était pas du tout à Elbeuf : la *blousse,* c'est-à-dire les parties de laine trop courtes pour contribuer à la formation du ruban de peigné et qui tombent des machines au cours du peignage ; dérivés de la laine-mère dont on peut tirer parti, soit en les employant seuls, soit en les mélangeant, au cardage, avec de la laine-mère. Différence, enfin, dans les procédés de fabrication. Jusqu'en 1871, la plupart des industriels elbeuviens étaient ce qu'on appelle des « fabricants en chambre » : tout se faisait à façon, depuis le nettoyage de la laine jusqu'au tissage des draps, ils n'avaient chez eux aucun outillage, mais seulement un magasin de vente, ou, tout au plus, un atelier de dessin et d'échantillonnage ; en outre, il y avait fort peu de métiers à tisser mécaniques, les tisserands de la campagne à qui l'on confiait le travail, tissaient à la main, les vieux tramant la trame, les jeunes faisant marcher le métier. Les Bischwillérois, au contraire, étaient de l'école de Mulhouse : ils apportaient et ils mirent en pratique à Elbeuf la formule moderne de la concentration dans les grandes usines.

Sans doute, l'action ne fut pas unilatérale, l'influence

ne vint pas des Bischwillérois seuls; il y eut pénétration réciproque. Au bout de quelque temps, les Bischwillérois fabriquèrent de la « nouveauté », comme les Elbeuviens; l'usage de la *blousse* se répandit; l'expérience et l'habileté des façonniers elbeuviens dans chacune des opérations distinctes où ils se spécialisaient depuis des siècles, assurèrent le goût des Bischwillérois, rendirent plus difficile à contenter leur désir du fini et du parfait... Mais — pour n'insister que sur un point — cette lointaine spécialisation, contraire à l'esprit moderne du travail, n'était pas sans danger : elle avait brillamment réussi à Elbeuf, de nombreux fabricants lui devaient leur renommée et leur fortune ; aussi ne tenaient-ils guère à changer de système, étant assez riches pour se laisser vivre, c'est-à-dire pour mourir lentement; tandis que les Bischwillérois avaient besoin de mettre en œuvre toutes leurs ressources d'initiative et d'énergie, s'ils voulaient s'implanter là où ils s'étaient transplantés; et l'on peut dire que la vie industrielle d'Elbeuf, par leur arrivée, se renouvela, comme celle de Bischwiller, par leur départ, s'était presque éteinte.

*
* *

Quarante ans après... Du coup que lui a porté la séparation d'avec la France, Bischwiller ne s'est pas relevée.

Ce fut d'abord, non pas la misère : on l'a évitée en fuyant devant elle, — mais la désolation, dans le sens originel des livres sacrés, le vide, l'abandon, — une malédiction qui avait passé, destructrice peut-

être de l'avenir même. Puis, ceux des fabricants qui étaient restés, essayèrent de reprendre courage, se remirent au travail; et quelques-uns sont venus à bout, tant bien que mal, des difficultés créées par la situation nouvelle. Au bon temps, deux fois par année, en mai-juin et en novembre-décembre, les acheteurs affluaient dans Bischwiller; en outre, pour les règlements, on avait affaire à une clientèle de premier ordre (Paris et Lyon). Depuis, il a fallu admettre les demandes de longs crédits, et aussi, au lieu d'attendre chez soi, entretenir une représentation au dehors. Tel d'entre eux, qui ne pouvait plus vendre son drap de soutane en France, chercha à l'écouler en Suisse, en Italie surtout, par des intermédiaires, et finit par y réussir. Tel autre, qui avait une spécialité de draps pour crêpes de deuil, garnitures de corbillards, tentures mortuaires — usages plus particulièrement catholiques et français — a dû, à la longue, détacher la partie « crêpe » au-delà des Vosges, mais s'est mis, en compensation, à fabriquer de la « couleur » pour l'Italie, pour l'Orient. S'ils n'ont pas prospéré, du moins ont-ils continué de vivre. Même des industries nouvelles sont venues d'ailleurs (capitaux et administrateurs français ou alsaciens; pour quelques-unes, exclusivement allemands), ont profité du départ des autres, acheté, souvent à bon compte, des immeubles vacants, recréé quelque activité : une fabrique de jute, une fabrique de cartouches, trois fabriques de cigares, deux fabriques de chaussures, une fonderie. Des ouvriers aussi, ceux qui restèrent, purent vivre grâce aux vides laissés par ceux qui étaient partis. Avant la guerre, les ouvriers étaient les maîtres du travail, les patrons, comme on

disait, les attendaient au pas des portes; après, dans les premières années qui suivirent, ils ne pouvaient plus travailler que deux ou trois jours, gagnant dix à douze francs par semaine, mais ils trouvaient à se loger, avec une famille, pour cent francs par an, à louer douze francs un champ qui leur donnait des pommes de terre pour l'année; depuis, les salaires se sont relevés, et, dans Bischwiller raréfiée, on ne chôme plus.

Mais si les industries nouvelles, lentement, péniblement, ont un peu ranimé la ville, elles n'y ont pourtant pas ramené la vie d'avant 1870, large, hardie, confiante. Même plus nombreuses ou plus importantes encore, y auraient-elles réussi? Sauf une ou deux, elles sont trop peu dans la tradition locale; la draperie, l'industrie séculaire du pays est anémiée, sinon languissante, les cigares et les cartouches ne peuvent rien pour elle, et ne sont pas ce qu'elle fut : l'âme de la cité, — le « levain » qui fait « lever toute la pâte »! Aussi bien cette ville d'où on a tant émigré, n'attire-t-elle guère d'immigrations compensatrices. Les Allemands qui ont passé le Rhin après 1871 se sont installés de préférence dans les grandes villes, où ils ont des leurs en foule dans l'administration et dans l'armée; à Bischwiller, en face de quelques Allemands, les Alsaciens restent entre soi, jalousement, rudes, avec ténacité, aux nouveaux venus, à ceux aussi des « indigènes », s'il s'en trouve, qui ne se gardent pas assez contre l' « infiltration »; quand, par exception très rare, un mariage se fait d'un camp à l'autre, le peuple se moque (1), le

(1) Parfois, des ouvrières, ou des bonnes, épousent des *immigrés*, sous-officiers ou employés de bureau; mais elles ne s'en étonnent pas moins qu'on fasse comme elles quand on a les moyens

monde en parle pendant des années, les relations sont rompues avec le transfuge, et, une fois de plus, les « immigrés » ne comprennent pas... Alors, malgré la « Nouvelle Manufacture de Draps », le jute, les cigares, les cartouches et les chaussures, malgré la population des trois hospices ou asiles qui n'existaient pas avant la guerre, malgré la garnison, nouvelle aussi, de trois batteries d'artillerie, le chiffre des habitants de Bischwiller vient à peine de rattraper huit mille...

Les rues s'allongent, trop calmes... Ceux-ci sont partis; et ceux-là aussi; et ceux-là encore. Voici leur usine vide, qui ne contient plus qu'une chaudière invalide et sale, ferraille à vendre. Voici un pâté de bâtiments énormes qui furent rachetés à des partants « pour un morceau de pain », et qui abritent maintenant l' « Asile pour enfants idiots ». Voici, sur la rue, une maison qui semble habitée et gaie; mais, c'est l'été, on n'y vient qu'un mois par an, on ne l'a gardée que comme séjour de plaisance et comme souvenir; voyez, derrière la maison, l'herbe qui a envahi la cour, la fabrique déserte, ses murs qui se lézardent, ses vitres cassées qu'on ne répare plus. Voici des volets fermés, sur toute la largeur, sur toute la hauteur de la maison: des yeux clos pour toujours : ici on ne revient jamais... Témoins vieillis du temps heureux où l'on ne prévoyait pas que la vie serait à refaire, souvenirs des grands espoirs que la guerre a brisés.

---

de faire autrement. Une d'entre elles, apprenant le mariage d'une jeune fille de la bourgeoisie *indigène* avec un Allemand, disait en son dialecte : *« Ich thät mich awer schäme, wenn ich e* Mamsell *wär, so einer zu hirothe! »* « J'aurais honte, si j'étais une *demoiselle,* d'en épouser un comme çà! »

Elbeuf. Le chiffre d'affaires des Bischwillérois est aujourd'hui le tiers du chiffre total des affaires de la place. Mais le succès ne leur a pas fait oublier les difficultés du début, la tristesse du départ, le passé, la petite patrie. Des chefs de maisons, plus d'un est encore là, qui a fait le transfert, ou qui l'a vu. Des ouvriers, plus d'un aussi se rappelle les aventures du voyage. On est venu, à six ou sept, comme une petite escouade, un des patrons en tête, « M. Adolphe », ou « M. Maurice », ou « M. Henri ». A Nancy, à Paris, à chaque étape, l'escouade se dispersait : il donnait cent sous à chacun, et l'on convenait d'un lieu de rassemblement du côté de la gare, pour reprendre le train le lendemain ou le surlendemain. Parfois, un incident drôle : à Paris, « M. Adolphe », ou « M. Henri », heureux de revoir des uniformes français, quels qu'ils fussent, serre joyeusement la main de quelques fédérés, leur offre à boire; mais il n'avait guère l'accent parisien, on commence à le regarder de travers. Il partit sans demander son reste. A Elbeuf, on loge tant bien que mal dans de vieux magasins, on couche sur des pièces de drap. Puis d'autres vinrent, et d'autres encore, des centaines et des centaines : environ deux mille sans doute, en tout. Au début, cela n'alla pas toujours très bien. Un jour, au cabaret des Écluses, sur la Seine, disputes et coups : les Alsaciens d'un côté, les Normands de l'autre; on joua même du couteau. Mais tout s'est apaisé avec le temps.

Toutefois les Alsaciens continuent de former un groupement original dans la population elbeuvienne. D'abord, beaucoup d'entre eux sont luthériens au milieu d'une population catholique, qui ne connaissait, avant la

guerre, que quelques réformés ; leur pasteur, un Alsacien de bonne roche qui fut aux ambulances dans Strasbourg bombardé, leur fait un sermon en allemand tous les quinze jours, et, l'office terminé, s'entretient avec eux en dialecte. Car le dialecte subsiste, parlé couramment chez tous les vieux, fidèlement conservé par beaucoup de jeunes : je les ai entendus, entre eux, ou avec les patrons ; et d'entendre ce langage ici, dans une petite ville normande, à cinq cents kilomètres de l'Alsace, je me maîtrisais mal, je me sentais fébrile, je me croyais là-bas, chez eux, chez moi... Ils se sont longtemps mariés entre « pays » (et cette tradition non plus n'est pas perdue) : Philippe Oser, d'Oberhoffen, avec Julie Danner, de Bischwiller ; François Schiellein, de Lembach, avec Sophie Dott, de Bischwiller; Mathias Nonnenmacher, tisseur, né à Niederschæffolsheim, fils de Mathias et de Catherine Kieffer, avec Sophie Kugelmann, épinceteuse, née à Bischwiller, fille de Georges et de Sophie Danner. Et quels témoins! Constant Jehl, Jacques Becht, Charles Danner, Antoine Zipfel, Jacques Jesel, Guillaume Ostertag, — de Bischwiller, d'Oberhoffen, de Mothern, de Runtzenheim, de Rohrwiller... Quelles belles noces ce durent être! non sans un peu de mélancolie, j'imagine, quand les vieux n'étaient pas là, qu'une procuration les représentait, envoyée par Me Kleinclauss, notaire à Haguenau, ou Me Kléber, notaire à Drusenheim. De leurs noms, du nom de leurs villages, comme de leur patois, la même émotion montait en moi, — de douceur familiale, et de lourd regret... De beaux types de là-bas subsistent, reconnaissables au plus lointain aspect : leur carrure, tout un air de vigueur laborieuse mêlée de bonhomie, la moustache et

la « mouche », vieux souvenir aussi... En voici un, — au hasard, — dans le pavillon des anciens métiers qui battent lentement et qu'on ne garde que pour ces vieux : il parle de son tirage au *sôrt* — avec un *ô* très allongé et un *r* un peu dur qui ne trompent pas sur son origine —, il parle de ses « sept ans », du Mexique, et de son fils surtout, adjudant de tirailleurs, au Maroc, qu'il espère voir revenir un de ces jours, avec la médaille militaire. Un autre, qui fut de la rude journée, 22 janvier 1871, où les *Francs-tireurs de la Délivrance* firent sauter le pont de Fontenoy. Un autre, ici, au bureau, qui garde précieusement dans ses papiers une vieille carte de France du temps qu'il était écolier : un jour, le pasteur de son village, ou d'un village voisin, de Ringendorf ou de Rothbach, la lui avait donnée, après y avoir, de sa main, ajouté les deux départements nouvellement français, Savoie et Haute-Savoie. Depuis!... Un autre, là, un « foulonnier », debout près de sa machine, me demande si je connais son cousin de Bischwiller, qu'il n'a pas vu depuis plus de trente-cinq ans, conscrit de 1868 comme lui, et qui vient de lui envoyer, en souvenir du terroir, quatre pieds de houblon... Et puis... il y a Philomène! Philomène, qui est venue à pied de Bischwiller à Elbeuf, fillette de douze ou treize ans, avec son père, trois frères encore plus jeunes qu'elle, et une brouette : la brouette, pour véhiculer les petits quand ils étaient fatigués! C'était en 1878. Le père ne trouvait plus de travail régulier là-bas, ses six frères avaient été soldats français; il ne voulait plus rester. Il aurait bien pu emprunter quelque argent pour voyager d'une autre manière; mais il aurait fallu, pour cela, parler, écrire, apitoyer, attendre, peut-

être aussi se priver d'un plaisir très alsacien : celui de montrer aux camarades de quoi on est capable, pour venir les rejoindre... Ils firent la route en trente-trois jours. A la frontière, le douanier français était de Haguenau; près de Châlons, ils eurent affaire à un gendarme qui était de Mutzig : bienheureux hasards, qui redonnaient de l'entrain à toute la troupe. Par contre, il arrivait qu'on restât trois jours sans entendre le parler du pays. Alors Philomène pleurait... Oui, je le sais, ce drame éternel est déjà dans Virgile : *Nos patriae fines et dulcia linquimus arva.* Mais Virgile est bien loin; tandis que Bischwiller, c'est de notre histoire à nous, de notre chair, et de notre cœur.

PHALSBOURG

PHALSBOURG

A l'ouverture d'un col des Vosges, le plus fréquenté de toute la chaîne par les soldats et les marchands qui vont, depuis des siècles, d'Alsace en Lorraine et de Lorraine en Alsace, une petite ville qui commande le passage : voilà Phalsbourg, l'origine de sa grandeur militaire, la raison de sa valeur nationale, presque toute son histoire ; *presque,* l' « annexion » ayant fait le reste.

*
* *

Phalsbourg n'est pas une ville née au hasard et sans aïeux. Elle est, parce que deux hommes ont voulu qu'elle fût : en 1570, un petit prince à peu près inconnu et qui mériterait d'être célèbre, Jean-George de Veldence, comte palatin ; un siècle plus tard, le Grand Roy.

Jean-George régnait sur le comté de la Petite-Pierre, qui enveloppait dans ses limites l'emplacement où s'élève Phalsbourg et où il n'y avait alors qu'un pauvre château avec quelques maisons : Einhartzhausen. Fantasque, processif et génial, il administrait son comté avec un luxe d'idées et d'ordonnances qui confondent, surgissant à cette date : les finances de l'État, les mines, la boulangerie, la boucherie, l'ordre dans la rue, l'ordre dans la maison de ses sujets, tant de vin permis

aux hommes, tant aux femmes, les chiens renvoyés de la table familiale, il réglemente tout, soucieux du moindre détail; il fixe la justice, fait rédiger un code complet de législation et de procédure, où s'amalgament avec le droit romain les dispositions des anciennes coutumes; il organise l'instruction : l'instruction des princes, qui ne seront plus abandonnés au caprice de précepteurs sans lien et sans méthode, mais réunis et élevés en commun (les princes de toutes les branches palatines), selon des principes déterminés, pour une fin déterminée, la pratique de leur métier de prince, — et l'instruction du peuple, dans des écoles pareilles à « de beaux jardins parsemés de belles fleurs », où l'on élèvera la jeunesse « dans l'amour de Dieu et pour le bonheur de l'humanité »...

L'administration de la Petite-Pierre, du comté, son État, et du village, sa capitale, ne suffit-elle pas à l'activité organisatrice de Jean-George ? et voulut-il essayer son système sur un terrain neuf, créer de toutes pièces une cité idéale là où il n'y avait rien jusqu'à lui ? Ou bien s'effraya-t-il de la tentative récente d'un de ses voisins, un d'Haussonville, protégé du Cardinal de Lorraine, qui venait de mettre la main sur le prieuré de Saint-Quirin ? Il n'avait pas perdu le souvenir du *Voyage d'Austrasie*, du passage récent de Henri II jetant quelques hommes au château d'Einhartzhausen avant de poursuivre vers Metz, et Jean-George vit sans doute dans l'acte de d'Haussonville une nouvelle manifestation de la politique française ambitieuse de progrès vers l'est, puisqu'il appela l'attention de l'empereur sur la nécessité d'intercepter le passage en y élevant une ville nouvelle, plus impor-

tante pour la défense qu'un château perdu. Ou encore, luthérien qui pouvait continuer à vivre dans son pays, songea-t-il avec une compassion fraternelle aux réformés de l'ouest et du nord, moins heureux que lui, et d'étonnantes visions d'avenir s'agitèrent-elles dans son imagination de précurseur : des villes, des régions entières régénérées par eux pour les avoir accueillis errants et misérables ? Sans doute aussi, puisqu'il fit répandre au loin, à l'intention des persécutés qui cherchaient un asile, la copie en multiples exemplaires (1) de l'acte de fondation de la ville avec l'énumération des privilèges et franchises qu'il accorderait aux habitants. Les réformés y vivront aussi libres que les luthériens, aussi respectés, aussi sûrs du lendemain ; les uns et les autres auront leurs ministres ; les immigrants conserveront la faculté d'émigrer ; ils ne pourront dans aucun cas être traduits devant une juridiction étrangère ; des places pour bâtir leur seront concédées gratuitement, du bois pour la construction des maisons, des pâturages pour leurs grands et petits bestiaux. Efficace « publicité ». Il en vint de partout, de Lorraine, de Metz, du Barrois, des Ardennes, des Pays-Bas. Lui, assistait, passionné, à la réalisation de *sa* ville — *Pfalzburg*, la Ville du Palatin, — ou, quand il s'en éloignait, se faisait adresser des rapports détaillés, la liste des arrivants, « les noms de ceux qui bâtissent » : « ce iourd'huy 11e d'avril 1572 », « ... Me Hance, forestier, Monsr de Conflan, Anthoine le Picard, George de Doulouard, cordier, Le petit boucher, Le gros tanneur, Quentin le masson, George le charpentier, Alleman... » ; « tous

(1) En français et en allemand.

bâtissent de pierre, hors mis George le charpentier... » (1) Et quelles destinées Jean-George entrevoyait pour Phalsbourg, quel avenir grandiose, infini ! Phalsbourg sera, entre l'Europe centrale et occidentale, une grande ville d'échange et de production. Jean-George l'a dit. Il le faut. Et tout concourt au succès. D'ici on est en six heures au Rhin, en une journée à la Sarre, en trois jours à la Moselle, en quatre à la Meuse, à la Marne ou au Danube ; à peine davantage pour la Seine, le Rhône, la Loire. Quelques routes nouvelles à créer, de Phalsbourg à Spire, à Ensisheim, à Blamont, et l'on rejoindra facilement par là les communications régulières avec Augsbourg et Vienne, Innsbrück et l'Italie, Nancy, Lyon et Paris. Toutes les matières premières, Phalsbourg les a sous la main, ou les aura : la laine, des marchés de Brumath, Saverne, Haguenau, a pris dès longtemps l'habitude de passer ici les Vosges ; le fer aussi, par le même chemin, mais en sens contraire, vers Strasbourg et Worms ; quant au cuivre, du marché de Francfort, il remonterait le Rhin et la Zorn : rien de plus aisé que de prélever le nécessaire au passage. Enfin — couronnement de son œuvre — il résolut d'unir, du nord au sud, le bassin de la Sarre à celui de la Zorn, de l'ouest à l'est, la Meuse à la Moselle, par des travaux de navigabilité et des canaux de jonction : *anticipations* de près de trois siècles, dont un savant ingénieur strasbourgeois, l'illustre Specklin, disait alors qu'elles étaient conçues « pour la perte des pauvres gens et contre l'ordre de Dieu »... Jean-George avait pu, pendant plus

(1) Lepage, *op. cit.*, tome II, page 274 ; Dag. Fischer, *Comté Petite-Pierre, Revue d'Alsace* 1880, pages 100-104 ; Wolfram, *op. cit.*, page 241.

de dix ans, tout à son aise, bâtir, réglementer et rêver. Hélas! ce grand administrateur avait mal administré. Ruiné, il engagea la ville et ses dépendances au duc de Lorraine, en 1583, pour 400.000 florins. Il ne put se libérer. La ville resta au duc. Le rêve s'était évanoui en faillite. Mais Phalsbourg était fondée.

Louis XIV la fit ce qu'elle fut depuis : gracieuse et massive tout ensemble, digne de lui et de ses grands commis. A vrai dire, dans l'intervalle, la brutalité des temps avait préparé les voies au roi. Le refuge, le marché, l'entrepôt créé par Jean-George, devint un champ-clos où s'entrechoquèrent les religions, puis les armées, parfois les unes et les autres dans une mêlée furieuse de toutes les passions.

Au nom du Maître céleste, le duc de Lorraine, catholique, voulut catéchiser la protestante Phalsbourg, y appela le P. Anselme et le P. Oudé au secours du curé Didelot; et de quelles épiques apostrophes la petite ville retentit alors! Le 12 avril 1621, « l'hérésie dans Pfalzbourg faisant de la bravache », le P. Oudé « dresse un cartel de deffy » qu'il envoie « par le maistre d'escolle au logis du ministre » : « Aurez-vous le courage de paroistre sur les rangs pour soutenir l'honneur de votre religion qui tombe par terre?... » Qu'est-ce donc que des ministres « ainsi subjects, ou plustost esclaves d'un tas de savetiers », d'une « racaille d'artizans », qui peuvent, « s'il leur plaist, vous déministrer, et casser aux gages?... O le brave Consistoire!... » Mais, si « enserré » qu'il soit « dedans une contradiction aperte » ou « accroché par la serre de quelque preignant enthymème », « le monstre, estendu demy-mort aux pieds de la vérité, par excès d'obstination ne se veut pas

rendre, encore qu'il donne la pistole et rende ses armes... » (1); alors, le duc employa d'autres moyens, les contraignit au départ s'ils ne se laissaient pas ramener à la foi catholique : de ceux qui partirent, la plupart gagnèrent Bischwiller, (2) où le duc des Deux-Ponts leur fit le même accueil qu'ils avaient reçu de Jean-George à Phalsbourg, cinquante ans plus tôt.

Au nom des princes de la terre, pendant la guerre de Trente Ans, des Français, des Croates, des Espagnols, des Impériaux de toute provenance, les Suédois de Bernard de Weimar se disputèrent la ville, laissant derrière eux les ruines et les misères d'usage; lutte sauvage, dans tout ce pays : l'adversaire n'était pas toujours le même, mais l'habitant pâtissait toujours, payait d'énormes tributs comme contribution aux ennemis, à moins que ce ne fût comme subside aux alliés,

---

(1) « *La religion prétendue mourante* à Pfalzbourg entre les mains de ses médecin et ministre d'un coup de pistole le 12 avril 1621, après avoir esté vaincue diverses fois par disputes entre le R. P. Nicolas Oudé Jésuite, et le sieur Brasi ministre, comme il est icy narré fidellement par Mre Dominicque Didelot Théologien Curé à Pfaltzbourg », — Au Pont-à-Mousson, par Charles Marchant, Imprimeur de Son Altesse. — Cf. également dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* de Lichtenberger (art. : *Lorraine*), d'autres titres non moins expressifs : « *Balaam et son compagnon arrestez par l'espée de l'ange de Dieu*, ou les sieurs Nic. Oudé jésuite et Dominique Didelot curé à Pfaltzbourg, frappez par le glaive à deux tranchants de J.-C. l'ange du grand conseil », etc., par Jean Brazi, ministre de la Parole de Dieu en l'Église réformée dudit Pfaltzbourg; « *Colonne de Diamant érigée sur le cénotaphe*, ou tombeau vide basti par Me Est. Bouchard, Dr hérétique, à trois facultés de médecine, grec et poésie, enrichie de notes et apostilles », par le R. P. Nic. Oudé de la Compagnie de Jésus, Pont-à-Mousson, 1622. Dans la *Religion prétendue mourante*, le R. P. Oudé appelait déjà Bouchard ce « médecin huguenot... plus propre à faire mourir les âmes qu'à ressusciter les corps..., qui tranche de philosophie et de théologie, et règne entre les siens comme un borgne entre les aveugles ».

(2) Voir plus haut, page 32.

payait pour le rachat de pillages que ce rachat n'empêchait point, payait et voyait sa maison brûler au départ des troupes, payait et mangeait des racines, des feuilles sèches, parfois des cadavres : par les chemins qui descendaient de Phalsbourg dans la plaine, un certain capitaine Rüst, surnommé La Plante, chef de partisans, *incorrigibilis adulter, mördrischer concussor,* distribuait la mort aux passants de toutes les conditions, *sowohl publicis als privatis, ohne distinction,* dit le procureur qui l'accabla sous des épithètes en trois langues, quand il fut pris, au bout de dix ans.

A travers toutes ces vicissitudes, la marche de la France se dessinait, continue, persévérante, sûre de soi, inéluctable : les Lorrains, qu'ils le voulussent ou non, les moines, les Suédois, c'était déjà un peu d'elle. Enfin Louis XIV vint, et conclut : conclusion qui n'était pas de hasard, mais consciente et logique, la résultante d'un patient effort diplomatique et militaire pour la liberté du passage à travers la Lorraine et les Vosges. Phalsbourg cédée par le duc de Lorraine au roi (28 février 1661), en toute souveraineté et propriété, c'était, pour Sa Majesté, le chemin qui pourrait « servir à ses Sujets et à ses Troupes quand Elle voudra, pour aller de Metz en Alsace sur ses Terres, sans toucher les Estats dudit Sieur Duc... » (1) Bientôt après, la place fut fortifiée : une ceinture de bastions et de demi-lunes,

---

(1) Article XIII du texte du traité. Cf., pour la continuité de ce dessein de la France, article XIV du même traité : « Est convenu en outre, que le chemin cy-dessus commencera depuis le dernier village du Païs Messin entre Metz et Vic, jusques à Phalsbourg inclusivement, et appartiendra en toute souveraineté à Sa Majesté sans aucune interruption pour la longueur, et aura de largeur demi

géométrie magnifique, — marque de Vauban; deux portes, la « Porte de France » et la « Porte d'Allemagne », avec leurs boucliers, leurs glaives, leurs étendards, leurs couronnes, leurs soleils de pierre, — marque du roi.

Aussi bien ne pouvait-il suffire à la France de l'avoir acquise et fortifiée. Dans le mauvais chemin de montagne qui servait seul jusqu'alors au passage du col, les équipages du roi, au retour de Strasbourg, en 1681, se seraient embourbés lourdement, sans le renfort de quatre cents chevaux réquisitionnés par l'intendant d'Alsace. Inutile Phalsbourg, si on n'en faisait pas une tête de route, par où relier plus commodément à l'intérieur du royaume l'Alsace française! Au commencement du règne de Louis XV fut jetée entre Saverne et Phalsbourg, entre l'Alsace et la Lorraine, cette somptueuse et robuste chaussée, grimpante sans rudesse grâce à ses serpentements habiles, chef-d'œuvre de l'art des routes, qui fut fort à la mode parmi les contemporaines (elles portèrent des chaînes en spirales *à la montée de Saverne)* et qui fait encore aujourd'hui l'admiration des techniciens. Louis XV convalescent, Marie-Antoinette fiancée, et, pendant plus d'un demi-siècle, tous les invités des Rohan de Saverne, — tant de jolis cortèges l'ont foulée, qu'on y entend toujours

---

lieuë de Lorraine en tous endroits... »; antérieurement, article VII du traité de Vic (1632) : « ... Ledit sieur Duc promet non seulement donner seur et libre passage par ses États aux Armées de Sa Majesté pour entrer en Allemagne... »; ultérieurement, article VI des Lettres patentes du duc Léopold Ier à la suite du traité du 21 janvier 1718 : nomenclature, modifiée, des villages qui seront compris dans la « demi lieuë de route » à laquelle le roi de France a droit.

passer dans le bruissement des feuilles le rythme délicieux et mélancolique des *Trois Marches de Marbre rose...*

*
* *

... Mais Phalsbourg paya cher tant d'honneurs. Parce que Louis XIV la voulut pour avoir le chemin libre et précipiter malgré les caprices de l'indépendante Lorraine l'achèvement de l'unité française; parce que Vauban l'assura sur son roc comme pour l'éternité; parce que sa route apparut au jeune Gœthe, terminant ici son tour d'Alsace, comme « la digne entrée d'un grand royaume » (1); parce que Hoche, dans une séance de la Société Populaire de Phalsbourg, définit son rôle par ce mot d'ordre enflammé : « Votre place demeure, en ce moment, la seule clé des Vosges; battez-vous, battons-nous contre les ennemis, nous avons du fer, du courage, nous vaincrons »; parce qu'elle déversa sur la plaine des bataillons innombrables, dernière étape sur le sol de la patrie dans l'élan de la Révolution vers l'Europe; pour toutes ces grandes raisons nationales qui l'avaient mise à l'honneur, — quand les mauvais jours vinrent, dès la première étape de l'invasion, elle fut à la peine. 1814. 1815. Deux sièges en moins de deux ans. Si l'on pouvait tourner Phalsbourg, ce n'était qu'au risque de mille difficultés, lenteurs et périls : passer sous son canon, laisser la place derrière soi, menaçante, peiner sur des chemins de fortune, comme celui qui s'appelle encore dans le pays

(1) *Wahrheit und Dichtung*, livre 10 : « ... gelangten wir früh den andern Morgen zu einem öffentlichen Werk, das höchst würdig den Eingang in ein mächtiges Königreich eröffnet. »

Chemin des Cosaques ou *des Alliés;* la grande chaussée, seule pratique pour des armées et leurs munitions, traversait la ville même, et Phalsbourg, si elle se défendait, en intercepterait l'usage à l'ennemi. Aussi, quoiqu'elle fût mal en état de résister, — la France impériale avait débordé la France à l'infini, et, les places frontières n'étant plus que des villes intérieures, on ne pensait plus qu'elles auraient à reprendre un jour leur rôle, — Phalsbourg résista pourtant. Le premier siège dura plus de trois mois, le second près de six semaines. En 1815 comme en 1814, ce n'est pas à l'ennemi qu'elle se rendit, mais au drapeau blanc. Et la paix faite, elle restait française.

Elle reprit donc sa jolie existence, à la fois brillante et modeste, de petite ville militaire, fière de ses gloires récentes. Phalsbourg, la *Pépinière des Braves,* avait dit l'Empereur. Phalsbourgeois, François-Joseph Gérard, entré aux hussards en 1787, puis, par la Révolution et l'Empire, par Mayence, l'Espagne et la Bérésina, sous-officier, officier, général de division, baron, grand-officier de la Légion d'honneur; Phalsbourgeois, Rottembourg, soldat au Royal-Hesse-Darmstadt en 1784, puis, par la Révolution et l'Empire, par Mayence, le Mincio, Vérone, Iéna, sous-officier, officier, général de division, baron, grand-croix de la Légion d'honneur; Phalsbourgeois enfin, le plus illustre de tous, Georges Mouton, engagé volontaire au 9e bataillon de la Meurthe en 92, le héros du pont de Landshut et de l'île Lobau, aujourd'hui maréchal, pair de France, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine; ah! celui-là, le fils du boulanger de la rue du Rempart, malgré les grades, malgré les honneurs, malgré la

femme que l'Empereur lui avait donnée « pour assurer le repos de son cœur ombrageux », une aristocrate de haute lignée, descendante des princes souverains de Neuchâtel, — il était resté « peuple », et carrément de son pays; Vosgien solide, un peu rude, strict sur la discipline et brave homme, n'aimant pas les discussions inutiles dans le service : « Trêve d'écritures », répondait-il à un aide de camp dont les réclamations le fatiguaient (1); ni les propos de vanité dans son salon : quand on parlait généalogie et blasons, il renvoyait à la maréchale... Des années passent. Des régimes aussi. La tradition subsiste. Cette petite ville n'était qu'une grande place d'armes. Tout le monde y était soldat, ou rêvait de l'être. Échos et gestes par où se transmettaient deux siècles de grands souvenirs, les sonneries de clairon, les parades, la musique du jeudi et du dimanche, le « rapport », les consignes aux sentinelles, toute l'allègre régularité de la vie militaire déterminait la carrière des enfants : recrutement facile, spontané, enthousiaste de l'avenir par le spectacle quotidien du présent, quand il y a une telle intimité, de leurs existences et de leurs cœurs, entre le civil et le militaire. Phalsbourgeois de naissance ou d'adoption, l'officier retraité restait là, trouvait à s'occuper : des affaires municipales, comme Rolfo, premier adjoint; parfois, timidement, de la politique, ainsi Charpentier, « chef d'escadron retraité à 2.000 francs », Giraud-Tixier, capitaine, le colonel Metzinger, qui sont « électeurs adjoints au Collège

(1) Cf. *Journal des Débats*, n° du 27 mai 1860, à propos de la mort de la maréchale Lobau; — CASTELLANE, *op. cit.*, page 18.

électoral »; il siège aux assises ou répartit des indemnités ; lieutenant Cabanier, commandant Collignon, capitaine Lang, capitaine Lebrun, « jurés non électeurs », général Thierry, capitaine Nicolini, du jury d'expropriation; l'un même, le colonel Uhrich, délégué cantonal au demeurant, se découvre archéologue, envoie des notices à la Société d'Archéologie Lorraine sur deux Mercures et un cippe votif à Jupiter et Apollon, qu'il a rencontrés dans les « montagnes qui avoisinent Phalsbourg » (1)... S'il avait des fils, il rêvait pour eux un avancement qu'il n'avait pas eu lui-même — forme militaire du rêve éternel des pères — et souvent ce rêve se réalisait. Des Phalsbourgeois officiers, fils de militaires ou de bourgeois, de capitaines en retraite ou de portiers-consignes, de serruriers ou d'aubergistes, il y en avait partout à travers le territoire; de Phalsbourg on les suivait, on en savait le nombre, qui ils étaient, où, sans avoir besoin de l'Annuaire, par cœur : Uhrich, l'autre, le frère du retraité ? général commandant la 16e division, à Rennes (2); Micheler ? à Rome, commandant la 2e brigade de la division d'occupation; Charras ? en exil, après avoir été lieutenant-colonel à trente-huit ans; Hirsch ? capitaine à Versailles, au 2e régiment des grenadiers de la garde; Gangloff ? au 40e de ligne; et Logerot (3), le gendre de madame Lecker, et les trois fils du sacristain Strauch... Je connais un Phalsbourgeois qui a couru le monde et qui, après cinquante ans passés au loin, n'hésite pas

(1) *Journal de la Société d'Archéologie et du Comité du Musée Lorrain*, 5e numéro, août 1852.

(2) Celui qui sera gouverneur de Strasbourg en 1870.

(3) Futur ministre de la guerre, dans le cabinet Tirard (1887-1888).

sur le numéro des régiments : « Lors de l'arrivée du 32e de ligne, qui revenait de Crimée... » Leurs remparts, leur garnison, ils les aimaient comme leur raison d'être. Ils les aimaient, non sans orgueil : il y avait quelque chose d'eux-mêmes, d'eux tous et de la cité dans le *Conscrit de 1813*, dans *le Blocus*, dans *Waterloo*, dans toute l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, Phalsbourgeois de Phalsbourg ou Lorrain d'à côté; il ne leur déplaisait point que leur petite ville — trois cents mètres à peine sur quatre cents, qui avaient déjà fait beaucoup de bruit dans le monde! — apparût à des milliers et des milliers de lecteurs dans des visions d'épopée; et si la voix de l'horloger Goulden, du petit Joseph, son apprenti, de la tante Grédel et de Catherine, s'attendrissait parfois, s'il se mêlait au courage des braves gens un regret du clocher, des Maisons-Rouges, des Quatre-Vents, des Baraques-du-Bois-de-Chêne, de toutes ces maisonnettes pittoresques qu'on voit de Phalsbourg, d'où l'on voit Phalsbourg, pourquoi ne s'y reconnaîtraient-ils pas quand même? l'Ancien en personne, le valeureux Mouton — qui était pourtant un lion : plaisanterie de Napoléon (1) — n'avait-il pas osé dire, la veille d'Austerlitz, tandis que cent mille soldats acclamaient l'Empereur : «... Ne vous y méprenez pas... La France est trop belle pour qu'on aime à rester si longtemps séparé d'elle. Dans cette joie de la bataille de demain, il y a l'espoir d'en finir »? (2)... Ils l'aimaient si passionnément, leur ville militaire, qu'ils attribuèrent toujours à une haute et tenace rancune les

(1) Elle est rappelée sur le piédestal de la statue de Lobau, à Phalsbourg : « *Mon Mouton est un lion.* »
(2) De Ségur, *op. cit.*, page 5.

mesures par lesquelles on diminuait l'importance de sa garnison : un régiment remplacé par un bataillon, par un dépôt, par quatre compagnies qui ne formaient pas corps, et tout le monde allait rappelant l'ardeur des républicains de 48, de M. Germain, qui ne jurait que par Charras, d'Erckmann (1), du Dr Léman; qu'au 10 décembre Phalsbourg avait « voté Cavaignac » (2), et qu'au passage du prince-président, en 1850, on avait un peu trop crié : « Vive la République ! »... Ils l'aimaient si fidèlement que, même quand on eut fait sauter des quartiers de montagne, percé des tunnels, posé des rails au-dessous d'elle, même quand on put aller de Strasbourg à Nancy et à Metz sans passer par elle, même alors, si la *Ville-de-Bâle,* sur la grande place, s'attrista de ne plus voir de diligences, si Phalsbourg prévit le « manque à gagner » que le progrès lui coûterait, personne ne l'abandonna... Il fallait autre chose...

*
* *

Dans la petite ville lorraine, le mouvement et la joie des grands jours militaires. Défilés de régiments, étendards et drapeaux déployés, qui vont se concentrer en Alsace, descendent vers le Rhin, — « *et leur âme chantait...* » Quelques jours de fièvre, d'enthousiasme... Puis, tout de suite, le 6 août, vers neuf heures du soir, un

(1) Le père du romancier.

(2) Comme on dit encore dans le pays. Tandis que les autres cantons de l'arrondissement de Sarrebourg donnaient à Louis-Napoléon des majorités considérables, dans celui de Phalsbourg, en effet, la différence fut très faible : Bonaparte, 2.007 voix, Cavaignac, 1.738. (*Journal de la Meurthe et des Vosges,* n° du 15 décembre 1848)

soldat originaire du pays, des Quatre-Vents, entre en ville, affolé, avec d'autres, qu'il a ramenés par la vallée de Dossenheim; après ceux-là, dans la nuit, quelques cuirassiers, misérables débris des charges immortelles... C'est la défaite qui passe, maintenant. Le matin du 7, à cinq heures et demie, le Maréchal lui-même. L'homme qui était resté, impassible, sur la tour minée de Malakof et qui avait triomphé dans le soleil de Magenta, le voilà, — en retraite. Sur la Place d'Armes, sur les glacis, des milliers d'hommes se suivent, s'entassent, repartent... Le 10, à huit heures du matin, un officier prussien devant le bastion n° 1 : parlementaire ! Le chef de bataillon Taillant, commandant la place, refuse la capitulation réclamée. A midi, nouvelle démarche; nouveau refus. Dix batteries ouvrent le feu sur la ville... Le 14, nouveau parlementaire; nouveau refus; nouveau bombardement; l'église, la poste, le quart des maisons sont en feu. Le maire, Bender, au nom de la population, demande au commandant de continuer la défense. Déjà, celui de 1814, Parmentier, dont le souvenir est resté vivant à Phalsbourg, avait dit : « Si l'ennemi vient jusqu'à nous, nous le recevrons en Phalsbourgeois, je veux dire en patriotes »... Les troupes d'investissement se succèdent autour de la ville, les parlementaires aux bastions, toujours en vain. Des nouvelles circulent, vraies, fausses, communiquées par les parlementaires, apportées par des mobiles qui viennent rejoindre leur poste, nées on ne sait où, partout, nulle part, dans l'air qu'on respire : le roi Victor-Emmanuel arrive au secours de la France; le prince Charles, devant Metz, a demandé un armistice à Bazaine; Napoléon *s'est rendu* à Sedan avec

80.000 hommes, — verbe à double sens qui échauffa également les optimistes et les pessimistes; grande victoire de Mac-Mahon à Chaumont, le kronprinz prisonnier; proclamation de la République; bataille du Mont-Valérien, 150.000 Prussiens hors de combat. Pendant ce temps, le canon tonnait toujours du côté de Strasbourg : une sortie? une bataille, et Strasbourg débloquée? — On ne sait rien. Un troisième bombardement, le 31 août; un quatrième, le 15 septembre; un cinquième, le 25 novembre... On sait, maintenant; on sait que toutes les bonnes nouvelles étaient fausses; toutes les mauvaises, vraies. Uhrich, gouverneur de Strasbourg, a dû rendre la place; Metz a capitulé; les Allemands sont vainqueurs, jusque sur la Loire... Le lundi 12 décembre, à midi, le commandant Taillant écrit au major de Giese : « Le trop grand éloignement de l'armée française et la famine qui torture les habitants, les blessés, les prisonniers de guerre, mais qui ne saurait nous dompter si nous étions seuls ici, ne nous permettent pas de continuer la lutte... » Phalsbourg avait tenu quatre mois... Les plénipotentiaires allemands et leur escorte arrivent devant la Porte de France, l'officier, de son épée, frappe la porte qui s'ouvre, le poste allemand relève le poste français : tout était fini.

... Alors, on partit... A Phalsbourg comme ailleurs, les vainqueurs étaient entrés dans une ville qui ne voulait pas d'eux. Phalsbourg n'était plus à la France; les Phalsbourgeois n'étaient plus chez eux dans Phalsbourg. L'article 2 du traité de paix était formel : on ne pourrait pas à la fois rester dans le territoire annexé, et rester Français. Sans doute, la prise de possession

ne se manifesta pas ici par de particulières rigueurs. Même, on ne lésina pas sur les indemnités : dégâts causés dans Phalsbourg par les bombes de l'assiégeant, autour de Phalsbourg par le tir de la défense, le fonctionnaire allemand régla tout, assez largement. A vrai dire, il ne connaissait pas grand chose, de la ville, ni de ses habitants, il était contraint, pour s'acquitter de sa besogne, de s'enquérir auprès de l'un, auprès de l'autre, et les conseilleurs s'entendaient à faire payer le payeur : plus d'un qui arrivait inquiet à la boucherie Lutz, rue Mercière, où était installé le bureau de la perception, s'en retourna sa brouette pleine de pièces de cent sous, des pièces toutes neuves provenant des versements français, un peu des cinq milliards, « autant de repris »... Parfois même, innocemment ou non, l'histoire ne le saura jamais, on embarrassa fort le pauvre homme : quelques-uns, qui figuraient encore sur les rôles, avaient déjà quitté le pays, quelques autres avaient même quitté ce monde, et la question fréquente du fonctionnaire : « Où est-il, celui-là, maintenant? » recevait souvent la même réponse : « Au Père-Lachaise ». Il finit par demander où était ce Père-Lachaise, et pourquoi il attirait tant les Phalsbourgeois... Maigre vengeance, dont on riait le soir au café; mais non dépourvue de valeur symbolique. Ces vainqueurs étaient des étrangers. Étrangers aux plaisanteries de la petite ville, mais aussi à sa langue, à son esprit, à toute sa vie. Point d'incidents graves ni bruyants; mais l'opposition du moi et du non-moi, et cela suffit; là contre, les indemnités ne peuvent rien. Hier, discussion de la municipalité avec le fisc : la ville payait 630 francs par an à l'État français pour participation aux frais de

casernement; les Allemands, maintenant, demandent 4.000 francs. Aujourd'hui, discussion avec la sous-préfecture : le nouvel instituteur catholique ne sait pas le français, or, plus du tiers des élèves ne comprend pas un mot d'allemand, les deux autres tiers ne savent ni lire ni écrire cette langue... Au collège, on ne fut pas tout de suite aussi absolu. Fondé en 1806 par le maire Parmentier, qui avait obtenu à cet effet les bâtiments de l'ancien couvent des Capucins, le collège de Phalsbourg avait une grande réputation, non-seulement dans toute cette région lorraine, mais encore dans l'Alsace voisine : comme Phalsbourg était de belle et bonne langue française, beaucoup d'Alsaciens y envoyaient leurs enfants pour éviter qu'ils ne gardassent, en grandissant, l'accent des premières années, et il y avait toujours à Phalsbourg soixante ou quatre-vingts internes, Alsaciens; même quelques Allemands. Reviendraient-ils, si le français était proscrit du jour au lendemain?... On continua d'y enseigner, non-seulement le français, mais encore, partiellement, en français. Pourtant, le non-moi apparaissait toujours, irritant, dans la surexcitation générale de l'heure. Presque tous les professeurs étaient partis ou se préparaient à partir; les remplaçants venaient, presque tous, d'Allemagne; un d'eux, qui avait vécu en France, le professeur de latin, comprenait la situation, mais les autres!... Coups de férule, et *Franzosenkopf!*... je ne veux pas refaire des caricatures connues, et qui ne sont pas toujours des caricatures... Et puis, le professeur de mathématiques prononçait *virjule,* — ce qui n'était qu'un accident, un prétexte à tumulte dans la classe, à moquerie en famille, — mais le professeur de latin prononçait

dominous, et *caousa,* et *tertsia,* par où une habitude germanique s'infiltrait, indéfectible et caractéristique pour la vie; et quand on allait à la promenade, sur la route de la Petite-Pierre ou sur celle de Saint-Jean, les enfants des nouveaux-venus entonnaient la *Wacht am Rhein;* et l'on n'apprenait plus le passé de la France, mais l'histoire d'Allemagne, la gloire de *Barbarossa* et de bien d'autres, et, le 22 mars, fête de l'empereur Guillaume, on entendait célébrer pieusement ses vertus de souverain, d'homme et de vieillard, *Herrscher, Mensch und Greis...* C'était, à la suite des armées, l'Histoire qui approchait, d'autres noms, d'autres faits venant occuper dans les esprits la place éminente, la prise des âmes par des traditions étrangères, hostiles... Oui, vraiment, tout les poussait dehors. Il y avait sans doute une philosophie dans l'article 2 du traité; rester Français dans Phalsbourg allemande, rude entreprise, peut-être... Alors, tout doucement, presque en cachette, on allait à Mittelbronn, à une demi-heure de marche, chez le comptable de la carrière, ancien séminariste, passionné de géométrie, qui enseignait la terminologie française des mathématiques; ou, à Phalsbourg même, chez le rabbin, qui redressait le *dominous* en *dominus;* puis, un beau matin, on partait pour Nancy, prêt à entrer au lycée, pur de tout germanisme, sans tare. Et les parents suivaient, dès qu'ils pouvaient.

... « Tout le monde est parti. » « Toute *la société* est partie. » « La ville est décapitée. » « *Tout ce qui pouvait* partir, est parti. » Voilà les formules où se définit et se résume, dans la mémoire des témoins et de leurs fils, quarante ans après, la situation des années qui suivirent la guerre, et, de ces expressions, la dernière,

grammaticalement neutre, n'est pas, si l'on y réfléchit, la moins précise ni la moins forte. Ils s'en allèrent, un départ entraînant l'autre, les retraités, les bourgeois qui pouvaient « réaliser » rapidement ou qui avaient un peu d'argent devant eux, comme on dit ; puis des paysans aussi, qui auraient pu continuer à vivre là tranquillement et qui — trente ou quarante familles — vendirent leurs terres, pour partir en Algérie, où le gouvernement français et la « Société d'Haussonville » leur en offraient de nouvelles ; des scribes et des manœuvres, cinquante ou soixante introduits « au chemin de fer, à Paris », par un des leurs, qui était déjà dans la place ; et des centaines d'autres, dont on retrouve la trace au hasard des conversations particulières : toujours le même drame, la même date : « De Phalsbourg à Toul », 1873, « Des Baraques-de-Chêne à la rue du Temple », 1875... Aujourd'hui encore, quand les carrières des environs ne les nourrissent plus, parce que la pierre blanche fait trop de concurrence à la pierre rouge et la meule d'émeri à la meule de grès, les ouvriers ne vont pas à Vallérysthal ou à Niderviller, verreries et faïenceries voisines, qui les sollicitent : puisqu'il faut partir, ils vont plus loin, à Lunéville ou à Baccarat... Un millier de personnes environ sont parties, sur trois mille à trois mille cinq cents que comptait Phalsbourg avec ses dépendances. Depuis, peu à peu, les vides ont été comblés : des gens sont venus d'alentour, de la campagne, se repliant sur la ville, ou de plus loin, d'au-delà du Rhin, employés de l'administration, sous-officiers rengagés ; quelques boutiquiers aussi. Image assez exacte de la population ainsi défaite et refaite : on ne trouve plus dans le Conseil municipal les noms

qui y figuraient d'habitude, avant la guerre, — Bender, Hoffer, Antoni, Aron, Reeb..., — il se compose à peine pour la moitié de Phalsbourgeois de Phalsbourg, les autres étant des environs, un seul, d'Allemagne... Éléments honorables, mais qui succèdent et ne remplacent pas. « Phalsbourg est décapitée. » Écoutez tous les anciens Phalsbourgeois, et tout de suite un mot célèbre de Talleyrand vous revient à la mémoire, s'adaptant de lui-même à l'histoire de la petite ville : qui n'a pas vécu à Phalsbourg avant la guerre, n'a pas connu la douceur de vivre. Et ce n'est pas seulement parce que leur jeunesse est partie. De leur ville d'autrefois, qui avait une personnalité, une tradition, une âme, de cette atmosphère heureuse, intelligente et fine, qui enveloppait et pénétrait jusqu'aux plus modestes et les haussait à une manière d'aristocratie, il ne reste que le regret; de cette fierté militaire, joyeuse, vaillante, — que la satisfaction, silencieuse et comme voilée, de suivre par-dessus la mauvaise frontière, toujours sans avoir besoin de l'Annuaire, les promotions de ceux qui sont partis, des Hotz, des Uhrich, des Brissé, des Teissier, des Hollender, des Micheler...

Pourtant, les portes de Louis XIV sont là, et les casernes de Vauban, et la Place d'Armes, Lobau au centre, en grande tenue de bronze, et, le long des rues qui se coupent à angle droit, les maisons alignées comme à la parade; voici le collège, la mairie, la halle où l'on célébra le service divin pendant le siège, après l'incendie de l'église, et la jolie maison du « lieutenant de roi », avec sa couronne royale, où le commandant Taillant avait son bureau; voici encore, sur la route

des Quatre-Vents, la ferme qui appartenait à Lobau, et même (les personnages de ces romans-là ne vivent-ils pas autant que les grands morts de l'histoire?) là, près de la Porte de France, en face de l'ancien *Bœuf-Rouge,* la maison d'où le petit Joseph Bertha et son patron aperçurent, un matin de 1812, Napoléon penchant la tête par la portière de sa voiture, parce qu'un cheval de l'escorte venait de s'abattre sur le poteau du boucher Klein... Vous le voyez, rien n'a changé dans la petite ville. Ceux qui reviennent, s'y reconnaissent. Elle dort, donc elle vit... Non. Elle semble dormir, comme si elle vivait encore. Ils s'y reconnaissent, mais ils ne la reconnaissent pas. Les remparts : pierre par pierre, presque tout a été transporté à Strasbourg, pour servir aux nouvelles fortifications de la ville! hommage involontaire à la solidité des matériaux de Vauban, économie de prodigue, dont l'instigateur, si je ne me trompe, est mort fou; le reste, morceaux de bastions et de demi-lunes, souvenirs dépareillés et fossiles, par où se précise avec peine à l'imagination la forme du passé disparu. Dans le collège désaffecté (sa « clientèle » était partie en France), on a installé une école normale; dans la caserne d'infanterie, un pénitencier : encore des successions qui ne sont pas des remplacements, utilisations de locaux vacants pour un service départemental, — mais en marge de la ville. La caserne de cavalerie est restée caserne; même y apparaissent toujours, gravés dans la pierre, des numéros de corridors qui ont un grand air d'épigraphie louis-quatorzienne; mieux encore, des mots français, assez fraîchement peints, ceux-là, mais dans un ordre singulier : *Offizier-Pavillon...* Et cela dit tout : la caserne est toujours caserne, Phals-

bourg a toujours une garnison, mais on sait laquelle, et, comme dit avec une énergique simplicité la langue populaire, le cœur n'y est plus...

... Vers 1870 vivait à Phalsbourg (on m'y a souvent conté cette histoire autrefois) un malheureux hébété qui entendait à peine, articulait mal, des bribes de patois, et n'avait jamais compris grand chose à quoi que ce fût. Mais, quand il voyait les soldats défiler, avant la guerre, sa figure s'éclairait, il saluait, la main au front, manifestait bruyamment sa joie; le dimanche, il en venait toujours quelques-uns à la maison, où le père, ancien sergent-major, aimait à raconter des histoires d'Algérie; alors, innocent heureux, il les servait, les fêtait, tolérait leurs bourrades, faisait chorus à leur verbe haut... Un jour, après quatre mois de tumulte qui l'avaient laissé tranquillement identique à lui-même, il vit arriver, billet de logement en main,... des chasseurs de Brunswick. Quelle mystérieuse lueur dissipa soudain les fumées de son cerveau? A ceux-là rien ne fut permis. S'ils s'agitaient dans la petite cour, s'ils faisaient trop de bruit en jouant aux cartes, s'ils criaient, même s'ils riaient un peu fort, notre homme mettait un doigt sur ses lèvres et prononçait, correctement : « On n'ose pas! »... Je n'ai jamais revu Phalsbourg sans penser à ce geste d'un simple... La ville est silencieuse; et « l'on n'ose pas » troubler ce silence, quand on est Français, ni en sourire, ni en distraire sa pensée : dans Phalsbourg vivant, il y avait trop de France, et son silence est fait de trop de choses mortes, qui étaient françaises...

MULHOUSE-BELFORT

MULHOUSE-BELFORT

Dans un même département français, deux sous-préfectures, l'une, ville industrielle, l'autre, ville militaire; la frontière, déplacée par la guerre de 1870-71, les séparant soudain; la répercussion du fait brutal sur leur caractère ou leur développement; la transfusion partielle de l'une dans l'autre et l'intimité étroite entre les deux, conséquences singulières de cette scission : tout ce drame complexe, économique et sentimental, c'est la vie même de Mulhouse et de Belfort, telle que l'a faite le traité de Francfort.

*
* *

Antique agglomération urbaine autour d'un château fortifié, Belfort porte un nom qui dépeint son séculaire aspect et qui résonne de toute son histoire (1). A vrai dire, on rencontre dans la ville les vestiges d'un

(1) Cf. SCHŒPFLIN, *Alsatia illustrata*, tome II, page 44 : « *Castrum ab amœnitate situs, vel praestantia munitionis, nomen suum traxisse videtur* » ; — et *Mémoires de deux voyages, op. cit.*, page 213 : « C'est une des clefs de l'Alsace, et la situation avantageuse de son château lui a fait donner le nom de Belfort. »

établissement industriel ancien et de très haute origine : la forge de Mazarin, que le cardinal trouva dans son domaine de Belfort, lorsque Louis XIV lui eut fait don de quelques seigneuries de la haute Alsace pour le récompenser du traité des Pyrénées, forge alors ruinée par les guerres, aussitôt relevée par les soins du cardinal, puis exploitée par ses héritiers. Aujourd'hui encore, si l'usine d'outre-Vosges qui s'est installée, il y a vingt-cinq ans, dans les débris de l'établissement de Mazarin, jouit d'un droit de prise d'eau d'un mètre dans l'étang de Malsaussé, c'est en vertu d'une autorisation consentie, le 2 juillet 1671, par les propriétaires de l'étang, à « Mgr Armand Charles, duc de Mazarini, pair de France et comte de Belfort »... Mais la forge de Mazarin ne fut jamais qu'un bien de famille. Belfort était ville de guerre, et le resta. « *Alsatiae et Lotharingiae securitas* » : de ce titre l'honorait déjà, peu après la paix de Westphalie, une médaille commémorative de l'entrée des Français. Sous ces murs, dans une maison du Valdoie, Turenne dormit sa dernière nuit avant son intrépide chevauchée de l'autre côté des Vosges, dont les Impériaux devaient apprendre, trop tard pour eux, l'étonnante nouvelle. Quelques mois après, en 1675, Vauban vint pour la première fois à Belfort, puis il y revint, pendant près de trente ans, jusqu'à la fin de sa carrière, bâtissant sur l'heure un Belfort nouveau, ville et remparts, mais rêvant plus grandiose encore, puisque le camp retranché de 1792 ne fut que la réalisation d'un projet de Vauban, abandonné par Louvois faute d'argent. Sans trêve, au cours du dix-huitième siècle, dans Belfort, chantier permanent, les constructions militaires se pressent le long du mur d'enceinte,

« Quartier du Moulin », « Quartier de l'Hôpital », « Quartier à droite de la Porte de France », « Quartier à gauche de la Porte de France », pavillon pour les officiers de cavalerie, pavillon pour les officiers d'infanterie, arsenal, manège pour la garnison... Un après-midi d'octobre 1790, contre les officiers du Royal-Liégeois dont les cris vouaient « *au diable la nation !* », la résistance civique fut menée par l' « inspecteur des bâtiments du district », un Strasbourgeois de naissance, carrure et cœur de soldat : Kléber; en 1814, dans la ville bloquée quatre mois, le commandant Legrand, malgré toutes les sommations, refuse de se rendre; en 1815, le général Lecourbe, par « dix combats livrés ou soutenus », défend le sol pied à pied, « des portes d'Huningue aux murs de Belfort » (1); sous la Restauration, un colonel et quelques lieutenants complotent au nom de la cocarde tricolore... Bouillonnements de cerveaux militaires, belle tenue à l'ennemi : Belfort a connu tous les cliquetis des villes de garnison, tous les tumultes des places de guerre.

*
* *

Dans l'étymologie de Mulhouse, point de château fort, dans ses armes point de « tour pavillonnée d'or, girouettée d'argent », mais, simplement, une roue de moulin, agreste, industrieuse : Mulhouse, *Mulnhusen*, de son vieux nom germanique, un moulin entouré de maisons. Jusqu'en 1845, la force armée n'y fut représentée que par un maréchal des logis de gendarmerie,

(1) Ordre du jour du général Lecourbe, du 23 juillet 1815.

après 1845 — et jusqu'en 1864 seulement ! — par deux compagnies d'infanterie, logées dans des casernes qui étaient d'anciennes usines. Ville libre impériale, puis, au quinzième siècle, République, toujours obligée de se défendre, contre l'évêque de Strasbourg, contre les grandes Compagnies, contre Charles le Téméraire, contre la maison d'Autriche ; d'abord, membre de la Décapole alsacienne, mais souvent abandonnée à ses propres forces parce qu'elle était perdue à l'extrémité du pays, puis alliée aux cantons suisses, mais plus d'une fois en lutte avec eux pour des questions de religion ou de juridiction, — à Mulhouse s'était développé un esprit proprement mulhousien, comptant sur soi beaucoup plus que sur les autres, d'une indépendance rude à manier parfois, même quand le cœur se donne, et qui ne s'amollit nullement, au contraire ! dans l'existence heureuse et large qu'elle allait devoir à son industrie.

On sait ce que fut ce magnifique développement. Déjà, un touriste du dix-septième siècle, ayant vu les Mulhousiens, disait d'eux : « Ce sont tous gens de commerce et de métiers, tels qu'ils sont dans les républiques démocratiques », (1) mais, jusqu'au milieu du dix-huitième, ce ne furent que petit commerce et petits métiers : des draps communs et des cuirs pour les campagnes environnantes, production limitée par la prudence du « Magistrat » (2) et la jalousie des corporations. Un jour de 1746, une association se forma, qui allait déterminer pour Mulhouse toute la suite de son

(1) *Mémoires de deux voyages, op. cit.*, page 72.
(2) La Municipalité.

histoire. J.-J. Schmaltzer, un jeune Mulhousien qui avait appris, à Bar-le-Duc et à Neuchâtel, l'industrie de l'*indienne,* J.-H. Dollfus, peintre, et Samuel Kœchlin, ancien négociant, le « capitaliste » de l'affaire, s'associèrent pour la fabrication des toiles peintes, sous la raison sociale Kœchlin, Schmaltzer et Cie. Ce fut l'acte de fondation de l'industrie mulhousienne. Analogues au petit établissement de la rue Fritschmann (1), quinze maisons, en vingt ans, se créèrent, puis, successivement, comme si elle poursuivait le grand dessein de se suffire à soi-même, ambitieuse et logique, l'industrie mulhousienne ne se contenta pas d'imprimer sur étoffes, elle voulut produire aussi l'étoffe sur laquelle elle imprimait, les couleurs qui servaient à l'impression, les machines pour fabriquer l'étoffe : admirable ensemble d'industries textiles, chimiques, mécaniques, qui a fait la gloire de Mulhouse et de sa région.

Les bouleversements politiques eux-mêmes se mirent à son service. Pendant la Révolution, du jour où la République de Mulhouse, alors alliée de la Confédération helvétique, se fut réunie à la France (1798), toutes les entraves tombèrent : plus de corporations pour limiter sa production, plus de douanes françaises autour d'elle pour arrêter ses marchandises au passage. Sous l'Empire, les décrets de 1808, fermant le royaume d'Italie aux toiles de coton qui ne provenaient pas du territoire impérial, ouvrirent à la production mulhousienne un nouveau marché considérable. Même la triste fin de l'épopée et, depuis, les agitations où d'autres régimes sombrèrent, journées de juillet ou

(1) Depuis : rue de la Loi.

journées de février ; même l'émeute pour la cherté des grains en 1847 ou la « famine du coton », conséquence de la guerre américaine de Sécession, toutes ces causes, politiques ou sociales, locales ou générales, ne marquèrent jamais dans le développement de Mulhouse que des temps d'arrêt très courts, suivis de reprises immédiates, et l'on peut dire que le développement de Mulhouse français fut aussi régulier qu'extraordinairement rapide : 70.000 habitants en 1870 (6.000 en 1798, lors de la réunion à la France), 12 millions de francs de salaires, pour le seul textile, 10 millions de francs d'affaires, rien que pour les machines, et, dirigeant, animant tout cet organisme, une bourgeoisie puissante et riche. Richesse qui n'était point de prébendiers sans audace : l'un d'eux, Nicolas Kœchlin, fut le créateur des premiers chemins de fer alsaciens. Richesse qui n'était pas de routiniers et d'ignorants : comme ils avaient travaillé eux-mêmes, parfois de leurs mains, ils savaient l'importance des détails, d'une eau sans calcaire, d'un ressort ingénieusement modifié ou d'un colorant nouveau : d'où la fondation, dès 1826, de leur célèbre Société Industrielle, avec ses comités de chimie, de mécanique, puis de commerce, d'histoire naturelle, d'histoire et de statistique. Richesse qui n'était point d'égoïstes : ils n'étaient pas riches depuis longtemps, ils étaient du pays, connaissaient leurs ouvriers, étaient connus d'eux, tous Mulhousiens : d'où la création de « cités ouvrières », d'écoles nombreuses, primaires et techniques, du Cercle Mulhousien, du Crédit populaire... Ils avaient fait de leur Mulhouse une ville industrielle-type, et devant eux s'ouvraient les « longs espoirs ».

*
* *

Survint la guerre. Dans Mulhouse sans remparts et sans troupes, les premiers Allemands entrèrent le 16 septembre 1870; dans Belfort, le 18 février 1871, après cent trois jours de siège, dont soixante-treize de bombardement, et la garnison française ne partant qu'en vertu d'un ordre du gouvernement français, sans capituler. Mais, ville ouverte ou ville fortifiée, n'allaient-elles pas toutes deux subir le même sort? Sans doute, puisque Belfort et Mulhouse étaient également Alsace.

Belfort, pourtant, fut sauvé. *Trouée de Belfort :* dans cette image populaire, — « faite avec l'instinct naturel qui naît de la vue des choses », dit-il quelques jours plus tard à l'Assemblée Nationale, (1) — Thiers revoyait toutes les invasions passées, prévoyait tout le péril à venir; et ainsi, dans l'immensité même du désastre, l'importance de Belfort avait encore grandi : roc solide au-dessus des décombres, sentinelle indispensable aux portes de la France diminuée. « Lorsqu'on n'a pas Strasbourg, il faut avoir Belfort » (2)... Et puis, la défense de Denfert-Rochereau ayant donné à Belfort un prestige incomparable, permettrait sans doute au représentant de la France de parler avec plus d'autorité : Thiers aimait à rappeler le mot de Napoléon à Talleyrand, qu'on félicitait un jour devant l'Empereur pour quelque acte diplomatique heureux : « Convenez,

---

(1) Discours de Thiers au cours de la discussion du traité (séance du 18 mai 1871), dans VILLEFORT, *op. cit.*, tome II, page 121.
(2) *Id., ibid.*, page 123.

Talleyrand, que je suis bien pour quelque chose dans ce traité ! »...

Le vendredi 24 février 1871, à Versailles, dans la petite maison de la rue de Provence où logeait Bismarck, pendant la discussion des Préliminaires de paix, Thiers avait exposé toutes les raisons françaises de conserver Metz : éloquence vaine. Il argumente en faveur de Mulhouse : le chancelier trouve encore « que c'est trop ». On en vient à Belfort. Alors, si « prêt », si « résigné » qu'il fût à presque « tous les sacrifices », si convaincu que la France ne pouvait plus lutter et que la paix s'imposait, implacablement, Thiers, quand on lui demanda Belfort, fut « saisi d'une sorte de déses poir », hésitant « s'il ne valait pas mieux continuer la guerre plutôt que de céder cette porte de l'est de la France ». (1) Pour Metz, pour Mulhouse, il avait plaidé, clairement, éloquemment, certes, mais peut-être sans conviction, en face d'un négociateur qu'il savait « très opiniâtre et malheureusement trop autorisé par la victoire ». Mais Belfort ! Il ne céderait pas. — « Vous voulez ruiner la France, dans ses finances, la ruiner dans ses frontières ! Eh bien, qu'on la prenne, qu'on l'administre, qu'on y perçoive les impôts ! Nous nous retirerons, et vous aurez à la gouverner, en présence de l'Europe, si elle le permet... » (2) Lutte tenace, de part et d'autre, passionnée. Il fallait convaincre, sur-le-champ, Bismarck, puis, sans perdre haleine, Moltke, Guillaume. Bismarck finit par céder, mais, comme on dit, *donnant, donnant*. Thiers garderait son Belfort,

---

(1) *Id., ibid.*, page 123.
(2) Thiers, *Notes..., op. cit.*, pages 124-125.

mais Bismarck y gagnerait, lui, son entrée des troupes dans Paris, (1) qui lui avait toujours été refusée jusqu'ici, mais à quoi il tenait comme à l'un « des fruits les plus précieux de notre victoire » : ainsi, il ne craindrait plus, « rentré chez lui, de rencontrer un pauvre diable marchant sur une seule jambe, et qui dirait : « La jambe que j'ai laissée sous les murs de Paris me donnait le droit de compléter ma conquête; c'est ce diplomate, qui a tous ses membres, qui m'en a empêché » (2) ... A ce prix (3), Belfort était sauvé, mais seulement Belfort, « la ville et ses fortifications, avec un rayon qui sera déterminé ultérieurement », disait l'article 1er des Préliminaires. De concessions en concessions, de discussions en discussions, qui se prolongèrent jusqu'à la signature du traité définitif, et toujours donnant, donnant, les Allemands ici, les Français en Lorraine, — ce *rayon,* ce fut tout le canton de Belfort, celui de Delle, celui de Giromagny, la route de Giromagny à Remiremont par le Ballon d'Alsace sur tout son parcours, en un mot, tout ce qui s'appelle depuis, d'un terme unique dans notre nomenclature administrative, et qui est à lui seul un souvenir doulou-

---

(1) Plus les villages de Sainte-Marie-aux-Chênes et de Vionville, près de Metz, qui font partie de la même « compensation » accordée pour Belfort (Article 1er des *Préliminaires).*

(2) Jules Favre, *op. cit.,* tome II, page 387.

(3) On sait qu'un premier corps de 30.000 Allemands occupa, le 1er mars, une partie de Paris (entre la Seine et le faubourg Saint-Honoré, jusqu'aux Tuileries); mais que, l'occupation ne devant durer que jusqu'à la ratification des Préliminaires et celle-ci ayant été votée le même jour, ce premier corps d'occupation fut le seul et qu'il évacua la partie occupée, non sans que Bismarck en avouât son désappointement, avant que l'empereur Guillaume pût effectuer son entrée solennelle qui devait avoir lieu le 3 mars.

reux et une tradition nécessaire : le *Territoire* de Belfort.

Alors, pendant des années, ce fut, par la trouée, un continuel passage. Du Haut-Rhin, de Mulhouse, de Thann, de Wesserling, tout ce qui pouvait partir s'est écoulé par là. Il en vint des centaines, des milliers. Ils entraient à la mairie, inconnus, sans amis ; c'est toujours en présence des mêmes témoins automatiques que l'acte est dressé, Joseph Piquet, concierge, et Célestin Bourquard, employé, ou Eugène Clerc, instituteur. Ils apposaient au bas de l'acte une signature parfois difficile, mais qui ne fut jamais hésitante, puis ils s'en allaient fidèles, et désemparés. 1.488 options, rien que du 1er avril au 30 septembre 1872, plus 12.000 « déclarations de transfert de domicile » (1) ; sans compter tous ceux qui ne s'arrêtaient point, pressés d'aller tout de suite plus loin, de refaire plus vite leur vie, de partir pour l'Algérie où on leur offrait des terres, et qui croyaient que leur établissement en

(1) La *déclaration de transfert de domicile* n'était pas l'*option*. L'option était l'acte par lequel, à l'endroit même où il était établi, l'Alsacien (ou Lorrain) déclarait vouloir rester Français ; la déclaration de transfert, celui par lequel, en arrivant en France, il déclarait vouloir y transférer effectivement son domicile, transfert effectif sans lequel l'option n'était pas valable aux yeux de l'Allemagne. Mais, dans le désarroi du moment, il y eut bien des confusions : beaucoup d'optants habitant l'Alsace se contentèrent d'opter au lieu de leur domicile, sans le transférer ensuite en France ; d'autres, au contraire, l'y transférèrent réellement, mais sans accomplir régulièrement les formalités de l'option ; d'autres, enfin, vinrent opter en France, quand la frontière était voisine, et s'y transférer en même temps, puis, au bout d'un an ou deux, revinrent en Alsace, convaincus que les quelques mois pendant lesquels ils avaient été réellement domiciliés en France, sauvegarderaient pour toujours aux yeux des Allemands leur qualité de Français ; — sources de difficultés sans nombre, et causes initiales de certaines situations extraordinairement compliquées.

France suffisait, en vertu, écrivit un jour au Garde des Sceaux le président de la Commission d'Émigration de Belfort, (1) de ce « sentiment accrédité en Alsace, que ses habitants n'ont pas cessé d'être nos compatriotes, que leur nationalité revit dès qu'ils touchent la terre française ».

Dans ces bureaux banals, tout parle d'eux : ici, c'est une demande de «feuille de route» : le père vient de mourir en Algérie, à l'hôpital de Sétif, laissant une veuve et six enfants, l'aîné seul est resté au pays, dans le Bas-Rhin, maintenant il veut rejoindre les autres, n'a pas d'argent pour le voyage ; là, c'est le bordereau d'expédition d'un Chemin de croix que les Alsaciens de Mulhouse offrent à leurs compatriotes établis à Aïn-Fékan, près de Mascara ; là, les papiers d'un ouvrier de Grandvillars, que l'autorité allemande détient à Altkirch comme n'ayant pas satisfait à la loi militaire, d'un autre, qui habite Rougemont, (2) « incorporé de force dans l'armée allemande, quoique ayant opté régulièrement pour la nationalité française ». — Puis, les engagements, 257 pour la seule période du 27 septembre 1872 au 19 février 1873, 414 du 13 mars 1874 au 17 février 1875 : Bader, Kœhl, Bogen, Gœtschy, Krebs, Higelin, Gross, Ziegler, Wolff, Schwindenhammer, — de Bennwihr, de Wintzenheim, de Thann, de Cernay, de Molsheim, de Niedermorschwiller, de Pfastatt, de Soultz, de Bergheim, de

(1) Léon Stehelin, 28 janvier 1873 (Arch. départ., M 4/91).

(2) Rougemont-le-Château, dont le Dr Courvoisier, de Grandvillars, disait, dans un rapport manuscrit sur le mouvement de la population de Belfort et de sa région de 1801 à 1873 (Arch. départ., M 13/40) : « Sa situation au pied des Vosges en fait la retraite favorite des familles alsaciennes qui viennent y psalmodier le *Super flumina Babylonis* des Hébreux déportés. »

Markolsheim, — au 7e dragons, au 4e hussards, au 18e, au 3e, au 84e, au 42e, au 125e de ligne, au 3e, au 19e, au 27e bataillon de chasseurs à pied, au 1er, au 2e, au 3e zouaves, au 5e, au 8e chasseurs à cheval, au 2e chasseurs d'Afrique, au 8e cuirassiers : il semble qu'on voie défiler tous les régiments de France, et toujours à leur rang malgré la séparation, répondant « Présent ! » par la voix d'un des leurs, toutes les villes, tous les villages d'Alsace... — Puis, plus tard, les « réintégrations » dans la qualité de Français de tous ceux qui étaient restés d'abord de l'autre côté des Vosges, mais qui « rentraient » en France, et qui, à la question : *Motif du défaut d'option,* faisaient toujours les mêmes réponses : « trop jeune et sa mère était dans l'indigence », « était mineur à l'époque et personne n'a opté pour lui », « n'a pu quitter ses frères et sœurs en bas âge »; — sauf celle-ci d'un journalier de Rixheim, éloquent sans le savoir, et qui ne se doutait sûrement pas de tout ce que sa déclaration contenait d'histoire de son pays : il n'avait pas opté en 1871, parce qu'il « espérait que l'Alsace redeviendrait bientôt française ».

Défilé héroïque et lamentable. Par Belfort, morceau d'Alsace resté français, beaucoup des misères, beaucoup des grandeurs de l'exode ont passé. Un jour vint, où quelque chose de la meilleure Alsace s'y fixa : une partie de l'industrie de Mulhouse, de son activité, de sa puissance, et de son âme même.

*
* *

Le déplacement de la frontière avait bouleversé les conditions d'existence de l'industrie et du commerce

mulhousiens : Mulhouse, séparé tout à coup de la France, était désormais incorporé, non-seulement à l'Empire allemand, mais, du même coup, à l'Union douanière allemande *(Zollverein)*. Or, Mulhouse étant intimement adapté au marché français, quelle serait sa situation en face du marché allemand ?

De l'industrie alsacienne et de l'industrie allemande, c'était alors la première, il est vrai, qui paraissait redoutable à la seconde. La réunion des « cotonniers » allemands tenue à Stuttgart, dès le 3 octobre 1870, la délégation des industriels de l'Allemagne du Sud envoyée à Versailles, en février 1871, avaient demandé au chancelier que la future « frontière stratégique » fût « sans influence sur les intérêts de l'ancien Zollverein »; et, même après la signature des Préliminaires, un membre du Reichstag, le comte de Luxbourg, faisait remarquer avec acrimonie au gouvernement que les filatures alsaciennes employaient à elles seules plus de broches et de métiers que toutes celles du Zollverein réunies. (1) Aux craintes allemandes correspondaient les illusions françaises : plusieurs des orateurs qui, à

(1) Il donnait (séance du Reichstag du 17 avril 1871, dans l'*Industriel alsacien* du 23, d'après le *Journal de Genève)* les chiffres suivants : pour l'Alsace, 2.170.000 broches, 53.000 métiers ; pour le Zollverein, 1.760.000 broches, 48.000 métiers. L'orateur ne semble pas, pour l'Alsace du moins, s'être sensiblement écarté de la vérité. Les chiffres totaux donnés par Aug. Dollfus *(Notes statistiques...)*, se rapportant à la même époque, sont de 1.874.823 broches et 51.300 métiers (Cf. également O. Keller et L. Lantz, *op. cit.*). Une comparaison absolument précise serait, du reste, très difficile à établir, les auteurs n'indiquant pas toujours si leurs calculs s'appliquent au coton seul ou au coton et à la laine ensemble, aux seules broches à filer ou également aux broches de retordage. On admet généralement que l'industrie cotonnière mulhousienne avait alors une importance à peu près égale aux deux tiers de celle du Zollverein.

l'Assemblée Nationale, prirent part aux discussions sur la ratification du traité, le général Chareton, Raoul Duval, Buffet, soulignèrent cette situation, parfois non sans emphase : l'Allemagne s'apercevait déjà « cruellement que ces deux millions d'Alsaciens produisent à peu près autant que ses quarante millions d'Allemands »... ; « concurrence ruineuse »... ; « robe de Nessus attachée aux flancs de l'Allemagne »... (1)

Ces illusions étaient trop belles : les Mulhousiens ne les partageaient point, ou ne les partagèrent pas longtemps. Plusieurs « cotonniers » attentifs et qui ne se payaient pas de mots, étant allés en Allemagne pour y étudier le terrain nouveau, n'en revinrent pas sans appréhension : la main-d'œuvre y était moins coûteuse, les ouvriers vivaient d'un peu de fromage et de café, touchaient 1 franc par jour (au lieu de 3 francs ou 3 francs 50 à Mulhouse), les patrons, pourvu qu'ils fussent actifs et entreprenants, même s'ils n'avaient pas d'argent, commençaient à en trouver. Aussi bien les filateurs et tisseurs ne représentaient pas toute l'industrie mulhousienne ; et, pour d'autres, la situation n'était pas moins grave, ou l'était plus encore. Les constructeurs de machines n'avaient peut-être rien à craindre en ce qui concernait les machines pour l'industrie textile, spécialité extrêmement perfectionnée, et pour laquelle toute la concurrence venait d'Angleterre, non d'Allemagne ; mais ils s'étaient appliqués à produire d'autres machines que le métier de tissage : les locomotives, par exemple, et, pour celles-ci, désormais, l'Alsace, ayant deux centres puissants (Graffenstaden, près de

(1) Cf. VILLEFORT, *op. cit.*, tome II, pages 118, 160, 179.

Strasbourg, et Mulhouse), serait une productrice trop considérable par rapport à l'Empire allemand, qui avait déjà Chemnitz, Berlin, Esslingen, Elbing, Cassel. Aux « indienneurs », surtout, quoique de leur industrie fût née toute l'industrie mulhousienne, l'illusion était impossible, car un double danger menaçait, immédiatement, leur fabrication et leurs débouchés.

L'impression, en effet, était, à Mulhouse, une industrie de luxe et de goût, à laquelle convenait admirablement la clientèle française; l'Allemagne, au contraire, était trop pauvre alors pour fournir aux étoffes peintes à Mulhouse des acheteurs suffisamment nombreux; de ce chef, on pouvait prévoir une consommation beaucoup moindre, ou la nécessité d'une transformation complète des produits. D'autre part, pour tout ce qui est impression, teinture, blanchiment, les Vosges seraient désormais une barrière infranchissable entre les centres de tissage de leur versant occidental et le grand centre de teinture, de blanchiment, d'impression de leur versant oriental. A ne prendre de cette situation complexe qu'une vue générale, on peut dire que Mulhouse, avant la guerre, filait le coton, l'envoyait pour être tissé sur le côté lorrain des Vosges, recevait le tissu en retour, pour le blanchiment, la teinture et l'impression, les deux versants des Vosges formant ainsi un tout complet, un seul et immense atelier; or, les Vosges devenant frontière (1), le versant lorrain, — l'*Est nouveau !* comme dit le comité industriel siégeant à Épinal, dans sa circulaire à tous les cotonniers de

(1) Voir *Annexe* IV.

l'Est, du 14 mai 1871 (1), — l'Est nouveau était privé de cette « branche complémentaire » de son activité, les industries « finisseuses » du versant alsacien ne travailleraient plus pour la région française voisine, ne feraient plus travailler par elle. Les diplomates pouvaient bien ménager une période transitoire (2), pour l'importation des produits alsaciens en France, pour l'admission temporaire en Alsace des produits français destinés à y recevoir un complément de main-d'œuvre; mais, au terme de ce délai, la séparation économique n'en était pas moins inéluctable, comme l'autre.

Ainsi, un terrain tout à fait étranger, où la production alsacienne arriverait en surcharge, où la place lui serait « disputée avec acharnement », disait le secrétaire de la Société Industrielle dans son rapport de 1872 ; pour l'industrie-mère, l'impression, point de concurrence, mais l'immense atelier vosgien coupé en deux, et point de marché : le traité récent était, on le voit, gros de périls pour l'avenir.

A l'inquiétude, au découragement de Mulhouse, Belfort s'offrait comme une espérance de renouveau (3), Belfort que son passé n'avait nullement préparé à recevoir l'industrie mulhousienne, où les Mulhousiens ne trouveraient point de ressources particulièrement intéressantes, ni main-d'œuvre, ni qualité ou quantité de l'eau, ni centre d'affaires, où rien, enfin, ne les attirait,

---

(1) Publiée dans l'*Industriel Alsacien* du 20 mai 1871.

(2) Voir plus haut, page 36, et *Annexe* IV.

(3) Est-il besoin de dire ici que Belfort ne fut pas le seul refuge de Mulhouse et de sa région ? Les changements survenus à Belfort sont particulièrement topiques, mais on retrouve Mulhouse dans tout le développement industriel du versant occidental des Vosges depuis la guerre (voir plus loin, pages 193 et suivantes).

sinon que Belfort, c'était la France à cinquante kilomètres de chez eux : un autre Mulhouse que déléguerait Mulhouse « annexé » pour le représenter dans l'*Est nouveau*. Deux des plus grands établissements de Mulhouse, fil à coudre et constructions mécaniques, furent les premiers à installer des ateliers et des bureaux à Belfort, vers 1878, presque simultanément ; et cela, non point par hasard : beaucoup d'ouvriers des ateliers de constructions qui ne demandaient qu'à partir, hésitaient au dernier moment, parce qu'à Belfort ils gagneraient moins, si leurs femmes et leurs filles n'y avaient pas de travail ; ce travail féminin, complément indispensable de leur budget, c'est le retordage du fil qui se chargea de le fournir. Puis, d'autres maisons suivirent.

Transfert purement économique ? Sec et simple calcul, désir de vendre sur deux marchés au lieu d'un ? Non point. Mulhouse libéral, qui avait regimbé rudement contre la Restauration, et, plus tard, dit un Colmarien qui ne l'aimait point, « partagé avec une seule autre ville de France le triste honneur d'un vote contraire au plébiscite » (1), Mulhouse indépendant, Mulhouse républicain, Mulhouse ingouvernable, Mulhouse était profondément, passionnément français. Les Mulhousiens venaient de justifier, une fois de plus, la réponse que Nicolas Kœchlin avait faite en 1814 à Napoléon, lorsque l'Empereur lui avait parlé un peu brusquement de ces « contrebandiers » de Mulhouse, de ces « fabricants qui avaient amassé de la fortune » : — « Oui,

(1) Arch. Nat., F 2 (1) 519 (2), Lettre au Ministre de l'Intérieur, 18 mars 1852.

Sire, nous avons amassé de la fortune, mais nous saurons montrer à la France comment il faut s'en servir. » (1) Ils s'en étaient bien servis, et ceux de 1870 surent les imiter : 100.000 francs pour l'habillement de l'armée, achat d'une batterie d'artillerie, paiements de frais de route, secours en espèces et en nourriture, aux soldats, aux prisonniers de guerre, — même quand les réquisitions allemandes écrasaient la ville. Et ils n'avaient pas donné que leur argent. Tous les grands noms de l'industrie mulhousienne, les petits aussi, ceux des faubourgs comme ceux de la Bourse, se retrouvent sur les contrôles de la garde mobile, des francs-tireurs, de la Légion d'Alsace et Lorraine formée à Lyon. Le 4e bataillon de la Mobile du Haut-Rhin, recruté spécialement dans l'arrondissement de Mulhouse, avait eu sa belle part de péril et d'honneur à Bellegarde, à Beaune-la-Rolande, à Villersexel, à Héricourt. Tout le monde se rappelait, à Mulhouse, les canons braqués sur trois usines parce que la population avait hué quelques soldats, la réquisition de 50.000 francs en or, et le geste de Jean Dollfus, le maire, jetant sa croix de la Couronne de Prusse, souvenir de quelque Exposition récente, aux pieds du général ennemi, qui voulait exercer contre la ville des représailles injustes. Tout le monde se rappelait l'impression produite par la première visite du préfet allemand au Conseil municipal, déclarant, dès le 21 novembre : « Il est de l'intérêt de toute l'Allemagne de ne pas lâcher l'Alsace, je n'ai d'autre mission que d'administrer le Haut-Rhin dans le sens de son annexion

(1) A. Chuquet, *op. cit.*, page 327.

prochaine... » Malgré tout, ils avaient, eux aussi, pendant la discussion des Préliminaires, envoyé à Versailles des délégués qui tentèrent d'agir, sur M. Thiers, sur M. de Bismarck. Même, pendant quelques jours, le bruit courut à Mulhouse que la ville deviendrait ville neutre, ou qu'elle rentrerait dans la Confédération helvétique, moyennant quelques millions que les grands industriels mulhousiens auraient tôt fait de souscrire. (1)

Imaginations, fausses joies. Le traité définitif confirmait purement et simplement les Préliminaires... Les Mulhousiens étaient « sujets allemands »; mais ils fondèrent la *Ligue d'Alsace*, pour s'affirmer « Français, malgré tous les protocoles qui voudraient leur dénier ce titre », et ils envoyèrent au Reichstag des députés

---

(1) *Journal de Genève*, n° du 25 avril 1871 (correspondance de Mulhouse, datée du 20) : « Il n'a pas fallu longtemps pour que le bruit, plus ou moins fondé, de la rétrocession de Mulhouse à la France se répandît comme un éclair dans toute l'Alsace, mais, à ce jour, cet espoir paraît s'être évanoui. Je ne vous répéterai pas tous les on-dit qui ont circulé à ce sujet : quelques-uns parlaient encore de neutralité, d'autres prétendaient que Mulhouse, en sa qualité de ville libre et alliée de la Suisse jusqu'en 1798, obtiendrait d'entrer, comme Genève en 1815, dans la Confédération, moyennant quelques millions qui seraient vite souscrits par nos grands industriels, etc... Ce qui a donné lieu à ces rumeurs, ce sont, en premier lieu, les démarches des manufacturiers allemands auprès de l'empereur Guillaume, ensuite la députation alsacienne qui s'est rendue à Versailles à différentes reprises. Un journal anglais, le *Standard*, si je ne me trompe, disait, il y a quelques jours seulement, que M. de Bismarck avait assuré à diverses reprises qu'il laisserait les Chambres de commerce de l'Allemagne complètement libres de juger la question de savoir si oui ou non l'annexion de Mulhouse et de la Haute-Alsace ferait à l'industrie allemande un tort irrémédiable, et qu'il se fiait entièrement à leur décision... » Les Suisses eux-mêmes, dit-on, n'accueillirent pas volontiers la prétendue offre qui leur était faite : l'Alsace ne serait pas longtemps allemande, et, le jour où les Français reviendraient, la ville de Mulhouse voudrait-elle rester incorporée à la Confédération helvétique ?

protestataires, Hæffely, puis Jean Dollfus. Ils étaient « sujets allemands » ; mais ils concouraient à tous les efforts que faisait la patrie pour se relever, pour effacer les traces du désastre. Les braves gens se pressaient à la Caisse d'épargne, retiraient leurs économies pour participer à la libération du territoire. Sur les listes de souscription pour la reconstruction du Palais de la Légion d'Honneur, incendié par la Commune, les signatures mulhousiennes ne manquent point. Avant la guerre, les jeunes collégiens de Mulhouse, ceux de Belfort aussi, allaient achever leurs études au lycée de Colmar ou à celui de Strasbourg. L'enseignement y serait allemand, désormais ! Alors, les Belfortains ayant sollicité du gouvernement la création d'un lycée dans leur ville, les Mulhousiens, sur l'initiative de Kœchlin-Schwartz, contribuèrent pour une très grande part à la réussite financière de ce projet ; puis, ils y envoyèrent leurs fils. Grâce à Mulhouse, grâce à tout l'ancien Haut-Rhin, le lycée de Belfort, qui avait 365 élèves en 1874, en eut 530, 566, 551, en 1875, 1876, 1877. Ah ! que de jolis souvenirs émus dans la mémoire des adolescents d'alors ! Les lendemains de vacances, le train où ces petits Alsaciens s'entassaient, où l'on recueillait les élèves tout le long de la ligne, ceux qui venaient de Thann ou de Cernay, ceux qui montaient à Altkirch ou à Dannemarie, tous contents de passer la frontière, tous fiers de leur jeune patriotisme, surtout si le gendarme de chez eux avait grogné à leur uniforme de lycéen français. Et plus tard, le service militaire, en France. Pendant ce temps, le père était resté à Mulhouse, « sujet allemand » ; ou, parfois, naturalisé suisse ; citoyen français, à grand peine, dans des

cas très exceptionnels. Aussi, quand les fils revenaient pour travailler avec le père, se préparer à « prendre sa suite », il leur fallait, s'ils étaient citoyens français, se soumettre à des formalités difficultueuses, demander à la police des autorisations de séjour, à faire renouveler tous les mois, tolérances toujours révocables, ou bien, habiter Bâle, venir le matin à Mulhouse, repartir le soir. Plus d'un s'était promis que, le jour où ses fils seraient grands, il s'en irait, lui, et eux. Plus d'un n'avait accepté de conserver son usine à Mulhouse qu'autant qu'il lui serait possible de rester Français dans Mulhouse annexé. Alors, quand il s'agissait de décider un transfert total ou partiel en France, tous ces souvenirs, tous ces sentiments, toutes ces rancœurs donnaient à la délibération l'entrain qui fait agir. Ce n'était plus une question de comptabilité...

*
* *

Depuis que les Mulhousiens, plus perspicaces que Raoul Duval à l'Assemblée Nationale ou le comte de Luxbourg au Reichstag, ont prévu l'acharnement de la concurrence allemande, plus de quarante ans se sont écoulés ; et les faits, au cours de ces quarante années, n'ont pas démenti leurs prévisions.

Sans doute, dans certains cas, des causes accessoires ou qui n'ont pas de rapport avec la question nationale, influèrent sur le destin des industries mulhousiennes. Ainsi pour l'impression. La mode ne réclame pas toujours les mêmes articles, ceux qui ont fait la fortune de Mulhouse ne se sont pas maintenus constamment en faveur. En outre, les industriels mulhousiens se sont

montrés trop généreux éducateurs, leur école de chimie a accueilli trop de jeunes gens étrangers à la région, qui sont ensuite retournés dans leurs pays d'origine, elle a dangereusement exporté sa science, et, ce que les Italiens, les Espagnols, les Russes, les Japonais cherchaient autrefois à Mulhouse, ils le fabriquent aujourd'hui chez eux. Mais ces causes n'auraient pas produit leurs pleins effets, sans l'autre, la première et l'essentielle : la frontière transportée du Rhin aux Vosges. Quelques établissements ont pu, sans rien changer à leur manière, continuer à produire l'article « cher », celui qui « supporte » des droits de douane ; quelques autres, après s'être essayés, dans les premières années après la guerre, à des articles moins luxueux pour se mettre au niveau de la clientèle allemande, ont relevé peu à peu leur genre de fabrication, à mesure que le goût et l'argent devenaient moins rares en Allemagne ; et la tradition mulhousienne a été ainsi sauvegardée. Mais, pour toutes les qualités moyennes, les centres d'impression, qui étaient, il y a quarante ans, Elberfeld, Heidenheim dans le Würtemberg, Augsbourg, sont devenus beaucoup plus nombreux (on imprime partout, maintenant, en Allemagne, depuis Elberfeld jusqu'en Silésie, sauf dans la région du nord de Berlin), — plus nombreux, et autrement puissants. Le nombre des établissements mulhousiens a diminué des trois quarts, et je ne crois pas que les Mulhousiens considèrent ceux qui restent, fussent-ils individuellement d'une importance qu'on ne connaissait pas dans l'industrie d'autrefois, comme représentant l'ancienne puissance de l'impression mulhousienne.

Deux exemples sont particulièrement significatifs.

D'abord, la filature et le tissage du coton. Aux principaux centres allemands d'il y a quarante ans (Augsbourg, le Würtemberg, quelques établissements du pays de Bade et de la Prusse rhénane) se sont ajoutées, depuis, la Saxe et la Westphalie ; et avec quelle ardeur conquérante toute cette Allemagne unie a poussé sa marche en avant ! Tandis que le nombre des broches alsaciennes, qui était de 1.200.000 en 1893 (600.000 de moins qu'en 1870 !) ne se relève, jusqu'en 1905, qu'à 1.500.000, en 1909, à 1.730.000, pendant ce même temps, le total allemand (Alsace non comprise) grandit du simple au double, de 4.000.000 en 1893 à 8.000.000 en 1909, et la Bavière, la Saxe, la Prusse rhénane avec la Westphalie, qui, en 1893, produisaient chacune moins que l'Alsace, l'ont, depuis, atteinte ou dépassée (1). Pour la laine peignée, mêmes proportions, même disproportion. Cette industrie était beaucoup moins importante que celle du coton, à Mulhouse, en 1870, et elle s'y est beaucoup développée, jusque dans ces dernières années du moins. Mais, en Allemagne, le développement en fut, proportionnellement, bien plus considérable, favorisé par plusieurs causes nouvelles : le bien-être plus répandu, l'augmentation de la population, et aussi ce fait qu'autrefois, au lendemain de la guerre encore, en Allemagne, on aimait assez à faire valoir la marchandise française, tandis qu'aujourd'hui... L'Allemagne, en 1870, n'avait pas plus de 250.000 à 300.000 broches de laine peignée; l'Alsace, au même moment, en avait environ 200.000, aujourd'hui, l'Alsace en a 450.000, mais l'Allemagne 2.600.000.

---

(1) W. Rieger, *op. cit.*, éditions 1893, 1905, 1909.

Depuis la guerre, il n'y a que deux industries mulhousiennes qui aient presque normalement continué de prospérer. D'abord, le fil à coudre, parce que cette « marque » mulhousienne est de supériorité internationale, n'ayant toujours à lutter qu'avec l'Angleterre, seule. Ensuite, la construction des machines, — sinon pour les locomotives (on n'en fabrique plus, du reste, à Mulhouse même, depuis que la Société de Graffenstaden s'est fondue avec celle de Mulhouse en 1872), sinon pour les machines à vapeur (au fur et à mesure de son développement industriel général et des besoins de force motrice qui en étaient la conséquence, l'Allemagne a beaucoup fabriqué elle-même), du moins pour les machines d'impression, les machines pour la filature et le tissage du coton, pour la filature de la laine peignée, pour le tissage de la laine cardée; et encore peut-on se demander ici, avec quelque raison, je crois, quel est dans le chiffre total d'affaires le « pourcentage » de l'établissement de Belfort.

Le développement de Mulhouse ne s'est donc pas poursuivi sur le même rythme que celui de l' « Union douanière allemande » : Mulhouse a progressé modestement, dans un ensemble qui a progressé formidablement. N'admirez pas que Mulhouse, au lieu de 70.000 habitants en 1870, en ait aujourd'hui 95.000. Les Mulhousiens vous diront, même ceux qui n'ont pas à se plaindre de la vie, que les villes industrielles allemandes, Augsbourg, Elberfeld, Crefeld, Chemnitz, Stuttgart, ont autrement grandi!... « 95.000 habitants! mais nous en aurions, sans la guerre, 125.000! » Aussi bien les Mulhousiens d'il y a quarante ans, si avertis qu'ils fussent, n'avaient-ils que calculé des chiffres,

comparé des probabilités de production, de consommation, de concurrence, d'après le passé; ils ne pouvaient évaluer, même approximativement, l'action future de causes profondes qui échappent aux statistiques, tout en agissant sur elles.

A l'actif de l'Allemagne ils avaient omis de compter ce ferment de richesse : la victoire. Frœschwiller, Sedan, Francfort : vocables dont on considérait alors la seule valeur historique, mais dont on a pu constater, depuis, la portée économique. Avec la *Gründungsperiode* (période de fondation) de l'Empire allemand s'ouvrit, presque simultanément, et non sans relation de cause à effet, une *Gründungsperiode* de l'industrie et du commerce allemands. Fiers de leur gloire, les Allemands se sentirent aussitôt plus d'autorité, plus d'ambition, plus d'orgueil aussi; il semble que, de propos délibéré, ils aient entrepris de triompher sur le terrain économique, comme sur le terrain militaire. Les banques ouvrirent de larges crédits, non point sur des garanties financières, valeurs en dépôt, etc., comme en France, mais sur des espérances, sur la confiance dans l'individu, sur ses qualités de travail, de méthode, d'initiative, système parfois dangereux, mais qui favorise singulièrement la richesse en formation, la poursuite de la clientèle chez elle, l'utilisation des débouchés. Sans doute on a voulu parfois trop entreprendre tout de suite, trop produire, trop construire, construire trop grand, et les accidents ne sont pas rares; mais, tandis qu'en 1875 les premiers Alsaciens qui voyageaient en Allemagne ne pouvaient vendre qu'à condition d'accepter le paiement à six mois, plus le mois d'achat, aujourd'hui le client allemand est souvent — quand il ne veut pas

« aller trop vite » — un *Kassemann,* un homme qui paie à caisses ouvertes. « Ils ont *gegründet, gegründet, gegründet,* avec des queues de crédit... », me disait plaisamment un Mulhousien. Oui, ils ont fondé sans argent, avec le risque de ne pas réussir, et de ne pas payer; mais ils ont fondé, et pour fonder, ils avaient une foi que Mulhouse, à eux annexé contre son gré, n'avait plus.

Au passif de leur ville, les Mulhousiens de 1871 n'avaient pas compté davantage les effets économiques d'un autre « impondérable », leur impondérable à eux. Des hommes, des capitaux partirent, — des hommes qui eussent été nécessaires à Mulhouse, je ne dis pas pour entraver la germanisation (on sait qu'elle n'y a pas fait de progrès, qu'il n'y a pas plus de 10.000 Allemands à Mulhouse, et qu'un seul des grands établissements mulhousiens est entre des mains allemandes), mais pour devenir à leur tour des intelligences et des âmes dirigeantes, dans des industries où le chef ne remplit tout son office de chef qu'à la condition d'y être né, d'y avoir été élevé; — des capitaux qui, restant à Mulhouse, auraient servi à organiser plus largement les représentations et les voyages en Allemagne, à transformer l'installation, à renouveler le matériel, à lutter avec plus d'avantages peut-être pour la conquête du marché allemand. Mais, dépenser sur place activités humaines et ressources financières, entrer délibérément, dès le lendemain de la guerre, dans l'organisme nouveau, dans les vues administratives et politiques du jeune Empire, rechercher son appui dans les nombreuses questions où l'industrie a besoin du concours de l'État, tout ce « moyen de parvenir » était incompatible avec

le souvenir d'hier : comment ces industriels mulhousiens, Français de naissance, d'éducation, de langue, de tradition, d'esprit, de relations, d'amitiés, comment auraient-ils poursuivi un succès meilleur, s'il fallait l'acheter à ce prix? Pour une réadaptation économique non plus que pour une réadaptation morale quarante années ne suffisent, quand il y a des hommes et qui ont du cœur. Et, aujourd'hui, lorsqu'un Mulhousien reçoit tout à coup l'avis administratif que ses fils, Français, n'auront plus l'autorisation de venir le voir à Mulhouse; lorsqu'un Mulhousien de naissance, régulièrement Français par l'option, se voit refuser l'autorisation d'habiter Mulhouse où l'appelle la direction de ses affaires; lorsqu'un jeune Mulhousien, né Français à Mulhouse, mais obligé de vivre à Bâle parce qu'il a été soldat français, se voit interdire à la frontière le voyage quotidien de Bâle à Mulhouse; alors, s'ils s'en vont, eux aussi, Mulhouse y perd encore un peu de soi-même, mais Mulhouse comprend...

*
* *

Belfort, qui avait 6.000 habitants en 1870, en compte aujourd'hui 34.000. Alsaciens pour les deux tiers, Alsaciens nés eux-mêmes dans l'Alsace annexée, ou fils d' « annexés » qui étaient venus s'établir à Belfort. Quelques-uns des établissements que les Mulhousiens y ont créés sont indépendants de Mulhouse; mais la plupart sont des « filiales », dont le siège social est resté à Mulhouse; les mêmes administrateurs, frères, cousins, assument en commun la direction générale. La maison-mère n'oublie pas ses fils : et l'on me permettra

de ne pas insister sur ce point... Dans telle usine de Belfort, sur 700 ouvriers, 350 sont Alsaciens ; dans telle autre, 3.000 sur 6.000. La ville s'est étendue, très loin, hors de ses anciens murs. Le long de ces « cités » et de ces ateliers, point de rues aux vieux noms pittoresques où l'esprit s'amuse; non, mais autre chose, dont on ne sourit pas : rue de Saverne, rue de Strasbourg, rue de Mulhouse, rue de Thann, avenue d'Alsace, rue du 14-Juillet, rue du Haut-Rhin, rue de Saint-Privat, rue de la Marseillaise, rue Quand-Même. Tous les jours, le *Mülhauser Tagblatt* arrive par ballots. Le patois dans les rues, non pas le patois d'ici, déjà roman, un peu vosgien, avec des intonations traînantes, mais le patois de l'autre côté, des *yô!* dont le circonflexe s'allonge à n'en plus finir, et nos jurons d'Alsace sonores comme des tambours, et les appellations familières entre Haut-Rhinois et Bas-Rhinois : « *Overländer! Unterländer!* » Retournent-ils quelquefois au-delà des Vosges? « Je ne m'y fie guère », dit l'un. « Pas si bête! » dit un autre, puis beaucoup d'autres. Quand ils ont quitté l'Alsace, ils n'étaient pas toujours en règle avec l'autorité militaire allemande, ils ont été soldats en France, — en France, cela veut dire souvent en Afrique, ou ailleurs, à la Légion, — et on en connaît qui, au retour, pris par le « mal du pays », furent arrêtés avant de revoir leur village, expédiés pour quelques mois, pour quelques années, dans les casernes prussiennes. Alors, « pas si bête! » — « J'ai bien encore un oncle à Mulhouse. » « J'ai toujours mes parents, à Dornach. » « Oui, des cousins à Fellering... » « ... mes sœurs, à Habsheim... » — « Et... vous ne les avez jamais revus?... vous ne les revoyez jamais? — Ah! si, je les vois, mais pas là-bas.

Ils viennent, eux, toujours, le 14 juillet. Tenez, le 14, ils étaient là. Surtout que c'était un dimanche... » Le 14 juillet, la Revue de Belfort : la grande accolade fiévreuse et bruyante de ceux qui sont « restés » avec ceux qui sont « partis »...

*
* *

Un jour récent, deux grands industriels mulhousiens, de ceux qui ont vécu toute la vie de Mulhouse depuis cinquante ans, se rappelaient ensemble ce long drame, les tristesses et les angoisses de la séparation, les luttes, les départs, tout ce qui a suivi la grande désillusion, et Mulhouse souffrant encore des « vastes pensées » alors interrompues, non reprises. Ces deux mots conclurent leur entretien, l'un d'explication, l'autre de consolation :

« Nous n'avons rien fait depuis la guerre.

— Nous avons fait Belfort. »

METZ

METZ

Quand la garnison française sortit de Metz, dans la matinée du 29 octobre 1870, les Messins, si désespérés qu'ils fussent, ne mesuraient pas encore toute l'étendue de leur malheur. Avec ces convois de soldats déjà désarmés que des sous-officiers conduisaient aux avant-postes pour les « livrer » à l'ennemi, les Messins voyaient la France partir, et c'était déjà trop ! Mais ils ne savaient pas tout ce qui, de Metz, s'en irait à leur suite : des traditions, des hommes, et quelles seraient pour la ville, après les amertumes de la guerre, celles de la paix.

A travers les siècles s'était formée, lentement, la grande figure historique de Metz. Les missionnaires de la foi chrétienne apparaissant tout à coup aux confins du monde romain et catéchisant la vallée mosellane ; le tressaillement des communes s'émancipant de la féodalité ; l'unité française attirant à soi des lambeaux « à l'abandon » du Saint-Empire « en anarchie » (1), et, par eux, gagnant jusqu'au Rhin : toutes ces révolutions

(1) E. Lavisse, *op. cit.*, page 5.

avaient laissé derrière elles, dans Metz, des institutions qui duraient, et, dans la longue chaîne des générations messines, plus d'un souvenir fidèlement transmis. Metz, petit royaume d'un évêque, Metz, république de « grands bourgeois », Metz, depuis la « protection » du Roy, ville parlementaire et militaire : l'histoire de Metz était faite de ces apports successifs, et dans sa physionomie d'avant la guerre on retrouvait sans peine quelque chose de tous ces aspects.

Les évêques d'abord. Je ne m'étendrai point sur toutes les raisons pour lesquelles l'Église de Metz paraît « recommandable » au R. P. Meurisse, qui écrivit au dix-septième siècle l'histoire de ses évêques (1) : la « splendeur de leur sang », la « constance de leur orthodoxie », la qualification de saints que portent trente et un d'entre eux, non point acquise « par le martyre, qui est un chemin bien court pour y parvenir », mais « par un exercice stable et continuel des vertus, qui est un sentier beaucoup plus long, plus fâcheux et plus malaisé... » On peut dire, du moins, sans entrer dans le détail de tant de « considérations bien particulières », soigneusement numérotées par leur panégyriste, que, depuis saint Clément, le fondateur légendaire, citoyen romain à qui « saint Pierre lui-même mit le bâton en main comme Dieu fit autrefois à Moyse », plus d'un parmi ces évêques est resté populaire dans la mémoire des Messins. Qu'ils défendissent leur troupeau contre les Barbares — tel l'évêque Wala, qui tomba, le jeudi saint de 882, à Remich-sur-Moselle, sous les coups de l'envahisseur normand, — ou,

(1) *Op. cit.*, page 24.

plus tard, contre la « malheureuse gangraine » de l'hérésie protestante, lorsque « l'Église et la Religion » furent en butte à « toute la furie de l'enfer » (1); chéris du peuple de Metz qui les avait élus et qui les soutenait contre quelque intrus de soudaine investiture impériale, ou brouillés avec leurs électeurs et fuyant la ville, transportant à Vic le chef-lieu de leur résidence; qu'ils fussent Guise et Vaudemont, premiers courriers de la Lorraine, elle-même avant-courrière de la France, ou, comme l'illustre Coislin, de bienfaisants représentants de la France désormais souveraine; maîtres temporels de la ville ou glorieusement esclaves de leur mission pastorale, évêques batailleurs, évêques bâtisseurs, évêques de parti, évêques de cour, évêques d'État, ils ont rempli Metz de leur action, ils ont façonné puissamment son histoire et ses âmes.

En face d'eux, de bonne heure, un autre pouvoir s'était dressé. Dans l'émiettement des forces féodales : ducs de Mosellane, comtes de Metz, *voué* impérial même, les bourgeois représentaient déjà pour l'évêque, on l'a vu, le seul appui, ou la seule résistance. Pendant près de cinq siècles, Metz fut une république presque indépendante, gouvernée par un syndicat de quelques familles, les *paraiges,* bourgeoisie aristocratique ou aristocratie bourgeoise, lointaine infiltration des *phratries* ou des *gentes.* Les *bonnes gens des paraiges !* Les paraiges de Porte-Muzelle, de Jurue, de Saint-Martin, de Port-Saillis, d'Outre-Seille et du Commun ! Les Chaverson et les Faulquenel, les Burthemin, les Collignon, les Renguillon, et ces Baudoche dont Barrès

(1) *Ibid.,* page 603.

glorifia la descendance doucement obstinée : expressions et noms, de quartiers ou de clans, qu'on retrouve constamment, du treizième au seizième siècle, dans l'histoire messine. Au-dessus d'eux, mais longtemps dans leurs mains parce qu'il était issu de leurs familles et de leurs votes, le maître-échevin personnifiait la bourgeoisie de Metz, sa puissance et son orgueil : à la naissance d'un enfant, on souhaitait à la mère que son fils fût un jour « maître-échevin de Metz ou tout au moins roi de France ». C'est à cette bourgeoisie souveraine que Metz dut en grande partie la prospérité de son commerce d'alors, son existence heureuse et large, attestée par de nombreux dictons contemporains, et les utiles ressauts de son mauvais caractère : fiers et jaloux de leurs droits, ces bourgeois de Metz, à peine échappés du joug épiscopal, s'entendaient merveilleusement à maintenir plus nominale que réelle leur dépendance de l'Empire, à multiplier les chaînes de méfiance et les postes de précaution sur le passage de l'empereur quand il venait les visiter, à réserver leur attitude vis-à-vis de la France qui grandissait, ambitieuse, de l'autre côté. Sans doute, les paraiges, s'appauvrissant en argent et en hommes, moururent lentement ; sans doute l'autorité du maître-échevin s'évanouit, puis son titre même ; mais, de cette vie civique d'autrefois, des souvenirs demeurèrent, prêts à se réveiller aux époques de crise, comme les visions d'enfance dans un soudain péril. Le vieux titre échevinal, à une heure tragique, d'instinct, le peuple messin le retrouva. « Notre maître-échevin », ce fut, un jour, Félix Maréchal, le maire de 1870... La lignée des caractères s'était perpétuée. Égal amour de l'ordre et de la liberté, dévouement passionné

à la chose publique, tout l'esprit du patriciat disparu resta celui de la bourgeoisie messine. Jusqu'à la fin, les hommes qui siégèrent à l'Hôtel de Ville de Metz ne furent point seulement le Conseil municipal d'une ville, mais encore autre chose et mieux : les chefs d'une cité.

De moindre ancienneté, la tradition parlementaire n'avait pas jeté de moins profondes racines. Elle n'y était apparue qu'à la suite du roi de France. Lorsque Henri II entra dans Metz à la faveur de son alliance avec les princes protestants de l'Empire, il y fut salué de deux titres qui ne se confondaient point : *Galliae rex et urbis protector,* roi de France et protecteur de la ville. S'il voulait rester à Metz, surtout s'il voulait convertir cette protection en souveraineté, il lui faudrait, comme à ses prédécesseurs, pour assurer son pouvoir, pour appuyer le Roy sur la Loy, l'autorité dévouée des gens de justice. Aussi, dès 1555, Henri II envoya-t-il à Metz un « président royal », président sans présidés, d'abord, mais qu'entourèrent bientôt un greffier et des huissiers, puis un procureur général, puis des gradués. En même temps, les prérogatives du président s'étendirent, il accapara le plus de cas possibles, prenant ici sur la juridiction des évêques, là sur celle des échevins, ailleurs sur d'autres petites justices souveraines, survivances des temps féodaux. Enfin, Henri IV fut sur le point d'ériger en Parlement ce petit tribunal de *missi dominici,* et, en 1633, Richelieu réalisa le projet de Henri IV. Les Messins ne virent pas tout de suite la jeune institution d'un œil favorable, ils épousèrent les ressentiments de leurs juges traditionnels, juges seigneuriaux, épiscopaux et municipaux,

qui perdaient en importance tout ce que gagnait le Parlement; mais, le premier mouvement d'humeur passé, ils firent confiance à la justice nouvelle. Sans aller jusqu'à l'enthousiasme d'un certain Gobineau de Mont-Luisant (1) qui, dès la première année de l'existence du Parlement, célébrait en acrostiches les vertus de chacun des magistrats et chantait sur sa lyre les « Effects merveilleux » de ce « Juste Sénat »,

> Oracle
> Qui par ses purs Décrets va dissipant l'obstacle
> De la Perversité,

ils virent bien, peu à peu, que les formules employées dans l'édit de création n'étaient pas vides de sens, ni les récriminations sur le passé sans raison, ni sans portée les engagements pour l'avenir : « ...usurpations d'aucuns... confusion et désordre... Justice et Police beaucoup mieux ordonnée et plus autorisée, pour empêcher nos sujets d'oppression et violence... » Aussi bien, rien ne manqua à la gloire du Parlement : les réceptions brillantes organisées pour lui ou par lui; les importantes consultations qu'on lui demandait sur les traités en préparation ou qu'il donnait sans qu'on les lui demandât; des causes fameuses de tout ordre, sévères ou plaisantes (l'accusation de « meurtre rituel » qui coûta la vie à Raphaël Lévy, de Boulay, les débats sur le titre de prince de Metz que s'octroyait l'évêque Claude de Saint-Simon, la violente opposition de M. Le

(1) *La Royale Thémis*, qui contient les effects de la justice divine, humaine et morale : l'establissement de la Cour du Parlement à Metz; et les Acrostiches sur les noms de nos seigneurs de ladite Cour, par Esprit Gobineau, sieur de Mont-Luisant, Chartrain (Metz, Claude Félix, 1634, in-4°).

Monnier au mariage de sa fille avec M. de Valdahon, la plainte énergiquement soutenue du sieur Boulanger, ancien chirurgien-major, contre le baron d'Huart, ancien capitaine d'infanterie, pour un serin volé, un serin qui lui « était cher au sein de sa médiocrité », un serin « formé par le goût de Favart » et qui chantait si bien *Le cœur de mon Annette...*); enfin, les incidents violents qui mirent aux prises le Parlement de Metz, comme ses pareils, avec le pouvoir royal dans les dernières années de l'ancien régime, tout cela créait du mouvement et parfois de l'agitation dans la ville. On s'explique ainsi qu'il se soit formé des liens de plus en plus intimes avec le temps entre les familles de Metz et leur « Juste Sénat », et que la suppression des Parlements ait laissé parmi la bourgeoisie messine de nombreux parlementaires sans emploi qui ne demandèrent qu'à le redevenir sous la forme nouvelle, quand les Cours d'appel furent instituées. A la veille de 1870, presque dans chaque famille, il y avait un magistrat ou un avocat, un avoué ou un greffier, et tout Metz était un peu de la Cour.

Tout Metz, plus encore, était de l'armée. Périodiquement, les tumultes militaires avaient fait vibrer ses murs, ses carrefours et ses hommes. Metz gaulois donna, dit-on, cinq mille soldats à Vercingétorix : glorieux préambule à l'histoire de son patriotisme. Les Romains l'érigent en forteresse contre les invasions germaniques, et voilà Metz désigné pour les siècles comme un bastion d'honneur et de péril sur les « marches » du monde latin. A maintes reprises, des flots armés viennent, de l'est et de l'ouest, gronder à ses pieds : Metz subit quatre investissements au

dixième siècle, un au quatorzième, trois au quinzième, enfin, en 1552, à peine entré sous la protection royale, ce siège fameux qui popularisa tout ensemble, le tableau et l'image aidant, François, duc de Guise, Ambroise Paré et Charles-Quint. A travers ces péripéties de ville assiégée qui devait toujours se tenir prête pour des attaques nouvelles, la carrière militaire de Metz s'était spécialisée. Avec ses bouches à feu de petit calibre qui, dès 1324, manœuvrées dans une sortie, au bas de la côte de Saint-Julien, forcèrent le roi de Bohême à « corner la retraite »; avec ses « serpentines » légères accompagnant une « chevaulchée » de Messins contre Lorrains, en 1442 (1); avec ses maîtres canonniers soldés en permanence dès 1348, Metz tenait à honneur d'avoir connu, peut-être avant toute autre ville, les valeureux fracas de l'artillerie, et il semble qu'alors déjà tout Messin naquît artilleur. La longueur, la largeur « stupéfiante » de ses fossés, ses tours menaçantes, « inexpugnables à l'ennemi », « comparables à celles de Babylone », avaient reçu au sixième (2), puis au onzième siècle (3), des hommages enthousiastes en vers latins; à dresser ces « tours », à creuser ces fossés, à étudier, combiner, transformer les robustes défenses de Metz, combien d'ingénieurs militaires s'exercèrent

---

(1) Cf. LARCHEY, *Maîtres bombardiers*, pages 11 et 17.

(2) VENANCE FORTUNAT, évêque de Poitiers, III, 13 :

Urbs munita nimis, quam cingit murus et amnis...

(3) SIGEBERT, *édit. cit.*, page 48 :

Laudo minas muri, quadris exaedificati,
Non facilis solvi, non expugnabilis hosti...
Mensurans latum, stupeas succrescere longum;
Suspiciens turres, Babylonis suspicor arces...

depuis lors ! et Metz fut de tout temps la ville bénie des « sapeurs ».

Artillerie et génie s'y installèrent donc un jour comme dans leur capitale naturelle et prédestinée : ce fut, en l'an XI, lorsque le Premier Consul, par un décret du 12 vendémiaire, eut prescrit la réunion à Metz de deux anciennes écoles royales jusqu'alors séparées (1), pour y « composer une école commune aux deux armes », l'École d'application de l'artillerie et du génie : forte création de Bonaparte, qui allait, plus que jamais, fondre intimement la population messine avec l'armée, raidir d'esprit militaire le moindre bourgeois de Metz. Pendant près de trois quarts de siècle, toutes les promotions de l'École polytechnique sont entrées dans l'armée en passant par Metz, égayant de leur joie de vivre la vieille cité, la rajeunissant chaque année de leurs espoirs. Les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Arnould, où l'École était installée, le polygone de Chambière, les « écoles de ponts » à Saint-Symphorien, les exercices d'infanterie au Ban-Saint-Martin; les maîtres éminents : Goulier, Poncelet, Morin, Didion; la « popote » de la rue du Commerce; le café du Heaume, avec ses deux entrées, l'une, rue Nexirue, par où les sous-lieutenants-élèves arrivaient de l'École, l'autre, sur l'Esplanade, où leurs « anciens vénérés » présidaient au « débourrage » des recrues du génie, casernées en face; l'amusement d'être appelés les *six-sous* par les gamins de la place de Chambre lorsqu'ils descendaient vers le Théâtre — parce qu'on les y abonnait d'office

(1) L'École d'artillerie de Châlons-sur-Marne et l'École du génie de Mézières, celle-ci transférée déjà à Metz depuis 1794.

en leur retenant une journée de solde, soit, tout compte fait, trente centimes par représentation... Quels charmants souvenirs, pour chaque promotion, de ces deux années d'apprentissage! et surtout, comme l'atmosphère messine leur était d'une familiale douceur! Beaucoup de ces jeunes gens étaient de Metz ou des environs : de toute la province française, c'est le département de la Moselle qui a fourni le plus d'élèves à l'École polytechnique. Et puis, la plus indirecte recommandation suffisait pour faire du sous-lieutenant-élève le fils adoptif d'une famille de Metz. Chacune avait « son élève ». « Amenez-moi votre élève », se disait-on de l'une à l'autre, en traînant un peu sur l'*è*, en appuyant un peu sur le *v* final, à la messine : jolis usages, jolies formules, — parfaite expression de la tendresse tutélaire de Metz pour son École, pour son artillerie, pour son armée.

Tout ce passé, si divers qu'il fût, épiscopal et municipal, de robe et d'épée, se prolongeait dans le présent, et la vie de Metz en 1870 était déterminée par son histoire, où chaque Messin revivait sa race et retrouvait de soi-même dans l'antique patrimoine commun. La guerre survint, qui défit en un jour ce que des siècles avaient fait.

*
* *

Ce que fut la guerre à Metz, je ne prétends point le redire après tant d'autres; aussi bien n'en serait-ce pas ici le lieu. L'Armée du Rhin, — Borny, Gravelotte, Saint-Privat, — Bazaine : une ligne suffit pour ressusciter dans toutes les mémoires françaises l'histoire douloureuse de Metz perdu. Mais, fût-on ramené à

Metz par le souci d'y revivre les tristesses de l'exode plutôt que celles de la défaite même, en errant par ses vieilles rues et ses vieux papiers, on n'échappe point au spectre : il est partout.

Le voici, se levant des feuillets jaunis, dans tel dossier de pièces diverses égaré parmi des registres de statistique et de comptabilité. Les rêves du début, la guerre portée en Allemagne : une lettre du général commandant le grand quartier général, 28 juillet, Hôtel de Metz, chambre 38, qui demande pour la durée de la campagne « un interprète connaissant bien la langue allemande », situation qui « ne manquera pas de confortable, l'interprète accompagnant habituellement le général ». Après l'illusion du Rhin franchi, la lutte sans joie sur le sol national : le texte autographe, avec ratures et « bon à tirer » à soixante-dix exemplaires, de la proclamation du général Coffinières, commandant supérieur de la place, le lendemain de Gravelotte : « La bataille a été glorieuse pour nos armes », mais meurtrière, « présentez-vous au fort Moselle et recueillez chez vous les héros blessés de la bataille de Gravelotte ! » : *héros blessés* remplaçant *héros malheureux,* que le général avait écrit d'abord et qui lui parut sans doute moins pitoyable que démoralisant. Puis, la fin, 26 octobre, 29 octobre, lettres du maréchal à la municipalité : la place doit subir le même sort que l'armée, remerciements à la population pour les soins donnés aux malades et aux blessés, les derniers documents sans doute qui portent la signature : *Le maréchal de France commandant en chef l'armée sous Metz, Bazaine.*

Les voici, toutes les visions lugubres, dans la moindre

conversation avec les vieux Messins ou leurs fils, dans leurs gestes et dans leur langage même, où se devine la présence familière du passé : « La bataille du 14 », « la bataille du 16 » : point n'est besoin d'une précision de mois, ni de lieu ; où l'on s'est battu le 14, le 16, le 18 août, personne ne s'y trompe ici. Les souvenirs se pressent en foule, entre ces murs qui ont vu. La rue Serpenoise, la dernière entrée de l'Empereur à Metz, le 28 juillet : défilé déjà triste, quelques Cent-Gardes en avant de la voiture, mais pas de soldats formant la haie, pas de coups de canon, pas de sonnerie de Mutte, et Napoléon III très pâle, l'air soucieux... La place de la Préfecture. C'est de là qu'il est reparti, le 14 août, pour Châlons, — pour Sedan... ; les voitures ont tourné à gauche, ici, tout de suite du côté du Pont-Thiffroy, puis elles ont gagné le large, là-bas, vers ces hauteurs, la route d'Étain... Et toujours revient le nom de Bazaine. On se doutait de quelque chose, depuis longtemps. On ne comprenait rien à l'inertie du commandement. On parlait avec irritation de terreurs calculées que l'autorité militaire voulait provoquer en ville pour avoir des prétextes à négocier, de communications tardives créant tout à coup des situations graves qu'il eût été facile de prévenir. Un jour même, solennellement, la municipalité protesta. Là, sur ces marches de l'Hôtel de Ville, dans la soirée du 13 octobre, le maire Félix Maréchal, entouré de tout le Conseil municipal, apparaît à la foule, et, d'une voix lente, grave, donne lecture d'une lettre du Conseil au général Coffinières, dégageant la responsabilité de la ville, mais affirmant qu'elle fera tout son devoir, qu'elle veut lutter jusqu'à la dernière extrémité. Le lendemain ou le surlende-

main, l'*Indépendant de la Moselle* rappelait le texte des lois et règlements militaires qui condamnent à la dégradation et à la peine de mort le commandant d'une place de guerre, lorsqu'il capitule sans avoir repoussé au moins un assaut au corps de place. L'angoisse devenait de jour en jour plus précise, chacun rapportant des mots, des attitudes étranges du maréchal. A un intendant qui lui annonçait que les approvisionnements n'étaient pas encore sur le point de manquer, Bazaine avait répondu : « Que voulez-vous que cela me fasse? Il faut en finir et nous en aller. » Il en finit... La Place d'Armes. La statue de Fabert, maréchal de France, lui aussi, avec son inscription connue, très connue, mais qu'on ne peut pas s'empêcher de relire ici, mot par mot, et qui soulève le cœur contre l'autre, humiliant contraste qui échaufferait d'une rage *peuple* le plus *snob* des boulevardiers : « Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire. » Cette statue, un voile de crêpe la couvrait, le 29 octobre, quand les troupes allemandes entrèrent dans la ville.

*
* *

Alors la dispersion commença.

La garnison partit, prisonnière de guerre. Elle ne revint pas. L'École d'application fut reconstituée, à Fontainebleau. (1) De la vieille tradition militaire

(1) L'École centrale de Pyrotechnie militaire, qui avait également son siège à Metz avant la guerre, fut transférée à Bourges.

française, il ne restait, il ne pouvait rien rester dans Metz annexé. Rien que le souvenir, et des souvenirs : statues, « maisons natales », noms de rues, Fabert, Ney, Lasalle, Richepance, Paixhans : tristes ombres qui ne sont point la vie. Et que les nouveaux arrivants n'eussent point de racine dans la population, qu'il n'y eût plus à Metz, au lieu des familles et de « leurs » élèves, qu'une armée de vainqueurs face à face avec un peuple de vaincus, cela était naturel, notoire, et il serait superflu d'y insister.

De Metz parlementaire il ne resta pas davantage. Rien n'y remplaça la Cour d'appel française. Dans l'organisation de la Terre d'Empire, les Allemands ne laissèrent subsister qu'une seule Cour d'appel, étendant sa juridiction à toute l'Alsace-Lorraine : celle de Colmar. D'ailleurs, plutôt que de se mettre au service du régime nouveau, tous les magistrats du pays annexé, sauf de très rares exceptions, « rentrèrent » en France. La plupart des magistrats de la Cour de Metz, surtout ceux qui étaient originaires de la région, se retrouvèrent à la Cour de Nancy, qu'on augmenta d'une quatrième Chambre (1), laquelle fut uniquement composée des ex-magistrats messins (2). Dernière pelletée de terre sur le passé : ceux mêmes que venait

---

(1) Il avait été décidé d'abord (27 mars 1871) que les magistrats de l'ancienne Cour de Metz seraient convoqués provisoirement à Charleville-Mézières pour procéder à l'expédition des affaires. La quatrième Chambre de Nancy ne fut créée que l'année suivante (25 mars 1872), création temporaire qui devint définitive en 1875.

(2) Décret du 30 mars 1872 nommant, à la Cour de Nancy, comme président de Chambre : M. Gérard d'Hannoncelles, ancien conseiller à Metz [né à Verdun, mais de famille messine]; comme conseillers : MM. des Godins de Souhesmes, Chonet de Bollemont [de Metz]; Henriet, Thilloy [de Sarreguemines], Cotelle, Pidancet

d'atteindre la limite d'âge, c'est « à la suite » de la Cour de Nancy qu'ils furent nommés *honoraires* (1); le nom même de Metz disparaissait des Annuaires judiciaires.

Sans doute l'évêque resta. Et cet évêque fut grand. Napoléon III, qui le savait royaliste et Breton, avait dit un jour de lui : « Mgr. Dupont des Loges ne se laissera pas gagner, mais c'est un évêque ! » Tel il avait été jusqu'en 1870, tel il devait être, à plus forte raison, dans la situation nouvelle que l'occupation ennemie créait à son diocèse. Puisque la sainteté de son ministère était capable de forcer le respect, d'arrêter la menace des vainqueurs, il n'abandonnerait pas son troupeau malheureux, il saurait refaire, de ses longues mains pâles, les gestes sacrés qui défendirent, de tout temps, les chrétiens en péril. « Mes chers diocésains n'ont plus que moi... », disait-il. *Defensor civitatis!* Les évêques des temps troublés revivaient en lui. Il mena seize ans cette rude et noble existence, exact à remplir tous les devoirs de sa charge sans jamais donner au

---

[de Metz] : Pécheur [de Metz], anciens conseillers à Metz ; avocat général, M. Poulet, avocat général à Alger (depuis le 27 avril 1871), mais, précédemment, substitut du procureur général à Metz ; M. Godelle, avocat général à Metz, passa aussi, comme procureur général, à Nancy.

(1) Décrets du 30 mars et du 23 juin 1872 : MM. Limbourg [de Florange], président honoraire ; Gougeon, de Turmel [de Metz] ; Dufour, Demengeot [de Bar-le-Duc] et Villard [de Rethel], conseillers honoraires. (M. Gougeon avait déjà l'honorariat à Metz avant la guerre). Il faut ajouter à cette liste des « Messins » devenus « honoraires » à Nancy : M. Grand, qui ne se trouve pas dans ces décrets (je ne sais pourquoi, car, retraité comme M. de Turmel ou M. Dufour, à la date du 8 mai 1871, il figura comme eux à l'Annuaire parmi les « honoraires » de Nancy) ; — M. Huot, qui était (comme M. Gougeon), conseiller honoraire à Metz dès 1869 ; — et le baron de Gérando, procureur général à Metz, nommé premier président honoraire à Nancy, le 27 octobre 1873.

gouvernement allemand l'occasion de décréter à son propos, selon le mot spirituel d'un autre prêtre annexé, (1) « l'état de siège dans les affaires ecclésiastiques », mais tenant à honneur de ne jamais cacher ses sentiments : le 7 septembre 1871, quelques mois après l'annexion, à l'inauguration du monument élevé dans l'île Chambière aux soldats français morts pendant le siège, (2) il avait rappelé, au milieu des sanglots de la foule, la recommandation de saint Paul : « qu'il ne faut pas s'attrister comme ceux qui n'ont point d'espérance », et, presque à la fin de sa carrière, quand le maréchal de Manteuffel, statthalter d'Alsace-Lorraine, lui offrit de la part de l'empereur Guillaume la croix de la Couronne de fer, il répondit par un refus très digne, invoquant la fidélité à son passé et la religion de ses souvenirs. « Nous dormions à son ombre, devait écrire un de ses fidèles, et il semblait que cet homme ne dût jamais mourir. »... (3) Il mourut ; et si son premier successeur, Mgr. Fleck, un Alsacien, qu'il avait réussi à se faire donner comme coadjuteur avec succession future, dirigea l'administration du diocèse selon le cœur du grand prélat mort, ce ne pouvait être qu'une manière d'intérim et par une tolérance d'en haut qui n'engageait point le lendemain. Il est vrai que des décrets pontificaux consécutifs au

---

(1) Le mot est du chanoine Dacheux, dans sa *Cathédrale de Strasbourg*, page 59.

(2) C'est même lui, dit-on, qui fit inscrire sur une des faces du monument ce texte des *Macchabées : « Malheur à moi ! Fallait-il naître pour voir la ruine de mon peuple, la ruine de la cité et pour demeurer au milieu d'elle, pendant qu'elle est livrée aux mains de l'ennemi ! »*

(3) Cf. abbé F. Klein, *op. cit.*, page 480.

traité de Francfort avaient, depuis 1874, rattaché directement l'évêché de Metz (ainsi que celui de Strasbourg) au Saint-Siège ; mais cette solution élégante de nombreuses difficultés apparues à la suite de l'annexion, n'abrogeait nullement les autres dispositions du Concordat dans les diocèses séparés de la France et laissait entière l'influence de l'État, c'est-à-dire, désormais, de Berlin, dans la nomination de l'évêque. Sans doute aussi, cette ville couverte d'églises et de couvents, tant de prêtres nés du terroir lorrain, l'influence, même posthume, de tant d'établissements d'instruction religieux dont l'annexion avait vidé les classes ou dont le Kulturkampf avait chassé les maîtres, en un mot, tout ce qui subsistait de la tradition épiscopale autour de l'évêque, quel qu'il fût, ne manquerait pas d'imposer aux successeurs de Mgr. Dupont des Loges, même s'ils venaient d'outre-Rhin, comme un devoir de politesse déférente envers la fille aînée de l'Église, et le parfum qui s'élevait de ses traces ne pourrait être indifférent à leur cœur chrétien. Mais, en réalité, tout était changé. Mgr. Dupont des Loges avait été le protecteur de son troupeau ; l'évêque allemand, lui, qu'il le voulût ou non, ferait fonctions de commissaire impérial, serviteur officieux d'une cause qui n'était point celle du souvenir, et l'ancienne intimité des fidèles avec leur pasteur ne pourrait plus être la même, car quelque chose demeurait en eux, qui n'était plus en lui.

Dans cette fuite et ce désarroi de tout, que devenait la bourgeoisie messine, ces autres « défenseurs de la cité », et que devenait la cité même ? Ils agirent fidèlement. Ils furent, à leur tour, des exemples. Le 11 février 1871, avant la signature des Préliminaires de paix, le

Conseil municipal envoya à l'Assemblée de Bordeaux un *Mémoire pour la Ville de Metz,* qu'il confirma et développa, le 13 avril, par un second mémoire adressé aux plénipotentiaires réunis à Bruxelles pour négocier le traité définitif : historique complet de Metz ; des faits, éloquents par leur énumération seule et leur précision. « La ville de Metz a été de l'Empire », certes, mais, avant d'être du Saint-Empire, elle fut de l'Empire de Charlemagne, du royaume de Clovis, de la Gaule indépendante ; Metz a été de l'Empire, mais comme en ont été « d'autres parties de la France, comme l'Italie, comme l'Allemagne », un des « États indépendants » de toutes tailles dont le Saint-Empire n'était que l'agrégat. Les Messins ont été de l'Empire, mais il y a « maint exemple de leurs résistances et même de leur formel refus au payement des aides et subsides réclamés d'eux par l'Empereur », et, « pour ce qui est de la juridiction, ils avaient interdit tout appel des jugements de leurs magistrats à la Chambre impériale ». Même dans ces temps lointains, c'est vers les foires de Champagne et le *Landit* de Paris que les marchands messins se dirigeaient. Dès 1214, un des plus anciens titres législatifs écrits en français, avec date certaine, est un document messin, la *Lettre de la commune paix de Metz.* Ainsi, « même quand Metz, ville libre, était, par un lien fragile, rattaché à l'Empire germanique, sa langue, sa littérature, ses chroniques, ses actes publics ou privés, le nom de ses écrivains et de ses habitants, tout était exclusivement français », et aujourd'hui (recensement de 1866), sur 47.242 personnes, 44.367 sont de langue française. Que l'on considère donc soit le « passé qui est mort », soit la vie du présent, c'est-à-dire « ces

grands intérêts qui constituent la vie morale et matérielle d'un peuple, il est impossible d'approuver et même de comprendre la violente annexion d'une ville que la langue, les origines, le commerce, les sentiments intimes, tout en un mot attache à la France comme tout la sépare invinciblement de l'Allemagne »... Science, logique, dévouement inutiles. Les Messins n'avaient pas à comprendre ni à approuver. Le traité fut signé. L' « annexion violente » s'accomplit.

Les Messins continuèrent à ne pas comprendre, et à le dire. Lors des premières élections de l'Alsace-Lorraine pour le Reichstag, en 1874, Edmond Goudchaux, qui était israélite et républicain, se chargea, on le sait, au nom d'un groupe de Messins, d'offrir la candidature à Mgr. Dupont des Loges, et il n'eut pas de peine à rallier toutes les opinions comme toutes les confessions sur le nom de l'évêque de Metz. « Je ferai voter mon homme pour *notre* évêque », s'écriait une vieille femme juive, la veille de l'élection, dans la rue de l'Arsenal, le quartier israélite de Metz. Mgr. Dupont des Loges fut élu, partit pour Berlin, se concerta en route avec ses collègues alsaciens-lorrains sur la conduite à tenir devant le Reichstag et signa de tout cœur la fameuse « Proposition Teutsch et consorts » : « Plaise au Reichstag décider : que les populations de l'Alsace-Lorraine, incorporées sans leur consentement à l'Empire d'Allemagne par le traité de Francfort, seront appelées à se prononcer d'une manière spéciale sur cette incorporation. » Aux élections de 1877, « leur » évêque ne se représentant plus, c'est leur maître-échevin que les Messins envoyèrent au Reichstag, Paul Bezanson, maire de Metz, qui venait d'être révoqué pour avoir fait acte

de candidat protestataire. Il saurait, lui aussi, « s'inspirant des sentiments intimes de ses électeurs », « défendre leurs droits imprescriptibles et sacrés »; et, en effet, il renouvela devant le Parlement de Berlin la plainte énergique de 1874 : « ... De même que la question d'Orient, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine est une cause d'inquiétude pour les esprits, d'effroyables préparatifs belliqueux, d'une augmentation constante du budget de la guerre... Des milliers d'optants sont expulsés, ce qui bouleverse complètement le pays. Au nom de l'Alsace et de la Lorraine, au nom de l'humanité, je vous prie, Messieurs, de ne pas passer légèrement devant une telle misère. En présence de ces maux, nous aurions bien un moyen de soulagement à vous proposer; mais ce serait un moyen héroïque : laisser l'Alsace à elle-même... » Bezanson mort (1882), M. Antoine lui succéda, l'ardent Dominique Antoine, qui connut toutes les grandeurs et toutes les âpretés de la lutte, les vexations policières, la prison, la Cour de Leipzig, l'exil. Puis, après Antoine, d'autres encore, qui durent être parfois, plus que leurs prédécesseurs, des « politiques », mais ne demeurèrent pas moins fidèles qu'eux à la tradition messine : Dellès, Haas, Pierson... Chez tous ceux qui étaient restés, une foi veillait, tantôt agissante, tantôt accablée et douloureuse, présente toujours.

Mais le nombre de ceux-là diminuait d'année en année. Tout ce qui, dans Metz, était du monde militaire et parlementaire, s'en était allé tout de suite, avec l'armée, avec la Cour, avec la France. Pour des raisons qui n'étaient pas seulement d'ordre économique, les quelques industriels de Metz (ils étaient assez peu

nombreux, l'industrie ne recherchant guère les enceintes fortifiées où l'on est trop à l'étroit et le voisinage des frontières où l'on est vite en danger) transportèrent tout ou partie de leurs établissements de l'autre côté de la nouvelle frontière : à Frouard, à Pagny-sur-Moselle, à Bar-le-Duc, à Nancy surtout : minoterie, fabriques de chaussures, imprimerie, bonneterie, appareils de précision, — tels, aujourd'hui, des plus grands établissements industriels de Nancy, ce sont des hommes et des capitaux de Metz qui les ont faits. L'Académie de Metz, la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle donnaient, avant la guerre, une image assez exacte de la bourgeoisie messine. Des hommes de situations très diverses s'y rencontraient : des avocats, Dommanget, Maguin, Ch. Abel, Eliézer Lambert; des magistrats, le président Salmon, de Gérando, le procureur général, le conseiller Thilloy; des officiers, le commandant Goulier, le général Didion, le colonel Virlet; des ecclésiastiques, l'abbé Fleck, le pasteur Cuvier; des artistes, Émile Michel, Hussenot, Ch. Pêtre; des médecins, le Dr Haro, le Dr Isnard, le Dr Scoutetten. Et bien d'autres encore : M. Aug. Prost, l'historien de Metz, le Dr Maréchal, le maire, M. de Chanteau, M. de Tinseau, M. Bouchotte, M. de Bouteiller, les deux Simon, le chimiste et le banquier, M. Mézières, recteur émérite, M. Claude Collignon, M. Alcan, libraire-éditeur, le vicomte de Pange, le comte du Coëtlosquet, M. Olry Terquem, ancien pharmacien, Th. et Ch. de Gargan, les maîtres de forges, M. Justin Worms, homme de lettres et banquier, M. Vever, bijoutier, M. Simon-Fabvier, pépiniériste, M. Ed. Mouzin, le directeur de l'École de musique : mais tous vieux Messins, Messins de famille

et de naissance, ou, quelques-uns, de fervente adoption, non moins Messins que s'ils avaient en venant au monde respiré l'air de la place Sainte-Croix ou de la Porte Saint-Thiébault... L' « annexion » dispersa toute cette société messine; à travers les Annuaires et les rapports on en peut suivre l'émigration. L'Académie Stanislas, de Nancy, s'ouvrit largement à la « Société-sœur », elle reçut comme titulaires, au fur et à mesure des vacances, plusieurs des titulaires de Metz (1), et elle ajouta à ses « associés-correspondants nationaux », à la date du 22 novembre 1872, une section nouvelle, la « Section de Metz », comprenant tous les membres de l'Académie de Metz réfugiés à Nancy. Quant à la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, elle « avait fini par n'avoir plus de bureau », dit son secrétaire-archiviste (2); elle ne publia plus ses mémoires que de loin en loin, en 1876, en 1879, en 1885, et elle était presque dissoute en fait, lorsque le président de la Lorraine, en 1888, s'occupa de la reconstituer en y appelant les immigrés.

Metz s'était vidé, rapidement, de sa grande bourgeoisie, et de l'autre aussi, et de tout son peuple. La France était si proche! point de fleuve, point de montagne pour les séparer d'elle; une route toute droite, tout unie, ou quelques minutes de chemin de fer, et ces Messins échapperaient à l'étranger, retrouveraient la France, les Français, la langue française. En 1869, il y

---

(1) Le général Didion, Maguin, Émile Michel.

(2) L'abbé Ledain, séance du 13 mars 1873. L'ancien président, M. de Bouteiller, les deux vice-présidents, MM. Dufresne et Dommanget, le secrétaire, M. Durand de Distroff, étaient tous partis pour la France.

avait à Metz 48.325 habitants; le 1er décembre 1871, il en restait 39.937; le 1er octobre 1874, 35.696. De gros in-folios banals, des noms de rues, des numéros de maisons, des noms de famille, des prénoms : c'est le « recensement » de la ville en 1869, nomenclature administrative, sèche et froide. Oui, mais regardez bien, et vous verrez, tout d'un coup, se dérouler l'exode, car, ces feuilles remplies à la veille de la guerre ont été mises à jour au lendemain de la paix, à la fin de 1872, et, dans la dernière colonne, celle des *Observations*, un petit mot, toujours le même, simple et navrant, se répète à l'infini, quelquefois sur plus de la moitié des lignes d'une page : « parti », « parti à Pont-à-Mousson », « parti à Nancy », « parti à Paris », « parti en France », « parti pour la France », « parti », « partie », « parti »...

Et peu à peu aussi les places vides se remplissaient. Je ne voudrais pas insister — car des faits nouveaux sont survenus et l'illusion nous serait dangereuse — sur la pauvreté dont souffrit longtemps l'Allemagne, sur l'existence âpre et difficile qu'imposèrent aux Allemands, depuis les temps les plus reculés jusqu'à des jours très voisins de nous, leur ciel hostile et leurs sillons rebelles : il y a plus de dix-huit cents ans déjà, c'est parce qu'il était las de ses solitudes marécageuses, dit Tacite, (1) que le Germain envahissait périodiquement les Gaules, brûlant du désir de posséder ce sol fertile, de posséder aussi ceux qui l'habitaient : *fecundissimum hoc solum vosque ipsos possiderent;* et, hier encore, interprètes

(1) « *Eadem semper causa transcendendi in Gallias, libido atque avaritia, et mutandae sedis amor, ut, relictis paludibus et solitudinibus suis, fecundissimum hoc solum vosque ipsos possiderent.* » (Discours de Cerialis, TACITE, *Hist.*, IV, 73)

peut-être malicieux, mais non point infidèles, du vieux texte latin, de brillants polémistes alsaciens exerçaient leur verve aux dépens « des faméliques qui se sont abattus sur l'Alsace-Lorraine, au lendemain des désastres de 1870 » (1). Mais il semble bien que cette théorie séculaire se soit vérifiée à Metz. L'Allemagne de 1871 avait besoin de se répandre, de se répandre pour s'enrichir. Trois mille logements vides, la valeur de la propriété moindre de moitié (2), quel attrait! Metz, conquis par les armes, apparut aussitôt comme une colonie fort habitable à beaucoup de gens qui n'avaient rien à laisser de l'autre côté du Rhin, que de mauvaises notes dans un dossier ou de mauvaises affaires en suspens. (3)

Ici l'on voit d'un plein regard un des effets économiques et sociaux de la guerre. Quand l'armée recule, ce n'est pas elle seulement qui cède du terrain : recule avec elle toute la vie nationale dont elle a la garde, tout ce qui n'est plus chez soi, elle étant partie, tandis qu'approchent les appétits étrangers, sous la protection du pavillon victorieux : vérité aussi vieille que les plus vieilles invasions, mais qu'il faut rappeler de temps en temps et que Metz illustre de son douloureux exemple.

La population messine d'avant la guerre ne comprenait guère que des originaires du pays. Je ne crois pas qu'il y eût alors à Metz 1 1/2 o/o d'habitants venus d'Allemagne ; tous les autres, sauf quelques exceptions (2 à 3 o/o de Français de l'intérieur, 1 1/2 o/o

---

(1) *Le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, n° du 11 janvier 1913.

(2) Discours de Paul Bezanson au Reichstag, mars 1877.

(3) « Nous savons ce que nous perdons, disait, à cette époque, un haut fonctionnaire allemand de Metz, et nous connaissons mieux encore ce que nous aurons à la place. » (Cité par D'ELSTEIN, *op. cit.*, p. 89)

de Luxembourgeois, quelques Belges, quelques Alsaciens), étaient de Metz même, ou du pays messin, ou Lorrains des environs. Aujourd'hui, sur un petit groupe de 37 habitants d'une rue ouvrière où prédomine pourtant l'élément lorrain, je trouve 16 Allemands immigrés; sur un autre ensemble plus considérable, 700 habitants d'un quartier pris au hasard, j'en relève 216 qui sont étrangers au pays par leur naissance; ailleurs, sur 700 encore, 263 étrangers; et, de ces 216, de ces 263, la presque totalité vient d'Allemagne, de toutes les parties de l'Allemagne, Palatinat, Province rhénane, Bavière, Prusse, Würtemberg, Bade, Silésie, Westphalie. Encore le hasard (1) m'a-t-il favorisé! car, si la population de Metz a fini par rattraper, récemment, son chiffre d'avant la guerre (2), sur ces 48.000-là, on compte que la moitié au moins sont des importés d'Allemagne. Et, de ces 25.000 Allemands, beaucoup, comme on dit, ont bien fait leurs affaires. Ils ont acheté, ils ont construit, surtout depuis une dizaine d'années. Sans doute, sur 100 immeubles appartenant à des immigrés, 80 sont grevés d'hypothèques, tandis que la proportion est inverse (20 à 25 o/o) pour les propriétés d'indigènes, et l'on peut s'amuser au souvenir récent d'une rue en construction que le populaire appelait la rue des Hypothèques; il n'en est pas moins

(1) Ou ce fait que, dans les trois cas que je viens de citer, je n'ai « opéré » que sur les naissances; or, beaucoup déjà sont nés à Metz, mais dont les parents venaient d'ailleurs.

(2) Le recensement de 1910 indique une population civile de 55.191 habitants; mais, pour que la comparaison soit juste, il faut défalquer de ce chiffre la population de Devant-les-Ponts et de Plantières-Queuleu qui n'ont été réunis à Metz qu'en 1908 : d'où 6.546 en moins, ce qui nous donne 48.645 habitants, soit à peu près le chiffre d'avant la guerre.

vrai qu'avec l'aide de leurs compatriotes, des Banques hypothécaires d'Allemagne, qui leur ont avancé probablement plus de trente millions, ils possèdent aujourd'hui la moitié des immeubles de Metz, l'autre moitié appartenant à des indigènes, restés dans le pays ou partis en France. C'est un livre d'histoire, lui aussi, sous son banal cartonnage de toile couvert de réclames, que cet *Adressbuch* de la ville de Metz, qui donne, outre la liste de tous les habitants de Metz maison par maison, le nom, pour chacune d'elles, de son propriétaire, avec une petite étoile dans la marge s'il ne l'habite pas en personne; livre émouvant, non seulement parce qu'on s'y heurte parfois à des mentions comme celles-ci, pleines de passé, d'autant plus pénibles qu'elles sont plus bizarres : « Compagnon, *Colonel in Potier* », « De Richard d'Aboncourt, *Major a. D., Lille* », « *Graf* de la Rochethulon, *General, Paris* », « Maizières, *Erben* », « Michel *Emil, Hauptmann,* Lorient, *Frankr.* » (1); non-seulement parce que les petites étoiles, c'est Pont-à-Mousson, c'est Bar-le-Duc, c'est Verdun, c'est Vitry-le-François, c'est Paris, c'est Nancy, et encore Nancy, et toujours Nancy ; mais simplement parce que ces maisons, c'étaient, autrefois, la maison Pierson, la maison Humbert, ou Daubrée, ou Vautrin, ou Tabellion, et que les nouveaux propriétaires s'appellent Crummenauer et Rheinländer, Schöning et Lauxtermann, Enders et Krause, Thielen et Langhommer...

---

(1) J'ai respecté l'orthographe. « Colonel à Poitiers ». « Major en retraite, Lille ». « Comte..., général, Paris ». « Héritiers Maizières ». « Capitaine, Lorient, France ». Les héritiers *Maizières :* il s'agit ici de la maison familiale de M. Alfred Mézières, de l'Académie française.

Les départs continuent. Point de semaine que des chargements de mobilier ne suivent cette route, et les Messins le savent bien, qui profitent du retour à vide pour faire venir leurs « commissions » de Nancy. « Il y a plus de Messins à Nancy qu'à Metz ; vous n'avez qu'à vous retourner, vous en verrez partout » : image familière de ce flux perpétuel, qu'un autre Messin définit plus littérairement, en me disant avec un sourire triste : « Metz n'est plus dans Metz, Metz est tout à Nancy. » Se retirer des affaires, pour beaucoup de Messins, c'est quitter Metz et s'en aller à Nancy. Et de Nancy on ne revient pas, on ne vient pas à Metz. Mais d'Allemagne on y vient toujours. De ceux qui étaient accourus à Metz pour tenter la chance d'une existence meilleure, si quelques-uns sont restés, même après fortune faite, beaucoup, sinon la plupart, retournent chez eux, et d'autres arrivent, qui les remplacent aussitôt.

Mais invasion n'est pas pénétration. Quelques années après la guerre, un « président de la Lorraine », M. d'Arnim, disait à M. Antoine, avec une bonhomie apparente qui n'allait pas sans rudesse : « C'est très beau de protester. Mais pourquoi? Il serait si simple de nous entendre, nous qui arrivons, vous qui partez! » Il ne semble pas que Metz ait obéi à ces suggestions. Autrefois, un peuple homogène et d'un seul cœur; aujourd'hui, deux populations juxtaposées, non fondues, gênées et méfiantes, l'une parce qu'il y a trop d'étrangers dans sa ville, l'autre parce que la ville lui demeure, malgré tout, étrangère. Il n'y a pas un Messin qui ne sache, sans la moindre hésitation, dénombrer son Conseil municipal : le maire, Lorrain, quinze conseillers, Lorrains, trois autres qui sont d'assez bons

ou de très bons Lorrains sans être Lorrains de naissance, dix-huit conseillers Allemands. Leur langue et leurs habitudes; le décor où ils se meuvent et tout ce qui reste de France dans leur vieille ville, la Cathédrale et les longues rues étroites qui se serrent autour d'elle, la belle ordonnance de la Place d'Armes, la grâce somptueuse du théâtre de Blondel, de l'Hôtel de Ville, du Palais de Justice; leurs allées et venues par-dessus la mauvaise frontière, pour aller voir, là-bas, leurs frères, leurs parents, leurs amis : tout cela fait aux indigènes une existence *à côté* de celle des immigrés. Sans doute, ils ont pu connaître des heures difficiles, se sentir désemparés : trop de leurs « dirigeants » ne sont plus là. Il n'importe. Ceux qui restent, résistent, par le seul fait qu'ils restent. Grâce à eux, entre Nancy, Briey, Pont-à-Mousson, Lunéville, Metz, une sorte de continuité provinciale survit à la brisure territoriale. Et grâce à eux, la poussée n'est pas plus forte; puisqu'ils sont là, ils sont le rempart, ils amortissent l'invasion... Par les rues de Metz, à la pensée de tous ceux qui sont partis, à la vue de ceux qui sont arrivés, on sent passer avec un frémissement les mots de Tacite : « ... toujours la même raison d'envahir les Gaules... : posséder ce sol fécond, posséder ces habitants... » On en frémirait plus encore si l'on ne trouvait quelque réconfort dans le courage et jusque dans la tristesse fraternelle de ceux qui sont restés.

ALSACIENS D'ALGÉRIE

ALSACIENS D'ALGÉRIE

Le 4 mars 1871, trois jours après la ratification des Préliminaires de paix par l'Assemblée Nationale, M. de Belcastel, député de la Haute-Garonne, déposait le projet de loi suivant :

L'Assemblée Nationale, attachée par des liens de cœur indissolubles aux patriotiques populations de l'Alsace et de la Lorraine, dont elle a cédé avec une douleur profonde, sous l'empire de circonstances qu'elle n'a point faites, le territoire matériel, et voulant autant qu'il est en son pouvoir garder les âmes et les bras de si vaillantes races,

Décrète :

Une concession de cent mille hectares des meilleures terres dont l'État dispose en Algérie, est attribuée aux Alsaciens et aux Lorrains habitant les territoires cédés qui voudraient, en gardant la nationalité française, demeurer sur le sol français. (1)

L'Algérie, en 1871, n'était pas pour les Alsaciens une terre inconnue. Beaucoup d'entre eux avaient fait partie des troupes de la conquête, et quelques-uns

(1) Le projet portait, avec la signature de M. de Belcastel, celles de ses collègues Jules Buisson, de l'Aude, et Baucarne-Leroux, du Nord. — Nous ne donnons ici que l'essentiel du texte de M. de Belcastel : le préambule du projet et l'article 1er.

étaient revenus en Afrique après leur libération ; ceux qui étaient restés en Alsace y contaient leurs prouesses, familiarisaient leurs compatriotes avec les merveilles du pays où ils avaient servi, et ces histoires d'anciens, dont le souvenir s'est perpétué dans mainte famille alsacienne, avaient provoqué plus d'une vocation colonisatrice. Aussi bien, d'autres influences agirent-elles, campagnes de presse et circulaires administratives, d'une action plus méthodique, et capable d'effets plus généraux. Pendant de nombreuses années à la suite de la conquête, les projets de colonisation les plus divers avaient passionné les esprits : colonisation par les soldats et les vétérans laboureurs, colonisation par les enfants trouvés ou abandonnés, colonisation par les « orphelins pauvres », colonisation par les jeunes détenus, colonisation par « nos classes mendiantes et indigentes », colonisation par les sans-travail de 1848 (1) ; d'autres projets encore, parmi lesquels celui-ci,

---

(1) On peut consulter à ce propos, entre autres livres ou brochures : Bugeaud, *De l'établissement de légions de colons militaires dans les possessions françaises du nord de l'Afrique,* Paris, Didot, 1838, in-8° ; — Baillet, *Réflexions sur la colonisation de l'Algérie à l'aide des enfants trouvés ou abandonnés...,* Rouen, 1850, in-8° ; — Ed. de Tocqueville, *Des enfants trouvés et des orphelins pauvres comme moyen de coloniser l'Algérie,* Paris, Amyot, 1850, in-8° ; — A. Amaury, *Projet d'établissement de colonies agricoles à fonder en Algérie, proposé comme un des plus puissants moyens d'extinction de la mendicité et même du paupérisme en France,* Paris, Pollet, 1842, in-8° ; — Louis Reybaud, *Rapport présenté au ministre de la Guerre par la Commission d'Inspection des colonies agricoles de l'Algérie,* Paris, Imprimerie Nationale, 1849, in-4° ; — A. Dénain, *Appel au Roi et aux quatre-vingt-six départements de la France,* Paris, Dentu, 1847, in-8° ; — Baillet, *Projet d'un village et d'une grande ferme normande en Algérie,* Rouen, 1849, in-8° ; — Lieutaud notaire à Alger, *Société angevine pour le placement des colons en Algérie,* Angers, 1847, in-4° ; — Aug. Roncière, *Colonisation française de l'Algérie, Initiative bretonne,* Saint-Brieuc, 1853, in-8°.

qui naquit presque simultanément sur plusieurs points du territoire : « fonder, en Algérie, un village pour chaque département français », et qu'un notaire d'Alger développait en termes idylliques : « Là, s'élèvera un nouveau *Bordeaux*, plus loin, une riche *Marseille*. Ailleurs, une ville de *Lille* nous redira qu'une autre défend nos frontières... Partout des souvenirs du pays. Le *Breton* oubliera son exil en se trouvant dans une nouvelle *Bretagne*. Le *Bourguignon* se réunira au *Bourguignon* pour planter la vigne... » « Entreprise chevaleresque », ajoutait l'auteur. En vérité, conception irréalisable de colonisateurs théoriques, mais où se mêlaient des observations judicieuses dont il était possible de tirer un heureux parti. Cheraga fut peuplé de paysans du Var ; Aïn-Benian, d'immigrants de la Haute-Saône ; le ministre de la Guerre écrivait au préfet du Haut-Rhin qu' « il faut grouper ensemble les familles que la similitude du langage et des habitudes porte naturellement à se réunir », (1) et Aïn-Sultane fut, en grande partie, un village alsacien. D'ailleurs, même sonnant l'idéologie, ces voix éparses et spontanées contribuaient à agiter l'opinion, facilitaient l'effort de « publicité » que le gouvernement, s'il était impuissant à multiplier les *villages départementaux* au point d'arrivée, tentait du moins au point de départ, dans les villages de la métropole. En Alsace surtout, où l'émigration n'effrayait point, d'où beaucoup de jeunes gens, de jeunes ménages étaient, naguère encore, partis pour

(1) 27 avril 1853 (Archives du Gouvernement général). — Au reste, ce groupement par originaires d'un même département est une méthode que l'Administration algérienne applique encore aujourd'hui, lorsqu'elle crée des villages nouveaux.

l'Amérique, l'administration s'ingéniait à attirer les Alsaciens chercheurs de fortune ou d'aventures, à les détourner du Nouveau-Monde vers ce monde africain encore plus nouveau. Le ministre de la Guerre fait envoyer à Colmar les *Annales de la Colonisation algérienne,* recommande au préfet l'*Almanach algérien pour 1853;* le Conseil général du Haut-Rhin vote 150 francs pour l'achat de 530 exemplaires de *l'Almanach* à l'intention des communes françaises du département, mais, les *Annales* lui paraissant trop littéraires, il offre 1.000 francs au préfet pour en publier, sous forme de brochures, des extraits en allemand : c'est ainsi que se répandirent dans tout le Haut-Rhin 5.000 exemplaires d'une *Courte description de la Colonie africaine,* (1) où la comparaison entre l'Algérie et l'Amérique était menée tout à l'avantage de l'Algérie; et le ministre félicitait le préfet « des bons effets déjà produits dans son département par les publications qu'il y a répandues ». Tous ces essais ne furent certes pas inutiles et contribuèrent à verser quelques éléments alsaciens dans le « peuplement » de l'Algérie. Mais personne, ni l'ingénieux notaire, ni les préfets du Haut-Rhin ou du Bas-Rhin, ni même le ministre de la Guerre, ne prévoyait alors la catastrophe qui allait précipiter cette émigration de l'Alsace vers l'Algérie, non plus, cette fois, pour y vivre une vie plus large dans une France plus jeune, mais pour y retrouver un peu de la France perdue.

---

(1) *Kurzer und gründlicher Beschrieb über die Kolonie in Afrika, zum Gebrauch der Auswanderer und Auswanderungslustigen,* Colmar, Decker, 1853, in-8°.

*
* *

Le projet Belcastel était d'une simplicité spécieuse et d'une générosité qui devaient séduire l'âme populaire, à cette heure où, quoique vaincus, « les Français croyaient à la France » (1). Des approbations chaleureuses l'accueillirent. Le journal *la Patrie,* qui avait émis le premier l'idée dont le projet Belcastel était la traduction en style législatif, (2) critiqua tout ce qu'on avait imaginé avant lui, « offres particulières », « combinaisons partielles », sans aucune possibilité d' « effet pratique et étendu », et ajouta avec une confiance illimitée : « Fort heureusement, la France a mieux que cela à offrir à nos malheureux compatriotes des provinces qui nous sont arrachées. Elle peut leur ouvrir l'Algérie... Que notre colonie devienne l'Alsace et la Lorraine !... Nous aurons reconquis pour la France un million de véritables Français, et les Alsaciens auront changé de sol sans changer de patrie. » L'*Akhbar, journal de l'Algérie,* proclama d'une voix plus vibrante encore : « ... Cette terre qui vous attend, ce n'est pas

(1) Le mot est d'un journal anglais, *le Globe,* de Londres, cité dans *la Patrie* du 26 juin 1871.

(2) Avant même le dépôt de la proposition Belcastel, dès le 23 février, la Société d'Agriculture d'Alger, à la suite de la publication d'une brochure du docteur Warnier, ex-préfet d'Alger, sur *l'Algérie et les Victimes de la guerre,* avait nommé une commission pour « étudier de concert avec l'auteur les moyens d'appeler immédiatement en Algérie les familles agricoles, victimes de la guerre ». Le 5 mars, le commissaire extraordinaire de la République en Algérie, Alexis Lambert, donna à la commission un caractère officiel, et le 10, communiquant cette décision aux trois préfets, il écrivait : « Une grande chose nous reste à faire après nos malheurs... C'est d'offrir à nos concitoyens de l'Alsace et de la Lorraine une hospitalité digne de leur industrie et de leur patriotisme... »

la terre d'exil, ce n'est pas chez des étrangers que vous allez transporter vos familles, vos industries, ce sont des frères qui vous ouvrent leurs bras... Et afin que la reconnaissance ne soit pas un poids trop lourd à nos nouveaux concitoyens, nous ajouterions, si notre parole pouvait pénétrer jusqu'à eux : « En venant, vous êtes quittes, vous avez payé votre dette de gratitude ; car votre seule présence nous indemnise au centuple... L'immigration alsacienne et lorraine apportera à la colonie l'appoint qui lui fait défaut, de cultivateurs laborieux, de mains calleuses habituées à faire jaillir la richesse des flancs de la terre... Vous doublerez notre production et notre commerce ; vous nous initierez à vos industries... Algérie et Alsace *for ever!* » (1) L'opinion pourtant ne fut pas unanime. M. Raudot, député de l'Yonne, se fit, devant l'Assemblée Nationale, le porte-parole des prudents et des sceptiques. Offrir aux Alsaciens et aux Lorrains des facilités particulières en Algérie, c'est « exciter ces populations si patriotiques à quitter l'Alsace et la Lorraine », au lieu qu'en restant « elles y seraient un obstacle aux projets des Allemands et, pour nous, une espérance, un jour », c'est abandonner définitivement les territoires cédés, laisser la place libre aux vainqueurs, « donner une assez vive satisfaction à M. de Bismarck ». Et tous ces sacrifices ne seront même pas utiles à la France. En distribuant gratuitement des terres, on ne fera que de mauvaise colonisation, on recommencera la malheureuse expérience de 1848, beaucoup de millions seront dépensés en pure perte. M. de Belcastel, puis M. Lucet, député

(1) Voir *Annexe* V.

de Constantine, rapporteur de la loi, n'eurent pas de peine à triompher des arguments de l'opposant. Il ne s'agit pas de 1848 : les émigrants d'alors, « c'était, en partie, le rebut des ateliers nationaux de Paris,... des modistes, des fleuristes, des tailleurs... »; aujourd'hui, nous agirons avec plus de discernement, « les familles concessionnaires seront l'objet d'un examen attentif ». Quant à faire le vide devant l'ennemi, les craintes qu'on exprime sont fort exagérées. Quelques milliers de personnes, « sur quinze cent mille qui demeurent séparées de nous », « ce vide n'est pas de nature à dépeupler l'Alsace », ce n'est pas livrer l'Alsace à M. de Bismarck. D'ailleurs, « le courant d'émigration est déjà sensible »; beaucoup s'en vont, s'en iront, même sans nous, plutôt que de « jouer bénévolement le rôle de pierre d'attente »; ils s'en iront, comme autrefois, vers l'Amérique, ce qu'il faut, c'est les « diriger chez nous ». « Il me semble, concluait M. de Belcastel, que dans un temps où il est universellement reconnu que... la terre morte n'est rien et que les hommes sont tout,... à ce moment, il y a quelque chose de grand et de moral à dire aux Alsaciens : « Nous avons cédé votre territoire, nous n'avons pas pu ne pas le faire ; mais nous vous offrons, en Algérie, la moitié de l'étendue d'un département ; si vous voulez vous y établir, ce sera une seconde France, fécondée par votre travail, ennoblie par votre fidélité à la mère-patrie. »

La loi fut votée le 21 juin (1). Une nouvelle loi, le

(1) Avec une légère modification dans le texte : « Une concession de cent mille hectares des meilleures terres dont l'Etat dispose en Algérie est attribuée, à titre gratuit, aux habitants de l'Alsace et de la Lorraine qui voudraient conserver la nationalité française

15 septembre, puis un décret, le 16 octobre, précisèrent ou modifièrent quelques-unes des dispositions primitivement adoptées. Des commissions seraient constituées, à Belfort et à Nancy, pour recevoir les engagements, constater la moralité et l'aptitude des nouveaux colons; à leur arrivée, ils recevront un lot urbain, pour l'habitation, un lot rural, pour la culture; le rôle de l'État se réduira à assurer les transports par mer, à doter les centres de leur alimentation en eau, des voies de communication nécessaires pour les relier aux centres voisins, d'une école, d'un édifice pour le culte et d'une mairie.

Quant au reste, maisons à construire, mobilier, bœufs, semences, instruments de travail, subsistance, les colons n'auront à compter que sur eux-mêmes; l'État prend ses sûretés à cet égard, puisqu'ils devront justifier d'au moins 5.000 francs d'avoir. Sage restriction, mais qui ne fut pas maintenue. La force des choses l'emporta. A Nancy, à Belfort, des émigrants se présentaient en foule, Français qui voulaient le rester, ruinés, mais vaillants. Parce qu'ils n'avaient pas 5.000 francs, les renvoyer chez eux au lieu de les accueillir chez nous, maintenant que les deux expressions ne se confondaient plus, prenait figure d'iniquité. Le décret du 16 octobre leur ouvrit l'Algérie comme

---

et qui prendraient l'engagement de se rendre en Algérie pour y mettre en valeur et y exploiter les terrains ainsi concédés. » Le premier texte, observait justement le rapporteur, pouvait laisser croire que la concession gratuite de terres serait une sorte de prime offerte aux Alsaciens et Lorrains qui voudraient rester Français, tandis que cette concession a, en outre, « pour objet de procurer à l'Algérie des colons dont elle a un si grand besoin pour assurer sa prospérité ».

aux autres (1). Le nombre des départs allait augmenter considérablement, et les charges de l'État avec lui.

Pour les terres, on ne serait pas embarrassé. Entre le dépôt de la proposition Belcastel et le vote de la loi, un fait nouveau s'était produit en Algérie, pénible conséquence des malheurs de la mère-patrie. Quelque effervescence se manifestait déjà dans les tribus, depuis janvier. Enfin, le 16 mars, un chef arabe, El Mokrani, apparut, en révolté, devant Bordj-bou-Arreridj. D'autres rébellions suivirent. La répression ne tarda point. Des terres furent séquestrées, en masse; les tribus coupables durent abandonner une partie de leurs biens pour racheter le reste, et, en outre, consentir des expropriations moyennant indemnité, quand les commissions de séquestre jugeraient certains échanges avantageux pour la colonisation. Ainsi, qu'il s'agît de la quantité d'hectares dont on pourrait disposer pour les Alsaciens ou des groupements de « parcelles » qui faciliteraient leur établissement, l'administration ne rencontrerait point d'obstacle. Mais, pour l'argent, l'argent nécessaire aux colons pour tout ce que l'État ne leur fournirait pas, pour tout un provisoire angoissant qui pouvait durer un an ou deux, peut-être davantage, un crédit de 400.000 francs, qui avait été voté en même temps que

(1) Le *titre Ier* du décret réglait simplement les conditions auxquelles les Alsaciens-Lorrains justifiant d'un capital d'au moins 5.000 francs, pourraient obtenir des concessions avec propriété immédiate. Mais le *titre II* permit d'accorder des concessions à tous les Français, Alsaciens ou non, ayant ou n'ayant pas de ressources, moyennant un loyer de 1 franc par an et à la condition que la toute-propriété des terres n'appartiendrait aux concessionnaires qu'après une résidence effective de neuf ans et la mise en culture de leur concession. — Voir *Annexe* VI, le texte de la loi du 15 septembre et celui du décret du 16 octobre.

la loi du 15 septembre, n'y suffirait certainement point. Ici aussi, l'imprévu s'en mêla : une suite d'événements, dont quelques-uns sont un peu oubliés aujourd'hui, quoiqu'ils se rattachent à l'histoire générale du désastre, allaient, par un détour, venir en aide aux Alsaciens d'Algérie.

On sait que sur l'indemnité de cinq milliards imposée à la France par le traité de Francfort, deux milliards devaient être payés avant le 1er mai 1872, les trois autres avant le 2 mars 1874, et que, jusqu'à complet acquittement, les troupes allemandes occuperaient une partie du sol français : lourde charge supplémentaire, à la fois matérielle et morale. M. Thiers, après la réussite de l'emprunt qui lui avait assuré largement les deux premiers milliards, se préoccupa donc de gagner du temps sur l'échéance finale, celle de 1874, qui seule devait libérer complètement le territoire. Aussi bien cette préoccupation n'était-elle point particulière à M. Thiers. Le public s'inquiétait, facilement ombrageux, supportait mal les misères quotidiennes de l'occupation étrangère. Un incident éclata, qui le rendit plus irritable encore. Deux militaires allemands avaient été, à quelques semaines d'intervalle (10 août et 5 septembre 1871), l'un, à Chelles, frappé par un garçon jardinier faible d'esprit, l'autre, près de Montreuil, tué, au cours d'une discussion, par un ex-combattant français de la guerre, qui se croyait en état de légitime défense (1); et les jurés, malgré les réquisitoires très nets du ministère

(1) Affaires Bertin et Tonnelet. Cf., outre G. Hanotaux, *op. cit.*, pages 352-356, la lettre de Me Ch. Lachaud père, du 24 décembre 1871, publiée dans *le Droit* (n° du 27 décembre); la lettre d'un des jurés publiée dans le *Journal des Débats* du 9 décembre ; le *Temps* des 25 novembre, 8 et 10 décembre, etc...

public, avaient acquitté les prévenus (14 et 24 novembre). En vain M. Thiers, dans le message qu'il lut à l'Assemblée Nationale le 7 décembre, fit-il allusion à ces événements, « suppliant » la population d'être plus patiente, la justice plus stricte. Condescendance inutile. Trois jours après, dans une dépêche adressée à M. d'Arnim, ambassadeur d'Allemagne à Paris, M. de Bismarck revint sur l'incident, accumula les menaces, les brutalités de langage : « ... représailles... talion... otages... état de siège... le sentiment du droit est complètement éteint en France... le degré d'éducation morale et le sentiment de droit et d'honneur qui sont particuliers au peuple allemand... sentence incompatible avec l'état actuel de la civilisation... » (1) Il fallait en finir, et que la France redevînt au plus tôt maîtresse chez elle. Chacun le sentait, et, comme M. Thiers n'avait pas encore dit à quel expédient financier il s'arrêterait pour le solde de la dette, chacun rêva de projets libérateurs. Le plus généreux, le plus séduisant vint d'Alsace, celui d'une souscription volontaire pour aider le gouvernement à payer l'indemnité de guerre : geste admirable de ceux qui ne connaîtraient pas eux-mêmes les joies de la délivrance. Le premier appel fut lancé à Strasbourg, le 23 décembre 1871, par quelques dames de la ville (2).

---

(1) Voir *Annexe* VII.

(2) Mesdames Momy, 10, rue des Pucelles, Gloxin, 4, place Saint-Pierre-le-Jeune, Mathilde Lichtenberger, 1, rue du Noyer, Mathilde Weisé, 20, rue du Dôme, Alfred Ott, 8, rue de la Nuée-Bleue. — Déjà, dans le courant de novembre, un « billet de banque de 500 francs » avait été envoyé au ministre des Finances, « pour venir en aide au paiement de l'indemnité de guerre », par E. D., capitaine d'artillerie à La Rochelle, avec une lettre qui fut insérée au *Journal officiel*. Les dames de Mulhouse rappelèrent dans leur envoi l'exemple de cet officier et ce premier don isolé.

Quelques jours plus tard, le 28, les Mulhousiennes écrivirent au président de la République, joignant à leur lettre un chèque de 23.945 francs : « Vous l'accepterez comme l'obole de la veuve... » Puis, ce furent les dames de Saverne : 1.630 francs, et celles de Bischwiller : 3.740 francs, et celles de Wissembourg : 4.100 francs, et celles de Munster : 6.000 francs, et Schlestadt, et Sainte-Marie-aux-Mines, et Haguenau. L'enthousiasme gagna de proche en proche. Un comité se forma à Nancy, pour coordonner les efforts, généraliser la souscription ; il trouva la formule définitive : (1) la souscription sera conditionnelle et valable seulement si elle atteint 500 millions dans l'année. A Nancy même, dans les huit premiers jours, 765.000 francs furent recueillis. Mulhouse reparaît, avec une offre d'un million, pour laquelle il a suffi de trois jours et de quinze adhésions. Sur toute l'étendue du territoire, des bonnes volontés surgissent sous les formes les plus diverses : listes publiées par les journaux (et que de noms alsaciens y figurent, des Boeckel et des Steinheil, des Dollfus et des Schaller, des Reibell et des Hartmann !) ; lettres chaleureuses de Legouvé, d'Ad. Crémieux, de Littré ; troncs dans les églises, destinés au *Denier pour la Patrie ;* meeting organisé au Cirque des Champs-Élysées par Ernest Legouvé, Athanase Coquerel et Eug. Yung ; Barrias, Detaille, Worms, Robert-Fleury, d'autres artistes encore, s'engagent à donner chacun « au moins une de leurs œuvres » ; la Chambre des

(1) Lettre aux journaux, de M. Jules Gouguenheim, trésorier du Comité, initiateur de cette nouvelle forme de la souscription, « que les députés des départements de l'Est se chargèrent de recommander à toute la France ». Cf. Leroy, *op. cit.*, pages 97-100.

avoués de Château-Thierry souscrit 1.550 francs; les « officiers du bataillon d'infanterie de marine campé à Villeneuve-l'Étang », 1.600 francs; les employés au greffe du Conseil de préfecture de Lyon, une journée de traitement par quinzaine, les maîtres et élèves de l'école normale primaire de Tarbes, 63 francs par mois, les compositeurs du *Progrès du Nord,* une journée de leur travail par mois jusqu'à complète libération du territoire... Mais le gouvernement arrêta la souscription. Le 28 février 1872, ayant à se prononcer sur une proposition Antonin Lefèvre-Pontalis et Salneuve, relative à la formation d'une commission spéciale chargée d'examiner tous les projets ayant trait à la libération, le ministre de l'Intérieur, Victor Lefranc, au nom du gouvernement, rendit hommage à l'élan national : « Il faut louer, il faut remercier, il faut admirer le sentiment qui l'a provoqué », mais le suivre, nous y associer, le diriger, « non, Messieurs, jamais ». Puisqu'une souscription volontaire, qui peut produire des millions, est « virtuellement impuissante, en quelque lieu, en quelque temps, sous l'empire de quelque sentiment que ce soit », à produire des milliards, ce serait « une témérité inouïe » d'encourager la souscription actuelle, et, par là, de nuire peut-être au futur emprunt. Ainsi, du même coup, le gouvernement se prononçait sur le fond : de tous les modes de libération qui lui étaient suggérés depuis quelques semaines, c'était, comme pour les deux premiers milliards, l'emprunt qu'il choisissait ; mais « il ne faut pas se dissimuler, écrit le *Temps* avec regret, que la condamnation prononcée par le pouvoir exécutif contre l'effort des initiatives individuelles et ratifiée par le vote de l'Assemblée, est un véritable arrêt de mort

pour la souscription » (1). Elle avait déjà atteint plus de six millions effectivement versés. Or, au mois de juillet, l'emprunt de trois milliards ayant réussi, ces six millions se trouvèrent disponibles. Et ils furent, sur la proposition de M. Wolowski, (2) par une loi du 18 décembre suivant, affectés aux Alsaciens-Lorrains, un tiers pour création de bourses dans les établissements d'enseignement, orphelinats, etc., un tiers pour assistance directe aux familles, un tiers, enfin, pour assistance des émigrants alsaciens-lorrains en Algérie : aboutissement imprévu du long mouvement d'inquiétude et de l'élan généreux qui avait secoué la France, du dévouement commun des dames de Strasbourg et de Mulhouse, des normaliens de Tarbes et des typographes de Lille, de Barrias et de Littré...

D'autres hommes, en dehors du Parlement, en dehors de l'État, poursuivaient le même rêve que M. de Belcastel : Jean Dollfus et le comte d'Haussonville. — Jean Dollfus, le grand industriel mulhousien, fit reconnaître la région de Tizi-Ouzou par un homme d'expérience, Gerst, autre Alsacien, ancien fonctionnaire des Finances en Algérie, et décida d'y créer, à lui seul, un village. Le comte d'Haussonville, au contraire, ne devait agir

---

(1) 29 février 1872, n° du *Temps* du 1er mars.

(2) Il restait exactement, déduction faite des sommes restituées aux souscripteurs qui avaient réclamé leur remboursement, 6.254.373 francs disponibles. On procéda par virement, car les sommes versées ne sauraient être distraites de la destination précise qui leur a été assignée par les donateurs, disait M. Wolowski, « mais le Trésor a moins à payer, une portion des crédits votés [pour le paiement des trois milliards] devient libre, elle peut recevoir une autre application », et c'est cet excédent qui fut affecté aux Alsaciens-Lorrains. En deux fois : trois millions par la loi du 18 décembre 1872, le reste par la loi du 9 janvier 1874.

qu'au nom d'un groupe, mais de ce groupe il fut l'âme. Un comité de quatre membres existait depuis quelque temps, constitué par M. Mannberguer, Strasbourgeois, banquier à Paris, « pour venir en aide aux bombardés de Strasbourg », — comité d'amis, comité « en chambre », mais dont « les devoirs s'étendirent en proportion des désastres qui frappaient inexorablement la patrie » (1). De nouveaux bienfaiteurs, (2) presque tous Alsaciens par leur origine ou leurs alliances, se groupèrent autour des premiers; on résolut, le 31 janvier 1872, de fonder une Société qui viendrait en aide, non plus seulement aux Strasbourgeois, mais à tous les émigrants d'Alsace ou de Lorraine, et d'en offrir la présidence au comte d'Haussonville, dont l'esprit d'initiative, le robuste entrain, les relations puissantes allaient multiplier rapidement les moyens d'action de la Société naissante. *Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français,* elle consacra bientôt une grande partie de ses efforts à ceux qui partaient pour l'Algérie. Un jour, dans l'Hôtel de la Présidence de l'Assemblée Nationale (3), à l'appel du comte d'Haussonville, une extraordinaire multitude de chefs-d'œuvre se trouvèrent réunis : ce fut la célèbre *Exposition des*

---

(1) Discours prononcé par M. Mannberguer à l'inauguration du monument du comte d'Haussonville, au Camp-du-Maréchal (avril 1887).

(2) Kleitz, inspecteur général des Ponts et Chaussées, Wurtz, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Léon et Gustave de Bussière, Alexandre, président à la Cour d'Appel de Paris, Rumpler, Ruch, négociants, Schaeffer, Flaxland, industriels, Henri Aron, banquier, comte Edmond de Pourtalès, commandant Hepp, comte de Franqueville, Lefébure, député, Himly, professeur à la Sorbonne, Cuvier, sous-gouverneur de la Banque de France, etc.

(3) L'Hôtel actuel de la Présidence de la Chambre. (L'Exposition s'ouvrit le 23 avril 1874.)

Alsaciens-Lorrains, dont le souvenir prestigieux subsiste, nullement effacé par les « sensationnelles » collections qui se sont offertes depuis lors à la curiosité publique; et ce furent 245.000 francs pour les protégés de la Société en Algérie, pour les maisons que M. d'Haussonville voulait leur faire construire, pour les villages qu'il se proposait de fonder. (1)

... Pendant ce temps, pour « demeurer Français », des centaines et des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, quittaient l'Alsace, puis, par Belfort ou Nancy, s'en allaient vers Marseille, vers la Méditerranée, vers l'inconnu.

*
* *

Émigration en masse : expression pittoresque qui plaît à nos imaginations chargées d'histoire, mais, derrière cet écran trompeur, quelle réalité se cache de tristesses et de misères!

Sans doute, ils trouvèrent en arrivant, dans les

---

(1) Il convient d'indiquer ici qu'en outre des 400.000 francs dont il a été question plus haut, d'autres crédits furent prélevés sur le budget de l'Algérie (Cf. Guynemer, *op. cit.,* pages 17-18) pour les dépenses relatives à l'immigration alsacienne et lorraine. D'autres fonds, d'origine privée, s'y ajoutèrent également : une partie du produit de la souscription alsacienne-lorraine (qu'il ne faut pas confondre avec la précédente souscription « pour la libération du territoire ») organisée par la presse en octobre 1872; les sommes versées par le Comité des dames de la rue Scribe (Comité Worms), par les Comités de Marseille, du Hâvre, de Nîmes, de Nancy, de Nice, etc. A l'occasion et au profit de la souscription de la presse, la Société des Gens de Lettres édita un volume : *L'Offrande,* auquel collaborèrent G. Sand, V. Hugo, H. Martin, F. Coppée, A. Assolant, A. Houssaye, A. Barbier, Erckmann-Chatrian, H. Malot, Th. Gautier, Lud. Halévy, Th. de Banville, E. Legouvé, E. About, F. Passy, L. Ratisbonne, etc.

comités qui se formèrent alors, beaucoup de leurs compatriotes, Algériens d'avant la guerre, dont les mains se tendaient vers eux : le Dr Gros et le Dr Bruch, le procureur général Kuenemann, le président Zeys, le commandant Riff, le commandant Zurlinden, le capitaine Rouff, le capitaine Heintz, M. Nœtinger, vice-président du conseil de préfecture, M. Bergtold, M. Pfeiffer, géomètres, des hauts fonctionnaires du P.-L.-M. algérien, M. Noblemaire et M. Picquart, M. Ruff, le libraire, M. Kappler, directeur des transmissions télégraphiques. Ils trouvèrent aussi, parmi ces amitiés alsaciennes prêtes à les secourir, à les diriger, à les réconforter, des Algériens plus récents, que l'option venait de chasser comme eux et qui les avaient précédés de quelques mois à peine : tout un groupe de magistrats et d'avocats, quelques-uns de ceux qui allaient rester sur la terre française les vivants souvenirs de la Cour de Colmar, de la Cour de Metz, de la Faculté de Strasbourg, rayées de nos Annuaires comme des morts : Lauth, juge à Mulhouse, Richert, président à Sarreguemines, nommés conseillers à la Cour d'Alger, Mallarmé, fils d'un ancien bâtonnier de Strasbourg et qui venait de se faire inscrire au barreau d'Alger (1), Maillet, ex-avocat à Mulhouse, juge de paix à Sidi-bel-Abbès (2), Verner, Wurtz, jeunes avocats à Strasbourg, juges de paix à Relizane et à Batna (3), Haffner, avocat à Colmar, défenseur près le tribunal de Constantine (4),

(1) Décédés, les deux premiers, comme conseillers à la Cour d'Alger, le troisième comme avocat, à Alger également.
(2) Aujourd'hui, conseiller à la Cour de Cassation.
(3) Aujourd'hui, présidents de Chambre à la Cour d'Alger.
(4) Aujourd'hui, procureur général près la Cour d'Appel de Pau.

Bœrner, substitut à Saverne, procureur de la République à Philippeville (1)...

Mais, dans le désarroi de ces jours tragiques, quelles que fussent ces bonnes volontés, elles ne pouvaient suffire à toute la tâche. Les immigrants arrivaient, las, dépaysés, incertains de l'heure qui suit. On les reçut, on les hébergea comme on put. Le *Fort des Anglais,* à Alger, vit passer des centaines de ces malheureux : le gouvernement l'avait mis pour eux à la disposition du comité alsacien-lorrain d'Alger, et ils y restaient quelques jours, nourris par les soins de leurs compatriotes. Puis, sur des prolonges d'artillerie, on les dirigeait vers leurs futures résidences. A l'arrivée, l'autorité militaire leur prêtait des tentes,

---

(1) Depuis, conseiller à la Cour de Pau. D'autres encore : Rack, de Schlestadt, nommé juge de paix à Souk-Ahras, depuis avocat général à Alger et premier président à Rouen, Wehekind, de Mulhouse, nommé juge de paix à Oued-Athménia, depuis procureur de la République à Nancy et conseiller à Amiens, Gauvenet dit Dijon, de Strasbourg, nommé juge de paix à Ténès, en dernier lieu juge au Hâvre, sont venus directement d'Alsace en Algérie au lendemain de la paix. — Un des rares magistrats français qui restèrent en fonctions en Alsace à la suite de l'annexion, s'employait de son mieux à transmettre à ses collègues de la magistrature ou aux jeunes avocats alsaciens un appel du procureur général Kuenemann, qui les engageait à demander des postes en Algérie. — On peut également citer ici deux Lorrains : M. Leclerc, de Metz, avocat à Metz en 1867, juge suppléant à Sarreguemines en 1869, nommé juge de paix à l'Alma, dans le département d'Alger, en 1871, et qui a fait, depuis, la plus grande partie de sa carrière en Algérie et en Tunisie; en dernier lieu, conseiller à la Cour de Besançon; — et M. Cailly, de Metz également (fils de M. Ch. Cailly, bâtonnier de l'ordre des avocats de Metz), venu en Algérie un peu plus tard, mais qui n'a jamais quitté la colonie : suppléant rétribué à Aumale en 1882, puis suppléant, juge de paix, substitut ou juge, à Bou-Medfa, à Alger, à Tizi-Ouzou, à Batna, actuellement juge à Tizi-Ouzou. (M. Poulet, substitut du procureur général à Metz, ne resta que quelques mois en Algérie, comme avocat général à Alger : voir page 122, note 2).

ou les installait dans les mauvaises masures en pierres sèches d'un village kabyle abandonné; quelquefois, par une heureuse chance, comme à Bou-Khanefis, un ancien pénitencier militaire qu'on n'utilisait plus que pour les Arabes de la région condamnés à des peines légères, offrait aux arrivants la ressource de ses bâtiments en grande partie disponibles; ils s'y installaient dans les locaux naguère habités par les prisonniers, ou bien, en dehors du pénitencier même, mais tout près, dans des maisonnettes autrefois affectées à la troupe de garde. Ailleurs, le Génie essaie en hâte d'adapter à leur usage des édifices qui ne pouvaient s'attendre à cette clientèle nouvelle : le caravansérail d'Aïn-Roua, par exemple, ou, à Aïn-Abessa, les vastes constructions de pierre qui avaient servi à la smala du 3e régiment de spahis. Mais ce n'étaient que des abris provisoires; il fallait leur donner mieux que ces casernements de fortune où ils étaient entassés. Alors, l'autorité militaire détache vers eux des sections de sapeurs, ou des disciplinaires, ou des corvées d'Arabes. En attendant qu'on puisse leur bâtir des maisons vraiment habitables, on échafaude tant bien que mal des gourbis en pierre et terre, avec toiture en *diss,* sorte de graminée qui protège de la chaleur, mais laisse pénétrer la pluie pour peu qu'elle persiste. Parfois, ce sont des baraques en planches, assez bien faites, et que le Génie va remonter ensuite dans de nouveaux villages, à mesure que le progrès des constructions définitives permet aux premiers de s'en passer...

La plupart manquent de tout, même ceux qui ne manquaient de rien là-bas : déménager d'Alsace pour l'Algérie, opération compliquée, qu'ils simplifiaient en ven-

dant vite et mal, à l'heure du départ. Point de mobilier. L'administration militaire met à leur disposition des châlits réformés, avec lesquels ils se font des lits, des tables, des bancs. Point de vêtements. Elle puise dans ses magasins le plus abondamment possible : 600 paires de guêtres en drap, 800 capuchons en drap noir, des capotes d'infanterie, des guêtres blanches, des vareuses, des pantalons, des blouses, des tuniques, par milliers. Quand l'administration militaire ne fournit pas elle-même, c'est toujours elle qui transporte. De temps en temps, un convoi d'artillerie arrive, apportant un peu de tout cela, et des brouettes, des pelles, des pioches, des matelas, et des vêtements de femmes et d'enfants, envois des comités de Paris. Et souvent, c'est Zurlinden, ou Riff, ou un autre des officiers alsaciens, qui vient les voir, leur apportant mieux encore : quelques bonnes paroles en patois de chez eux... Les distributions se suivent, variées, incessantes; des subsides, en argent ou en nature, ici, 300 francs de l'administration, là, 250 francs de la Société d'Haussonville, ou des avances de 100 et 200 francs des comités, ou des parts de la récolte de 1872 qu'avaient faite, en leurs lieu et place, des Arabes loués par l'administration; des vivres, également, si je puis dire, en argent ou en nature : cinquante centimes par jour et par personne, ou, quand l'habitant est perdu dans un pays sans ressources pour l'Européen, des rations militairement distribuées, apportées aussi par le convoi, avec gamelles et bidons; enfin, les terres et les semences, les bœufs et les charrues, non sans quelques déceptions parfois : les vingt charrues du village de La Réunion, près de Bougie, très belles et qui ont dû coûter fort cher, sont

beaucoup trop lourdes pour les bœufs d'Algérie; il en faudrait trois paires pour les conduire, et elles sont restées sur la place du village.

Mais ce n'étaient que contretemps sans gravité, occasions de plaisanterie, raisons ou prétextes à réclamations. Malgré quelques inadaptations risibles ou pour un moment déconcertantes, l'avenir pouvait, s'ils se mettaient au travail, compenser pour eux les sacrifices du passé : des concessions de vingt-cinq à trente hectares, souvent davantage, pour ces braves gens qui n'avaient pas plus de trois ou quatre hectares en Alsace, c'était un immense espoir de résurrection, c'était, après tant de bouleversements et d'angoisses, l'aurore d'une vie nouvelle, qui pourrait encore être heureuse.

Du mois d'octobre 1871 au mois de mars 1875, 1.020 familles d'Alsace et de Lorraine — plus de 5.000 personnes — arrivèrent en Algérie.

*
* *

Des confins du Maroc à ceux de la Tunisie, près de cent villages où les familles alsaciennes-lorraines ont été, suivant la formule administrative, « admises au peuplement » : Aïn-Fekan, Bou-Khanefis, Oued-Fodda, L'Alma, Corso, Ménerville, Zaatra, Souk-el-Haad, et Rebeval, et Mirabeau, et Dra-el-Mizan, et Zemmorah, et tous ceux qu'on a dénommés en souvenir : Strasbourg, Metz, Colmar, Belfort, Chèvremont, Horbourg, Sainte-Marie-aux-Mines, Marsal, Landser, Bitche, Eguisheim, Altkirch, Ribeauvillé, Obernai, Rouffach,

La Robertsau (1) : je ne pouvais songer à les voir tous; mais, ambitieux de recueillir, où que les ait jetés le vent du désastre, les épaves de l'Alsace dispersée, dussé-je limiter mon pèlerinage à trois ou quatre de ces villages alsaciens d'Algérie, ils m'attiraient invinciblement; je ne me résignais pas à ne connaître d'eux que des noms sans vie, ombres exsangues à peine entrevues aux feuillets rapides d'un rapport ou d'un dictionnaire.

Belle-Fontaine, (2) d'abord, parce qu'ici s'installèrent les premiers immigrants d'Alsace et de Lorraine en 1871 : Belle-Fontaine fut le lieu de naissance de la colonisation alsacienne-lorraine en Algérie. Ce n'était point par hasard qu'elle naissait aux portes de la Kabylie. L'Alsace apportait à l'Algérie « un appoint de mains calleuses » et, l'insurrection ayant dessillé bien des yeux, ces « mains calleuses » devaient être capables de manier, avec la pioche, le fusil. La trace de ces préoccupations apparaît dans le Rapport du Comité

---

(1) Sauf pour le premier de ces centres (Strasbourg) et les deux derniers (Rouffach et la Robertsau), les noms indigènes sont généralement restés seuls en usage : Akbou (Metz), Oued-Amizour (Colmar), Aïn-Tinn (Belfort), Aïn-Tagrout (Chèvremont), Aïn-Touta (Horbourg), Khenchela (Sainte-Marie), Aïn-Abessa (Marsal), Aïn-Roua (Landser), El-Kseur (Bitche), Bou-Malek (Eguisheim), Sidi-Khalifa (Altkirch), Bled-Youssef (Ribeauvillé), Aïn-Melouk (Obernai). Tous ces villages aux noms alsaciens sont dans le département de Constantine, et le conseiller Richert, qui était président de la commission de séquestre dans ce département, ne fut pas étranger au choix de ces appellations. N'importe quel fonctionnaire du gouvernement général ou de la préfecture aurait pu trouver Strasbourg, Colmar, Metz et Bitche, mais, pour penser à Chèvremont, à Horbourg, à Rouffach, à la Robertsau, il fallait un Alsacien d'Alsace.

(2) Dans le département d'Alger, à 48 kilomètres à l'est d'Alger. Centre de colonisation officielle.

consultatif de colonisation relatif à la création de Belle-Fontaine : il faut « garantir la sécurité du pays par le peuplement de colons français », il faut « établir entre la Mitidja et Dellys une solide barrière de villages fortifiés, c'est par ce chemin seul que l'insurrection a menacé de nous envahir »; « cinquante feux pouvant donner cent fusils nous paraissent le minimum à adopter pour les futurs villages » (1). Quelques jours après, le gouverneur général approuvait l'emplacement choisi, « défendable par ses propres habitants, sans autres travaux de défense que deux blockhaus à établir à ses extrémités », et il faisait hâter les préparatifs, car « le temps presse », « chaque courrier nous amène des immigrants »...

J'ai vu l'état de lotissement du village : le nom de chaque habitant du nouveau centre est suivi de la mention de son origine, presque toujours la même : quelquefois, mais très rarement, « Algérien », ou « colon du pays »; généralement, « Alsacien », ou « Lorrain » : Schupp Ignace-Dominique, Klock Alexandre, Lorentz Jacques, Yung Jean, Seltzer Ferdinand, Krempp Charles, Barbé Quirin, Ducros Joseph, Vinum Joseph, Firmery Georges, Victor et André, Roll Sébastien, Tschirland Alexis... Et ils se rappellent les quatre jours passés à Nancy, puis une journée à Marseille, et la traversée, le mal de mer, les Arabes sur le port, à l'arrivée, qui vendaient des oranges par petits tas de cinq, tout ce qu'on pouvait manger après les secousses de la Méditerranée... Ils se rappellent la construction de l'église, avec ses

(1) 26 octobre 1871 (Archives du Gouvernement général).

créneaux et sa citerne. Les « cinquante feux pour cent fusils » me reviennent à la mémoire, et aussi ce mot du maréchal Bugeaud : « Les cultivateurs paisibles ne s'expatrient pas sur un sol qu'ils ne peuvent cultiver qu'en ayant le yatagan arabe suspendu sur la tête. » Ceux-ci, pourtant, se sont expatriés... Ils se souviennent, l'un hésitant, l'autre précis, d'un M. Prost, ex-maire de Molsheim, décoré, dont les Prussiens avaient dès leur arrivée exigé la démission, et qui, s'étant expatrié, lui aussi, enseignait à lire et à écrire aux enfants de Belle-Fontaine. Aujourd'hui encore la population du village est presque exclusivement alsacienne. Tous ceux du début, sauf les Seltzer et les Schlegel, sont présents, ou représentés par leurs fils. Ils viennent de Dettwiller, de Kalhouse, de Gros-Réderching... Il y en a même un de chez moi, et je crois bien qu'avec sa grande barbe blanche, ses lunettes à lourde monture, sa carrure de bûcheron, ses histoires d'artilleur de la caserne d'Austerlitz à Strasbourg, sa cordialité rude, ses coups de boutoir et son accent, c'est le plus magnifique Alsacien de Belle-Fontaine. Alors, les gens et les choses du « pays », les vivants et les morts, ceux qu'il appelle les fils et qui pour moi sont les pères, le Dr Kummer, le pasteur Herrmann, Lams, le maire, qui était de Quatre-Vents, le grand Gerst, l'hôtelier de l'*Agneau,* qui était de Pfaffenhofen, et le perroquet du père Trouard, à la porte de l'épicerie, là, dans la petite rue qui monte, en face de la mairie — « *Zwei Sü Siropp,* Monsieur Trouard, *und e Helje dezü!* » (1) —, et tous

(1) « Deux sous de mélasse, et une image avec! » *Helje :* originairement, *Heiligenbild,* image de saint; d'où, dans la langue populaire, toute image coloriée.

les coins et recoins du village, la *Hintergasse*, l'*Entenpfuhl*, le *Mühlberg*, tout cela bondit et rebondit et se heurte dans notre conversation précipitée ; et si je sais maintenant que sur l'emplacement de la brasserie Haag il y avait jadis une fabrique de garance dans l'enclos du *Röthhof*, si je n'ignore plus d'où vient à cette vieille cour paisible ce nom rutilant, c'est que je l'ai appris, à cinq cents lieues de la Moder, modeste affluent du Rhin, chez un colon de la Mitidja...

La plupart des immigrants de Belle-Fontaine étaient des cultivateurs de profession. A Bou-Khalfa (1) — *Bou-Khalfa d'Alsace*, comme on l'appela longtemps dans le pays, — il n'en fut malheureusement pas de même. La création de ce centre est l'œuvre de Jean Dollfus, qui y installa huit familles, choisies avec le plus grand désir de bien faire et d'agir patriotiquement, mais par un homme que sa situation mettait à même d'obliger des ouvriers de fabrique plutôt que des agriculteurs. Celui-ci était manœuvre chez Thierry à Mulhouse, celui-là charretier chez Dollfus-Mieg, un troisième travaillait aux mines de Bouxwiller, et ainsi de suite. « Peu de paysans véritables », écrivait le commandant Riff après les avoir visités. Jean Dollfus avait conçu de vastes projets : là comme partout, il voyait grand. Il voulait donner à ses colons un horticulteur-modèle, fonder dans son village une école d'agriculture, une bibliothèque. Craignit-il, lui, l'homme des réalisations immédiates, que la tentative ne fût trop longue à produire d'heureux

(1) A 4 kilomètres à l'ouest de Tizi-Ouzou. Centre de colonisation privée.

résultats ? Comprit-il, après expérience, que d'autres sauraient mieux que lui recruter des agriculteurs ? ou bien, qu'à lui seul il ne pourrait pas suffire longtemps aux dépenses nécessaires, tandis que la Société de protection agirait plus efficacement, comme il l'écrivit lui-même, avec ses « ressources considérables », encore augmentées par la « magnifique Exposition » qui venait d'attirer l'attention sur elle ? Au bout de quelques mois, il fit savoir au général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie, et au comte d'Haussonville, qu'il était disposé à laisser son œuvre en d'autres mains. Le transfert s'effectua sans difficulté. Jean Dollfus avait obtenu sa concession en 1872, avec obligation pour lui d'y installer immédiatement trente familles. Avant l'expiration du délai qui lui était accordé à cet effet (1er février 1875), la Société de protection avait pris possession de la concession Dollfus, et c'est elle qui y établit les familles complémentaires (1). Jean Dollfus lui abandonnait les maisons déjà bâties, ces maisons qu'il avait pourvues d'une manière de véranda, « afin de garantir en partie le mur de face des rayons solaires » ; mais, comme,

---

(1) L'économie de l'œuvre (qu'il s'agît de Jean Dollfus ou de la Société de protection) était la suivante. L'État concédait un territoire en bloc, le premier concessionnaire devait le rétrocéder par lots à des familles alsaciennes-lorraines dans un délai déterminé. L'État ne se charge que des travaux et constructions d'intérêt collectif nécessaires pour constituer le village. Le premier concessionnaire, de son côté, — et c'est la raison de son intervention, — pourvoira les familles de maisons, de cheptels et d'instruments aratoires, assurera leur subsistance jusqu'à la première récolte, etc., le tout à titre d'avances, dont le remboursement doit lui permettre de réaliser d'autres créations du même genre. (Le commandant Riff disait, à propos d'un de ces villages : « Il ne faut pas qu'Azib-Zamoun devienne un hôtel où on ne paie pas. ») Quant au colon, il s'engage à résider sur ses terres et à les culti-

paraît-il, le service rendu n'était pas en rapport avec la dépense, la Société fut plus économe et construisit sans véranda. Aussi, aujourd'hui encore, le long de l'unique rue de Bou-Khalfa, les maisons Dollfus et les maisons d'Haussonville livrent-elles au premier regard le secret de leur origine...

Il semble que ce centre, par lequel débuta la colonisation alsacienne privée, ait toujours souffert de ses mauvaises chances initiales : recrutement insuffisamment agricole, flottements presque inévitables quand la direction change, — et aussi de quelque maladresse dans la distribution des lots : trop de « mamelon », pas assez de « plaine », la « plaine » un peu moins ardue à travailler, mais trop éloignée du centre, le « mamelon » plus proche, mais plus rebelle. A travers les années, quelques-uns ont fait des affaires, ou d'heureux hasards les ont servis ; je ne crois pas que les Kieffer aient à se plaindre de l'existence, ni le vieux Lemoine, l'ancien carrier d'Hildehouse. Mais, pour beaucoup, la vie a été pénible, et l'est encore ; tout l'aspect du village est âpre, comme le sol ; la gêne n'y apparaît point, mais la nécessité d'une lutte continuelle ; et qu'elles soient

---

ver en bon père de famille ; pour l'ensemble des terres louées à un colon, le prix du fermage est de 1 franc par an ; après un certain temps de résidence et le remboursement des avances faites, il devient propriétaire de sa concession. La Société de protection, comme Jean Dollfus, fut amenée, dans la plupart des cas (à Bou-Khalfa, du moins, et à Haussonvillers), à abandonner aux colons la valeur de leurs maisons. La Société était d'autant plus disposée à prendre la suite de Jean Dollfus à Bou-Khalfa, qu'elle pouvait considérer ce centre comme une compensation à la perte de celui d'Aïn-Tinn (département de Constantine), qui lui avait été concédé en 1873 et auquel elle renonçait à ce moment même (difficultés dans le transport des matériaux, la route n'étant pas achevée entre Constantine et Aïn-Tinn, etc.)

« *d'Haussonville* » ou « *Dollfus* », les maisons de Bou-Khalfa ont gardé leur modestie un peu triste de la première heure, comme si elles attendaient toujours un meilleur avenir.

Haussonvillers (1) marque déjà un progrès sensible sur Bou-Khalfa. Le village s'appela d'abord Azib-Zamoun, vocable difficile auquel les premiers colons alsaciens donnèrent, dit-on, de singulières variantes. Heureusement, quelques années plus tard, le Conseil général d'Alger, glorifiant le nom du fondateur, simplifia celui de la fondation. Le « territoire de colonisation d'Azib-Zamoun » avait été mis à la disposition de la Société à partir du 1er octobre 1873. A ce moment, Haussonvillers n'est encore, dit un témoin (2), qu'une « conception géographique ». Mais, dès le mois de décembre suivant, trente-trois familles y étaient installées, soit « cent trente-cinq personnes, plus une cent trente-sixième qui vient de naître »; et le village, tout comme la cent trente-sixième personne, entrait dans la vie. Vie encore primitive, certes. On en était réduit au strict indispensable, au mobilier d'ordonnance envoyé par la Société, des lits de camp, une armoire à linge, une table de cuisine, et plus de tabourets que de chaises. Une famille avait, il est vrai, amené avec elle son mobilier personnel, presque luxueux, des glaces, un piano ! « La jeune fille de la maison, qui conduit vaillamment la charrue pendant le jour, fait de la

(1) A 82 kilomètres à l'est d'Alger, à l'embranchement des routes d'Alger à Dellys et d'Alger à Fort-National par Tizi-Ouzou. Centre de colonisation privée.

(2) Eug. Hepp (Archives de la Société de protection).

musique le soir »; mais « tout le pays, jusqu'à Dellys et à Tizi-Ouzou, s'est ému et a parlé de ce piano, chose nouvelle dans ces parages ». Trois des maisons sont affectées aux « services publics » : l'une au représentant de la Société, une seconde au géomètre chargé de délimiter le territoire du village et les lots, une troisième au magasin de grains de semences. Des orages décourageants coïncident avec l'installation des premiers colons, des boues effroyables sur les chemins non empierrés, des boues à faire pleurer, disait une arrivante, et qui pleurait à chaudes larmes, en effet, sur le pas de sa porte. Les bêtes sont parquées en plein air, au centre du village, mais « elles y sont habituées de naissance, étant toutes d'élève ou d'origine kabyle »; moins habituées à leurs nouveaux propriétaires, elles ont, les premiers jours, des accès de mauvaise humeur, « les bœufs, comme les chameaux, les mulets et les chiens indigènes, n'obéissant qu'au burnous » et manifestant volontiers « contre quiconque n'en porte pas ». Les enfants, une quarantaine, « se trouvent encore sans surveillance ni instruction », courent les champs, « à paître le bétail », l'école n'est pas achevée, l'archevêque ne se presse pas d'installer les sœurs; il faut, suggère le commandant Riff (1), lui écrire qu'un instituteur laïque va arriver, et les sœurs viendront... La veille de Noël, grande émotion par les sentiers boueux et les maisons inachevées d'Azib-Zamoun. Les enfants et leurs parents s'empressent vers la maison des grains. Au centre de la cuisine, un arbre de Noël, un « pin d'Alep », qui arrive du Jardin d'Essai, à Alger, et une grande caisse,

(1) *Ibid.*, 2 janvier 1874.

recouverte d'un drap, avec des jouets, venus de Paris : la fête fut « aussi éclatante de joie que de lumières ». Et le lendemain, jour de Noël, le desservant de Bordj-Menaïel vint dire la messe dans la salle même du réveillon : c'était un jeune prêtre alsacien, originaire de Pfaffenhofen, ancien sous-officier, aumônier de la prison centrale d'Ensisheim lors de la guerre, qui faisait ses tournées à cheval, en bottes molles, et portant avec lui un « autel de campagne ».

J'ai fait, ici aussi, l'appel du passé : Ackermann Joseph était maréchal des logis du train des équipages quand il demanda une concession à Azib-Zamoun; Bossert, Hermann, Kleitz, Sand, Stinus, d'autres encore, terminaient également leur congé, quand ils arrivèrent ici, jeunes agriculteurs, qui n'avaient pas tous pratiqué le travail de la terre avant de partir au régiment, — et jeunes mariés, car, le célibat étant un peu suspect, pour obtenir la concession, on allait prendre femme dans un orphelinat d'Alger (1). Dahlem, Friant, Muller, Runtz, et tous les Scheid : ouvriers de fabrique, qui avaient travaillé à Bischwiller, à Sarreguemines, à Guebwiller, et au Zornhof, près de Saverne. Quelques isolés d'origines plus singulières encore, un surveillant de pénitencier militaire et un contrebandier. Mais Blatt, mais Heitzler, mais Godfroy, mais Grusenmeyer, et les deux Heinrich, et Lorentz, et Heppert, et Hosti, et

---

(1) Je ne sais s'il y eut dès ce moment un service organisé pour les protestants; en tous cas, quelques années plus tard, une pièce louée dans la maison du colon Sand leur servit d'oratoire. En 1884, le pasteur de Tizi-Ouzou exprima le vœu que l'église d'Haussonvillers fût soumise à ce régime du *simultaneum* qui est bien connu en Alsace (l'église servant tour à tour aux deux cultes)

Marchal, et Starck, et Zingraff, et Martzloff, tous ceux-là connaissaient depuis longtemps l'agriculture, ils étaient déjà « colons » au pays, comme dit un de mes interlocuteurs. Mélange, on le voit, d'éléments très divers, de « paysans véritables » et d'autres, qui le sont moins ou qui ne le sont pas du tout. Heureusement, à tout prendre, malgré le « tringlot », le quincaillier du Zornhof et le contrebandier, le recrutement était meilleur qu'à Bou-Khalfa : les « colons » l'emportaient de beaucoup. Assez d'autres circonstances survinrent, qui pouvaient contrarier le succès d'Haussonvillers. Les concessions, ici, furent en moyenne de quarante hectares, mais une trop grande distance (parfois douze kilomètres) séparait les « parcelles », et, de plus, à l'usage, la qualité parut moins enviable que la quantité, il fallait un effort sans répit pour un « rendement » parcimonieux. En outre, le progrès même n'a pas toujours servi les intérêts d'Haussonvillers. Auparavant, Haussonvillers était un relai important de la route d'Alger à Dellys et à Fort-National, avec toute une cavalerie, du mouvement, du trafic, des passages de troupes continuels. Vieux souvenirs aujourd'hui ! depuis vingt-cinq ans, le chemin de fer a tué le relai, (1) et, de plus, les travaux de construction de la ligne, bureaux ou chantiers temporai-

(1) Le chemin de fer, réparant quelques-uns des méfaits qu'il a pu commettre dans la région, compte beaucoup d'Alsaciens à son service, dont plusieurs fils de colons. On en rencontre sur toute la ligne de l'Est-Algérien. Le chef de gare de Souk-el-Haad est de Schlestadt, celui de Khenchela est de Beinheim, celui de Félix-Faure est de Guebwiller, celui d'El-Guerrah, de Liepvre, celui de Mesloug, de Bergheim, celui de Batna, de Walbourg. J'en trouve une soixantaine d'autres, dans tous les emplois, garde-frein, ajus-

rement, mais largement rémunérateurs, avaient détourné beaucoup de colons de la colonisation. Où une population mal recrutée aurait certainement montré une résistance moindre, Haussonvillers s'est maintenu, et la poussée des Arabes qui, depuis plusieurs années, achetant ou louant, reprennent sur Haussonvillers de leurs anciennes terres, serait encore plus forte et peut-être plus inquiétante sans ce fonds de colons solides, venus d'Ettendorf, d'Artolsheim, de Garrebourg, de Domnom, d'Eckartswiller, de Schorbach.

Plus heureux que ses aînés, dernier venu de la colonisation alsacienne, le Camp-du-Maréchal (1) fut l'enfant gâté de la famille : les difficultés antérieures lui furent épargnées, il profita de toute l'expérience acquise. Mis à la disposition de la Société de protection dès 1873, elle ne s'occupa de le peupler qu'un peu plus tard, en 1879, après les premiers progrès de Bou-Khalfa et d'Haussonvillers. On eut donc plus de temps pour préparer le futur village, pour étudier les plans, lotir plus pratiquement le terrain, construire les routes et les maisons, assainir surtout, barrer le passage par des plantations hygiéniques aux miasmes qui montaient du Sebaou voisin. Le recrutement aussi put se faire plus à loisir et se ressentit d'être moins précipité. La

---

teur, chef de pose, chef d'équipe, chauffeur, brigadier de la voie, chef de train, commis principal, chef de bureau, etc. L'ingénieur en chef de l'exploitation est de Strasbourg. On peut noter aussi que la partie de la ligne qui est dans la province d'Alger, a été construite par un Messin, et l'autre, celle qui est dans Constantine, par un Wissembourgeois.

(1) Entre Haussonvillers et Bou-Khalfa.

commission devant laquelle comparaissaient les futurs colons de la Société de protection, à la mairie de Nancy (1), se montra-t-elle particulièrement sévère dans son examen? Peut-être, si j'en crois quelques-uns de ceux qu'elle interrogea. Elle fut, en tous cas, plus exigeante : il fallait, maintenant, déposer entre ses mains une somme de quatre mille francs, dont la moitié seulement serait rendue aux colons (sous forme de fournitures diverses après leur installation) : le reste, deux mille francs, représentant la moitié du prix de la maison construite à leur intention, demeurerait acquis à la Société. Mais il n'importait. Les candidats affluèrent, justifiant de leurs ressources, qui de 8.000 ou 10.000 francs, qui de 15.000 francs, qui de 20.000, même davantage. Comme tant d'autres, s'ils partaient de chez eux, ce n'était pas que la misère les chassât...

Aujourd'hui, ce village au nom pittoresque et guerrier, souvenir d'un camp qu'y établit le maréchal Randon et peut-être déjà Bugeaud, d'une de ces *Biscuits-villes*, comme on disait alors, qui servaient de centres de ravitaillement aux colonnes, — aujourd'hui, le Camp-du-Maréchal est une parfaite enclave d'Alsace sur le sol de l'Algérie. Voici la maison Kern Joseph. Voici la maison du père Hildenbrand. Bonjour, Madame Goetz! Bonjour, Madame Kast!.. Les souvenirs du départ viennent aux lèvres, créent tout de suite une intimité, dès l'accolade à la gare, dès les poignées de mains du débarquement... Le père travaillait, contre-

(1) Elle était composée du comte d'Haussonville, de M. E. Lederlin, professeur à la Faculte de droit de Nancy, et de M. Penot, secrétaire général de la Société.

maître, à Mulhouse, « chez André Koechlin ». La guerre survient; la prise de possession par les Allemands; un corps de garde à l'entrée de la ville. On habitait Brunstatt, un faubourg; il fallait montrer « sa passe » tous les jours, en allant au travail, en revenant. Une insolence du factionnaire, une mauvaise humeur de l'autre; coup de poing; appel à la garde; fuite par le canal, à la nage. Il s'est réfugié à Belfort. Quelques jours après, la mère, à Brunstatt, accouchait de son neuvième enfant, et on portait le nouveau-né à Belfort pour qu'il ne fût point « baptisé Prussien »... Et aussi des souvenirs de caserne allemande. Oui, allemande. Car celui-là avait quitté le pays, s'était engagé dans la Légion, puis, au bout de deux ans, avait voulu revoir son village, ses vieux. Il est reconnu, arrêté; alors, le casque et le pain noir, en Westphalie. Un jour, un de ses camarades alsaciens, saisi à la gorge par un sous-officier : « Ils ont volé les bœufs de mon père, et voilà comment ils me traitent !... » Puis on est parti pour l'Algérie, tous les enfants, et le vieux père leur disait, au moment de la séparation, malgré son âge : « Si ça marche un peu chez vous, faites-moi signe, je viendrai. *J'en ai assez.* » Il est venu, et c'est ici qu'il est mort, il est enterré au cimetière du Camp... On parle de l'abbé Fund, de l'abbé Fournaise, de l'abbé Grusenmeyer, de l'abbé Florent Marx, les premiers curés du Camp et d'Haussonvillers, tous Alsaciens, compagnons et consolateurs de l'exode. Alsaciennes également, les Sœurs de Ribeauvillé, qui tinrent longtemps l'école des filles, là, près de l'église, sur la place, dans cette jolie maison blanche où le comte d'Haussonville installait son bureau, lorqu'il venait au

Camp, et qu'il a, depuis, offerte à la commune (1). Alsacien aussi, le premier instituteur, M. Schœffler, ancien élève de l'école normale de Colmar, instituteur-adjoint à Wintzenheim avant la guerre, — et qui n'enseigna pas seulement les petits, car, un jour, Fleckinger André, qui avait vingt-cinq ans, et Riemer Jérôme, qui en avait trente-cinq, et Timmel Charles, qui en avait quarante-quatre, s'en vinrent chez lui, pour le prier « d'ouvrir une école du soir, afin qu'ils puissent y apprendre la langue française ». On parle des cousins restés au pays, des échanges de bons procédés avec eux, des visites qu'on leur fait. « Nous leur envoyons des figues, des oranges, des mandarines; eux, ils nous envoient du kirsch et des mirabelles. » Le père Schweitzer n'y a pas été depuis dix ans, et il a bien envie d'y retourner. M. Criqui, l'ancien maire, n'avait pas revu l'Alsace depuis vingt-quatre ans; il vient d'y passer deux mois, avec un de ceux de Bou-Khalfa, et, suivant l'habitude, il a été, par tout le pays, « porter le bonjour » aux parents des autres... Celui-là, de revoir son village, c'est son « rêve », me dit-il, les larmes aux yeux, et il attend avec impatience le moment où il pourra passer la frontière sans crainte de l'autorité militaire allemande : aussitôt ses quarante-cinq ans sonnés, il prendra son passage et partira. « Pour toujours ? — ... Oui,... *si les choses changeraient !* » Son frère, maréchal des logis d'artillerie, a été tué, il y a

(1) Les princes d'Orléans, les Chalais-Périgord, les de Broglie, les Greffulhe avaient, avec le comte d'Haussonville, participé aux frais de construction et d'entretien de cette école (F. Mannberguer, *op. cit.*, page 7).

deux ans, dans le massacre de Fez. Tous ils *en* sont, de là-bas, et, presque tous, de deux mêmes villages, Seltz et Beinheim, dans l'arrondissement de Wissembourg. Tous ils *en* sont, même les Kabyles : je n'ai pas pu voir *Kroumpire-Hans,* (1) celui d'entre eux qui a le mieux adopté la langue maternelle des gens du Camp, il était au labour et toutes les recherches furent vaines, mais on m'a présenté un de ses émules, et comme je demandais à celui-là s'il parlait aussi l'*elsässer ditsch,* ce diable noir en burnous m'a répondu par un *Alle-wey !* (2) sonore et chantant, superbement du cru, que je n'oublierai de ma vie et que ne dépara point, croyez-m'en, le reste de la conversation.

Des aspects et des usages d'Alsace revivent sur ce sol lointain : l'impression est étrange, de les retrouver ici, de l'autre côté de la Méditerranée, sous le soleil d'Afrique. Sur la colline, le blé, la luzerne, le tabac dessinent côte à côte de longs rectangles réguliers : atavisme agricole, « petite culture » isolée parmi les « grandes cultures » d'Algérie. Autre tradition, non plus des champs, mais de la ville : dans leurs maisons, telles qu'elles les attendaient à l'arrivée, c'est d'une pièce intérieure qu'on communiquait, par une simple trappe, avec la cave ; ils ont changé tout cela ; maintenant, on y entre du dehors, par ces auvents en pente, qui s'appuient au sol et qui s'ouvrent sur la rue, comme dans les maisons de chez eux. Et puis,... « un

---

(1) Surnom en patois alsacien qu'on pourrait traduire par : *Jean des Patates.*

(2) Déformation et contraction populaire de : *« alle Wege ».* « Certainement, bien sûr ! » Il est vrai qu'on cite un des Alsaciens d'ici qui peut tenir tous les discours du monde en allemand et en kabyle, mais, en français, point.

village où il y a pas de religion, c'est rien », m'a dit le Bernard ; les processions, spectacle inconnu ailleurs en Algérie, sont une des joies du Camp-du-Maréchal, et même, ces jours-ci, à la dernière Fête-Dieu, la fanfare de Hussein-Dey est venue militariser le cortège de ses cuivres belliqueux, au grand enthousiasme des habitants du Camp et de tous les Alsaciens d'alentour. Recevoir, dès le matin, du « secrétaire indigène » de la mairie, l'aimable hommage d'un « café arabe », et, la minute suivante, se surprendre à chantonner avec un natif de Monswiller notre *Hans im Schnookeloch* d'Alsace, comme un air de ralliement entre « pays » ; admirer, au mur, une pancarte calligraphiée et coloriée, la liste des membres de cette authentique municipalité alsacienne — Eininger Félix, maire, Schweitzer Laurent, adjoint, Streicher Jean-Baptiste, Kern Joseph, Albrecht Joseph, Albrecht Eugène, Kast Mathieu, Fund Jérôme, Marter Joseph, Goetz Jérôme, conseillers municipaux — dans un encadrement d'arabesques où se devinent des personnages kabyles dégustant le couscous en famille ; voir surgir des feuillets de l'état civil, pêle-mêle, Eugène Oland, fils de Georges, et de Marie-Eve Keller, Mohammed Chaouch, fils de Chaouch Ali Ben Mouloud et de Khetab Fatma bent Smaïl, Jean-Pierre Kuntz, fils de Joseph, et de Marie-Berthe Bauer, Fatma Akrour, fille de Akrour ben Saïd et de Aliouat Yamina bent Saïd ; rencontrer, à quelques mètres du Sebaou, à l'ombre des eucalyptus, une œuvre de Falguière, l'effigie du comte d'Haussonville, sur une pyramide de marbre qui porte ces mots : d'un côté, ALSACE, de l'autre, LORRAINE ; parler de Wissembourg avec M. Eininger, de Saverne avec M. Streicher, de Trimbach avec Kast

Mathieu, d'Ettendorf avec Muller Xavier, le garde-champêtre, et, tout en causant, répondre par un salut militaire aux Arabes qui passent, les jambes pendantes, sur leurs mules, suivre longuement du regard, dans le crépuscule d'Orient, le jeune pâtre biblique qui conduit ses bêtes à l'abreuvoir : oppositions de tous les instants, trop émouvantes pour que l'esprit s'en amuse... La journée est finie ; depuis longtemps, les Kabyles sont remontés vers leurs gourbis ; dans la rue, l'obscurité profonde et le silence ; la promenade du soir. Quelques formes humaines, que je devine mal, et des voix. Des voix, avec les intonations, les idiotismes, tout l'accent de chez nous. « ... Comment, une grande fille comme toi qui *veut* être méchante ? *Quand* tu n'es pas sage, je te laisse *dehôrs*... — Si la sœur de Frœliger *ira* à Paris, elle *doit* me *soigner* une commission... — *Je suis sûr,* c'était l'année où j'ai *reçu* mon fils... » Je revois tout à coup d'autres soirs lointains, là-bas, dans quelqu'un de mes villages d'Alsace, je reconnais des voix familières, disant les mêmes mots, chantonnés, appuyés, du même accent. Comme cet air du pays envelopperait délicieusement !... mais pour nous, en quelque endroit de la terre que nous nous retrouvions, à la douceur des souvenirs une amertume se mêle, et notre émotion n'est pas de tendresse seule et d'égoïste regret. Entre autrefois et aujourd'hui, vision implacable, la mauvaise frontière passe... Il me semblait entendre encore le père Schweitzer, qui disait tout à l'heure, « à l'apéritif », bonnement, simplement, comme il le pense : « Il faut que la France il se montre, il faut qu'il soit fort ; la France était trop bon ; ils avaient trop de confiance », et je vous assure que je n'ai point ri... J'ai pensé alors

à la raison première pour laquelle tous ces braves gens sont ici, pour laquelle j'y suis venu moi-même, et j'ai senti, une fois de plus, que je ne me consolais point de la France diminuée.

*
* *

Le succès du Camp-du-Maréchal, — on l'a vu par quelques exemples, — n'a pas couronné partout les efforts de la colonisation alsacienne-lorraine en Algérie. Le recrutement hasardeux des colons, les premières surprises du climat et du sol, déterminèrent chez quelques-uns un fâcheux laisser-aller. On perçoit encore, au hasard des conversations, l'écho des souffrances d'autrefois. Ils arrivaient durcis par le soleil et la pluie, mais faibles et bientôt sans courage devant ce soleil-là et ces pluies-là. La fièvre était partout, sortait de partout : on ne savait pas ce que c'était, et on mourait. Ils arrivaient d'Alsace, habitués à boire du bon vin, ou de la bière : ils ne trouvaient en Algérie que le mauvais vin d'alors et l'absinthe, qu'ils ne connaissaient que de vue chez eux, privilège, en ce temps, de quelques cafés militaires. Peut-être les facilités même qu'on leur offrait furent-elles la cause innocente de tristes effets. Certains s'habituèrent doucement à être aidés, aimant mieux ne rien gagner, et ne rien faire ; et ce n'est pas sans raison, paraît-il, que courut parfois, sur quelques-uns, ce sobriquet : « planteurs de queues de billard ». D'autres, plutôt que de sombrer dans cette existence, sont repartis.

Mais la plupart d'entre eux (environ 900 familles sur 1.100) sont restés. Les uns ont continué la lutte avec le sol, énergiquement, victorieusement, eux-mêmes ou

leurs descendants étant toujours « en possession » de la concession primitive. Les autres, abandonnant l'agriculture, se sont créé des situations honorables, souvent brillantes, dans le commerce, dans l'industrie, dans l'administration. Les départs, d'ailleurs, ont été en partie compensés par des arrivées nouvelles. Quoique le grand mouvement de l'immigration alsacienne-lorraine se fût ralenti à partir de 1875 et arrêté vers 1881, des Alsaciens-Lorrains sont venus, en quantité assez considérable, même après cette date, attirés par les parents, les amis, les gens de leur village, qui avaient réussi, ou pour s'attacher à la fortune de quelque entreprise de fondation alsacienne, ou pour d'autres raisons : légionnaires qui, leur temps achevé, ne quittent plus leur garnison ou ses abords, alluvions d'Alsace laissées par la Légion étrangère autour de ses deux régiments, à Sidi-bel-Abbès et à Saïda... Pour tous ceux-là, l'initiative de M. de Belcastel a été le germe heureux de leur avenir.

Une autre personne, plus haute, en a profité. « Nous avons à fonder une colonie française, et non européenne », écrivait, en 1871, à propos d'un des nouveaux villages projetés, le rapporteur du Comité consultatif de colonisation (1). Sur quelles observations décevantes se fonde ce judicieux avis, et quelles craintes l'inspirent, ce n'est point ici le lieu de le rechercher. Dès avant 1871, l'Algérie avait attiré beaucoup d'éléments étrangers; elle a continué, depuis quarante ans, à séduire, à absorber, à assimiler. Certes, les apports

(1) Séance du Comité, du 26 octobre 1871 (Archives du Gouvernement général).

moraux de l'individu dans la collectivité, d'une petite collectivité dans une collectivité plus grande, échappent aux évaluations précises. Il est permis d'affirmer, pourtant, que dans le creuset où de tant d'éléments divers s'élabore une sorte de type algérien, l'Alsace et la Lorraine ont jeté quelques qualités précieuses de méthode, de ténacité, de conscience au travail, de susceptibilité patriotique. L'Alsace et la Lorraine perdues, on l'a souvent remarqué dans ces dernières années, ce n'était pas seulement deux provinces en moins, c'était aussi, par instants, la France « déséquilibrée » : harmonieux composé de Nord et de Midi, d'Est et d'Ouest, auquel, tout à coup, l'Est manquait. Les cinq mille Alsaciens d'Algérie ne sont pas inutiles pour maintenir dans la seconde France l'équilibre français.

Et puis, cet élan mutuel qui rapprochait la mère-patrie et quelques milliers de ses enfants au lendemain d'une séparation que les vainqueurs auraient voulue définitive, cette étreinte confiante sur des ruines, ne manquait pas de grandeur. Le général de Galliffet, qui commandait alors la division de Constantine, écrivit un jour à ses commandants de subdivisions et de cercles, découragés sans doute par quelques mauvais colons : « Il ne s'agit pas d'illusions, mais de nous conduire de telle façon qu'aucun Alsacien-Lorrain ne puisse un jour nous reprocher de n'avoir pas tout fait pour payer la dette que l'armée a contractée vis-à-vis de nos compatriotes chassés de leur pays. » (1) Paroles

(1) 11 décembre 1872 (Archives du Gouvernement général). — Cf. dépêche de l'amiral de Gueydon, gouverneur général, au préfet de Constantine (6 juin 1872) : « Il faut par tous les moyens

graves, raison profonde qui inspira les de Belcastel, les Dollfus, les d'Haussonville, les Wolowski, et d'autres initiatives, et d'autres dévouements moins notoires. Oui, il fallait « tout faire », dans l'immensité du désastre, pour « payer la dette » de la France envers l'Alsace, racheter les fautes passées, sauver ce qui pouvait encore être sauvé ; il fallait tout faire, et des hommes ont tout fait pour conserver des Français à la France. Mais d'autres ont fait plus encore pour se conserver la France à eux-mêmes. « On aurait risqué davantage, s'il l'avait fallu », me disait un de ceux de Belle-Fontaine, à qui pourtant les fièvres enlevèrent presque tous les siens, « car c'était trop dur de rester là-bas... »

---

possibles mettre les immigrants alsaciens-lorrains en position de pourvoir par le travail aux besoins de leurs familles. Cela fait, il ne faut refuser à aucun les subsides alimentaires. Une considération domine toutes les autres : les Alsaciens-Lorrains ne peuvent, faute de moyens d'existence sur le sol de la France, être contraints à retourner dans leur pays natal et à devenir ainsi des étrangers. Un crédit vous sera ouvert, demandez-le. » (L. C. Dominique, *op. cit.*, page 141) ; — et lettre du commandant Zurlinden à la Société de protection, pour faire demander une somme de 30.000 francs à la Commission Wolowski à l'effet de remettre en état l'outillage de 160 familles alsaciennes-lorraines de la province d'Alger (10 octobre 1873) : « Il y a, de plus, un intérêt national à faire réussir ces villages alsaciens-lorrains qui resteront comme la preuve de l'attachement de la France pour les provinces qu'elle a perdues. » (Archives de la Société de protection)

Industries qui se sont transportées sur le territoire demeuré français; petites villes qui ont perdu, avec une partie de leur population, leur caractère et leur âme; grandes villes déjà atteintes ou de plus en plus menacées par l'invasion administrative, militaire, commerciale d'outre-Rhin; agglomérations « indigènes » toujours compactes où l' « immigré » se hasarde sans audace; forces anonymes qui ne voulaient pas être acquises comme des choses, avec le sol, par la force, et qui se sont dispersées au loin : Bischwiller, Phalsbourg, Metz, Mulhouse, l'Algérie offrent de l'émigration alsacienne et lorraine des aspects assez divers, je l'espère du moins, pour ne point fatiguer le lecteur, assez représentatifs aussi pour qu'il ne manque rien d'essentiel à la douloureuse histoire de cet exode. Mais de tant de vaillances et de misères j'ai trouvé plus d'une trace encore, sur les autres routes où je l'ai suivi.

J'ai vu Wissembourg, notre ancien « coin de Wissembourg », jolie sous-préfecture française, où souriait autrefois le souvenir de Marie Leczynska demandée en mariage par Louis XV, vision pimpante et poudrée qu'efface depuis quarante ans une vision sanglante : le cadavre du général Douay transporté à la pharmacie Rehm... Ici aussi, comme à Phalsbourg, « tout le monde est parti », la ville a été « décapitée ». De la

vieille bourgeoisie française, il ne reste plus que sept ou huit familles, et qui meurent : les filles ne se sont pas mariées, les fils ne sont plus là. Industriels, fonctionnaires, officiers : tout ce petit monde wissembourgeois était attaché d'un même cœur aux mêmes traditions et au même sol. Il était naturel que le départ des uns entraînât celui des autres. Des industries périclitèrent ou disparurent. Pour certaines d'entre elles, il est vrai, les conditions d'exploitation se sont modifiées depuis quarante ans, et les quelques tanneries établies à Wissembourg n'auraient peut-être plus vécu longtemps, même sans le traité de Francfort; mais, pour presque toutes, c'est le changement de frontière qui a seul arrêté le développement de l'entreprise, provoqué le départ des hommes : s'il fallait recommencer sa vie à pied-d'œuvre, mieux valait tenter la nouvelle fortune sur la terre française. Wissembourg, chef-lieu d'arrondissement, était le siège d'un tribunal civil; quelques semaines après le traité, la loi allemande du 14 juin 1871, remaniant les circonscriptions judiciaires d'Alsace-Lorraine, supprima le tribunal de Wissembourg : les juges français étaient partis, il n'en vint pas d'autres, et tout ce qui vit autour de la justice disparut avec elle. Wissembourg était ville-frontière, centre d'un service de douanes important : tout un personnel qui recula en même temps que la frontière, jusqu'où le traité la transportait : « La douane *s'est repliée* », me dit un de mes interlocuteurs : expression concise, imagée, douloureuse... « Des Wissembourgeois, dit un autre, il n'y en a plus qu'au cimetière ». Là, du moins, à côté du monument élevé « *Aux soldats français — nos frères — morts pour la patrie* », il y a encore des Veling et des

Hornus, des Zœgger et des Gauckler, des Boell et des Weber, des Apffel, des Scherer, des Volpert, des Ehrwein, — des noms qu'on a retrouvés presque tous, depuis la guerre, dans l'Annuaire de l'armée française.

« Tout le monde est parti ». Pourtant, Wissembourg compte toujours de cinq à six mille habitants, comme avant 1870. Mais ce ne sont plus les mêmes. Sans doute, sa situation à l'extrême frontière, la fréquence des communications avec les gens du Palatinat voisin, avaient dès longtemps facilité l'introduction de quelques éléments allemands dans la population, surtout lors des crises politiques : dans la conversation, plus d'un nom est suivi de ce qualificatif : « Ceux-là, c'étaient des *Freischaerler* » : on appela ainsi, à Wissembourg, les réfugiés de 1848 et leurs familles. Mais bientôt, « le milieu » les « absorbait », comme on dit, absorption très rapide, par ce milieu solide et solidement français, — qui s'est dissous aussitôt après la guerre. Alors il n'y eut plus ni résistance ni absorption possible. L'invasion lente a suivi l'exode, et l'on peut observer ici, dans sa simplicité, le processus de ce phénomène. Les Wissembourgeois, par exemple, avaient presque tous un jardin à l'extérieur de la ville; bourgeois, parfois petits vignerons, chacun y cultivait lui-même sa vigne, employant pour l'aider à la tâche des paysans du Palatinat. Après la guerre, on est parti à Nancy, à Lunéville, à Paris, on a vendu, — et les ouvriers viticulteurs du Palatinat sont devenus les propriétaires des petits jardins. Autre fait, presque symbolique. Un des Wissembourgeois les plus attachés à la tradition du passé français, résolut récemment de quitter, lui aussi, Wissembourg et l'Alsace; or,

l'héritier d'une grande partie de sa clientèle est un de ses employés, originaire d'au-delà de l'ancienne frontière, et chez qui l'on voit, pendue au mur de son bureau, avec un portrait de Guillaume II, une reproduction du tableau bien connu : « *Heldentod der elf Schill'schen Offiziere vor Wesel — 16. September 1809* » : je suis certain que la maison de son prédécesseur contenait d'autres souvenirs que celui-là... Entre ceux qui sont partis et ceux qui sont arrivés, il y a égalité de nombre, non point équivalence de qualité : cette formule revient dans tous les propos. L'ancienne bourgeoisie s'en est allée, et rien n'a pris sa place... Mais qui sait quels bourgeois seront demain ces petites gens d'aujourd'hui, venus d'Allemagne en Alsace à la suite des conquérants? J'entends des mots pénibles : « Nous sommes des vaincus »... « Nous sommes des épaves »... Des épaves... Derrière ces plis légers du terrain, où le regard du Français attristé s'efforce à voir quand même le tracé de la frontière disparue, derrière ces touffes d'arbres, l'angle de ces deux routes, cette maison au bord du sentier, ce peuplier sur la crête, — la vague étrangère se pressait : depuis, à la suite du déferlement furieux d'il y a quarante ans, l'infiltration se poursuit, le flot grossit, monte, d'une crue lente, mais continue, autour de ces épaves abandonnées et peut-être les submergera demain.

A cent kilomètres de Wissembourg, vers l'ouest, une petite ville lorraine : Vic. Ici le flot n'a point pénétré. On est trop loin de l'ancienne frontière, trop près de la nouvelle ; et puis, une digue encore puissante protège, presque sans qu'elles aient à se défendre, les villes et

les campagnes de cette région : leurs habitudes et leur langue, purement françaises, qui rebutent l'Allemand, même colonisateur. Ce n'est plus le Palatinat qui se déverse sur l'Alsace, mais la Lorraine sur la France. Ce n'est pas l'invasion, mais c'est encore l'exode, la retraite vers la France. Et c'est encore le « repliement ».

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, en interrogeant, en écoutant quelques anciens du pays, de ces hommes qui connaissent par cœur toutes les généalogies et biographies de leur petite ville, j'ai vu renaître les jours de l'option et passé la revue des partants. Vic, ancienne résidence de sûreté des évêques de Metz, avait, depuis la Révolution et quoique la ville ne fût pas chef-lieu d'arrondissement, conservé son tribunal, successeur de l'ancien tribunal épiscopal. Dès le lendemain de la guerre, Vic perdit son tribunal, comme Wissembourg. Il n'y survécut, de tout le passé, qu'une étude de notaire. Des cinquante clercs occupés à Vic, deux seulement y restèrent : tous les autres partirent, l'un est devenu greffier du tribunal à Verdun, un autre, huissier à Saint-Ouen, un autre, secrétaire de préfet, un autre... Mais je passe. Avoués, greffiers, premiers clercs et petits clercs n'avaient plus ici de raison d'être : ils sont partis. Beaucoup d'autres aussi s'en allèrent, qui pouvaient rester, si la raison d'être avait seule alors dirigé les consciences et les actes. Humbert Jean-François, cordonnier, trombone dans la musique municipale, parti pour Nancy; son frère, Jean, le garde-champêtre, est mort à Malzéville; Busseuil Benoît, tailleur de pierre, s'en fut jusqu'à Bordeaux; Courteau Laurent, menuisier, n'a pas voulu rester,

« à cause de ses trois fils », — vous devinez pourquoi, — il est parti avec eux à Nancy; Grosjean Jean-Pierre, vigneron, parti à Bezange; Parisot Silvain? garde-forestier à Champenoux; Rose Masson? marchande de bonbons à Essey-les-Nancy; Lefèvre Charles? chef de musique à Paris; Lhote, le charpentier? Nancy; Michel Dominique? Saint-Nicolas; Mathis François? Alger; Parent Martin, vigneron, — vous savez bien, l'oncle de l'Adèle Évrard, — est allé à Reims. Et combien d'autres encore! René Germain, le tailleur, Weber Mathias, le père de Weber qui est devenu inspecteur des forêts, Clochette, le maréchal-ferrant, Doiteau, Doiteau le Nicolas, charcutier, Beaudoin Jean-Pierre, boulanger, Poinsignon Nicolas, cordier, et Paté Charles, de Lindre-Haute, et le Jean-Baptiste, l'épicier, le frère du Constant, et Etienne Alexis, pauvre diable de cantonnier, parti à Moncel, qui est revenu mourir ici, et la veuve Devanel avec ses enfants, qui habitait la maison de Sophie Muller, et le Théodore-Charles, le vigneron du Coin des Quatre-Voleurs... On est parti... Plus du tiers de la population... Tenez, place du Moulin, où vous passiez tout à l'heure, une maison où il y avait trois ménages, il n'y en a plus qu'un; à côté, un seul ménage aussi; en face, un également; la maison du coin, plus personne; l'autre, démolie, « rarrangée » pour magasins à fourrages ou pour « bougeries ». La propriété bâtie n'est jamais remontée à ses prix d'autrefois. Une maison qui valait quinze mille francs avant la guerre, s'est vendue trois mille vers 1880... On partait... Souvent, pour que l'administration allemande ignorât plus longtemps la décision prise et ne compliquât pas de ses tracasseries les autres embarras

du départ, on allait faire sa déclaration d'option « en France », à Juvrecourt, ou à Athienville, ou à Moncel, ou à Nancy. On partait... On loua des logements, quand on en put trouver, à Arracourt, à Juvrecourt, à Bezange, à Moncel, et de là on revenait ici cultiver son champ; mais, parfois, les Allemands barrèrent la route... En faisant le « tour de ville », j'aperçois la France à quelques centaines de mètres; la plaine, devant mes yeux, se continue et s'achève en France; l'horizon tout proche, c'est la France. Il me semblait les voir partir tous, disparaître sur la route, ceux qui purent se croire encore chez eux, dans ces Moncel et dans ces Juvrecourt, — et les autres, ceux qui s'en allèrent plus loin, beaucoup plus loin, bientôt invisibles de Vic, et pour qui la fidélité à la patrie, ce fut quand même une expatriation.

Ailleurs, au pied des Vosges, de ce côté-ci de la frontière, j'ai vu l'exode arriver, ces Français deux fois Français (1) se débattre avec les difficultés d'une existence à refaire, errants, inquiets, mais se redressant toujours dans la fierté de n'avoir pas voulu « rester Prussiens ».

Au Val-et-Châtillon, sur la Vezouse, commune qui n'avait pas mille habitants, il en arriva plus de deux cents. Ils venaient par le Donon à pied, par la vallée de la Plaine, le col de la Charaille, la vallée de la

(1) Cette qualification fut populaire au lendemain de la guerre, et l'est restée. Elle n'est pas une formule emphatique : tout ce livre en démontre le sens précis. Français par la naissance, les optants devenaient, par cet acte, une deuxième fois Français.

Vezouse. Plusieurs avaient déjà opté à Raon-sur-Plaine, le premier village qu'ils rencontraient à la descente des Vosges, mais Raon-sur-Plaine, n'ayant pas d'industrie, ne les retenait pas au passage, ils poursuivaient jusqu'au Val, s'embauchaient aux usines, au tissage mécanique les « fileurs-rattacheurs » et les « tisseurs » de Schirmeck et de Rothau, à la scierie les bûcherons d'Abreschwiller; et, dans les jours qui suivaient, le « bureau » organisait un service de charrettes qui allaient chercher leurs meubles au village abandonné... Plus bas dans la vallée, Cirey faisait partie d'un vaste ensemble d'industrie verrière qui comprenait, de l'autre côté de la frontière, Saint-Quirin (1). Et Cirey a recueilli Saint-Quirin. Aujourd'hui, parmi les « polisseurs » de Cirey, la moitié seulement, ou à peine davantage, sont des autochthones; les autres, venus, soit tout de suite après la guerre, soit quelques années plus tard, quand fut fermée l'usine de Saint-Quirin (2), sont des gens de Lorquin, d'Abreschwiller, de Lafrimbolle, de Nitting, de Niederhof, d'Hermelange, de Vasperviller, de Walscheid... A Raon-l'Étape, sur cinq mille habitants environ, près d'un millier sont d'origine alsacienne. En 1872, plus de cent jeunes gens d'outre-Vosges, vinrent tirer au sort avec les conscrits du canton. J'ai parcouru les listes où, un par un, pour lui-même et les siens, chaque chef de famille immigrante « déclare opter pour la nationalité française et fixer son domicile à Raon-

---

(1) Plus exactement : Lettembach, près de Saint-Quirin. Mais la dénomination : « Verreries de Saint-Quirin » est d'usage courant.
(2) En 1888.

l'Étape » : du 15 février 1872 au 9 juin, cent vingt familles sont inscrites, qui de cinq, qui de sept, qui de neuf enfants; du 9 juin au 30 septembre, cent quatre familles; ici, seize familles; là, vingt-six; ailleurs, quarante... Immigration qui a continué, même après 1872. Quelques-uns étaient restés en arrière, occupés à couper des bois pour les Allemands, qui se hâtaient d'abattre, ne croyant pas qu'ils jouiraient longtemps de leur bien. Mais, peu à peu, les retardataires rejoignirent les autres. Puis, plus tard encore, ce furent des industriels « annexés » qui essaimèrent ici, l'un de Metz, l'autre de Wasselonne. Et toujours, de ces registres banals, je sens monter en moi la même émotion fiévreuse, aux derniers jours de cette enquête comme aux premiers, à Raon comme à Elbeuf ou à Belfort : le « dernier domicile », le « lieu de naissance », c'est Dambach, c'est Obernai, c'est Altkirch, c'est Erstein, et Ingwiller, et Haguenau, et Düttlenheim, et Dorlisheim, et Sainte-Marie-aux-Mines, et Neuf-Brisach, — tous ces noms qui me sont familiers, qui me rappellent, presque tous, un visage, une image, un souvenir, que je revois à leur place dans l'ancienne carte de France comme si j'avais connu la France de cette carte-là, — et qui sont, maintenant, *l'étranger*.

Épinal. Encore des « options », des « déclarations de domicile », des « réintégrations », et bien d'autres documents, les plus divers, où apparaissent et revivent toutes les difficultés, les générosités, les tristesses de l'exode : des comptes de la Préfecture avec la Compagnie de l'Est, 13 émigrants transportés de Neufchâteau à Langres le 20 juillet 1871, 93 de Neufchâteau à Gray

le 21, puis, les jours suivants, 33, 24, 36, 25, 38, 48... ; — le relevé des opérations du Comité de Saint-Dié : 1.390 places de chemins de fer et voitures : 9.345 fr. 75, et 6.331 repas, et 10.900 kgr. de pain, et 2.873 fr. 25 à recouvrer sur le gouvernement français pour transport des jeunes gens alsaciens de la classe 1873 ; — les mémoires établis tous les quinze jours par l'aubergiste Bojoly, d'Épinal, pour l'entretien des jeunes émigrants en instance d'engagement volontaire dans l'armée française ; — des demandes de secours : la famille Ostermann, dont « les meubles et vêtements ont été incendiés au bombardement de Strasbourg, où le mari a été estropié », Franck, de Wissembourg, serrurier, qui « a vendu ses outils pour émigrer », Ch.-Eug. Leypold, ancien soldat, ayant perdu l'œil droit à la bataille de Traktir, père de quatre enfants en bas âge, contremaître de tissage et qui « a tout quitté pour conserver le nom de Français » (1) ; — d'autres demandes, hiérarchiquement transmises, par l'inspecteur primaire, en faveur de M. Lirhantz, ex-instituteur-adjoint à Thann, non replacé dans les Vosges, « car il y en a trop à

(1) Et celle-ci, particulièrement dramatique : de Xavier Mayerhoffer, ouvrier fondeur à Cornimont. Engagé volontaire pour la durée de la guerre au 1er zouaves, puis versé au 1er tirailleurs algériens, il est fait prisonnier à l'armée de la Loire, s'évade, retourne à son régiment, qui est renvoyé en Afrique. Lui-même, libéré à la fin de la guerre, quitte le service, opte pour la France, regagne « ses foyers », en Alsace, mais il n'y trouve plus personne : ses parents ont opté, eux aussi, et sont déjà partis, pour Vierzon, où il les rejoint. Il n'a pas de ressources, il n'a pas de travail. Il trouve à s'occuper pour un mois, à Auxerre, puis va chercher ailleurs, aboutit à Cornimont. Mais il a souffert de trop de privations, il tombe malade, demande un secours... Il meurt, quelques jours après, à Cornimont, soigné chez un autre Alsacien, qui n'a pas voulu être dédommagé de ses frais.

replacer », ou de M. Windenberger, dont le traitement, comme adjoint à Rambervillers, est inférieur de près de moitié à celui qu'il touchait comme titulaire à Ballersdorf (Haut-Rhin), ou de M. Eschenbrunner, ex-instituteur à Lixheim, nommé au Saulcy (Vosges), où il vient d'arriver, après un déménagement coûteux, avec sa femme et onze enfants ; — ou encore, recommandées au préfet par le conservateur des forêts, « quarante-cinq demandes de secours présentées par les préposés forestiers des Vosges, repliés de l'Alsace-Lorraine »... (1)

Certains, voyant passer la foule de ces Français d'hier, songèrent aussitôt à les fixer là, pour le plus grand bien de la ville. Claude (des Vosges), député à l'Assemblée Nationale, écrivait au préfet, pour lui soumettre une idée de M. Gauckler, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées : qu'on élevât des baraquements, même des maisons, pour les optants, car, de l'autre côté de la nouvelle frontière, « le gouvernement allemand se préoccupe vivement de la crise mulhousienne, il apprend à ses dépens qu'on peut violenter les hommes, les gouvernements, les situations, mais qu'on ne violente pas les lois économiques », et la situation créée à Mulhouse par le traité de Francfort peut avoir une heureuse répercussion sur la vie industrielle et commerciale des

---

(1) « ... Beaucoup des gardes forestiers des provinces perdues par la France, pour rester fidèles à leur Patrie, n'ont pas hésité à sacrifier des positions acquises, des postes avantageux, et ont repoussé des offres séduisantes que leur faisait le gouvernement allemand. Un grand nombre a été malmené, expulsé et réduit, jusqu'au moment où il a été possible de les replacer, à errer sur divers points ; tous ont éprouvé des pertes considérables pour leur modeste position... » (5 avril 1873, Archives départementales des Vosges)

Vosges. Mais le ministre, consulté par le préfet, soulève des objections, « il ne lui semble pas qu'il y ait dans les Vosges des centres industriels assez importants, il estime, en outre, que l'affluence des émigrants dans ce département n'a qu'un caractère transitoire et que la plupart d'entre eux quitteront le pays dans un temps plus ou moins rapproché, au fur et à mesure que de nouveaux chantiers s'ouvriront dans d'autres parties de la France... » (1) L'événement donna raison à M. Claude et à M. Gauckler contre le ministre. L'affluence des émigrants à Épinal n'eut pas un « caractère transitoire ». Par l'apport de chefs, d'ouvriers, de capitaux alsaciens, Épinal est devenu une grande ville industrielle, dont la population a presque triplé depuis la guerre, et qui s'est étendue chaque jour davantage, d'usine en usine, par les Grands-Sables et le Champ-du-Pin, d'un côté, par Golbey de l'autre. Comme Belfort, Épinal est une bouture d'origine mulhousienne (2) dans le sol resté français.

Un jour même, à côté d'Épinal, par la volonté de quelques Alsaciens, une ville nouvelle s'est fondée. Je ne reviendrai pas, l'ayant décrit à propos de Mulhouse, sur le mécanisme de l'industrie cotonnière : je rappelle seulement ici que la frontière du traité de Francfort ne permettait plus au tissage français de recourir comme autrefois aux industries « finisseuses » d'Alsace. Il ne

---

(1) 23-25 février 1873 *(ibid.)*

(2) Il faut entendre par là Mulhouse et sa région, Cernay, Malmerspach, etc.

pouvait plus venir à elles. Elles vinrent à lui. Quelques industriels haut-rhinois et vosgiens s'unirent, décidèrent la création d'un établissement de blanchisserie et de teinturerie sur le versant français des Vosges. Sans doute, c'étaient des industriels, et qui tentaient, là comme ailleurs le long de la nouvelle frontière, de réparer le mal que causait à leurs intérêts la contraction soudaine du marché, la rupture totale ou partielle avec leurs anciennes relations; mais, chez ceux-là comme chez les autres, quoiqu'on ne pût le faire entrer en ligne de compte dans un projet ni dans un devis, l' « impondérable » pesait sur toutes les décisions à prendre, un invisible toujours présent les dominait : quitter l'Alsace pour fonder un établissement en France, ce n'était pas seulement essayer de rejoindre la clientèle, c'était aussi recouvrer la nationalité. Non sans des sacrifices et des risques qui furent parfois considérables : Paris, grand client de l'Alsace pour le blanchiment, avait, par exemple, dès le lendemain de la paix, pris la route des établissements similaires de Normandie, et devait être, pour les Vosgiens nouveaux, assez difficile à ressaisir... Ainsi naquit, en 1872, — qu'on me permette cette formule, — ainsi naquit Thaon, de Wesserling et de Rothau. Rothau fournit le personnel de la direction, Wesserling les éléments du blanchiment, procédés de travail et ouvriers; Rothau, ceux de la teinturerie. Dès les premiers jours, la petite commune agricole pressentit qu'elle allait grandir et se transformer. Elle prit ses dispositions pour accueillir dignement l'avenir qui s'offrait. Elle demanda « l'autorisation d'établir un marché par semaine, les nouveaux habitants n'ayant ni culture ni récolte », elle

décida de créer des rues pour « relier la cité ouvrière à la commune de Thaon », d'agrandir le cimetière, de « tripler les émoluments du personnel enseignant », de « payer un cantonnier communal »; elle dut pourvoir à « de nouvelles écoles des deux sexes et des deux religions » ainsi qu' « au logement d'une brigade de gendarmerie »; tant et si bien que, malgré la vente des affouages au profit de la caisse municipale, malgré la location par adjudication publique de l'emplacement de la fête, « qui va devenir importante par suite de l'immigration alsacienne », la commune de Thaon se trouva endettée de plus de 20.000 francs au 1er janvier 1873.

Mais elle n'eut pas à regretter ses sacrifices. Aujourd'hui, Thaon-les-Vosges, en pleine prospérité, compte 7.000 habitants, et livre au commerce pour 17 millions de francs de produits par an. (1) Seules, quelques maisons de paysans rappellent encore le village agricole d'autrefois; la ville s'étend bien au-delà de l'ancien Thaon; telles ces portes monumentales que le développement des grandes villes recule peu à peu sur des voies centrales après qu'elles en ont jadis marqué les limites, tel, plus modeste, mais non moins significatif, l'écriteau traditionnel, interdisant la mendicité dès l'entrée du village, avoue discrètement sa déchéance sur le mur de l'ex-dernière maison, qui n'est plus du tout la dernière. Thaon-les-Vosges est un curieux microcosme où la sagacité de l'ethnologue et du sociologue s'exercerait avec fruit : trois populations y

(1) Cf. L. Laffitte. *Rapport...* cité, page 512.

vivent en bonne harmonie, sans avoir encore perdu les caractères particuliers qu'elles tiennent de leurs origines toutes proches, une diversité qui apparaît jusque dans leurs habitudes d'existence et de travail, dans leur manière de comprendre et de pratiquer l'économie. Les Boulay, les Jacobé, les Christophe, les Thiriet, les Husson, les Grandjacquot, les Daviller, sont du vieux fonds vosgien, mais les Welker, les Dreyer, les Haller, les Christen, les Schwebel, viennent de la vallée de Wesserling, de Fellering, d'Oderen, de Husseren, de Saint-Amarin, et tout ce qui est (1) Lederlin, Dieterlen, Diehl, Leypold, Banzet, Christmann, Malaisé, Schromm, Claude, Hollweck, tous ceux-là sont de Rothau. Les gens de Wesserling sont catholiques comme les Vosgiens qu'ils étaient venus rejoindre; dès l'arrivée des premiers immigrants, on agrandit l'église, mais insuffisamment : aujourd'hui, il faut dire six messes, et, à chacune d'elles, l'église est trop petite. Les gens de Rothau, eux, sont protestants, sauf de très rares exceptions, et leur arrivée ne manqua pas de causer quelque surprise aux autochthones, qui n'imaginaient pas qu'un protestant pût être fait comme un catholique. Ils n'avaient pas encore de temple alors, et se réunissaient chez un des patrons, dans sa salle à manger, ou dans une dépendance, le magasin de fécules, sommairement transformé en oratoire; là, quelques chefs de familles, « pasteurs laïques », comme on disait de l'un d'entre eux (2), avaient chacun son

(1) Ou était, car deux ou trois de ces familles n'existent plus, à Thaon du moins.
(2) Christophe Dieterlen.

dimanche de *méditation*. Le souvenir du pasteur Oberlin, le célèbre éducateur du Ban-de-la Roche (1), a continué de vivre parmi eux; les moins instruits mêmes ne l'ignorent point; on trouve dans plusieurs familles les souvenirs traditionnels du « papa Oberlin », des médaillons, des silhouettes, des « bons points », qu'elles ont transportés ici avec leurs pénates. D'ailleurs, catholiques ou protestants, patoisants à la manière de Wesserling, ou tout à fait français de langue, de cette belle langue pure qu'on parlait et qu'on parle toujours à Rothau, presque tous sont restés en relations étroites avec leurs frères, leurs oncles, leurs cousins « annexés » : quand on a deux ou trois jours de liberté, on va les voir de l'autre côté des Vosges (surtout à Rothau, car les communications sont plus faciles avec Rothau qu'avec Wesserling), ou bien on les reçoit à Thaon, on leur fait les honneurs d'Épinal. Quelques arrivées, de temps en temps encore, sept, huit, dix par an, s'ajoutent à l'ancien apport alsacien, — lointain remous de la tempête...

Une ville nouvelle née de l'exode : n'est-ce point le symbole de la résurrection? Des villes renouvelées, vivifiées, enrichies, pour s'être libéralement ouvertes à des populations industrieuses fuyant devant la contrainte imposée à leur conscience : ce spectacle n'apparaît-il point, tout d'abord, comme un singulier retour des choses, l'heureux effet de quelque « révocation de

---

(1) Jean-Frédéric Oberlin, né à Strasbourg en 1740, pasteur à Waldersbach, près de Rothau, pendant cinquante-neuf ans.

l'Édit de Nantes » à rebours? On voudrait croire à la réalité complète de ces images réconfortantes. Mais je ne puis. Que la statistique cotonnière du *Rayon des Vosges* indique quatre fois plus de broches et trois fois plus de métiers aujourd'hui qu'à l'époque de la guerre, ce n'est là, malgré tout, que la floraison magnifique d'un champ rétréci. Que Sarreguemines ait essaimé jusqu'à Digoin et Rixheim jusque dans le Doubs, qu'on retrouve Ars-sur-Moselle à Pompey, Forbach à Pont-à-Mousson, Niederbronn à Lunéville, Sarre-Union à Lunéville aussi et à Nancy (1), que la vie actuelle de Saint-Dié, de Remiremont, de Sedan, soit faite, en grande partie, de l'émigration alsacienne, qu'on rencontre des tuiliers d'Altkirch en Champagne et des verriers de Lemberg à Saint-Denis, tout ce mouvement, de quelques dévouements qu'il témoigne, de quelques louanges qu'on le décore, c'est une marche en arrière qu'on ne saurait sonner en fanfare, et si Nancy mérite de s'appeler la capitale de l'Est, c'est parce que l'Est ne va pas plus loin. Pour s'abandonner à l'illusion d'une France refaite, il faudrait n'avoir pas entendu ce mot qui me fut tant de fois répété le long de l'ancienne ou de la nouvelle frontière : « la douane s'est *repliée* », « les forestiers se sont *repliés* »... Avec eux, c'est la France qui s'est repliée, et ce mot, malgré quarante ans écoulés, il n'est pas possible à un Français de l'entendre, de le prononcer, de l'écrire, sans un sursaut violent d'émotion et de regret. Ne point penser d'une pensée constante à la

(1) Cf. L. Laffitte, *Rapport...* cité, *passim*.

diminution subie, ce serait y acquiescer du cœur, se replier encore davantage. Même l'élan généreux de l'exode et tout ce qui d'Alsace et de Lorraine continue de vivre dans la vie française, même l'admirable confiance que les Alsaciens restés en Alsace ont toujours faite à la France jusque dans ses pires agitations, même les espoirs obstinés dont j'ai reçu parfois la touchante confidence, rien de tout cela ne saurait faire oublier le repliement; mais, si tant de fidélités n'effacent ni ne réparent, du moins rendent-elles plus cher encore le souvenir de cette terre et de ces hommes, plus amère la douleur de les avoir perdus.

1914.

ANNEXES

I

L'auteur, très modéré, des *Lettres d'Alsace* (1) qui parurent dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, a rappelé en ces termes, peu de temps après l'événement (1874-75), l'impression produite en Alsace par l'obligation immédiate du service militaire, et quelles furent les conséquences de cette mesure au point de vue de l'émigration :

« ... Lorsque la première nouvelle du projet du gouvernement se répandit en Alsace, tout le monde se mit en mouvement pour obtenir une atténuation aux mesures annoncées. On adressa au chancelier une pétition signée par les femmes, pour laquelle on recueillit plusieurs milliers de signatures. Une délégation de dames strasbourgeoises devait se rendre à Berlin, demander une audience au prince de Bismarck, le supplier de ne pas appeler tout de suite sous les drapeaux allemands les jeunes gens dont les frères aînés avaient servi et servaient encore pour la plupart sous les drapeaux français, de laisser passer quelques années après lesquelles les souvenirs de la dernière guerre seraient moins forts... Quand le prince de Bismarck eut déclaré qu'il ne pouvait revenir sur la mesure en question, toute l'Alsace se sentit douloureusement atteinte. Non-seulement les femmes, mais les pères, et surtout les jeunes gens en âge de servir, furent consternés en présence d'une loi qui pouvait les faire marcher demain contre leurs propres

(1) Voir plus haut, page 20, et à l'*Index : Aus dem Elsass.*

frères. Il faut savoir combien étaient étroits, dans les dernières années particulièrement, les rapports militaires qui unissaient l'Alsace à la France; il n'y avait pas une famille chez nous qui ne comptât dans l'armée française au moins un de ses membres. Dans la grosse cavalerie et dans la gendarmerie, les Alsaciens formaient la grande majorité, si bien que notre pays était, plus que toute autre province, représenté dans l'armée française. Aussi l'incorporation précipitée de nos recrues dans l'armée allemande produisit-elle naturellement une impression profonde, et qui se propagea jusque dans les plus petits villages. Lorsqu'aujourd'hui encore on se plaint, comme le font fréquemment les journaux allemands, de l'esprit de beaucoup d'Alsaciens et surtout de l'attitude des femmes alsaciennes, il faut remonter à la source première de ces sentiments. Si la guerre avait tourné autrement et que la France eût essayé d'incorporer immédiatement dans son armée les jeunes gens du Palatinat, par exemple, dont les frères avaient combattu contre elle, je suis convaincu que cette mesure aurait frappé aussi douloureusement la population du Palatinat et qu'elle y eût provoqué la même émotion. C'est là, c'est dans l'incorporation immédiate des recrues alsaciennes qu'il faut chercher la première cause et la plus importante, des options, d'abord, puis des émigrations... » (1)

On citera encore ici, parmi tant d'autres documents contemporains, deux lettres particulièrement propres à éclairer cette situation, qui parurent, à quelques jours d'intervalle, en novembre-décembre 1871.

L'une, publiée par l'*Industriel Alsacien* (2), avait pour auteur Ch. Dollfus. En voici les principaux passages :

« ... A l'égard des Alsaciens, la politique d'atténuation devrait, à mon avis, se résumer en deux points : 1° Autonomie administrative de l'Alsace ; 2° Service militaire

(1) Pages 59-62.
(2) Reproduite dans le *Temps* du 24 novembre 1871.

facultatif pour tous ceux qui sont nés antérieurement à l'annexion.

« Cette exemption équivaudrait à remplacer en Alsace pendant dix-huit années environ (1) le service obligatoire par le service facultatif. C'est, dira-t-on, en demandant trop, se condamner à ne rien obtenir... Quel préjudice apporterait cependant à l'Allemagne ce délai qui mettrait la présente génération à couvert et dispenserait du service ceux dont la conscience ne le pourrait tolérer? Ce préjudice, je ne l'aperçois point, alors que j'aperçois clairement celui qui résulterait pour l'Alsace, pour l'Allemagne elle-même, pour la France et pour l'Europe entière, de l'application immédiate du service militaire à la province conquise. Mais les choses vues de Strasbourg, de Colmar ou de Mulhouse, et les choses vues de Berlin n'ont pas même aspect. A Berlin, le service militaire universel est un article de foi, et l'on y pense aussi, probablement, qu'il constituerait, à l'encontre de l'Alsace, une école de germanisation. On pourrait se tromper à Berlin. L'exemple des Francfortois et des Hanovriens qu'on invoque volontiers est ici sans portée, car il ne tient nul compte de cette différence énorme que les Hanovriens et les Francfortois étaient des Allemands avant Sadowa, tandis que les Alsaciens, avant comme après Sedan, étaient des Français et de chaleureux Français... Qu'on y prenne garde!... cette politique irait à contre-fin : elle engagerait ceux qui l'inaugureraient dans une voie de rigueurs croissantes et les condamnerait à n'en plus sortir...

« Les Allemands ont fait autrefois beaucoup de psychologie, la Prusse a donné naissance à Kant : s'en souvient-elle encore? Hier, la patrie allemande rendait à Schiller des honneurs unanimes : et l'Allemagne commettrait froidement, après mûr examen, les yeux ouverts, une si flagrante violation de ce qu'il y a de plus moral, de plus noble, de plus respectable chez les Alsaciens? car les Alsaciens, s'ils sont dignes d'estime pour ne pas vouloir aban-

(1) Le délai partant de la date du traité. *(Note de l'auteur de la lettre)*

donner l'Alsace, seraient méprisables, en subissant leur sort, de ne pas ressentir, au lendemain de la défaite, la douleur de la conquête. Les Allemands eux-mêmes les mépriseraient, s'ils changeaient de patrie comme on change d'habit, et les Allemands feraient bien. Ils ne doivent pas vouloir d'une Alsace avilie. Aussi, j'espère encore que le Reichstag, quand le moment sera venu de décider cette question capitale, ne se souviendra pas seulement de Kant, l'apôtre de la conscience, de Schiller, le poète de la liberté, mais de Gœthe, le plus humain des Allemands, qui écrivit ces vers immortels, imprescriptibles dans leur vérité :

... Gefühl ist alles,
Name ist Schall und Rauch,
Umnebelnd Himmelsgluth.

« Durant la guerre, la passion domine les âmes et comme dans un torrent de feu et de sang emporte les meilleures au-delà de la sagesse et de l'équité. Mais la guerre a cédé depuis près d'un an le pas à la politique, la passion a fait place à la délibération. Malheureusement, les assemblées comme les armées obéissent à des courants souvent funestes, et ce que beaucoup accorderaient individuellement à la justice et à la raison, on peut craindre qu'ils ne le leur refusent collectivement... »

L'autre lettre, signée X..., fut publiée par le *Journal de Genève* (1) :

« Le *Journal de Genève* a mis ses lecteurs au courant de l'agitation qu'a provoquée en Alsace la perspective d'une prochaine application du service militaire. Vos correspondants vous ont également fait connaître les démarches tentées pour obtenir du gouvernement sur ce point des concessions réclamées par la conscience publique, autant que par les exigences d'une situation exceptionnelle, dont les Alsaciens ont à porter le poids sans qu'ils en aient en nulle manière encouru la responsabilité.

(1) Reproduite dans le *Temps* du 22 décembre 1871.

« Mais il paraîtrait qu'on se retranche à Berlin, pour ne rien concéder, derrière l'article 57 de la Constitution, qui dit que tout Allemand doit le service militaire et ne peut se faire remplacer dans l'accomplissement de ce devoir. Or, dit-on, les Alsaciens qui n'auront pas, en octobre, opté pour la France et transféré hors de l'Alsace leur domicile légal, seront devenus des Allemands; on ne saurait donc, sans détruire la Constitution allemande, les dispenser du service.

« Berlin a trouvé son *non possumus*. On reconnaît que les sentiments qui s'élèvent partout en Alsace contre l'immédiate application de la loi sont des plus respectables, mais on regrette, on déplore peut-être de ne pouvoir les respecter. La Constitution s'y oppose : *non possumus!* La Constitution n'est pas affaire de sentiment, et si elle manque de cœur en cette circonstance, les Allemands n'y peuvent rien en vérité... Je ne sache pas cependant qu'on renverse une Constitution parce qu'on en suspend les effets temporairement, en vue d'une exception imprévue. Je ne trouve, en effet, dans la Constitution de l'empire, aucun article prévoyant le cas où des Français seraient convertis en Allemands malgré eux... D'ailleurs, le législateur qui fait la loi est toujours libre de la modifier en tout ou en partie, pour un temps ou pour toujours, dans les limites jugées nécessaires par lui. L'exception confirme la règle, et l'exception de fait motive en équité et en raison l'exception de droit.

« Qui niera que l'Alsace n'ait été jetée brusquement dans l'exception? L'instruction primaire obligatoire et le service militaire obligatoire sont les deux colonnes de granit de la patrie allemande. Mais les Alsaciens songent-ils à les ébranler? Par l'enseignement primaire, on se saisit des générations à venir; ne peut-on laisser la génération présente, si douloureusement atteinte, en repos sur le service militaire et ne pas lui imposer, toute meurtrie encore, le casque de ses vainqueurs? Elle ne demande pas qu'à son intention le principe général soit aboli, elle demande que, le principe maintenu, l'on en diffère la mise en vigueur quant à elle, durant une période de temps suffisante pour

qu'elle échappe à cette servitude horrible, à ce mépris d'elle-même qu'on voudrait lui infliger...

« Si l'on juge qu'après avoir mis l'Alsace dans l'état où elle se trouve, après avoir porté de fond en comble le trouble dans les consciences, dans les cœurs, dans les familles et dans les propriétés, il suffise de dire aux Alsaciens : « Si vous ne pouvez supporter le service militaire allemand, allez-vous-en ! nous ne vous retenons pas », on se trompe. Cela n'est pas aussi simple, on le sait bien... Il est impossible que leurs yeux maintenant ne soient pas ouverts sur les conséquences infaillibles d'une faute qui ne serait que le prélude de beaucoup d'autres. Qu'arrivera-t-il, lorsque, tout espoir s'étant dissipé, les familles se trouveront à la veille du recrutement? Ceux qui pourront émigrer quitteront la terre natale, et sans l'emporter *à la semelle de leurs souliers*, ils emporteront de l'autre côté de la frontière, en France, le ressentiment légitime qu'une telle violence morale, qu'un tel mépris de ce qu'ils ont en eux de meilleur et de plus intime aura nécessairement engendré... Les plus modérés en viendront là, les plus justes, et non par leur faute; ils partiront avec la haine au cœur. Leur malédiction émigrera avec eux. Pense-t-on que ces exilés auxquels on aura réussi à enseigner la haine, porteront avec eux l'apaisement dans la France déjà surexcitée?... Ils seront de l'huile sur le feu...

« ... Au fond, quelle prétention élèvent les Alsaciens? Ils demandent à être militairement neutralisés, au moins pendant un délai susceptible d'écarter des rangs de l'armée allemande et de garantir du risque horrible de servir contre d'anciens compatriotes ceux qui ont vu s'accomplir la conquête sous leurs yeux. La complète neutralisation de l'Alsace, dont l'an dernier le *Journal de Genève* s'était fait l'organe, eût été la meilleure solution; malheureusement elle n'a pu prévaloir dans le déchaînement des passions : elle avait contre elle, en décembre dernier, d'être trop sensée. Eh bien, ne pourrait-on pas la ressaisir en partie et déclarer que l'Alsace, si ce n'est pas quant à son territoire et à sa constitution politique, sera reconnue neutre au moins dans la personne de ses habitants?... Et si cette neu-

tralité des habitants pouvait s'étendre plus tard, d'un commun accord entre la France et l'Allemagne, jusqu'à la Forêt-Noire, formant une zone de paix et de réconciliation entre les deux peuples unis et non plus séparés par la province limitrophe! Mais ne rêvons pas et restons dans le présent.

« S'il est vrai, comme on le prétend, que le service facultatif admis transitoirement en Alsace, sauf à demander un impôt général de rachat à la province, soit une hérésie constitutionnelle dont les dogmatiques de la loi ne sauraient envisager l'idée sans horreur, qu'on accorde au moins un sursis (1) à la nécessité, qui a ses lois aussi, à la conscience des Alsaciens, qui a les siennes. On n'accomplit pas une évolution nationale comme une évolution militaire au commandement de par file à gauche ou par file à droite. Les sentiments, les habitudes ne pirouettent pas ainsi sur leurs talons; quant aux consciences faites à ces manœuvres, j'estime qu'il n'en existe pas beaucoup en Alsace. Celles d'Allemagne devraient le comprendre... »

---

(1) Le délai serait, selon nous, insuffisant, s'il était inférieur à douze années partant d'octobre 1872. *(Note de l'auteur de la lettre)*

II

« ... Quels que puissent être les résultats de l'option, dit la *Provincial Correspondenz*, (1) les desseins et les espérances de l'Allemagne atteindront leur but. Si la nation allemande, comme prix de ses sacrifices et de ses combats, a fait de la rétrocession des pays arrachés autrefois à l'Empire une condition absolue de la paix, il n'était pas dans sa pensée d'augmenter sa puissance par une extension de son territoire et un accroissement de sa population. Son désir était plutôt de faire expier par la restitution de l'Alsace-Lorraine la coupable spoliation française, aussi bien que de réparer la faute qu'elle-même avait commise en se laissant arracher ces provinces, et son exigence était dictée surtout par le besoin d'acquérir, avec la possession des anciens pays-frontières de l'Allemagne, un puissant boulevard contre l'incorrigible passion guerroyante des Français. « Un État uni et des frontières sûres », tel était le cri unanime qui se fit entendre dans toutes les classes du peuple allemand lorsque la marche victorieuse des hostilités autorisa l'espérance que l'Allemagne serait en position de dicter les conditions de la paix.

« La nation peut se dire avec une pleine satisfaction que les garanties pour une défense efficace de la patrie sont acquises et ne peuvent être mises en question par les résultats de l'option. L'Allemagne est en possession de ses

---

(1) Citée par le *Journal des Débats*, n° du 8 octobre 1872. Voir plus haut, page 23.

anciens pays-frontières et de ses puissantes forteresses ; la force et le dévouement de la nation, l'excellence éprouvée de nos institutions militaires et de notre administration de la guerre, la sagesse et la fermeté du gouvernement de l'empire nous garantissent sûrement que nous pourrions tenir tête avec avantage à toute agression nouvelle de l'ennemi.

« Avec le 1er octobre, la situation intérieure de l'Alsace-Lorraine a cessé d'être obscure et trouble; toute incertitude sur la compétence des lois allemandes et l'étendue de leur ressort, comme sur la durée et la solidité de la souveraineté allemande, doit disparaître aujourd'hui. Le nouveau pays de l'empire, qu'en droit international le traité de paix a rendu à l'Allemagne, devient désormais, par le départ de ceux des habitants qui optent pour la France, un pays *allemand* dans toute la signification du mot. Ce que la province-frontière peut perdre pour le moment en population et en ressources économiques sera compensé amplement pour elle par son intime union avec l'Allemagne. La sympathie de la nation et la sollicitude des autorités rivaliseront de zèle pour faire en sorte que l'assimilation de l'Alsace-Lorraine, moralement aussi, s'opère de plus en plus et que la population acquière bientôt avec orgueil et satisfaction la conscience d'être rentrée dans une pleine communauté d'existence avec l'empire allemand. »

III

Le traité de Francfort était formel, et l'on ne pouvait pas contester que l'État annexant eût le droit d'exiger des optants un transfert réel de leur domicile en France. (1) Mais, depuis la signature du traité, l'Allemagne en avait encore aggravé les conditions. Ainsi, elle astreignait à ce changement de domicile, non-seulement les Alsaciens et les Lorrains domiciliés en Alsace-Lorraine, mais encore les habitants du pays qui n'en étaient pas originaires : interprétation unilatérale, qui ne fut jamais adoptée par la France, mais qui, appliquée par l'Allemagne (dépêche d'Arnim à Rémusat, 1er septembre 1872), augmenta encore le nombre de ceux qui durent émigrer s'ils voulaient rester Français. Même effet d'une cause analogue : pendant les premiers mois qui suivirent le traité, les mineurs, émancipés ou non, furent considérés, d'un commun accord, comme ayant la faculté d'option (sous réserve du concours de leurs représentants légaux pour la déclaration d'option); puis, tout à coup, au mois de mars 1872, une circulaire allemande décida que les mineurs non émancipés ne pouvaient ni par eux-mêmes ni par l'intermédiaire de leurs représentants légaux, opter pour la nationalité française, si ces représentants n'optaient pas, eux aussi : d'où nouvelles entraves à l'option, ou nouvelles obligations de départ. D'autre part, on a vu plus haut quelle émotion

(1) Cf. G. May, *op. cit.*, pages 143 et suivantes. — Voir plus haut, page 24.

soulevèrent dans le pays les prescriptions relatives à l'incorporation immédiate des recrues alsaciennes et lorraines. Ces diverses circonstances rendaient l'opinion (on ne parlera ici que de l'opinion hors de France) particulièrement impressionnable aux nouvelles de l'émigration.

La *Tages Presse* de Vienne « fait un tableau navrant de la désolation des deux provinces. La feuille autrichienne signale la contradiction qui règne entre le bannissement en masse d'une population et les principes humanitaires professés par les écrivains allemands sur la guerre et ses conséquences. « L'amour de l'Allemagne pour ces frères retrouvés est, dit-elle, si étroit, qu'à force de les vouloir presser sur son cœur, elle les étouffe. » (1) — « L'*Elberfelder Zeitung* s'accorde avec la *Tages Presse* pour dépeindre sous les couleurs les plus sombres l'état des départements arrachés à la France. Une chose frappe surtout la gazette prussienne. Elle « craint qu'à la première levée militaire il ne se présente peut-être pas un seul conscrit, tous les jeunes gens ayant disparu, même ceux dont l'option s'est accomplie irrégulièrement et qui préfèrent cependant une situation illégale au service allemand ». (2) — Le *Times :* « La journée d'hier [30 septembre 1872] a été une journée de deuil pour l'Alsace-Lorraine. En vertu d'une clause du traité de Francfort, il a été statué que tous les habitants nés dans ces deux provinces qui n'auraient pas transféré hier à minuit leur domicile en France ou ailleurs seraient considérés et traités comme des sujets allemands. La conséquence de cette stipulation a été une émigration de ces infortunées provinces qui équivaut, dans certains districts, à la dépopulation. Des témoins oculaires nous parlent de centaines et de milliers de personnes, de tout rang et de tout âge, qui, depuis plusieurs semaines, et particulièrement les dimanches, encombrent les stations de chemins de fer, du Rhin et de la Sarre à la nouvelle frontière... Nous ne savons pas où nous pourrions trouver un exemple d'une calamité aussi étendue et d'un aussi puissant attachement à la patrie...

(1) *Journal des Débats*, n° du 3 octobre 1872.
(2) *Id., ibid.*

« Il n'y a qu'un petit nombre de nos jeunes émigrants des voitures de 3e classe, nous écrit-on, qui connaissent parfaitement la langue française », et cependant l'intensité de leur amour pour la France et de leur haine pour leurs nouveaux maîtres, qui sont du même sang et qui parlent la même langue, semble presque en proportion de leur ignorance. Mais il ne faut pas oublier que leurs maîtres allemands étaient leurs ennemis d'hier, et que leurs anciens maîtres français ont été, dans leur opinion, leurs bienfaiteurs depuis deux siècles. » (1) — Le *Morning Post :* « Accordons même que la conquête de l'Alsace-Lorraine, quoique absolument en contradiction avec toutes les assurances pacifiques d'une politique purement défensive, avec lesquelles on a endormi les appréhensions de l'Europe au commencement de la guerre franco-prussienne, accordons que cette conquête doive être concédée comme un de ces faits accomplis que le génie pratique de notre époque tend à respecter, est-il nécessaire qu'un acte peu délicat soit continué par les moyens les moins délicats possibles ? La Prusse tient l'Alsace et la Lorraine. Le fait n'est malheureusement que trop certain. Il peut se lire dans l'inquiétude de l'Europe. Mais est-il absolument nécessaire que la Prusse cherche à rendre son pouvoir dans les provinces annexées aussi désagréable, aussi intolérable qu'une domination étrangère puisse l'être ? Comme nous l'avons dit, nous ne parlons pas aujourd'hui de renoncer à l'Alsace et à la Lorraine. Nous demandons seulement quelle raison au monde, hors l'exercice de la force, il peut y avoir dans les mesures qu'on va adopter à l'égard des Alsaciens ? ... Il n'y a pour ce malheureux peuple pas le plus petit biais pour échapper. Alors même que les parents trop pauvres et trop dépourvus d'amis pour pouvoir abandonner leurs foyers, voudraient néanmoins conserver à leurs enfants la nationalité française, le gouvernement prussien refuse rigoureusement d'accepter l'option de ces enfants, quoique validée par l'autorité de leurs tuteurs naturels, à moins que la famille

(1) *Journal des Débats,* n° du 2 octobre 1872.

entière ne parte pour l'exil. » (1) — Le *Freeman*, de Dublin : « On prétend que les Français ne sont point colonisateurs. Ce qui est certain, c'est que les populations qui ont vécu de longues années sous la loi française conservent des attaches qu'aucune force humaine ne peut rompre. Avec le temps, les Allemands effaceront-ils ces impressions sympathiques au cœur des Alsaciens et des Lorrains? Nous ne nous chargerons point de répondre à cette question. Lorrains et Alsaciens unissent à la fermeté du caractère germanique l'ardeur et la sensibilité du Français. Jamais ils n'accepteront volontairement, il nous semble, le despotisme militaire du vainqueur. Quoi qu'il arrive, le spectacle d'une émigration presque en masse est attristant. Que les amis de la Prusse et quelques organes de la presse anglaise essaient de jeter le blâme sur les fugitifs, les malheureux exilés sont l'objet de l'admiration des honnêtes gens ; ils viennent de donner au monde un exemple de fidélité, et un noble enseignement à l'humanité tout entière. » (2)

On pourrait allonger la liste de ces citations et recueillir ici beaucoup d'autres témoignages de l'émotion générale, particulièrement en ce qui concerne « la torture de la conscription », le mot est d'un autre journal anglais, le *Spectator*. « La conscience de l'Europe semble se réveiller pour un jour », dit le rédacteur des *Débats*, qui rapporte quelques-unes de ces opinions étrangères. (3)

---

(1) *Journal des Débats*, n° du 30 septembre 1872.
(2) *Journal des Débats*, n° du 5 octobre 1872.
(3) Article signé Henry Aron, *id.*, *ibid.*

IV

La frontière établie par le traité de Francfort était une frontière (1) économique en même temps que politique. Non point qu'il en fût nécessairement ainsi. Mais la guerre avait mis fin au traité de commerce conclu en 1862 entre la France et la Prusse agissant au nom de l'Union douanière allemande *(Zollverein)*, et ce traité ne fut pas rétabli à la paix. La politique financière de Thiers, lequel, d'ailleurs, avait toujours été protectionniste, consistait à « chercher dans les relèvements de tarifs les ressources budgétaires dont la France allait avoir besoin pour faire face à ses obligations subitement accrues » (2). En outre, si la frontière politique n'avait pas été en même temps une frontière économique, ç'eût été, aux yeux de beaucoup d'hommes politiques français du moment (3), venir au secours de l'industrie allemande menacée par la concurrence de l'Alsace, puisqu'en conservant aux produits alsaciens leurs débouchés, on aurait évité qu'ils n'en cherchassent de nouveaux du côté de l'Allemagne, au détriment des producteurs allemands. Tant et si bien que la prorogation jusqu'au 31 décembre 1871 de la franchise complète de droits convenue d'abord jusqu'au 31 août (Arrangement du 9 avril 1871 entre Pouyer-Quertier, ministre des finances, et trois délégués de l'industrie alsacienne, Aug. Dollfus, Spœrry,

(1) Voir plus haut, page 25, page 36, pages 91 et suivantes.
(2) G. May, *op. cit.*, page 239.
(3) Voir plus haut, pages 65 et 66, et G. May, pages 173 et 249.

Marin, — puis, article 9 du Traité de paix) ne fut concédée par M. Thiers qu'en échange d'avantages auxquels il attachait avec raison une grande importance : évacuation anticipée de six départements (Aisne, Aube, Côte-d'Or, Haute-Saône, Doubs et Jura) sur les douze qui étaient encore occupés, et réduction du corps d'occupation à 50.000 hommes. Le protocole de signature des deux Conventions additionnelles signées à cet effet, le 12 octobre 1871, à Berlin (1° Convention pour l'évacuation de six départements et le payement à l'Allemagne du quatrième demi-milliard de l'indemnité de guerre; — 2° Convention douanière et territoriale) spécifia même, dans son article 1er, « que les deux Conventions ne forment qu'un seul et unique traité » et que les stipulations de la première « ne pourront être mises à exécution si, contre toute attente, la ratification de l'autre devait faire défaut de la part de la France ». (1) M. Thiers a rendu compte lui-même de ces diverses négociations et de leur dépendance réciproque dans son message du 7 décembre 1871 à l'Assemblée Nationale (dont il est question également, à propos de faits d'un autre ordre, page 149 du présent livre).

(1) VILLEFORT, *op. cit.*, tome I, page 88.

V

Pour consacrer aux yeux de tous cette union de l'Algérie et de l'Alsace (1), on songea à offrir un siège de député d'Alger à l'un des députés alsaciens. Il convient de rappeler ici les diverses circonstances qui suggérèrent ce projet, et comment il faillit se réaliser.

Le 1er mars 1871, M. Jules Grosjean, député du Haut-Rhin, avait lu à la tribune de l'Assemblée Nationale, à Bordeaux, la célèbre déclaration des représentants de l'Alsace et de la Lorraine « affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces deux provinces, leur volonté et leur droit de rester françaises ». Or, une autre phrase de cette même déclaration : « Au moment de quitter cette enceinte, où notre dignité ne nous permet plus de siéger... », équivalait à une démission collective des députés alsaciens et lorrains. Il est vrai qu'à la suite de cette lecture, un membre de l'Assemblée, M. de Tréveneuc, s'écria : « Pourquoi les représentants de l'Alsace ne resteraient-ils pas parmi nous ? »; — qu'Henri Martin, à la séance du 3, demanda à l'Assemblée « de constater qu'ils sont toujours les députés de la France entière, attendu que les représentants élus par telle ou telle partie de la France, ne représentent pas seulement le groupe de citoyens français qui les a choisis, mais représentent dans sa totalité la nation française »; — que Victor Hugo rédigea le projet d'une « Déclaration » par laquelle ses collègues « continueraient leur mandat » aux députés alsaciens et lorrains, continuation qui est à la fois « de droit » et de

(1) Voir page 144.

« devoir » (1); — qu'à la séance du 11 mars, le colonel Denfert-Rochereau, député du Haut-Rhin, et M. George, député des Vosges, ayant adressé à l'Assemblée des lettres officielles de démission, le président Grévy, reprenant la théorie d'Henri Martin, fit observer que « le sentiment qui avait déterminé » ces deux représentants, « tout honorable qu'il fût, ne devait pas leur faire perdre de vue », à eux ni à leurs collègues alsaciens et lorrains, « que malgré les changements qu'ont pu subir dans leur état les populations qui les ont élus, ils sont et doivent rester les représentants du peuple français », et qu'il les invita « à ne pas persévérer dans leur retraite et dans leur démission »; — que M. George, qui était présent à la séance, retira immédiatement sa démission aux applaudissements de toute l'Assemblée, et que le président constata solennellement cette unanimité; — qu'enfin, dans les jours qui suivirent, plusieurs autres représentants de l'Alsace et de la Lorraine, MM. Varroy et Brice, de la Meurthe; Claude, des Vosges; Bamberger, André et Deschange, de la Moselle, rentrèrent à l'Assemblée, « pour y défendre la République menacée ». — Mais, malgré ces manifestations, la députation était, en réalité, dissoute, et, soit tout de suite, soit quelques jours plus tard (2), tous les représentants des départements cédés continuèrent à se considérer comme démissionnaires (3).

---

(1) « ... En ce moment, et sans que le traité puisse l'empêcher, l'Alsace et la Lorraine sont représentées dans l'Assemblée Nationale de France. Il dépend de l'Assemblée Nationale de continuer cette représentation. Cette continuation du mandat, nous devons la déclarer. Elle est de droit. Elle est de devoir... Puisque l'Alsace et la Lorraine ne peuvent désormais nommer d'autres représentants, ceux-ci doivent être maintenus... Si nous souffrons que nos honorables collègues alsaciens et lorrains se retirent, nous aggravons le traité... Il importe que dans l'exécution forcée du traité, rien de notre part ne ressemble à un consentement. Subir sans consentir est la dignité du vaincu... » (Victor Hugo, *Actes et Paroles*, tome III, *Depuis l'Exil*, pages 105 et suivantes)

(2) Cf. Scheurer-Kestner, *op. cit.*, pages 350-351.

(3) Mais avec une sorte de « voix consultative », si l'on en juge par les déclarations, l'une, collective (de quatorze noms), trois autres, individuelles, qu'ils envoyèrent à l'Assemblée Nationale en 1873 pour protester contre l'éventualité d'une restauration de la monarchie. (Cf. Ed. Teutsch, *op. cit.*, page 21)

D'autre part, à ce moment même, les deux sièges de députés d'Alger devenaient vacants. En effet, Alger avait élu comme ses représentants à l'Assemblée Nationale Gambetta et Garibaldi. Or, Gambetta, élu par plusieurs départements, avait opté pour le Bas-Rhin et suivi le sort des députés alsaciens démissionnaires; quant à Garibaldi, il avait, dès le 13 février, « donné par lettre une démission générale de tous ses mandats de député » et son élection à Alger (1), « comme toutes les autres du général Garibaldi précédemment examinées », devait être annulée. Alger fut ainsi un des nombreux collèges électoraux convoqués à nouveau pour des élections complémentaires (cent dix-sept sièges étaient vacants, presque tous par suite de l'élection d'un certain nombre de députés dans plusieurs départements à la fois). C'est alors que quelques Algérois pensèrent à offrir un de leurs deux sièges vacants à un des députés d'Alsace : d'abord à M. Jules Grosjean, du Haut-Rhin, « un riche manufacturier de l'Alsace, dit le *Moniteur de l'Algérie* (n° du 11 mars 1871), à qui les affaires de l'Algérie ne sont pas inconnues, par suite d'un séjour de quelques années dans notre colonie », mais il semble que ce projet fut rapidement abandonné; — ensuite à M. Keller, également député du Haut-Rhin, qui accepta. « C'est un beau spectacle, écrivait l'*Akhbar, Journal de l'Algérie* (n° du 30 juin 1871), que l'Algérie donne au monde en tendant par-dessus la Méditerranée la main au grand citoyen que l'invasion victorieuse a chassé de son siège, pour lui dire : cœur resté vraiment français, rentrez dans le sanctuaire, reprenez-y la place que vous occupiez si dignement et défendez ceux qui n'ont pas souffert, en même temps que vous revendiquerez les droits de vos infortunés compatriotes. Mais ce que la commisération, dans le sens le plus élevé, conseillait, le bon sens politique l'ordonne d'une façon impérative en présence de la double décision prise par une partie des Alsaciens et des Lorrains de quitter le sol natal, préférant

(1) Rapport de M. Vente sur l'élection de Garibaldi à Alger, *Journal officiel* du 12 mars 1871.

l'exil à l'humiliation de vivre sur le sol étranger, et par l'Assemblée Nationale d'offrir à ces émigrants 100.000 hectares en Algérie. La Chambre, en acceptant la proposition Belcastel, a rempli un devoir, à nous de faire le nôtre »; ayant à élire nos représentants, si nous en prenons un parmi nous, choisissons pour l'autre « le plus aimé, le plus estimé d'entre les Alsaciens, celui auquel ils auraient donné leurs suffrages, si ces suffrages leur avaient été demandés... » M. Keller fit des déclarations dans le même sens : « ... C'est sur une terre française qu'ils [les Alsaciens et les Lorrains] doivent attendre l'heure de la justice et de la réparation. C'est à l'Algérie qui leur tend les bras, qu'ils doivent consacrer leur activité et leur énergie... Je m'occupe spécialement de diriger sur l'Algérie le courant d'immigration qui se porterait vers les États-Unis si l'on ne faisait rien pour l'attirer vers vous... Si l'Algérie choisit mon nom pour donner à l'Alsace un témoignage d'attachement et pour affermir notre unité nationale, je ne me croirai pas le droit de refuser ses suffrages. » (*L'Akhbar*, nos des 2 et 4 juillet 1871)

Mais, par suite des modifications territoriales récentes, un siège de député avait été attribué au territoire de Belfort, qui seul restait français de l'ancien département du Haut-Rhin (1), et l'élection de ce député était fixée (2) au 2 juillet, comme l'ensemble des élections complémentaires à l'Assemblée Nationale pour les sièges de la métropole. M. Keller ayant été élu à Belfort, abandonna sa candidature à Alger, où le vote ne devait avoir lieu que le 9. Toutefois, nos avantages subsistent, écrit l'*Akhbar* du 7 : « L'Alsace et la Lorraine auront à la Chambre l'organe implacable de leur revendication; l'Algérie, un défenseur convaincu, comme nous le sommes nous-mêmes, que notre sol doit être l'asile des victimes de la guerre; la France, une notoriété de plus à la tribune. »

---

(1) Arrêté du 10 juin 1871.
(2) Par un second arrêté de la même date.

VI

Loi du 15 septembre 1871

Article premier. (1) — Il est institué à Belfort et à Nancy des commissions à l'effet de recevoir les demandes des habitants de l'Alsace et de la Lorraine qui, voulant conserver la nationalité française, prendraient, conformément à l'article 1er de la loi du 21 juin 1871, l'engagement de se rendre en Algérie pour y cultiver et mettre en valeur les terres dont la concession leur serait faite par l'État à titre gratuit. Ces commissions seront chargées de constater la moralité des émigrants et leur aptitude à faire des colons agricoles; de s'assurer que chaque famille dispose de ressources pécuniaires s'élevant à cinq mille francs au moins; de diriger enfin sur les ports d'embarquement les familles réunissant ces diverses conditions.

2. — L'État pourvoira au transport par mer des émigrants entre les ports de France et ceux de l'Algérie les plus rapprochés des colonies à établir.

3. — Dans chacun des trois départements algériens, il sera institué par les conseils généraux des commissions à l'effet de recevoir les colons à leur débarquement, de les diriger sur les lots qui leur seront affectés et leur rendre tous les bons offices réclamés par leur situation.

4. — Indépendamment des lots individuels, chaque colonie devra comprendre un communal, en bois, s'il y en a, et en

---

(1) Voir plus haut, pages 145-147.

terres de parcours, dont l'étendue sera proportionnée au chiffre de la population présumée.

5. — Chaque chef de famille sera mis, par les soins de l'administration, en possession de son lot urbain et rural, avec titre et plan, aussitôt après son arrivée. Le choix des lots aura lieu par ordre d'arrivée ; autant que possible, leur étendue devra être en rapport avec le nombre des membres de la famille et l'importance des ressources pécuniaires dont elle dispose.

6. — Chaque centre de population sera pourvu, aux frais de l'État : 1° d'eaux alimentaires (fontaine ou puits, lavoir et abreuvoir) ; 2° d'une mairie ; 3° d'une école ; 4° d'un édifice du culte avec ses accessoires obligés ; 5° des voies de communication nécessaires pour le relier à l'artère principale de la contrée et aux centres voisins.

7. — Les immigrants seront employés de préférence à tous autres ouvriers aux travaux de toute nature qui sont mis à la charge de l'État par l'article précédent.

8. — En attendant la construction des maisons d'habitation, l'État pourvoira les colons des moyens de campement comme pour les troupes en campagne.

9. — Chaque colonie sera constituée en commune de plein exercice aussitôt l'arrivée des deux tiers des habitants qui doivent la former.

10. — Il sera pourvu aux diverses dépenses rendues obligatoires par la présente loi au moyen de crédits ouverts au budget de l'Algérie, chapitre *Colonisation*.

Décret du 16 octobre 1871

TITRE PREMIER

Article premier. — Les habitants de l'Alsace et de la Lorraine qui voudront profiter du bénéfice de la loi du 15 septembre 1871, auront à produire, devant les commissions d'émigration, instituées à l'article premier de ladite

loi, une expédition en forme de la déclaration qu'ils doivent faire auprès de l'autorité municipale du lieu de leur domicile, aux termes de l'article 2 du traité du 10 mai 1871, pour conserver la qualité de citoyen français. Ce titre sera déposé, à l'arrivée des émigrants dans la colonie, au greffe du tribunal de première instance de la situation des biens dont la concession leur sera attribuée.

2. — A leur débarquement en Algérie, les émigrants alsaciens et lorrains souscriront définitivement l'engagement par eux pris devant les commissions susmentionnées de cultiver, de mettre en valeur et d'habiter les terres dont la concession leur sera faite à titre gratuit par l'État, en même temps qu'ils justifieront qu'ils sont demeurés en possession des ressources pécuniaires exigées par l'article premier de la loi précitée. Le titre de concession qui leur sera délivré, aux termes de l'article 5 de la même loi, mentionnera cet engagement, et la déchéance pourra être prononcée contre ceux qui cesseraient de résider sur leurs terres avant de les avoir mises en valeur dans une mesure suffisante pour prouver la loyale exécution des obligations par eux souscrites.

3. — L'affranchissement de la clause résolutoire impliquant, au profit des concessionnaires, propriété définitive et incommutable des immeubles dont ils auront été mis en possession, sera prononcé, à la requête des concessionnaires ou de leurs ayant-cause, par arrêté du préfet du département, rendu sur l'avis de la commission départementale. Cet arrêté sera enregistré gratis et transcrit sans autres frais que le salaire du conservateur. En cas de déchéance, il sera procédé conformément aux règles établies à l'article 11 du présent décret.

4. — Pendant trois ans, le concessionnaire sera affranchi de tous impôts qui pourraient être établis sur la propriété immobilière en Algérie.

5. — Chaque colonie sera constituée en commune de plein exercice aussitôt l'arrivée des deux tiers des habitants qui doivent la former. En conséquence, les conditions de peu-

plement seront réglées pour chacune d'elles de façon à ce que cette proportion puisse correspondre à l'existence d'un corps électoral de cent citoyens français au moins.

TITRE II

6. — Le gouverneur général est autorisé à consentir, sous promesse de propriété définitive et aux conditions ci-après exprimées, des locations de terres domaniales d'une durée de neuf années en faveur de tous Français d'origine européenne autres que ceux désignés au titre premier.

7. — La location est faite à condition de résidence sur la terre louée. Le locataire paiera annuellement et d'avance, à la caisse du receveur des domaines de la situation des biens, la somme de un franc, quelle que soit l'étendue de son lot.

8. — La contenance de chaque lot est proportionnée à la composition de la famille du locataire, à raison de dix hectares au plus et de trois hectares au moins par tête de résident européen (hommes, femmes, enfants ou gens à gages). L'acte de location déterminera, pour chaque cas particulier, le nombre d'Européens à entretenir sur l'immeuble.

9. — A l'expiration de la neuvième année de résidence continue dans les conditions exprimées à l'article précédent, le bail est converti en titre définitif de propriété. Cet acte de propriété, établi par le service des domaines, est enregistré gratis et transcrit sans autres frais que le salaire du conservateur, le tout à la diligence du service des domaines et aux frais du titulaire.

10. — Après deux années de résidence, le locataire a la faculté de céder son droit au bail et éventuellement à la concession ultérieure des terres à tout autre colon européen, aux clauses et conditions convenues entre eux, sous la réserve de la notification en due forme du contrat de substitution au receveur des domaines de la situation des

biens. Le titre définitif de propriété est délivré, en fin de bail, au dernier locataire occupant.

11. — Le bail est résilié de plein droit par le fait de l'inexécution des conditions de résidence imposées à l'article 8. En cas de résiliation, l'État reprend purement et simplement possession de la terre louée. Néanmoins, si le locataire a fait dans l'immeuble des améliorations utiles et permanentes, il sera procédé publiquement, par voie administrative, à l'adjudication du droit au bail. Cette adjudication ne pourra être prononcée qu'en faveur d'enchérisseurs européens. Le prix d'adjudication, déduction faite des frais et compensation faite des dommages, s'il y a lieu, appartiendra au locataire déchu ou à ses ayant-cause. S'il ne se présente aucun adjudicataire, l'immeuble fait définitivement retour à l'État, franc et quitte de toutes charges.

12. — Pendant trois ans, le locataire sera affranchi de tous impôts qui pourraient être établis sur la propriété immobilière en Algérie.

13. — Le ministre de l'intérieur et le gouverneur général civil de l'Algérie sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

VII

« Votre Excellence (1) *a été informée par les journaux de l'impression que les acquittements prononcés à Melun et à Paris ont produite sur l'opinion publique en Allemagne. Quelle que soit la diversité des partis qui existent chez nous, en présence de ces faits, tous sont de la même opinion. Nous sommes loin de vouloir rendre le gouvernement français responsable des décisions des jurés et nous inclinons à croire que ce gouvernement n'est pas non plus en état de dominer les dispositions des fonctionnaires qui ont pris part à ces décisions. Au contraire, le fait que le sentiment du droit est en France si complètement éteint, même dans les cercles où l'on cherche de préférence des amis de l'ordre politique et de la justice garantie, met l'Europe à même d'apprécier les difficultés que le gouvernement français rencontre dans ses efforts pour affranchir le sentiment de l'ordre et du droit de la pression que le tempérament passionné des masses fait peser sur lui.*

« Si toutefois je prie Votre Excellence de traiter cette affaire avec M. de Rémusat, ce n'est pas dans le but de porter à l'adresse du gouvernement français les reproches de la

---

(1) Dépêche de Bismarck à d'Arnim (voir page 149), traduction communiquée par l'Agence Havas (Le *Temps* du 24 décembre 1871).

presse allemande, mais pour prévenir l'objection qu'on pourrait nous adresser de n'avoir pas manifesté en temps utile notre opinion sur les conséquences qui peuvent découler du renouvellement de pareils incidents.

« Si des crimes tels que le meurtre prémédité demeurent impunis, la conscience publique s'en trouve offensée et réclame des représailles, du moment où il n'est pas possible d'obtenir justice. S'il nous était possible de nous placer au point de vue de la justice de Paris et de Melun, le droit du talion aurait cette conséquence que, de notre côté, le meurtre d'un Français, s'il était déféré à notre juridiction, n'entraînerait plus une peine.

« Le degré d'éducation morale et le sentiment de droit et d'honneur qui sont particuliers au peuple allemand, excluent une telle éventualité. Mais, après ces incidents, il sera difficile, pour le cas où de nouveaux crimes de cette nature viendraient à être commis, de satisfaire l'opinion publique en Allemagne en se référant à l'intervention de la justice française. En conséquence, comme mesure défensive immédiate, nos commandants de troupes, sur le territoire de l'occupation, ont dû, par la déclaration de l'état de siège, assurer la répression des crimes par la justice militaire. Les cas où l'arrestation immédiate du coupable pourra être effectuée ne donneront donc plus lieu à des difficultés internationales. Mais toute demande d'extradition que nous pourrions être contraints de faire, surexcitera et indisposera l'opinion publique en France.

« Nous n'avons donc pas, après que l'extradition de Tonnelet et de Bertin réclamée par nous, eut été refusée, persisté dans cette réclamation, confiants que nous étions dans la justice de la France. Mais, à l'avenir, nous ne pourrions, en présence de l'indignation de la population allemande, garder la même réserve, et, dans le cas où une extradition de cette nature nous serait refusée, nous serions contraints d'arrêter et d'emmener des ôtages français, et même, dans les cas d'extrême nécessité, de recourir à des mesures plus étendues, pour obtenir qu'il soit fait droit à notre demande, — éventualité dont nous souhaitons vivement d'être dispensés.

« Abstraction faite des dangers que nous aurions à craindre de ce côté, au point de vue de nos relations réciproques, les incidents de Paris et de Melun révèlent, même dans les classes éclairées et aisées de la population, des dispositions contre l'Allemagne qui ne peuvent demeurer sans influence sur notre attitude future dans l'intérêt de notre propre sécurité. Nous devons nous dire que, bien que nous ayons été l'an passé attaqués par la France sans aucune espèce de provocation de notre part, l'exaspération de voir que nous nous sommes défendus victorieusement a atteint jusque dans les cercles où se recrutent les jurés, les fonctionnaires de la justice civile, les avocats et les juges, un degré si passionné que dans les négociations qui doivent intervenir encore entre nous et la France, nous avons à nous préoccuper d'assurer non-seulement l'exécution des conditions de la paix, mais aussi la force défensive de notre position dans les départements qui sont encore occupés par nous.

« Votre Excellence se souvient que les dernières négociations engagées avec M. Pouyer-Quertier ont été conduites sous l'impression de la confiance que la cessation du dernier reste de notre occupation pourrait, grâce à un accord réciproque, avoir lieu dans un délai plus court que celui prévu par le traité de paix. Le jour que les incidents de Melun et de Paris jettent sur les sentiments et les intentions des Français, même les mieux élevés, a dû faire évanouir cette confiance, d'autant plus que les amis du droit et de l'ordre, dans la presse française, ne se sont pas sentis assez forts pour condamner ouvertement la conduite des jurés, des hommes de la loi, et du public, qui applaudissait.

« Les rares voix qui ont eu le courage de risquer un blâme timide, n'expliquent ce blâme que par des considérations d'utilité pratique, et notamment par cette considération que les Allemands, par leur occupation, sont encore à même de faire du mal à la France, mais aucune d'elles n'y joint cette déclaration : que la sentence qui a été rendue est incompatible avec les principes éternels de la justice, de l'ordre politique, et avec l'état actuel de la civilisation. Il semble donc que même ces faibles hommages rendus au droit se tairaient le jour où notre occupation aurait cessé.

« Je prie Votre Excellence de communiquer ces considérations à M. de Rémusat, sans que, je le répète, votre langage ne laisse percer la moindre trace d'irritation de notre part pour le gouvernement de la République. Loin de là, Votre Excellence insistera de préférence sur le regret et le désappointement que nous éprouvons en voyant, immédiatement après que nous avons donné les preuves de notre esprit conciliant, surgir des faits en présence desquels je me vois, malheureusement, dans l'obligation de qualifier de prématuré notre espoir de voir renaître entre les deux pays la confiance réciproque.

« BISMARCK. »

Cette dépêche, envoyée le 10 décembre 1871 (1) par M. de Bismarck à M. d'Arnim, ne fut rendue publique que le 22. Elle causa, en France et en Europe, une impression considérable. Même les journaux qui, comme le *Daily Telegraph*, ne contestaient point que le chancelier fût fondé à présenter quelques observations, trouvaient qu' « un tel langage pourrait être difficilement justifié par les circonstances présentes ». Le *Times*, le *Morning Post*, le *Standard* sont encore plus énergiques (2). Le général de Manteuffel, commandant en chef de l'armée d'occupation, à Nancy, dans un entretien avec le comte de Saint-Vallier, commissaire extraordinaire du gouvernement français auprès du quartier général, exprima formellement sa désapprobation. « Je quitte M. de Manteuffel, écrivait M. de Saint-Vallier le 24 décembre (3); il vient de m'exprimer les sentiments de douleur qu'éveille en lui la lecture de l'inqualifiable dépêche adressée, le 10 décembre, par M. de Bismarck à M. d'Arnim et publiée avant-hier par les journaux de Berlin. Le général est confondu de la perfidie de cette pièce mensongère et calom-

(1) HANOTAUX, *op. cit.*, p. 353.
(2) Le *Temps*, n° du 27 décembre 1871.
(3) Cf. HANOTAUX, *ibid.*, et Ad. THIERS, *Occupation et libération du territoire, 1871-73* (2 vol. in-8°, Paris, 1900), tome I, pages 104-110.

nieuse, de sa violence brutale et, plus encore, de l'outrage qui nous est fait par sa publication; il se demande avec effroi où tend M. de Bismarck, quel but mystérieux il poursuit, s'il veut réveiller toutes les fureurs, reprendre l'œuvre de destruction, nous écraser entièrement, et nous démembrer... Il est inquiet de ce qui se passe, autant pour son pays et pour son souverain que pour nous et pour lui... « Le chancelier, m'a-t-il dit, nous précipite à notre ruine; il imite Napoléon Ier dans les allures et les fautes qui l'ont perdu; ... il va soulever contre nous le sentiment public de l'Europe, et je crains que nous ne finissions par payer chèrement d'indignes et inutiles humiliations prodiguées aux vaincus! » M. de Manteuffel tint même à examiner avec M. de Saint-Vallier la dépêche de M. de Bismarck, et arriva à « cette conclusion, que, si nous le voulions, il nous serait facile de la réfuter sans sortir de la modération à laquelle nous sommes, hélas! tenus. Suivant lui, nous aurions intérêt à ne pas demeurer sans répondre sous le coup de cette publication ». Et le général de Manteuffel réfuta lui-même, point par point, devant M. de Saint-Vallier, toutes les assertions du chancelier.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

INDEX

des principaux ouvrages, articles et documents consultés

ABEL (Ch.). — *Une Cause célèbre à Metz* (in-8°, Metz, 1854).

ABOUT (Edmond). — *Alsace (1871-1872)* (in-16, Paris, Hachette, 8e édit., 1897).

ACKER (Paul). — *Une Ville industrielle alsacienne*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1912.

ALBERT (Henri). — *La « nouvelle » Alsace-Lorraine*, dans : *Cahiers Alsaciens*, janvier 1914.

ARDOUIN-DUMAZET. — *Voyage en France :* 6e série (in-16, Paris, Berger-Levrault, 1896) ; 48e-49e-50e séries (*ibid.*, 1907).

BAQUOL. — *L'Alsace ancienne et moderne*, édition entièrement refondue par P. RISTELHUBER (in-8°, Strasbourg, Salomon, 1864).

BARBÉ (Jean-Julien). — *A travers le Vieux-Metz. Les Maisons historiques* (in-8°, Metz, Imprimerie Lorraine, 1913).

BARDY (G.) et DUTILH. — *Historique du Lycée de Belfort* (in-8°, Belfort, 1908).

BARDY (H.). — *Histoire de la Ville de Belfort* (in-8°, Belfort, 1897-1901).

— — *Belfort en 1815* (in-8°, Belfort, 1888).

BÉGIN (E.-A.). — *Metz depuis dix-huit siècles* (3 vol. in-8°, Paris, Furne, 1843-1845).

BENOIT (A.). — *Le Blocus de Phalsbourg en 1815* (in-8°, Metz, 1868).

— — *Le Siège de Phalsbourg en 1870* (in-8°, Nancy, 1871).

— — *Vers les Vosges* (in-8°, Strasbourg, 1876).

BLIN (Eug.). — *L'Industrie de la laine cardée dans la région normande* (in-8°, Rouen, Cagniard, 1891).

BONNET (Victor). — *La Libération du territoire selon le mode de l'emprunt des Américains,* dans : *Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1872.

BOUCHER (Henry). — *Industrie et Commerce,* dans : LÉON LOUIS, *Le Département des Vosges,* t. V (in-8°, Épinal, 1889).

BOURELLY (Général). — *La Rétrocession de Belfort à la France,* dans : *Revue des Deux Mondes,* 1er octobre 1905.

BOURGUIGNON (Eug.). — *Bischwiller depuis cent ans* (in-8°, Bischwiller, Posth, 1875).

BOUTEILLER (Ernest de). — *Éloge de Metz, par Sigebert de Gembloux* (in-16, Paris, 1881).

CASTELLANE (de). — *Journal du Maréchal de Castellane* (in-8°, Paris, Plon, 1895, t. I).

CHUQUET (Arthur). — *L'Alsace en 1814* (in-8°, Paris, Plon, 1900).

CORNEILLE (A.). — *La Seine-Inférieure industrielle et commerciale* (in-8°, Rouen, Herpin, 1873).

CULMANN (F. W.). — *Geschichte von Bischweiler* (in-8°, Strasbourg, J.-H. Heitz, 1826).

DEMONTÈS (V.). — *Le Peuple Algérien* (in-8°, Alger, 1906).

DOLLFUS (Aug.). — *Notes statistiques sur les diverses industries du Haut-Rhin,* et plus particulièrement sur les industries textiles de ce département, dans : *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse,* année 1872.

DOMINIQUE (L. C.). — *Un Gouverneur général de l'Algérie : l'Amiral de Gueydon* (in-4°, Alger, Jourdan, 1908).

ELSTEIN (G. d'). — *L'Alsace-Lorraine sous la domination allemande* (in-8°, Paris, Olmer, 1877).

EMMERY. — *Recueil des Édits... enregistrés au Parlement de Metz* (5 vol. in-4°, Metz, 1774-1788).

ENGEL (Alfred). — *Documents officiels concernant le 4e Bataillon de la Mobile du Haut-Rhin* (in-8°, Mulhouse, Meininger, 1909).

FAVRE (J.). — *Le Gouvernement de la Défense Nationale* (t. II et III, in-8°, Paris, Plon, 1872, 1875).

FISCHER (Dagobert). — *Die Stadt Pfalzburg* (in-12, Mulhouse, 1865).

— — *Le Comté de la Petite-Pierre sous la Domination Palatine*, dans : *Revue d'Alsace* (1879-1880).

FRAËNKEL (Paul). — *Rapport fait à la Chambre de Commerce d'Elbeuf*, séance du 2 février 1910 (in-8°, Elbeuf, Crepel, 1910).

GALIEN (Paul). — *Éphémérides alsaciennes de l'Année Terrible* (in-16, Colmar, J.-B. Jung, 1910).

GLUCK (Émile). — *Le 4e Bataillon de la Mobile du Haut-Rhin* (in-8°, Mulhouse, Meininger, 1903).

GRAD (Ch.). — *Considérations sur les finances et l'administration de l'Alsace-Lorraine sous le régime allemand* (in-8°, Strasbourg, Noiriel ; Mulhouse, Bader ; Paris, Germer-Baillière, 1877).

— — *Die Optantenfrage vor dem deutschen Reichstag* (in-8°, Berlin, 1878).

GUILMETH (A.). — *Histoire de la Ville et des Environs d'Elbeuf* (in-8°, Rouen, Berdalle, 1842).

GUYNEMER. — *Rapport présenté le 31 juillet 1875 à la Commission générale des Alsaciens-Lorrains au nom du Comité de colonisation de l'Algérie* (in-4°, Paris, Imprimerie Nationale, 1875).

HALLAYS (André). — *A travers l'Alsace* (in-16, Paris, Perrin, 1911).

HANNONCELLES (Gérard d'). — *Metz ancien* (2 vol. in-fol., Metz, 1856)

HANOTAUX (G.). — *Histoire de la France contemporaine, I. Le Gouvernement de M. Thiers* (in-8°, Paris, Combet).

HAUSSONVILLE (Comte d'). — *Lettres au Gouverneur général,* des 30 et 31 décembre 1876 (insérées au *Journal officiel* du 31 mars 1877).

— — *La Colonisation officielle en Algérie,* dans : *Revue des Deux Mondes,* 1er juin et 1er juillet 1883.

HEIM (Ed.). — *La question des optants en Alsace-Lorraine,* dans : *Revue Alsacienne,* décembre 1880.

HEPP (Eug.). — *Du droit d'option des Alsaciens-Lorrains pour la nationalité française* (in-12, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872).

HERMINE (H. de l'). — *Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace (1674-1676 et 1681),* édités par J. COUDRE (gr. in-8°, Mulhouse, 1886).

HOLLENDER (Lieutenant-Colonel A.). — *Le Siège de Phalsbourg en 1870* (in-8°, Paris, H.-Ch. Lavauzelle).

KELLER. — *Altes und neues von Pfalzburg* (in-8°, Sarrebourg, 1874).

KELLER (O.). — *Situation de l'Industrie du Coton et de l'Industrie de la Laine dans le département du Haut-Rhin,* dans : *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse,* année 1872.

KIENER (F.). — *Die elsässische Bourgeoisie,* dans : *Revue Alsacienne Illustrée,* 1909.

KLEIN (abbé Félix). — *Vie de Mgr. Dupont des Loges* (in-8°, Paris, Poussielgue, 1899).

KLIPFFEL (H.). — *Les Paraiges messins* (in-8°, Metz-Paris, 1863).

KOECHLIN (A.). — *L'Industrie cotonnière en Allemagne* (in-8°, Paris, Pelletier, 1906).

LAFFITTE (Louis). — *Rapport général sur l'Exposition Internationale de l'Est de la France* (in-4°, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1912).

— — *La Région lorraine*, dans : *Les divisions régionales de la France* (in-8°, Paris, Alcan, 1913).

LALANCE (A.). — *Mulhouse français* (in-8°, Paris, Chaix, 1898).

LAMOTHE (H. de). — *Les Alsaciens-Lorrains en Algérie*, dans : *Revue Alsacienne*, octobre 1878.

LANTZ (Lazare). — *Notice historique et statistique sur le Syndicat industriel du Haut-Rhin* (in-4°, Mulhouse, Bader, 1873).

LARCHEY (Lorédan). — *Les maitres bombardiers, canonniers et couleuvriniers de la cité de Metz* (in-8°, Paris, Dumaine, 1861).

— — *Le Pays messin*, dans : *La Lorraine Illustrée* (in-fol., Paris, Berger-Levrault, 1886).

LASABLIÈRE (Ch. de). — *Notice historique sur la ville de Mulhouse*, dans : *Revue d'Alsace*, 1850-1851.

LAVISSE (Ernest). — *La Question d'Alsace dans une âme d'Alsacien* (in-16, Paris, Colin, 1891).

LEDERLIN (A.). — *Monographie de l'Industrie cotonnière* (in-8°, Épinal, 1905).

LEPAGE (H.). — *Les Communes de la Meurthe* (2 vol. in-8°, Nancy, Lepage, 1854).

LEROY (O.). — *Notre histoire au jour le jour, 1re partie 1870-1874* (in-4°, Nancy).

LÉVY (R.). — *Histoire économique de l'Industrie cotonnière en Alsace* (in-8°, Paris, Alcan, 1912).

LOUIS-LANDE (L.). — *Les Alsaciens-Lorrains en Algérie et la Société de Protection*, dans : *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1875.

LUROTH (Dr). — *L'Administration municipale de Bischwiller à partir de l'année 1840* (in-8°, Bischwiller, Posth, 1864).

L. K. — *Une ville de garnison sous l'ancien régime* (in-8°, Belfort, 1905).

L. M. — *Mulhouse*, dans : *Revue de Paris*, 15 mars 1898.

MANNBERGUER (F.). — *Éloge de feu M. le comte d'Haussonville*, de l'Académie française, sénateur, président de la Société de Protection (in-8°, Paris, Chaix, 1884).

MAY (Gaston). — *Le Traité de Francfort* (in-8°, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1909).

MEININGER (Ernest). — *Essai de description, de statistique et d'histoire de Mulhouse* (in-4°, Mulhouse, 1885).

— — *Le Traité de Réunion de Mulhouse à la France en 1798* (in-fol., Mulhouse, 1910).

MEURISSE (R. P.). — *Histoire des Évesques de l'Église de Metz* (in-fol., Metz, 1634).

MÉZIÈRES (Alfred). — *Récits de l'Invasion, Alsace et Lorraine* (3e édit., in-18, Paris, Perrin, 1884).

MICHEL (Emm.). — *Histoire du Parlement de Metz* (in-4°, Paris, Techener, 1845).

NÉRÉE QUÉPAT (René PAQUET). — *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle* (in-4°, Paris-Metz, 1887).

PENOT (Dr A.). — *La Société Industrielle*, dans : *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, 1876.

PEYERIMHOFF (H. de). — *Enquête sur les résultats de la Colonisation officielle de 1871 à 1895*, Rapport à M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie (2 vol. in-4°, Alger, 1906).

PINET (G.). — *Histoire de l'École Polytechnique* (in-4°, Paris, Baudry, 1887).

PROST (Aug.). — *Journal du Siège de Metz*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

— — *Le Blocus de Metz*, Publication du Conseil municipal de Metz (in-8°, Nogent-le-Rotrou, 1898).

RÉGAMEY (J. et F.). — *L'Alsace au lendemain de la conquête (1870-1874)* (in-16, Paris, Jouve, 1911).

REINACH (Joseph). — *Raphaël Lévy* (in-16, Paris, Delagrave, 1898).

REUSS (Rod.). — *L'Alsace au dix-septième siècle* (2 vol. in-8°, Paris, Bouillon, 1897-1898).

RICOUX (Dr René). — *La Démographie figurée de l'Algérie* (in-8°, Paris, Masson, 1880).

RIEGER (W.). — *Verzeichnis der im Deutschen Reiche auf Baumwolle laufenden Spindeln und Webstühle* (in-8°, Stuttgart, édit. 1893, 1905, 1909).

SCHEURER-KESTNER. — *Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine à l'Assemblée Nationale de Bordeaux*, dans : *Revue Alsacienne*, mai et juin 1887.

SCHLUMBERGER (Th.). — *Rapport annuel*, dans : *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, année 1873.

SCHMIDT (Ch.). — *Une conquête douanière* (in-8°, Paris-Nancy, Berger-Levrault, [1912]).

SÉGUR (Lieutenant-général comte Philippe de). — *Éloge historique de M. le Maréchal Comte de Lobau*, prononcé à la séance de la Chambre des pairs du 17 juin 1839 (in-8°, Paris, Crapelet).

TEUTSCH (Édouard). — *Notes pour servir à l'histoire de l'annexion de l'Alsace-Lorraine* (in-8°, Nancy, Berger-Levrault, 1893).

THIERRY-MIEG (Ch.). — *Les Alsaciens-Lorrains en Algérie*, dans : *Revue Alsacienne*, janvier 1888.

THIERS (Ad.). — *Notes et Souvenirs* (in-8°, Paris, Calmann Lévy, 1903).

VILLEFORT (A.). — *Recueil des traités, conventions, lois, décrets et autres actes relatifs à la paix avec l'Allemagne* (5 vol. in-4°, Paris, Imprimerie Nationale, 1872-1879).

WAHL (Maurice). — *L'Algérie* (in-8°, Paris, Alcan, 2e édition, 1889).

WEBER-KOECHLIN (Dr Jean). — *Les Prussiens à Mulhouse en 1870* (in-8°, Mulhouse, Meininger, 1910).

WOLFRAM (Dr G.). — *Ausgewählte Aktenstücke zur Geschichte der Gründung von Pfalzburg, mit einer Einleitung...*, dans : *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, 1908* (in-4°, Metz).

WORMS (Justin). — *Histoire de la Ville de Metz depuis l'établissement de la République jusqu'à la Révolution française* (in-8°, Metz-Nancy-Paris, 1849).

ZURLINDEN (Général). — *Mes souvenirs depuis la guerre* (in-16, Paris, Perrin, 1913).

Aus dem Elsass, — Zustände, Stimmungen und Erwartungen im Neuen Reichsland (in-16, Leipzig, J.-J. Weber, 1875).

Causes célèbres, t. CXXXIV (in-12, Paris, 1786).

Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au dix-neuvième siècle (Publication de la SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHOUSE) (2 vol. in-fol., Mulhouse, Bader, 1902).

Das Reichsland Elsass-Lothringen (3 vol. in-4°, Strasbourg, J.-H.-Ed. Heitz, 1898-1901).

Statistique de l'Algérie, 1867-1872 et *1873-1875* (in-fol., Paris, Imprimerie Nationale, 1874 et 1877).

Bulletin de la Société d'Agriculture d'Alger, 1871.

Mémoires de l'Académie de Metz, 1872-1873.

Mémoires de l'Académie Stanislas, 1870, 1872, etc.

L'Austrasie (M. Thiria); *Les Cahiers Alsaciens* (Dr P. Bucher); *Les Marches de l'Est* (M. Georges Ducrocq); *Le Messager*

d'Alsace-Lorraine (M. Henri Albert); *Le Pays Lorrain et le Pays Messin* (M. Ch. Sadoul) : *passim.*

Archives du Gouvernement général de l'Algérie : documents divers.

Archives départementales, Belfort, M $^{4}/_{91}$, M $^{13}/_{40}$, M $^{17}/_{5}$, R $^{1}/_{14}$; *Épinal,* 15 M ^{20} *(Alsaciens-Lorrains).*

Archives municipales diverses.

Archives de la Société de Protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français : comptes rendus divers; lettres et rapports de M. Guynemer, de M. Eugène Hepp, du commandant (depuis général) Riff, du commandant (depuis général) Zurlinden.

TABLE DE CE CAHIER

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

DU MÊME AUTEUR 5

l'exode 9

Nos patriae fines 13

AVANT-PROPOS 17

de Bischwiller à Elbeuf 29

Phalsbourg 49

Mulhouse-Belfort 75

Metz 107

Alsaciens d'Algérie 137

Industries qui se sont transportées 183

ANNEXES 203

I. — L'auteur des *Lettres d'Alsace* 205

II. — La *Provincial Correspondenz* 212

III. — Le traité de Francfort était formel 214

IV. — La frontière établie par le traité de Francfort 218

V. — Pour consacrer aux yeux de tous cette union de l'Algérie et de l'Alsace 220

VI. — **Loi du 15 septembre 1871** 224
Décret du 16 octobre 1871 225

VII. — *Dépêche de Bismarck à d'Arnim* 229

Index *des principaux ouvrages, articles et documents consultés* 235

Table de ce cahier 247

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce sixième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 17 février 1914.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

J. CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 8816

Dans les treize cahiers de leur dixième série, année 1908-1909, nos cahiers ont publié :

X-1. — PIERRE MILLE. — **l'enfant et la reine morte.** 3 50

X-2. — PIERRE HAMP. — **dix contes écrits dans le Nord** ..... ÉPUISÉ

X-3. — PIERRE HAMP. — *la peine des hommes.* — I. — **marée fraîche** ..... ÉPUISÉ

X-4. — PIERRE HAMP. — *la peine des hommes.* — II. — **vin de Champagne** ..... ÉPUISÉ

X-5. — SUARÈS. — **le portrait d'Ibsen** ..... ÉPUISÉ

X-6. — RENÉ SALOMÉ. — **plus près des choses** ... ÉPUISÉ

X-7. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — IV. — **quelques-uns de la Commune** ..... ÉPUISÉ

X-8. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — V. — **par la ville révoltée** ..... ÉPUISÉ

X-9. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — II. — **dans la maison.** — 1 ..... ÉPUISÉ

X-10. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — II. — **dans la maison.** — 2 ..... ÉPUISÉ

X-11. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — VI. — **au large** ..... ÉPUISÉ

X-12. — DANIEL HALÉVY. — **le travail du Zarathoustra** ..... ÉPUISÉ

X-13. — CHARLES PÉGUY. — **à nos amis, à nos abonnés** ..... ÉPUISÉ

Pour tous renseignements sur les Cahiers de la Quinzaine *et le prix de l'abonnement, demander à M. André Bourgeois, 8, rue de la Sorbonne, Paris, le tableau synoptique de nos éditions antérieures et de nos quatorze premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; sixième cahier de la quinzième série; un cahier jaune de 252 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante. — Les exemplaires sur whatman, trente francs.

AP
20
C15
sér.15
no 4-6

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY